



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*



JANVIER 1777.



TOME I.

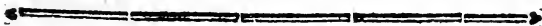


A PARIS;

Chez VALADE, Libraire du Roi de Suède, rue
Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

AVERTISSEMENT.

*L*E favorable accueil que le Public a fait à l'Esprit des Journaux, depuis l'instant qu'il a paru, est bien capable d'exciter la reconnaissance des Rédacteurs de cet Ouvrage ; & ils croient pouvoir la faire éclater d'autant plus librement, qu'ils sont très-éloignés d'attribuer à leurs talens, l'indulgence de leurs Lecteurs. Ils savent qu'il est de la nature d'un Esprit des Journaux, fait avec quelque soin, d'exciter la curiosité de ceux qui aiment les Lettres & qui veulent connoître ce qu'elles offrent chaque jour de plus intéressant ; que l'attrait d'une pareille Collection consiste dans l'abondance & la variété des matieres ; & qu'enfin l'utilité de leur travail en fait le principal mérite. Les seules qualités qu'on puisse raisonnablement exiger d'eux, sont, de l'ordre, pour tout mettre à sa place, ne rien confondre, ne rien répéter ; de la clarté, pour présenter les objets de discussion sous le point de vue le plus

4 AVERTISSEMENT.

naturel & le plus facile à saisir ; de l'exactitude , pour ne rien omettre de ce qui peut instruire , intéresser ou amuser ; de l'impartialité , pour rejeter tout, ce qui porte l'empreinte de la passion dans les jugemens des Journalistes , & n'admettre que la saine critique , ou au moins la critique honnête & raisonnée. Cette dernière qualité est peut-être la plus nécessaire dans ce siècle où la République Littéraire est divisée en Prôneurs & en Détracteurs , & nous pouvons dire , sans être taxés d'amour-propre , que c'est celle dont l'exercice nous coûte le moins. Nous ne parlons point de notre zèle ; nous en vanter , ce seroit affoiblir en quelque sorte les témoignages de notre reconnoissance ; & d'ailleurs , l'intérêt que nous avons à contenter le Public & à mériter son estime , doit être un sûr garant de l'ardeur que nous mettons à le servir.

Cependant , quelques efforts que nous ayons faits jusqu'à présent , nous ne nous flattons pas d'avoir rempli les espérances du Public dans toute leur étendue ; & , sans discuter ici , s'il n'y a pas un certain degré de perfection auquel il est impossible

AVERTISSEMENT. 5

*qu'aucun ouvrage humain atteigne jamais ,
& particulièrement un Ouvrage tel que celui-
ci , obligé de suivre les variations des au-
tres Journaux , nous conviendrons de bonne
foi qu'il y a eu dans ce Journal des par-
ties très-défectueuses , comme , par exemple ,
celle des Spectacles étrangers ; mais ç'a été
plutôt la faute des circonstances que la
nôtre ; & l'on a pu voir par quelques arti-
cles , très-rares à la vérité , concernant les
Spectacles d'Italie & d'Angleterre , que toutes
les fois que nous avons eu occasion d'en par-
ler , nous n'avons pas négligé de le faire.
Au reste , des correspondances plus sûres &
plus étendues nous mettront dorénavant en
état de remplir nos engagements d'une manière
plus scrupuleuse , & , nous osons le dire ,
plus satisfaisante pour nous-mêmes.*



Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Libraire du Roi de Suede , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , place St. Barthelemi , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

*NOUVEAUX Mémoires de l'Académie
Royale des Sciences & Belles-Lettres
(de Berlin,) Année 1774 ; avec l'Histoire
pour la même année. In-4to avec
figures. A Berlin , chez Chrét. Fréd.
Vols. 1776.*

LE Recueil de l'Académie de Berlin a commencé en 1745. Il existe XXV Volumes d'anciens Mémoires, & voici le Ve. des nouveaux, qui diffèrent des premiers, par la grandeur du format, par l'élégance de l'impression, & par l'Histoire de l'Académie qui est à la tête des Mémoires.

Dans celle de l'année 1774, on rend compte des Assemblées publiques & extraordinaires, des Discours prononcés par M. Formey, Secrétaire perpétuel, & du Programme pour les prix de 1776. Nous ne nous arrêterons ici

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

à aucun de ces objets , parce que nous en avons déjà fait mention dans nos Journaux. L'Histoire de l'Académie présente ensuite huit morceaux , la plupart fort intéressans , & dont le premier renferme des *Considérations Physio-Psychologiques sur un sommeil extraordinaire* , par M. Formey. L'exposé de ce fait est très-intéressant , & les réflexions dont le savant Académicien l'accompagne , sont également solides & ingénieuses. La Reine Douairiere de Suede , pendant son séjour à Berlin , avoit souhaité que M. Formey la mît au fait de cette singuliere maladie ; & c'est principalement pour lui obéir que ce Mémoire a été rédigé.

Fcu M. Gaultier , habile Médecin , qui , du tems du Grand-Electeur , passa de France dans la Capitale du Brandebourg , a laissé au sujet du phénomène dont il s'agit , un Mémoire Latin , très-exact , non-imprimé , & intitulé : *Description de la maladie de la Demoiselle Gauffar , veuve du Sieur Vignoles (l'un & l'autre de Nîmes ,) sortie de France , (& réfugiée à Berlin) , pour cause de Religion*. L'Académicien qui possède ce Manuscrit , en donne d'abord une traduction libre , & y ajoute ensuite des réflexions très-judicieuses.

La Demoiselle Gauffar , d'un tempérament bilieux-sanguin , âgée de 45 ans , en 1712 , (date du Mémoire de M. Gaultier ,) étoit atteinte depuis 25 ans d'une maladie très-singuliere , & peut-être inouïe : c'étoit une espece de catalepsie , assujettie à certains périodes , dont , chaque jour , deux revenoient , l'un à

l'aurore , ou du moins avant le lever du soleil , l'autre vers midi , & cela dans toutes les saisons de l'année , enforte que le paroxysme commençoit plutôt ou plus tard , selon la longueur ou la brièveté des jours : alors , & si subitement qu'à peine avoit-on le tems de l'observer , la malade tomboit dans le sommeil le plus profond , accompagné d'une privation complète de tout sentiment extérieur & intérieur ; ses membres se roidissoient avec la plus grande force , & conservoient la même situation qu'ils avoient au moment où le paroxysme étoit survenu. Cependant le pouls subsistoit , petit , mais égal ; la respiration , quoique foible , étoit aussi libre que dans le sommeil le plus naturel. Rien ne pouvoit dissiper la lérhargie ; on avoit beau tirailler , secouer la malade , & même lui appliquer les ventouses avec les plus profondes scarifications ; elle ne donnoit jamais la moindre marque de sensibilité.

Deux fois dans la journée , c'est-à-dire , vers midi , & à 7 à 8 heures du soir , cet étrange sommeil cessoit de lui-même. Le premier réveil n'étoit pas total ; les parties inférieures demeuroient roides , & privées de sentiment ; cet intervalle étoit d'ailleurs si court qu'à peine la malade avoit-elle le tems d'avalier un bouillon avant le retour du paroxysme. Mais le réveil du soir étoit universel , & de plus longue durée : toutes les parties du corps , tant inférieures que supérieures , recouvroient la mobilité & le sentiment ; la malade pouvoit se lever & marcher dans sa chambre autant qu'il

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lui plaisoit. Ce relâche duroit depuis les 8 heures du soir , jusqu'à l'aurore suivante , qui ne manquoit point de ramener le sommeil ; & tous les jours , ces étonnantes alternatives se renouvelloient avec la plus exacte régularité.

Voici quelques détails sur le réveil du midi. La mâchoire inférieure s'ébranloit , & se remuoit deux ou trois fois ; les doigts *indices* des deux mains étoient les premiers en mouvement , ensuite & successivement , ceux du milieu , les annulaires , les oriculaires , & les pouces. Quand ils avoient tous repris leur activité , les agitations de la mâchoire recommençoient avec plus de force , en sorte qu'on eût dit que la malade mâchoit ; les levres demeuroient jointes , & l'on y appercevoit certains mouvemens convulsifs ; après quoi les doigts s'agitoient de nouveau dans le même ordre que la première fois ; s'il y en avoit eu quelques-uns de courbés qui fussent restés dans cet état pendant le paroxysme (ce qui arrivoit souvent) , ils se redressoient alors , & en peu de tems tous les doigts des deux mains se remuoient de concert : on eût dit que la malade jouoit de la flûte. Il survenoit ensuite des mouvemens convulsifs dans les paupieres & dans les levres ; la tête , si elle étoit penchée , reprenoit sa position naturelle ; la malade se soulevoit toute entière , paroissoit gémir , & prononçoit des paroles inarticulées ; elle frottoit ses mains l'une contre l'autre ; enfin , ouvrant les yeux , elle regardoit les assistans , & leur tenoit des discours raisonnables.

Ce qu'on vient de rapporter , & d'autres circonstances analogues , prenoient tout au plus une demi-heure.

Le réveil du soir ne différoit pas beaucoup de celui du midi.

Cette maladie avoit des especes d'accès , qui duroient tantôt 6 mois , tantôt un an , c'est-à-dire , que pendant ce tems-là , les deux paroxysmes qu'on a décrits , revenoient tous les jours ; ensuite il y avoit un intervalle d'une durée correspondante à celle de l'accès précédent. La maladie disparoissoit alors entièrement ; celle qui en avoit été attaquée , jouissoit d'une bonne santé , & vaquoit aux affaires de son ménage sans la moindre peine ni incommodité. Le dernier accès par lequel elle avoit passé avant celui qu'elle éprouva le 12 Février 1712 , commença peu de tems après la mort de son mari , & dura deux ans & demi sans aucune interruption ; mais l'Auteur observe que , pendant la dernière année de cet accès , le proxysme ne revint qu'une fois par jour , c'est-à-dire , le matin avant le lever du soleil , & qu'alors il duroit jusqu'à midi , tems où la malade se reveilloit entièrement d'elle-même , & demouroit dans l'état naturel jusqu'à l'aurore du lendemain. Le répit qui succéda à ce long accès fut de la même durée , & ne cessa qu'au premier Décembre 1711 , jour auquel , après avoir senti une *légere douleur poignante* dans la tête , la veuve fut saisie d'un nouvel accès , qui duroit encore lorsque M. Gaultier fit sa relation.

On avoit remarqué que pendant la durée d'un accès, la malade ne se mouchoit & ne crachoit que trois ou quatre jours avant sa fin ; alors il couloit de sa bouche une grande abondance de salive ; & les sérosités qui sortoient ainsi tout de suite étoient si âcres & si corrosives que les parties sur lesquelles elles se répandoient en étoient endommagées. Cette *sputation* excessive annonçoit infailliblement la fin de l'accès.

Pour remonter aux causes probables d'un pareil état, l'Académicien observe d'après M. Gaultier, que la malade avoit été affligée des pâles couleurs, depuis sa 12^e. année jusqu'à la 17^e. dans laquelle, à l'aide de certains remèdes, ses regles commencerent à couler, & se maintinrent en bon ordre jusqu'à l'âge de 20 ans, où elle quitta la France. Ayant été obligée à Bordeaux de demeurer quelques jours cachée dans un vaisseau à fond de cale, où elle avoit de l'eau jusqu'aux genoux, & cela pendant le tems de ses regles, elles furent supprimées par ce bain involontaire, & ne revinrent qu'au bout d'un certain nombre d'années. Elle passa néanmoins heureusement en Angleterre, & delà en Hollande, sans aucun dérangement de santé ; elle eut seulement dans ce dernier pays une attaque de passion hystérique, accompagnée de mouvemens convulsifs. Quelques mois après cet accident, elle se rendit à Magdebourg, où ses parens étoient établis, & l'hystéricité revint plus souvent, avec plus de force, & toujours il s'y joignoit

des mouvemens convulsifs qui réduisoient la malade à l'état le plus déplorable. Dans les premières années le retour des paroxysmes étoit entièrement indéterminé ; & ce ne fut que vers la fin de la 24^e. année de la Demoiselle , que le mal s'affujettit à certains périodes ; alors un Médecin conseilla de la marier , dans l'idée que l'union conjugale la guériroit infailliblement : en conséquence , ses parens lui firent épouser un citoyen de Nismes , le Sieur Vignoles , alors habitant de Magdebourg , & depuis de Berlin. Mais ce grand remède n'eut pas plus d'effet que plusieurs autres qu'on avoit inutilement employés. Elle eut cependant beaucoup d'enfans des deux sexes , dont quelques-uns ont joui d'une bonne santé , sans participer en aucune sorte au mal de leur mere.

Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'elle accoucha deux ou trois fois pendant les accès que nous avons décrits , dans l'intervalle entre le paroxysme du soir & celui du matin , sans le moindre inconvénient , & sans que leurs retours en fussent dérangés. On consulta sur cette maladie presque tous les Médecins de l'Europe , qui joignirent à leurs avis différentes recettes , dont aucune n'avoit produit le moindre effet lorsque M. Gaultier écrivit sa relation.

M. Formey n'a pu découvrir le tems où le sommeil de la veuve Vignoles cessa totalement : » Je fais seulement , dit-il , qu'il ne lui » en resta aucune incommodité : nous avons » demeuré dans la même maison. , elle & moi ,

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» en 1731 & 1732 ; elle étoit alors fort vive
» & agile , d'un caractère inquiet , & d'une
» humeur acariâtre ». Enfin, elle mourut d'hydropisie le 7 Décembre 1746 , à l'âge de 80 ans , sans qu'on eût remarqué la moindre analogie entre sa dernière maladie & son état précédent.

L'Académicien fait sur les causes & les circonstances de cet étrange sommeil (*) plusieurs observations très-judicieuses, telles que celles-ci : » Je crois qu'il faut en revenir ici à l'idée d'une matière morbifique qui s'amasse , » s'épuise , & se renouvelle dans des intervalles périodiques, comme une quantité donnée d'eau entre dans un réservoir , & en sort par des tuyaux donnés, dans un tems déterminé. Une semblable matière est, selon moi, le principe du retour de toutes les maladies auxquelles on est sujet ; & je serois tenté de lui donner le nom générique d'*humeur rhumatismale* , cette humeur me paroissant produire tous les autres levains viciés. Quoi qu'il en soit, l'existence & la source même de la matière morbifique sont incontestables dans la dormeuse ; son mal venoit originairement d'une suppression de mens-

(*) Les Mémoires de presque toutes les Académies savantes de l'Europe , & même les Journaux présentent divers exemples plus ou moins singuliers de léthargie ; mais on n'y en trouve aucun qui soit aussi extraordinaire que celui-ci.

» trues ; ces écoulemens périodiques , en re-
 » fluant dans l'intérieur du corps , s'y étoient ,
 » fans doute , frayé des routes où ils cou-
 » loient , comme tant d'eaux que recele le
 » globe terrestre , & en particulier celles qui
 » produisent les fontaines intermittentes ; &
 » puisque les menstrues sont appellées *regles* ,
 » à cause de leur régularité , on entrevoit
 » comment une maladie qui en dérhoit , a pu
 » être si singulièrement , mais en même tems
 » si parfaitement réglée. Quand l'amas d'hu-
 » meurs étoit parvenu à un certain point ,
 » elles regorgeoient , ainsi que le prouve ce
 » grand flux de sérosités qui présageoit la fin
 » des accès ; & la source étant ainsi tarie pour
 » un tems , l'état naturel revenoit , & duroit
 » jusqu'à ce que ce tarissement fût réparé «.

Mémoire de M. de Castillon , fils , sur les flûtes des anciens , lu par M. son pere , de l'Académie de Berlin , dans l'assemblée publique de cette Société , tenue le 27 Janvier 1774. L'illustre Tannegui Lefevre commença par recueillir avec autant de soin que de peine un nombre infini de passages concernant les flûtes des anciens , dans le dessein de faire connoître ces instrumens , & , comme l'on fait , il finit par composer des vers contre les flûtes , & par jeter son travail au feu. Bartholin , plus hardi , a publié sur le même sujet un ouvrage qui éclaircit l'accessoire , & laisse l'essentiel environné d'épaisses ténèbres ; car ce livre nous apprend presque tout ce qu'on a dit sur les flûtes des anciens ; mais il n'ex-

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

plique point comment elles étoient faites , ni en quoi différoient leurs diverses especes. On ne fera guere étonné que ces deux Savans aient échoué dans leur entreprise, si l'on considère qu'ils n'étoient pas Musiciens , & qu'il faut posséder un art pour bien comprendre les Auteurs qui en parlent , sur-tout lorsqu'ils n'entrent dans aucun détail , & qu'ils regardent la chose comme parfaitement connue.

M. de Castillon , fils , réunit à la théorie de la Musique des connoissances étendues en Littérature. Son objet ici est de prouver que les anciens n'avoient que des especes de haut-bois , c'est-à-dire , des flûtes qui résomboient par le moyen d'anches ; que ces instrumens étoient de deux sortes , l'anche étant à découvert dans les uns , & cachée dans les autres. On trouve à la fin de ce Mémoire curieux , 1^o. l'explication de quelques passages des anciens ; 2^o. des réflexions sur les différentes parties de leurs flûtes , & sur les noms donnés à ces instrumens , noms qui , le plus souvent , ne sont que des épithetes poétiques.

Rapport fait à l'Académie au sujet d'un Mémoire manuscrit du R. P. Knoll , par M. Lambert. L'Auteur se propose de rendre les lits commodes aux malades en général , & particulièrement à ceux qui , par épuisement , sont hors d'état de se lever , ou qui ne sauroient le faire sans douleur. Réduits à la dure nécessité d'être toujours couchés , ils se trouvent soulagés lorsqu'ils peuvent jouir de quelque changement dans cette situation. Tantôt

ils souhaitent d'avoir la tête élevée ; tantôt ils voudroient se placer comme s'ils étoient assis , &c. Pour satisfaire à ces différens besoins , le P. Knoll donne le plan d'un nouveau lit dont voici la description. Le fond de ce lit est composé de trois pieces , qui peuvent être repliées l'une vers l'autre. Celle du milieu garde toujours une position horizontale. La premiere se replie au moyen de deux charnières , en sorte qu'on peut hauffer la tête & le corps du malade autant qu'il le desire : il suffit pour cet effet de tourner une manivelle , de maniere que deux sangles attachées à la premiere piece , & à un essieu cylindrique montent. La troisieme piece se replie également au moyen de charnières , de telle sorte que les pieds du malade peuvent pencher vers le bas. Une manivelle fait aussi tourner un essieu cylindrique d'où se devident des sangles attachées au fond. Il est aisé , par ce moyen , d'élever la premiere piece , & d'abaisser la seconde de maniere que le malade soit assis sur celle du milieu. Cette dernière doit encore servir de chaise percée. Pour cet effet , les bandes ou sangles sont attachées à un anneau de fer couvert de cuir. Au-dessous de cet anneau se trouve un caisse , dont on peut ouvrir & fermer la porte , lorsqu'on y place ou qu'on en retire le vase. Le couvercle de la caisse est une planche qu'on fait sortir & rentrer en la glissant dans les rainures du bord de ce coffre. Celui-ci tient à deux morceaux de bois très-forts , dont le dessus est

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

courbé ou excavé, en sorte que quand même les sangles, cédant au poids du malade, se plieroient vers le bas, elles ne parviendroient point à toucher ces bois, qui l'incommoderoient. Le matelas qui couvre le fond du lit, doit avoir un trou un peu moins grand que l'anneau. S'il reste au malade assez de force pour tourner les manivelles, & pour tirer & remettre les clous qui les arrêtent, il se donnera lui-même les positions qu'il désirera. D'après ce court exposé, nos Lecteurs pourront peut-être se faire une idée assez exacte du lit en question, sans le secours des figures jointes au Mémoire.

Extrait de deux Lettres, datées de Marseille, l'une le 1er. Janvier, & l'autre le 4 Mars 1774, & adressées à M. Formey, par Mlle. Barbier de Longpré. Dans ses Recherches Philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois, M. Paw prétend que les Pharaons ne firent pas battre monnoie, & qu'en Egypte le commerce se faisoit au poids des métaux. » Mon pere, dit Mlle. Barbier, a été Consul de France dans ce pays-là, & je trouvai après sa mort une boîte renfermant quelques médailles. En lisant l'ouvrage cité, je me rappelai d'avoir oui dire à mon pere qu'il y avoit parmi ces médailles un Pharaon. J'ai revu la boîte, & j'y ai trouvé en effet une médaille pas plus grande que l'ongle du pouce; sa rouille m'a d'abord rebutée; mais après l'avoir mise dans du vinaigre, & bien nettoyée, elle m'a paru belle, quoiqu'à son inspection on aperçoive

» la plus haute antiquité. La gravure en est
 » fort relevée, le tour du visage du Prince
 » très-agréable; sa couronne a la forme d'un
 » trident, & son diadème est marquéé comme
 » la peau d'un serpent; ce qui me persuade
 » que ce Pharaon n'est pas un des Rois Grecs.
 » Entre son chignon & ses épaules, il y a
 » quelque chose qui me semble un oiseau fixé;
 » c'est peut-être un épervier. Le revers de cette
 » médaille offre un palmier bien gravé; à
 » côté du tronc il y a un ichneumon, ou rat
 » de Pharaon; de l'autre côté, deux hiérogly-
 » phes que je n'ai pas pu reconnoître. Au
 » bas on voit des caractères distincts, qui ne
 » sont ni latins ni grecs : la lettre la plus ap-
 » parente semble un de nos A ; ce qui d'a-
 » bord me surprit ; mais je me souvins que
 » le sceptre de ces Rois avoit la figure d'une
 » charrue, & que la charrue thébaine, selon
 » M. Paw, ressembloit à un de nos A. Si
 » ce Prince est un de ceux qui ont regné à
 » Thebes, la piece en question est une des
 » plus anciennes qui soit sur tout le globe....
 » Pour dire encore un mot de la médaille
 » Egyptienne, je ne vois pas les objections
 » qu'on pourroit faire contre elle : ce ne sau-
 » roit être un Calife; il seroit coëffé en Mu-
 » sulman, & auroit pour revers un croissant.
 » Ce n'est pas non plus un Roi de Perse de-
 » puis l'invasion de Cambyse; car ces Monar-
 » ques étoient trop impérieux pour mettre
 » leurs effigies sous les emblèmes de l'Egypte,
 » qu'ils ne regardoient que comme une de

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» leurs Provinces, & un pays de superstition ».

Mlle. Barbier a envoyé cette médaille avec quelques autres à M. Formey, pour être placée dans le cabinet du Roi de Prusse. Passons à la seconde Lettre, qui a quelque chose de plus piquant.

» Il y a environ 6 mois qu'un vieux ré-
» veur d'Alchymiste, que je connoissois bien
» peu, vint me supplier avec les plus fortes
» instances, de lire des Livres qu'il m'apporta,
» traitant de sa chimere, & de tâcher d'y dé-
» couvrir la matiere que les Auteurs cachent
» avec tant de soin. J'ai toujours fait si peu de cas
» de cette science que ce ne fut pas sans de grands
» efforts que je me déterminai à le satisfaire.
» Le premier que je lus, mais avec la plus
» grande application, fut Nicolas Flamel; sa
» naïveté, & les grands établissemens qu'il a
» laissés à Paris & ailleurs, ébranlerent mon
» incrédulité. Malgré tant d'hiéroglyphes &
» d'entortillemens, je crus, sans me flatter,
» & très-positivement, avoir découvert la pré-
» tendue matiere; mais pour m'en assurer da-
» vantage, & voir si le même fil d'Ariane
» me feroit sortir des divers labyrinthes de
» pareils Auteurs, & s'ils étoient d'accord,
» je lus encore l'Abbé Sinesius, le *Cosmopoli-*
» *te*, & la *Clavicule de Salomon*. Tous ont,
» à-péu-près, la même marche, & le même
» objet en vue. Le pauvre Alchymiste vint
» enfin consulter la Sibylle; il fut bien sur-
» pris quand je lui dis que j'avois découvert
» le secret, mais que je ne le dirois pas,

» même à un ange, s'il descendoit du ciel.
 » Mes raisons, les voici : c'est que si la science
 » est fausse, on ne doit pas faire consumer
 » vainement la vie & les biens des hommes ;
 » si elle est vraie, ce secret répandu seroit
 » la ruine de la société universelle.... « Ces
 deux Lettres supposent une certaine étendue
 de connoissances peu communes parmi le beau-
 sexe : on y remarque d'ailleurs un style na-
 turel, facile, & dont l'air négligé plaît infi-
 niment.

Les deux articles suivans offrent le précis
 de Lettres écrites à M. de Castillon, pere,
 l'une par M. de Magellan, & l'autre par M.
 de Luc. Dans la premiere on annonce la belle
 lunette de 4 pieds de diametre que M. Tru-
 daine de Montigny a fait construire pour l'A-
 cadémie des Sciences de Paris ; le mercure
 calciné ou précipité *per se*, au moyen d'un bouil-
 lonnement continuel d'environ deux ans, que
 M. Baumé a montré à la même société, &
 quelques autres objets dont on a rendu compte
 dans le tems. La seconde Lettre a pour objet
 le nouvel hygrometre de M. de Luc, & les
 expériences de M. Priestley sur l'air fixe, &
 sur d'autres especes d'air tiré de différens corps.
 Tout cela est également connu de nos Lecteurs.

L'article *Météorologie* consiste dans la des-
 cription d'un météore ou brouillard coloré &
 sentant le soufre, qui fut observé à Halberst-
 adt, le 18 Juin 1774.

Dans le dernier article de ce volume, re-
 latif à l'*Histoire de l'Académie*, on trouve les

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

titre & la destination des ouvrages imprimés ou manuscrits, & des machines présentés à cette Compagnie pendant le cours de l'année 1774. On y distingue entr'autres, 1°. un *Mémoire* Allemand de M. Kriege, Recteur de l'Ecole Latine de Tecklenbourg, *sur les moyens d'affoiblir & de détruire la petite-vérole*; 2°. Un autre écrit Allemand, *sur la construction des toits*; 3°. Une *Lettre* Espagnole de Don Marcial de Ladalid, *concernant les longitudes*; 4°. Une *Méridienne universelle*, & verticale à équation, inventée par M. Boudet, Inspecteur-général des travaux hydrauliques au service de S. M. Prussienne.

Quant aux Mémoires que renferme ce volume, nous commencerons par faire connoître ceux qui composent la classe de Philosophie expérimentale; & dans le Journal prochain, nous passerons aux Mémoires de Mathématique, de Philosophie spéculative & de Belles-Lettres.

CLASSE DE PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE.

On trouve dans cette partie des Mémoires huit morceaux assez étendus.

1°. Recherches sur la Question Physiologique: *Si les accouchemens sont aussi féconds, & les jumeaux aussi nombreux qu'ils l'étoient anciennement?* par M. de Francheville.

L'homme n'est-il plus, comme le prétendent bien des gens, qu'un être dégénéré, affoibli, & vicié jusques dans les sources de la vie,

en sorte que la population ne peut que diminuer & s'anéantir avec le tems ? Pour prouver la fausseté de cette opinion , & la vigueur perpétuelle de la nature , il suffiroit de faire voir qu'elle produit encore de nos jours des accouchemens aussi féconds , & des jumeaux aussi nombreux qu'elle en a pu produire dans les tems les plus reculés. C'est précisément ce que M. de Francheville s'est proposé de montrer dans ces *Recherches* curieuses , où il rassemble sous trois époques , 1°. *les jumeaux de l'Antiquité* dont la mémoire s'est conservée ; 2°. *ceux du moyen âge* ; 3°. *ceux des derniers tems*. Les accouchemens de deux jumeaux sont trop communs chez les Anciens , de même que chez les Modernes , peut être mis au rang des productions extraordinaires de la nature ; aussi notre Auteur ne tient il compte que de ceux de trois jumeaux , & au delà : il cite d'ailleurs , comme autant de prodiges de fécondité dans la nature , divers exemples de superfétations , quoiqu'elles n'aient été que de deux foetus.

Le savant Académicien jette d'abord un coup-d'œil rapide sur l'Egypte. Delà il passe dans la Grece , & il termine ses recherches par l'Italie. Il en résulte que , dans l'antiquité , il y a eu en Egypte des accouchemens de 3 , 4 , 5 & 7 jumeaux ; en Grece , de 5 ; & en Italie de 2 , 4 , 5 , 6 , 7 & 12. C'est du moins ce qu'on lit dans Aristote , Plin , Solin , Aulugelle & dans quelques autres Ecrivains.

Dans l'article des jumeaux du moyen âge ,

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. de Francheville parle d'abord des accouchemens qu'on a voulu faire passer pour miraculeux, & qu'il regarde, par cette raison, comme fabuleux : tels sont, entr'autres, ceux 1°. d'Irmentrude ou Ermentrude, épouse d'Isenbard ou Isenbrand, Comte d'Altorf; 2°. de la femme d'un Comte Roderic de Castille, dont l'illustre maison des *Porcellets* (*) prétend tirer son origine; 3°. d'une fameuse Comtesse de Hollande, qui, pour le nombre des jumeaux, l'emporte de beaucoup sur toutes les femmes dont il est ici question : c'est aussi la seule couche fabuleuse à laquelle nous nous arrêterons.

Dans l'Eglise du Village de Losduynen, situé à une lieue & demie de La Haye, & où étoit autrefois une Abbaye de filles de l'Ordre de Cîteaux, on voit une inscription ou épitaphe en deux Langues, Latine & Tudesque : l'Auteur cite la première, qu'il accompagne de la traduction suivante, très-littérale : *Marguerite; épouse de Hermann, Comte de Henneberg, & fille de Florent, Comte de Hollande & de Zélande (dont la mere fut Mathilde, fille de Henri, Duc de Brabant), eut aussi pour frere Guillaume, Roi d'Allemagne. Cette dite Dame Marguerite, l'an du salut 1276, le jour même du Vendredi-Saint (**), à 9 heures avant midi, mit au*

(*) Elle a pour chef aujourd'hui M. le Marquis de Maillane.

(**) C'étoit le 5 Avril.

monde des enfans vivans des deux sexes , au nombre de 365 , lesquels , après avoir reçu le baptême dans deux bassins d'airain , par les mains du vénérable M. Gui , Suffragant de l'Evêque d'Utrecht ; en présence de plusieurs Seigneurs & Magnats , & avoir été nommés , savoir , les mâles , Jean , & les filles , Elisabeth , moururent tous le même jour , avec leur mere , & sont inhumés dans ce temple de Losduynen : ce qui est arrivé à l'occasion d'une pauvre femme qui portoit dans ses bras de petits jumeaux qu'elle avoit eus d'une seule couche ; ce que la Comtesse voyant avec étonnement , disoit ne pouvoir être le fait d'un homme seul , & elle la chassa en l'accablant d'injures. Sur quoi la pauvre femme , affligée & troublée , lui souhaita autant d'enfans qu'il y a de jours en un an ; & , chose étonnante , cela s'est accompli , contre le cours ordinaire de la nature , de la maniere que , pour en perpétuer la mémoire , on l'a rapporté en peu de mots dans cette inscription , d'après de vieilles chroniques , tant manuscrites qu'imprimées. Que le Dieu trois fois très-grand en soit glorifié , honoré & loué éternellement ! Amen.

Voyez-vous ce prodige à jamais mémorable ?

Les humains sous le ciel n'ont rien vu de semblable.

Au-dessous de cette inscription l'on voit un grand tableau dans lequel toute l'histoire est représentée , & à côté son attachés les deux bassins d'airain qu'on dit avoir servi au baptême des enfans. Ce fameux accouchement a jusqu'ici été regardé comme un miracle incontestable , au point que l'on peut compter une trentaine de savans du premier ordre , tels

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que Rhodiginus, Erasme, Guichardin, Camerarius, Aldrovande, Juste-Lipse, Boxhorn, Sclaverius, Bachel, Adrien Junius, Médecin de Horn, &c. qui, persuadés de sa réalité, l'ont célébré dans leurs écrits; mais M. de Francheville n'a pas une *foi aussi robuste*; & voici les raisons sur lesquelles il se fonde, en critique judicieux.

1^o. Les plus anciens Ecrivains qui ont parlé de ce prétendu événement, ne sont venus au plutôt que deux siècles après, c'est-à-dire, à la fin du 15^e., & le plus grand nombre dans le 16^e. Ainsi leurs témoignages à cet égard doivent être comptés pour rien.

2^o. Il paroît par les propres termes du monument, qu'il n'est pas non plus antérieur au 15^e. siècle, puisqu'on y cite des chroniques imprimées, qui n'ont pu l'être avant l'invention de l'imprimerie, dont l'époque ne remonte qu'à l'an 1450; & l'on n'a même commencé à imprimer en Hollande qu'en 1499, quoi qu'en puissent dire les partisans de Laurent Coster. Le monument n'est donc pas plus authentique que les témoignages des Ecrivains qui l'ont suivi. Aussi est-il arrivé de-là que ces Ecrivains ont eu des copies plus ou moins exactes du monument, ont erré ou varié considérablement dans le compte qu'ils en ont rendu; car les uns, prenant la mere pour la fille, nomment l'accouchée Metchilde ou Mathilde (*), au lieu de Marguerite; les autres

(*) Elle étoit morte en 1267, 9 ans avant le prétendu accouchement.

ne lui donnent point la qualité d'épouse du Comte Hermann de Henneberg ; ceux-là ne marquent point son âge, ou disent qu'elle n'avoit que 24 ans , au lieu de 42 ; ceux-ci ne font monter le nombre des enfans qu'à 364 au lieu de 365 ; suivant quelques-uns, le baptême fut administré par Othon , Evêque d'Utrecht , au lieu de Gui, son Suffragant de Treves ; enfin, plusieurs , du nombre desquels est Adrien Junius, ne parlent que d'un bassin (*in pelvi quâdam*) , suspendu à côté du tableau , au lieu de deux bassins sur lesquels les enfans furent présentés au baptême. L'Auteur que nous venons de citer , ne fait aucune mention de la pauvre femme , & de ses jumeaux ; ce qui est d'autant plus surprenant qu'il dit avoir suivi le tableau de Losduynen , & qu'il étoit si persuadé, comme tous les autres, de l'authenticité de ce monument, que, pour en confirmer le témoignage, il cite un Château situé au-dessus de Worcum , lequel étoit appelé le *Château des enfans* , & dont le nombre des fenêtres égaloit anciennement celui des enfans de la Comtesse , c'est-à-dire, selon le calcul de Junius , 364. Mais pour convenir de l'intention de celui qui avoit fait bâtir ce Château , il faudroit savoir quelle relation il y avoit entre la Comtesse & cet édifice, qui appartenoit du tems de Junius, à la famille de Rossem. Ainsi l'on ne doit pas plus reconnoître l'authenticité de la preuve qu'on veut tirer de ce Château, que celle du monument de Losduynen, & du témoignage des Ecrivains.

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

3°. Il est vrai que dans l'inscription de ce monument on prétend avoir pour garant des chroniques manuscrites, aussi-bien qu'imprimées. Mais peut-on compter sur une simple & vague allégation de chroniques qu'on n'ose ni nommer ni indiquer ? Ceux qui voudront faire quelques recherches à ce sujet, ajoute notre Auteur, conviendront de bonne foi, qu'il n'y a point de chroniques du 13e. siècle qui aient parlé de cet accouchement, & que s'il y en a de postérieures, elles ne méritent aucune considération, pour avoir été écrites ou interpolées par des plumes intéressées à noircir la mémoire de la Comtesse Marguerite.

4°. L'inspection seule du monument de Lofduynen, qui ne consiste que dans un chétif tableau & un ou deux bassins de cuivre, fait assez voir que la famille de la Comtesse n'y a eu aucune part ; car le monument qu'elle lui auroit élevé, n'eût été vraisemblablement ni un tableau ni un château, qui pouvoient être brûlés, & détruits d'un jour à l'autre : c'eût été un mausolée de pierre ou même de marbre noir, qui n'est pas rare dans les Pays-Bas ; & sur-tout l'on n'y auroit pas vu de bassins de cuivre, parce que les facultés d'un Comte de Hollande, au 13e. siècle, étoient assez considérables pour qu'il fût en état de faire présenter des enfans au baptême sur un ou deux plats d'argent, puisqu'il pouvoit bien, sans se gêner, payer une rançon de plusieurs mille marcs du même métal. Enfin, le monument de Lofduynen étant injurieux à la mée

moire de la Comtesse , en ce qu'il perpétue le souvenir de sa punition vraie ou fausse , il n'a pu être que l'ouvrage de ses ennemis , qui , sans doute , étoient des gens d'église , & même des Moines , puisque le lieu de la scène est l'église d'un monastere.

Avec ce fil d'Ariane , ouvrant la *grande Chronique , ancienne & moderne , de Hollande , Zélande , West-Frise , Utrecht , Frise , Overysfel & Græningen* , par Jean François le Petit , Greffier de Béthune en Artois , imprimée à Dordrecht , en 1601 (2 gros vol. in-fol. , reliés en un) , M. de Francheville a trouvé à la page 223 , le passage suivant : *Guillaume , Roi des Romains , Comte de Hollande (c'étoit le frere de la Comtesse Marguerite) souloit de son vivant , prendre grand plaisir à la chasse en Frise , au bois de Creil ; & quand il avoit prins quelque grosse bête , il l'envoyoit à quelque Abbé du pays , où il alloit souvent se rafreschir & recréer , entretenant grande amitié & familiarité avec eux , les gratifiant de beaucoup de biens & possessions. Entr'autres il donna l'Isle de Texel à l'Abbaye de Lunkerke , comme précédemment son aïeul avoit donné l'Isle de Wyeringen à l'Abbaye de St. Odulphe. Mais après qu'il eut été tué par les Frisons (en 1255) Madame Marguerite , sa sœur (c'est la Comtesse en question) , osta à toutes les Abbayes de ce quartier beaucoup de leurs biens : assavoir ausdits de Lunkerke ladite isle de Texel , à St. Odulphe Wyeringen ; à Mariengarde Merkenhoven , que jamais ne recouvrierent depuis.*

En falloit-il davantage à ces Moines , dit

l'Académicien , pour les irriter contre la Com-
 esse , pour les exciter à déchirer sa réputation ,
 pour la représenter comme une méchante
 femme qui les dépouilloit , qui refusoit l'aumône
 aux pauvres , & les injurioit ? Il se peut aussi
 qu'après tout cela , elle est morte en couche
 d'un ou deux enfans : les mêmes Moines cher-
 chant les occasions de la rendre odieuse , au-
 ront profité de cette circonstance pour bâtir
 le Roman qu'on a donné ensuite comme un
 événement miraculeux ; & l'on en aura fait
 en même tems le sujet d'un tableau. C'est ainsi
 qu'on a vu dans quelques églises de Moines en
 France , des peintures qui représentoient Char-
 les-Martel brûlant au milieu des flammes de
 l'enfer , pour s'être emparé des biens ecclésiast-
 iques , & les avoit distribués à ses gens de
 guerre.

Passons à des couches qui , sans être mira-
 culeuses , ne sont peut-être pas moins surpre-
 nantes.

Martin Cremonesius , qui écrivoit une his-
 toire de Pologne en 1270 , raconte , au livre
 second , que Matthias Golanciewski , surnom-
 mé Paluca , Évêque de Vladislaw en Cujavie ,
 & fils de Slavonski , Castellan de Nakel , de
 la maison de Topor , étoit né avec onze au-
 tres enfans , d'une seule couche de sa mere ,
 mais qu'il étoit le seul qui eût vécu , ses
 freres & sœurs étant morts aussi-tôt après leur
 naissance. Le même historien , dans son 9e.
 livre , atteste que le 20 Janvier 1269 (vieux
 style) , une honnête Dame , nommée Margue-

rite , épouse du Comte Virboslas , demeurant sur le territoire de Cracovie , mit au monde à la fois , 36 enfans vivans. Gaspar Bugat , écrivain d'Italie , rapporte dans ses *Histoires* , que , sous le Pontificat du Pape Nicolas III , il mourut , à Modene une femme nommée *Antonia* , qui n'avoit que 40 ans , & néanmoins étoit mere de 43 garçons , mais nés de différentes couches , & parmi lesquels on comptoit plusieurs jumeaux. Les exemples rapportés dans ce second article (abstraction faite de ceux où le nombre excessif de jumeaux est hors de toute comparaison) , reviennent à peu près à ceux de l'antiquité : car ceux-là étoient de 3 , 4 , 5 , 6 , 7 , 12 , & ceux-ci sont de 3 , 5 , 6 , 7 , 12 .

Le 3^e. article de ce Mémoire concerne les jumeaux nés depuis le 15^e. siècle jusqu'en 1775. Le célèbre Jean Pic de la Mirandole assure qu'en Italie une femme nommée *Dorothea* mit au monde en deux couches 20 enfans , 9 dans l'une , & 11 dans l'autre , & que portant un tel fardeau , elle étoit si grosse qu'elle soutenoit son ventre , qui lui descendoit jusqu'aux genoux , avec une grande bande attachée au cou & aux épaules. Ambroise Paré en a inféré la figure dans ses œuvres. Louis Bonacioli , habile Médecin de Ferrare , qui vivoit en 1530 , dit dans son traité *De uteri partiumque ejus confectiōe , & de conceptionis indiciiis* , qu'une femme de sa connoissance avoit eu 7 enfans d'une seule couche. En 1554 , à Berne en Suisse , la femme de Jean Gelingier , Docteur en Médecine , accoucha en même tems de 5 enfans ,

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

3 garçons & 2 filles. (Voyez les œuvres d'Ambroise Paré, page 1014). Jacques Daléchamp, qui écrivoit en 1560, dit dans sa *Chirurgie*, qu'un Gentilhomme Siennois, nommé Bonaventure Savelli, lui avoit assuré qu'une femme qu'il entretenoit, mit au monde, à la fois, 7 enfans, dont 4 furent baptisés. M. de Francheville cite une multitude d'autres exemples, dont nous ne dirons rien ici, soit parce qu'ils nous meneroient beaucoup trop loin, soit parce qu'on en a rapporté une grande partie dans différens Journaux. Il nous suffira d'observer que le nombre des jumeaux de chaque couche a été de 3, 4, 5, 6, 7, 9, 11, & même 17. Si l'on fait abstraction de ce dernier accouchement, dont les fœtus n'étoient pas entièrement formés, le pied commun des autres donnera entre 6 & 7. Or, les couches de jumeaux, dans le moyen âge, ayant été de 3, 5, 6, 7 & 12 (qui, pour pied commun, ont aussi 6 à 7), & celles des jumeaux de l'antiquité, de 3, 4, 5, 6, 7 & 12 (c'est encore ici le même pied); il s'ensuit que les siècles précédens n'ont aucun avantage à cet égard sur celui où nous vivons. M. de Francheville a donc rempli l'objet de son Mémoire, qui fait beaucoup d'honneur à son érudition & à son jugement, & qui d'ailleurs est écrit d'un style pur, facile & soigné.

Remarques sur le tempérament en musique; par M. Lambert. Exprimer un son ou un rapport quelconque donné a , au moyen des nombres 2, 3, 5, en sorte que la formule $a = 2^m \cdot 3^n$.

5p. puisse être résolue soit exactement, soit avec un degré donné de précision, les exposans m , n , p , étant des nombres entiers positifs ou négatifs : telle est la question intéressante que se propose cet Académicien, & dont il faut voir la solution dans le Recueil même.

Sur la perspective aérienne ; par M. Lambert. La partie de l'art du Peintre qui fait le sujet de ce mémoire concerne la dégradation de la couleur des objets eu égard à leur éloignement, & à la constitution de l'atmosphère : c'est en vertu de ce double rapport qu'on lui a donné le nom de *perspective aérienne*. Les objets en général se voient mieux par un air qui est à l'ombre d'une nuée, que par celui que le soleil éclaire directement. L'effet de l'air sur l'apparence de la couleur des objets varie considérablement selon les couleurs elles-mêmes. Voici les gradations qu'on y observe. 1°. La couleur blanche se conserve très-bien & à de fort grandes distances ; on peut en juger par les montagnes couvertes de neige, & les nuées blanches qu'on voit souvent à l'extrémité de l'horizon.

2°. La couleur rouge se soutient tout au moins aussi-bien que celle dont nous venons de parler. On fait que les rayons rouges sont ceux qui se brisent & se réfléchissent le moins, & qui traversent l'air avec le plus de facilité.

3°. Le jaune se conserve encore assez bien à des distances considérables. L'Auteur a vu, dit-il, à la distance de 10 lieues, des champs de bled mûr d'une couleur parfaitement jaune,

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tandis que les montagnes voisines , couvertes d'arbres & de rochers , paroissoient d'un bleu foncé & grisâtre.

4°. Le verd se change assez facilement en bleu , lorsqu'on le voit à de grandes distances. On comprend sans peine qu'un verd clair & jaunâtre est moins susceptible de changemens qu'un verd sombre & bleuâtre.

5°. Le bleu se conserve assez bien , & devient plus clair en raison de l'éloignement : c'est ce qui arrive généralement à toutes les couleurs; elles tirent sur le blanc à mesure qu'on les apperçoit par un air plus épais , ou à de plus grandes distances. Le noir , le brun , &c. passent par le bleu sombre , & puis par le bleu clair , avant de disparoître entièrement. Le savant Académicien entre ensuite dans des détails & des calculs algébriques où il ne nous est pas possible de le suivre.

Considérations sur les parties génitales du sexe; par M. Walter. Trois observations anatomiques ont donné lieu à ce Mémoire , qu'on a traduit de l'Allemand.

L'Auteur a fait usage de la premiere pour répondre à trois des plus importantes questions d'anatomie & de physiologie. 1°. L'uterus a-t-il des fibres musculaires qui servent à en expulser l'enfant dans l'accouchement , ou ce mécanisme s'exécute-t-il par d'autres forces ? L'Auteur nie , contre MM. de Haller , Hunter , & autres anatomistes célèbres , l'existence de pareilles fibres , & prouve que l'uterus , dont la force est quelquefois de 200 livres au moins , se suffit à

lui-même pour opérer l'effet en question. 2°. *La structure de l'uterus peut elle rendre raison d'une superfétation ?* 3°. *Pourquoi les filles trop amoureuses sont-elles la plupart stériles ?* M. Walter ne répond pas ici à ces deux dernières questions ; mais il promet d'en donner la solution dans un autre Mémoire.

Expériences sur l'alliage de divers métaux, par M. Marggraf ; article traduit de l'Allemand. Ces expériences sont divisées en quatre classes, où l'on trouve successivement celles pour lesquelles l'illustre Auteur a fait usage, 1°. de cuivre & de zinc, l'un & l'autre aussi dégagés des parties hétérogenes qu'il a été possible ; 2°. de cuivre & d'étain fin de Malaga ; 3°. de zinc, d'étain & de cuivre ; 4°. de laiton commun & malléable, mêlé avec de l'étain fin. Nous ne citerons qu'un très-petit nombre de ces expériences. Une once de cuivre & une dragme de zinc, mises dans un creuset de Hesse bien chauffé, se fondirent, donnerent peu de flammes & presque point de fleurs de zinc. Le lingot pesa une once, 2 scrupules & 5 grains ; il avoit la couleur d'or, étoit fin, très-malléable, & assez également rayé à l'intérieur.

Six dragmes de cuivre, & 2 dragmes d'étain, fondues ensemble, ne jetterent guere de flamme. Le lingot, qui étoit blanc, & d'une brisure unie, pesa 5 dragmes & 51 grains. Il étoit d'ailleurs cassant, & la lime y mordoit.

Une demi-once de cuivre, 2 dragmes d'étain, & la même quantité de zinc, donne-

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rent , non-seulement pendant la fusion , mais encore tandis que M. Marggraf versa ce mélange dans la lingotiere , des flammes d'une couleur verte & bleuâtre , & beaucoup de fleurs de zinc. Le lingot pesa 7 dragmes & 2 scrupules ; il étoit blanc , assez uni , cassant sous le marteau , & cédoit à la lime.

Deux onces de laiton & une dragme d'étain produisirent un lingot de 2 onces , 2 scrupules , dur , uni , malléable , & que la lime entamoit.

Suite des Recherches sur les variations du Barometre ; par M. Beguelin. La premiere partie de ces *Recherches* a été inférée dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin pour l'année 1773 (*). M. Beguelin commence ici par examiner les effets de la chaleur , du froid , de la sécheresse & de l'humidité sur le barometre. La chaleur qui dilate l'air , fait d'abord monter & puis descendre le mercure.

Le froid resserre & rapproche les parties que la chaleur avoit séparées ; ainsi son effet naturel dans l'athmosphère , doit être de condenser l'air , de comprimer son ressort , & conséquemment , si toutes choses sont égales , d'augmenter la pression qui fait monter le vis-à-vis dans le barometre.

(*) Nous avons fait connoître ces *Mémoires* dans le Journal de Décembre 1775 , pag. 3--44 On peut consulter les pages 23 & 24 pour la premiere partie du Mémoire de M. Beguelin.

On fait que les corps élastiques ont un plus grand degré d'élasticité dans les tems secs. De cette observation il résulte que la sécheresse de l'air augmentera la pression de l'athmosphère, & lui fera soutenir une plus haute colonne de mercure.

Par une raison contraire, l'effet naturel de l'humidité doit être, en affoiblissant le ressort de l'air, d'occasionner la chute du vis-argent.

L'Académicien combine ensuite deux à deux ces quatre états différens de l'air, & montre ce qui doit en résulter relativement au barometre. Sa dernière conclusion & la plus générale, est que toutes les fois que la chute du mercure est due à un affoiblissement subit de l'élasticité de l'air, cette chute est plus grande que celle qui ne résulte que de la diminution du poids de l'athmosphère; que cependant cette grande chute n'annonce ni nécessairement, ni immédiatement la pluie, mais plutôt un grand vent produit par l'effort de l'air plus élastique & plus comprimé des autres régions, qui se précipite avec violence vers celle où l'air a perdu son élasticité. Si au contraire la chute du barometre est un effet de la simple diminution du poids de l'athmosphère, le mercure ne tombera que de peu de lignes; les vapeurs se résoudre en pluie, & le vent ne sera que fort médiocre; parce que l'équilibre ne se dérange que peu-à-peu, & que le reflux des masses de proche en proche, le rétablit sans effort. Le barometre peut même remonter par une suite de cet équilibre paisible.

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ment rétabli, avant que les vapeurs soient descendues en gouttes sur la terre, & il peut continuer à pleuvoir long-tems, après que le barometre a recommencé de monter. Mais le plus souvent il y a complication des deux causes, & cette complication peut avoir tant de nuances différentes, qu'il n'est guere possible de tirer des variations du barometre des indications sûres du beau tems ou de la pluie qui doit leur succéder. Cet aveu de la part d'un Physicien célèbre, doit faire perdre aux barometres beaucoup de leur crédit, & enlever un riche sujet de conversation à ceux qui font profession d'en consulter tous les jours une demi-douzaine, pour prophétiser à leur aise le long de la journée.

Extrait des Observations météorologiques faites à Berlin en l'année 1774, par M. Beguelin.

Recherches expérimentales sur la cause des changemens de couleur dans les corps opaques naturellement colorés ; par M. Delaval, de la Société Royale de Londres. Les expériences & observations qu'on trouve dans cet article, ont été faites sur des substances végétales, animales & minérales ; chacune a fourni un grand nombre d'exemples de changemens de couleurs, qui éclaircissent la théorie de ces dernières, & peuvent conduire à différentes découvertes utiles pour la Peinture, l'Art du teinturier, & la Chymie. Nous ne rapporterons qu'un seul de ces exemples. La liqueur acide dont M. Delaval s'est servi pour dissoudre les parties

colorantes des plantes étoit composée d'eau commune , avec environ un huitième d'eau-forte. Il a remarqué le premier une circonstance singulière dans les expériences qu'il a faites sur certaines fleurs violettes , telles que l'agrostemma. Quoique l'infusion de ces fleurs soit d'un rouge vif , & que le verd que lui donne l'alkali paroisse très-foncé , le bleu intermédiaire , & les couleurs qui en approchent , comme le violet , sont si pâles , qu'en leur place la liqueur semble *presque transparente & décolorée* , & qu'elle laisse un *vuide destitué de couleur* , dans la suite des teintes depuis le rouge jusqu'au verd. L'Auteur n'a cependant vu aucun exemple d'un passage subit de la première de ces couleurs à l'autre , sans l'interposition d'un bleu vif & brillant (ce qui arrive presque toujours) , ou d'un *espace tendre ou décoloré* , qui prend la place du bleu.

Cette invisibilité , cette transparence dans les parties colorantes semblent indiquer , dit-il , que lorsque celles-ci ont à peu près la grosseur des parties de la liqueur où elles sont suspendues , elles ne donnent aucun signe d'opacité ou de couleur , mais que , pour peu qu'elles deviennent plus grosses ou plus déliées , elles sont visibles & colorées. Ceci s'observe encore très-souvent dans les infusions de fleurs faites par le moyen de l'esprit-de-vin , de l'eau , &c. , sans mélange d'acide ; car , quoique ces liqueurs paroissent alors décolorées & transparentes , il est évident qu'elles tiennent suspendues les particules colorantes , puisque

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
l'addition d'une acide ou d'un alkali suffit pour
produire des couleurs dans ces infusions qui
auparavant n'en avoient aucune.

(*Journal Encyclopédique ; Gazette Universelle
de Littérature.*)

*DON Carlos, &c. Don Carlos & Alexis ,
Luynes & Buckingham, avec un essai
de paralleles ajoutés à leur vie. A Greif-
swald. 1776. In-8vo.*

Cette entreprise est d'un genre nouveau
en Allemagne, & elle est en bonnes mains.
M. Totze, Conseiller de Justice à Butzow ,
Auteur de ce volume, s'est déjà fait un nom
par divers ouvrages d'histoire & de politique,
où il regne beaucoup d'exactitude & de net-
teté, & qui sont écrits d'un style simple &
coulant. On comprend bien que dans celui-ci
l'Auteur s'est proposé Plutarque pour modele.
Les quatre personnages dont il est question
dans ces vies & ces paralleles, sont bien choi-
sis, & par la célébrité de leurs destinées, &
par les rapports qui se trouvent entre-eux. Il
étoit difficile de dire quelque chose de neuf
là-dessus : mais la maniere dont les faits sont
présentés & liés, rend la narration intéres-
sante.

Don Carlos étoit un Prince naturellement

sauvage & d'un caractère violent ; mais la manière dont son pere l'avoit élevé & traité, bien loin d'adoucir ce caractère, n'avoit servi qu'à l'aigrir. Ce qui le porta aux extrémités, fut l'injustice criante avec laquelle Philippe lui enleva l'épouse qui lui étoit destinée. Le pere l'avoit déclaré héritier de la Couronne, & l'avoit envoyé faire ses études à Alcalá ; les Muses ne l'apprivoiserent point, & une chûte qu'il fit sur la tête, fut peut-être encore plus nuisible à son esprit qu'à son corps. Le pere parut se défier de sa capacité pour regner ; en conséquence de quoi il augmenta ses rigueurs, & l'éloigna de tout maniement d'affaires. Tant que le Prince sut agir d'une manière convenable à son rang, il se montra l'ami & le protecteur de tous ceux qui étoient mal dans l'esprit de son pere, & fit, sur-tout, des avances particulieres aux Hollandois, chez qui il comptoit de trouver une retraite. Il prit des mesures pour s'évader ; mais son pere en fut instruit & le fit arrêter. Don Carlos devint furieux, & voulut s'ôter la vie. Philippe fit porter l'affaire devant l'Inquisition, qui observa quelques formalités, après lesquelles elle prononça son arrêt de mort pour crime d'hérésie & d'attentat à la vie de son pere. Cet arrêt fut exécuté par le poison qu'on fit prendre à ce Prince infortuné dans une soupe. Les Historiens Espagnols ont voulu soutenir que sa mort avoit été naturelle, mais ils ne méritent aucune créance. Si Don Carlos favorisoit les Protestants, il n'est pas surprenant

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nant que son pere l'ait immolé au zele aveugle dont il étoit possédé ; mais il est plus probable encore que ce fut un effet de sa jalousie ; & ce soupçon est confirmé par la mort de la Reine qui suivit de près.

Le Czarowitz Alexis n'a paru sur la scene du monde que pour y jouer le même rôle. Il étoit fils d'Eudoxie Lapuchin , Princesse , dont la vie a été marquée par les plus hauts degrés d'élevation & par le plus profond abaissement. Jusqu'à dix ans son éducation fut tout-à-fait négligée. Il n'étoit pas sans talent naturel ; mais les mathématiques qu'on le forçoit d'apprendre lui déplaisoient ; & il s'enfonçoit dans la lecture des Livres mystiques. Menzikow avoit des raisons de retarder ses progrès, (*) il lui ôta un bon Gouverneur qu'il avoit , le Baron de Huyssen ; & alors le jeune Prince fut entièrement livré aux égaremens de son esprit & de son cœur. Tous les Russes qui désapprouvoient les nouveautés introduites par Pierre I , s'attachoient à lui & le flattoient. Pierre fit tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin , mais il ne put y réussir. Alexis prit la fuite ; ayant été ramené dans sa patrie , son pere lui pardonna , & lui promit que , s'il s'en rendoit digne , il lui donneroit toute son affection. Il y a lieu de douter de la sincérité

(*) Dans un de nos Journaux de l'année dernière , (*Février* , page 209.) on a exposé avec plus de détails la conduite de Mentzicow envers l'infortuné Alexis.

de ces promesses, car il l'avoit déjà déshérité, & il exigea de lui à la rigueur qu'il déclarât tous les complices de son évasion. On prétendit qu'il avoit usé de déguisement à cet égard; & ce fut le prétexte sous lequel on entama son procès dans les formes; on l'accusa d'avoir tramé une conspiration; mais il n'a jamais été prouvé qu'il y ait eu un plan réel, & des mesures prises pour l'exécution. Il étoit tout au plus question de quelques discours vagues, de quelques propos hasardés. Alexis n'en fut pas moins condamné à mort; on lui lut sa sentence, pendant laquelle il tomba en convulsion. Revenu à lui-même, il demanda un entretien avec son pere. Celui-ci vint le trouver; mais l'entrevue fut infructueuse. Pierre fit décapiter son fils par le Général Weide; & une personne qui avoit été pendant quelque tems concubine de Pierre, nommée Cramer, fut chargée de recoudre la tête au tronc. Cette févérité étoit tout-à-fait dans les principes du Czar. Il vouloit, avant toutes choses, le bien de son Etat & la durée des établissemens qui l'ont fait regarder comme le créateur de sa nation. Il étoit fondé à croire que son fils renverseroit en un clin d'œil ce qui lui avoit tant coûté à établir; & il aima mieux se priver de ce fils que de faire retomber ses peuples dans la barbarie.

Le parallele qui suit ces deux vies, est fait avec beaucoup de sagacité; les conformités & les différences sont indiquées d'une maniere très-précise.

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les vies de Luynes & de Bukingham sont plus étendues & plus riches en faits que les deux précédentes. Ces deux favoris ont géré, pour ainsi dire, la Royauté dans deux des principaux Etats de l'Europe, tant que leur faveur a duré. Leur administration n'a été ni glorieuse, ni heureuse, parce qu'ils manquoient également de capacité & de droiture, & que livrés à leurs penchans déréglés, ils n'avoient en vue, ni la splendeur, ni le bonheur de l'Etat.

Luynes, en montrant une adresse singulière à prendre de petits oiseaux, prit à la même glu un Prince jeune & foible. Il parvint rapidement aux plus grands honneurs; mais il fut accablé sous le poids de son bonheur & de sa fortune. Bukingham avoit eu également affaire à un Prince foible qu'il avoit ébloui par sa bonne mine & ses beaux habits. La durée de sa faveur fut plus longue que celle de la faveur de Luynes: il eut le même empire sur le pere & sur le fils; & ce fut lui qui creusa le précipice dans lequel l'infortuné Charles I fut englouti. Ce fut le tour que lui joua la Comtesse d'Olivarès, qui en feignant de se rendre à ses sollicitations, & le faisant jouir d'une personne laide & infectée d'une mauvaise maladie, lui inspira un desir de vengeance, qui lui fit non-seulement rompre l'union projetée entre le Roi d'Angleterre & une Princesse d'Espagne, mais qui alluma le feu de la guerre entre ces deux Puissances. L'Auteur ne paroît pas assez instruit dans ce qu'il ajoute.

que la passion extravagante de ce même favori pour la Reine de France, dont le Cardinal de Richelieu étoit aussi épris, fut cause d'une guerre entre l'Angleterre & la France.

Luynes & Buckingham furent l'un & l'autre les enfans d'une fortune aveugle, qui sembla se charger seule du soin de conduire leur élévation jusqu'où elle pouvoit humainement aller. L'ambition, l'avarice & la volupté les caractérisèrent à peu près également. Luynes étoit plus artificieux; il employa plus de moyens injustes & même cruels pour parvenir & se soutenir. Cela le rendoit en même tems plus circonspect & plus caché dans ses démarches. Buckingham, au contraire, défioit tous les revers & bravoit tous les hasards avec une témérité inconcevable, comme s'il eût fait un pacte avec la fortune. Luynes étoit zélé pour la religion, bigot & superstitieux: Buckingham n'avoit point de religion; il professoit l'indifférentisme le plus complet. A la fin l'un & l'autre perdirent la confiance de leurs maîtres, qui cependant n'avoient pas le courage de le leur témoigner. Luynes mourut à tems, & sa mort ne fit aucune sensation. Buckingham périt par le fer d'un assassin, nommé Felton. L'un & l'autre furent enlevés à la fleur de leur âge.

L'histoire offre un champ bien vaste à M. Totze; & le succès de ce début l'encouragera, sans doute, à égaler Plutarque par le nombre de ses vies, comme il en approche par sa façon de les écrire.

(*Gazette Universelle de Littérature.*)

ABRÉGÉ élémentaire de la Géographie universelle de l'Espagne & du Portugal , dans lequel on trouve tout ce que ces Royaumes renferment de plus curieux dans la Minéralogie , la Métallurgie , les Arts , les Manufactures , le Commerce , l'Histoire-Naturelle , les Eaux minérales , les Productions du terroir , les Antiquités , &c. &c. par M. MASSON DE MORVILLIERS. In-12. de 434 pages , avec une Carte géographique. A Paris , chez Moutard , Libraire de la Reine , près du Pont Saint-Michel. Prix 3 livres. 1776.

DAns le plan de l'Auteur , la science de la Géographie ne consiste pas à marquer la longitude & la latitude d'une Ville , sa grandeur ou sa petitesse ; il veut qu'elle traite du climat , du commerce , des mœurs , du gouvernement , des arts & des loix ; il veut qu'on l'affocie aux autres sciences ; & c'est ce qu'il a fait lui-même , soit dans cet Abrégé élémentaire , soit dans les deux qu'il a donnés pour la Géographie de la France & de l'Italie. Nous avons rendu compte de celui qui concerne l'Italie dans un de nos Journaux pour l'année

1775 (*) ; & nous n'avons alors reproché à l'Auteur qu'un manque d'ordre dans quelques parties de son ouvrage , de l'incorrection dans le style , & des déclamations quelquefois outrées contre le Clergé & les Moines. On pourroit faire encore les mêmes reproches à M. Maffon , & y ajouter que dans le nouveau volume qu'il donne au public , on remarque beaucoup d'erreurs qu'il a copiées dans de vieilles relations où elles étoient oubliées depuis long-tems. On m'a communiqué fort peu de Mémoires , dit M. Maffon , & j'avoue que la Martiniere m'a été d'une grande ressource. Cependant il nous semble que l'Auteur eût pu consulter encore avec fruit plusieurs autres ouvrages , tels que la *relation* (anonyme) d'un *voyage en Espagne , suivie d'une description exacte du pays , des mœurs , des habitans , &c.* ; les *Voyages du P. Labat en Espagne & en Italie* ; le *Voyage d'Espagne fait en l'année 1755 , avec des Notes historiques , géographiques & critiques* , par le P. de Livoy ; *l'Introduction à l'Histoire-Naturelle & à la Géographie Physique de l'Espagne* , excellent Essai , écrit en Espagnol , que nous devons à M. Guillaume Bowles , savant Naturaliste ; les *Lettres Espagnoles pour l'instruction des Etrangers* , par M. Pérez d'Arevalo ; le *Voyage en Portugal & en Espagne fait en 1772 & 1773* , par M. Richard Twiss , Anglois (**);

(*) Avril , 1775 , page 81---96.

(**) Nous avons fait connoître cet Ouvrage au mois d'Août 1775.

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'état présent du Royaume de Portugal, () &c.*

A la vérité, plusieurs de ces Ouvrages sont écrits en Espagnol ou en Anglois; mais nous croyons que lorsqu'un homme entreprend de fixer en quelque sorte les idées sur les mœurs, les usages d'une Nation, il ne doit rien négliger afin d'éviter les reproches que l'on pourroit lui faire, d'avoir ignoré même les sources où il auroit dû puiser.

M. Masson a cru devoir donner une légère idée des possessions immenses des Espagnols & des Portugais dans les Indes, en renvoyant ceux qui voudront les mieux connoître à divers ouvrages qui semblent ne rien laisser à désirer à cet égard. Nous allons extraire de celui-ci quelques morceaux pour faire connoître la manière de l'Auteur, & nous terminerons cet article par les observations critiques d'un Journaliste sur quelques faits avancés par M. Masson.

» Si l'on jugeoit de la piété des Espagnols
» par les trésors & la richesse de leurs Egli-
» ses, il faudroit convenir, dit l'Auteur, qu'il
» n'existe pas de peuple plus chrétien qu'eux
» & les Portugais : c'est une profusion, un
» luxe au delà même de ce qu'on peut ima-
» giner; on ne voit par-tout que des lampes,
» des vases, des chandeliers d'or & d'argent,
» des grilles, des balustrades, des châsses de
» ces précieux métaux; de tout côtés *brillent*

(*) Voyez le Journal de Juillet 1776, page 48.

» *les bois*. (*) les plus rares, les diamans & les
 » pierreries. Il faut avoir l'ame bien détachée
 » de toutes les vanités mondaines, pour ne
 » pas être un peu distrait au pied du sanctuaire
 » même, à l'aspect de tant de richesses. Quant
 » à l'Architecture, quoique les marbres y
 » soyent prodigués, il n'y a peut-être pas
 » un morceau qu'on puisse citer comme un
 » modele; mais si l'on n'y voit point ces beau-
 » tés mâles & hardies qui décelent le génie
 » d'un Architecte, & le goût d'une nation, il y
 » regne je ne fais quel air de coquetterie dans
 » les ornemens & dans la parure, qui sym-
 » pathise bien peu avec cette imposante ma-
 » jesté que je voudrois dans les Temples (&
 » même, ajouterons-nous, avec le caractère
 » du Peuple Espagnol.) Je ne citerai pas com-
 » me un point qui touche à la religion, la
 » coutume des Espagnols de manger de la
 » viande les vendredis & les samedis, pourvu
 » que ce soient les intestins ou les extrémi-
 » tés de l'animal. Je ne parlerai pas non plus
 » de leur légende; quoiqu'elle soit chargée
 » d'un grand nombre de Bénédictins qui ne sont
 » pas reconnus en France, dont la plupart
 » sont fort suspects en Italie même où on les
 » a faits, & en Espagne où on les révere;
 » mais j'admiration que cette Nation ait produit
 » plus de Saints, elle seule, que l'Italie, l'An-

(*) Les diamans, les pierreries brillent, mais jamais les *bois* : ceux-ci peuvent tout au plus être luisans.

50 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» gleterre & la France. Il n'est guere d'Or-
 » dre puissant qui ne soit dans l'habitude de
 » faire canoniser un de ses membres *per l'ono-*
 » *re*. Cette coutume avoit passé aussi dans nos
 » Couvens ; aujourd'hui elle est éteinte : j'ai-
 » me mieux supposer qu'ils emploient leurs
 » immenses richesses à *soulager* les malheureux ,
 » à fonder des établissemens patriotiques , à
 » *soulager* les descendans obscurs de ces famil-
 » les opulentes qui se sont dépouillées pour
 » eux , que de me plaindre de voir cet argent
 » sortir du Royaume pour *soutenir dans le*
 » *luxé une Puissance étrangère.* »

Le cabinet d'histoire-naturelle de Don Joseph Salvador est un des plus curieux que l'on connoisse en Espagne : on y distingue sur-tout quantité de superbes coquillages des Indes , un morceau qui imite la dentelle , & qui est tiré de la partie intérieure de l'écorce d'un arbre d'Amérique ; trois pieces de toiles d'araignée , l'une préparée pour être filée , l'autre qui l'est déjà , & la troisième travaillée comme de la toile , qu'on prendroit pour de la soie.

» Dans la plupart des Colléges de ce Royau-
 » me , dit l'Auteur , ce ne sont point les ou-
 » vrages sublimes de Cicéron , de Virgile &
 » d'Horace , qu'on met entre les mains des
 » jeunes gens ; on leur apprend le Latin dans
 » les écrits des Saints Peres : ainsi l'on pré-
 » fere St. Jérôme à Salluste , St. Ambroise à
 » Tite-Live , & Tertullien à César & à Té-
 » rence ; au lieu de Newton , de Descartes ,

» de Mallebranche, de Galilée, de Bossuet,
 » on trouve Scot, Molina, Escobar, Gomez,
 » Suarez, Sanchès, & une foule d'autres Au-
 » teurs de même étoffe. On soutient encore des
 » theses publiques de philosophie dans le La-
 » tin le plus barbare, pour prouver si la ma-
 » tiere a existé avant la forme, ou la forme
 » avant la matiere «. Nous craignons bien
 que M. Masson n'ait peint ici l'Espagne telle
 qu'elle étoit dans le siecle dernier, & non telle
 qu'elle est aujourd'hui. Ce qu'il y a de const-
 tant, c'est qu'un homme instruit & très-digne
 de foi, après avoir voyagé & demeuré long-
 tems dans ce Royaume, nous a assuré, il y
 a quelques années, disent les Auteurs du *Jour-
 nal Encyclopédique*, qu'on s'y rapprochoit beau-
 coup de la maniere d'enseigner usitée en Fran-
 ce. Une autre chose également certaine, c'est
 qu'on y traduit tous les jours nos meilleurs
 Auteurs dans les différens genres.

Le quartier de la Ville de Grenade, ap-
 pellé *Alhambra*, offre deux palais ou châteaux
 dont l'un a été bâti par les Maures, l'autre
 par Charles-Quint, & Philippe II, son fils.
 Ils sont tous deux remarquables par leur agréa-
 ble situation. Celui de Charles-Quint est un
 superbe corps de logis quarré, avec un por-
 tail de jaspe. Au dedans on voit une grande
 cour ronde, environnée de deux beaux rangs
 de portiques, l'un sur l'autre, soutenus par
 32 colonnes de marbre & de jaspe. Ce châ-
 teau, abandonné depuis près d'un siecle, est
 à demi-ruiné. Celui des Maures l'emporte in-

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

finiment sur lui , tant du côté de l'architecture & du goût , que parce qu'il est mieux entretenu. Il est bâti de grosses pierres de taille quarrées , environné de bonnes murailles , fortifié de grosses tours & de bastions , comme une Citadelle , & si vaste qu'il peut contenir une garnison de 40000 hommes. Avant que d'y arriver , on trouve une espece de ravelin où l'on tient quelques pieces de canon pointées contre la Ville. Les dehors du palais n'ont aucune apparence , quoique l'intérieur soit magnifique. La porte est à la morefque , & se termine en pointe par le haut. Les murailles des chambres sont incrustées de marbre , de jaspe & de porphyre. Les plafonds , les poutres , les lambris sont dorés , & surchargés d'inscriptions *arabesques* (*). On entre dans ce palais par une grande cour , plus longue que large , pavée de marbre , & décorée , à chaque coin , d'une fontaine de la même pierre. Le milieu est occupé par un beau canal d'eau vive , très-profond , incrusté de marbre , & dont l'eau se distribue dans tout le palais. La plupart des salles sont des voûtes découpées à jour : c'est un ouvrage si délicat & si hardi qu'il y a lieu d'être étonné qu'il se soit conservé tant de siècles. La salle des

(*) Ne devoit-ce pas être *arabes* ? On ne donne le nom d'*arabesques* qu'aux ornemens de peinture ou de sculpture qui consistent en des rinceaux ou feuillages faits de caprice.

bains est d'albâtre & magnifique ; mais l'on regarde comme une des plus belles pieces la cour appelée *El quadro de los leones* : elle est quarrée, pavée de marbre, ornée de portiques tout autour, avec 117 colonnes d'albâtre, fort hautes, qui soutiennent des galeries de la même pierre. La fontaine placée au milieu est superbe. Qu'on se représente douze figures de lions groupés, soutenant un grand & large bassin de marbre blanc d'une seule piece, & jettant tous une prodigieuse quantité d'eau par la gueule. On ne finiroit pas, dit l'Auteur, si l'on vouloit décrire toutes les merveilles de ce palais ; il faut le voir, pour se former une juste idée de la magnificence & du luxe des Rois Maures.

La police est très-bien exercée à Murcie : les fruits de toute espece, le pain & la viande s'y vendent au poids, & le prix en est fixé par le Magistrat. Si quelqu'un veut vendre au-delà, le bourreau le promene par la ville sur un âne ; les Officiers de la justice le suivent à cheval, & sont précédés d'un trompette qui crie à tous les carrefours : *C'est la punition que la justice, au nom de S. M., commande être faite de cet homme (ou de cette femme), pour tel crime, pour lequel il est condamné à tant de coups de fouet.* Si le bourreau excède le nombre de coups portés par la sentence, il est fouetté lui-même.

On voit à Saragosse ce qui n'a lieu peut-être dans aucune autre ville du monde : ce sont deux Eglises Cathédrales, Métropolitaines

& Paroissiales : l'une est St. Sauveur , & l'autre Notre-Dame du Pilier. Le Chapitre , composé de 42 Chanoines , est divisé en deux parties , dont la première réside dans une des deux Eglises Métropolitaines , & la seconde dans l'autre ; ce qui dure 6 mois ; ensuite les Chanoines qui étoient à St. Sauveur , reviennent à Notre-Dame , & *vice versa*.

Voici un phénomène assez singulier. Alaïor , la plus belle Ville de Minorque après Mahon & Citadella , est , comme l'on fait , bâtie sur une hauteur ; on y creuse jusqu'à ce qu'on trouve une espèce d'ardoise noirâtre ; alors il faut prendre une grande précaution pour percer la pierre ; l'eau jaillit avec une telle violence que l'on courroit risque de perdre la vie , si l'on ne se retiroit promptement. Il semble que cette Ville soit assise sur une nappe d'eau , & que la voûte pesant sur la superficie, fasse jaillir ce liquide avec force.

A l'orient d'Alaïor , on remarque une espèce de pyramide construite de grosses pierres brutes , amoncelées les unes sur les autres , sans aucun mortier. Elle peut avoir 30 verges de diamètre , & presque autant de hauteur. On a pratiqué tout autour un chemin d'environ 3 pieds de large , qui conduit jusqu'au sommet , où l'on trouve une plate-forme d'où l'on découvre une prodigieuse étendue de pays , de quelque côté qu'on porte la vue. Autour de cette pyramide on voit des autels de grandes pierres de taille , qui ont jusqu'à 16 pieds de long , 7 de large , & 20 pouces d'épaisseur.

L'isle de Minorque renferme encore plusieurs autres pyramides : on conjecture qu'elles ont été élevées pour servir de tombeaux aux grands hommes , ainsi que pour découvrir l'ennemi , & , par des signaux , avertir les habitans de se mettre en défense.

» L'Espagne n'est point peuplée, à beaucoup
 » près, en raison de ce qu'elle pourroit l'être;
 » à peine y compte-t-on dix millions d'habi-
 » tans ; chose étonnante , si on compare ce
 » nombre à ce qu'étoit l'Espagne sous les Ro-
 » mains. Il est certain qu'il y a aujourd'hui
 » une dépopulation universelle sur toute l'é-
 » tendue de ce globe , si l'on en excepte la
 » Hollande , la Suisse & la Chine ; cependant
 » l'Italie & l'Espagne sont les pays où ce
 » malheur est plus sensible. Entre le nombre
 » des causes auxquelles je pourrois l'attribuer ,
 » j'en accuserois, 1^o. l'expulsion des Maures ,
 » faute politique aussi impardonnable que celle
 » de la révocation de l'Edit de Nantes ; faute
 » à jamais irréparable pour l'Espagne , parce
 » que ces Maures étoient une Nation active ,
 » industrieuse , excellant dans les arts mécha-
 » niques que déteste la fierté Espagnole , &
 » parce qu'avec un peu de douceur , ils eussent
 » pu adopter la religion du pays , & des deux
 » Nations n'en faire qu'une. 2^o. Le grand
 » nombre de Moines , de Religieuses & de Cé-
 » libataires qui tous vivent dans une fastueuse
 » abondance , tandis que la portion utile de
 » l'Etat , je veux dire le Cultivateur & le
 » Journalier , manquent souvent du nécessaire.

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» 3°. L'Inquisition. Par une remarque générale,
 » par-tout où cet odieux Tribunal est établi ,
 » en restreignant la liberté d'agir & de pen-
 » ser , en étouffant toutes les vues grandes
 » & utiles , il nuit au progrès des arts , de
 » l'industrie , & par conséquent à la popula-
 » tion. 4°. Des maladies inconnues aux anciens ,
 » dont l'une enleve une foule d'hommes à
 » tout âge , & à laquelle personne n'est exempt
 » de payer tribut , je veux dire la petite-vé-
 » role ; & l'autre encore plus meurtrière , at-
 » taque l'espèce humaine dans les moyens de
 » se reproduire. Ce mal , quoique plus négligé
 » en Espagne , & plus méprisable en apparence ,
 » y fait cependant des progrès sourds qui mi-
 » nent peu à peu , parce qu'il est répandu dans
 » la masse générale du sang ; c'est à cela que
 » les meilleurs Médecins attribuent le peu de
 » fécondité actuelle des femmes Espagnoles.
 » 5°. Les émigrations immenses des Espagnols
 » en Afrique & dans le Nouveau-Monde ; les
 » riches Galions de l'Espagne , loin de com-
 » penser ce mal , contribuent encore à l'ag-
 » graver en encourageant l'indolence naturelle
 » des habitans , & leur faisant préférer de tirer
 » de l'étranger ce qu'ils pourroient trouver
 » chez eux en abondance : cet or circule dans
 » le reste de l'Europe qu'il enrichit , & pour
 » l'avoir l'Espagne y emploie plus d'un dixième
 » de ses habitans. A ces causes j'en ajouterois
 » quelques-unes encore qui ne regardent pas
 » plus l'Espagne que les autres Royaumes
 » Chrétiens , telles que le peu de moyens qu'em-

» ploie le Gouvernement pour encourager la
 » population ; le luxe énorme qui restreint le
 » nombre des enfans qu'on veut avoir ; les
 » guerres continuelles ; le célibat de nos trou-
 » pes , chose inconnue chez les Romains ; les
 » loix pénales qui s'abreuvent de sang, &c. »

Nous ne nous arrêterons pas d'avantage sur ce que l'Auteur nous dit de l'Espagne ; & nous renverrons nos Lecteurs , pour ce qui concerne le Portugal , aux Journaux que nous avons indiqués en commençant cet Extrait.

L'intention de l'Auteur , après avoir donné la Géographie de la France , de l'Italie , de l'Espagne & du Portugal , étoit de traiter successivement les autres parties de l'Europe ; mais , dit-il , des occupations nouvelles & plus intéressantes me font interrompre cet ouvrage ; je laisse donc le champ libre à des Athletes plus vigoureux , & je commence à voir qu'il est dure de s'imposer la loi d'acquiescer tous les ans de deux volumes. » Reste à savoir si le Public y perdra , observe le Rédacteur des *Annones* de Paris. Il est du moins certain , ajoute-t-il , que ce nouveau volume n'est pas fait de manière à exciter beaucoup ses regrets. Pour justifier cette assertion , M. L'abbé Fontenay examine quelques passages de l'ouvrage , & il en démontre les erreurs. A l'article *Barcelone* , dit-il , il y a presque autant de fautes que de lignes. On y dit : *la grandeur de cette Ville approche de celle de Toulouse* : elle est d'un bon tiers moins grande. *La plupart de ses rues sont assez larges* : il y en

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

a deux ou trois. *Les palais du Vice-Roi , de l'Evêque & de l'Inquisition méritent d'être vus :* Oui , si des édifices gothiques , irréguliers , sans goût d'Architecture , en valent la peine. *Pour se faire une idée des Bibliothèques de cette Ville , il faut se représenter le rebut des Livres dans tous les genres ; leur lecture ne feroit que remplir la tête de chimères & de préjugés : s'il y en a quelques-uns de bons , la plupart sont enfermés sous un grillage , parce qu'ils sont défendus.* Voilà une assertion bien étrange , & débitée d'un ton bien insultant pour ceux qui sont chargés de composer ces Bibliothèques. M. l'Abbé Fontenay , dans le séjour qu'il a eu occasion de faire dans cette Ville , a parcouru plusieurs Bibliothèques , notamment celle des Dominicains , ouverte certains jours de la semaine , & il assure y avoir vu tout le contraire. Elle contient , dit-il , une quantité très-considérable de bons Livres , qui feroient honneur à nos collections les plus précieuses. Bien loin d'être *enfermés sous un grillage* , ils sont demandés , & lus par une infinité de jeunes gens & des personnes de tout âge. Car il faut le dire à la gloire de l'Espagne : depuis plusieurs années , & sur-tout depuis le regne de Charles III , les Sciences & les Arts y ont éprouvé la plus heureuse révolution. Les esprits sont sortis de leur engourdissement. L'Agriculture , le Commerce , les Manufactures , y ont repris une nouvelle vigueur. De grandes routes s'ouvrent du bout d'un Royaume à l'autre. On n'y gémit plus sous le joug de l'In-

quisition (*). La Scholaſtique exerce tout au plus ſon empire dans le fond de quelque cloître. A ſa place on voit éclore de bons ouvrages de Mathématiques, des obſervations ſur la Phyſique, la Médecine, l'Histoire-Naturelle. Les Livres étrangers, pour peu qu'ils aient quelque utilité réelle, ſont reçus avec emprefſement. Des Académies ſont établies de toutes parts. Que ſignifient donc, demande le Journaliſte, ces miſérables rapsodies, calquées ſur de vieilles relations, où l'on vient encore nous repréſenter les Eſpagnols tels qu'ils étoient du tems de Charles II ? Et comment, M. Maſſon de Morvilliers a-t-il pu écrire ces mots : *ce que je dis des Bibliothèques de Barcelone, peut ſ'appliquer aux autres Villes d'Eſpagne, parce que le ſceptre de l'Inquiſition eſt le fléau des Sciences & des Arts* ? J'ai cru, ajoute M. l'Abbé Fontenay, que le Lecteur me permettroit ces détails pour rendre juſtice à la Nation Eſpagnoles, eſtimable à tous égards, & qui a tant de rapports avec les François, par les liens reſpectifs qui uniſſent ces deux Peuples.

(*Affiches & Annonces de Paris ; Gazette univerſelle de Littérature ; Journal Encyclopédique.*)

(*) Voyez notre Journal d'Août 1775, page 9 ; & celui de Juillet 1776, pages 53 & 54.

TABLE chronologique des Diplômes, Chartres, Titres & Actes imprimés, concernant l'Histoire de France ; par M. de BREQUIGNY, de l'Académie Française, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. 2 volumes in-folio. A Paris, de l'Imprimerie-Royale, 1769-1775.

C Uillaume Catel, Conseiller au Parlement de Toulouse, qui publia en 1623, son Histoire des Comtes de Toulouse, & dont les Mémoires pour servir à l'Histoire du Languedoc, parurent dix ans après, eut la gloire, dit Dom Vaissète, de montrer le premier aux Historiens particuliers, la méthode de fonder la vérité des faits sur l'autorité des Actes.

A son exemple, les Savans, Jurisconsultes, Antiquaires, Historiens, Compilateurs, pénétrèrent dans les archives, & firent usage des pieces que ces dépôts leur fournirent. Mais, pour préparer d'une manière plus utile aux Historiens, les matériaux de leur travail, il falloit les réunir en un corps, où il fussent rangés selon l'ordre des temps. C'est principalement au Recueil de Rymer, qu'on doit l'Histoire d'Angleterre de Rapin Thoiras; l'exemple des Anglois réveilla notre émulation. Le projet, formé depuis plusieurs siècles, de met-

tre en ordre le trésor des Chartes & d'en faire un inventaire raisonné , fut renouvelé ; on ordonna de faire connoître , par des catalogues exacts , les richesses de la bibliothèque du Roi ; & tandis qu'on nous préparoit ainsi la jouissance de nos propres trésors , on envoyoit , chez les Nations voisines , chercher dans leurs dépôts , les débris dispersés des monumens de notre Histoire.

Les Ordonnances de nos Rois , qui n'appartiennent pas moins à l'étude de l'Histoire qu'à celle des Loix , avoient été publiées par Baluze , sous le nom de Capitulaires , quant aux deux premières races. Louis XIV avoit ordonné de rassembler toutes celles de la troisième ; & dès 1686 , on avoit imprimé la table de celles que l'on connoissoit alors. Mais c'est en 1723 que parut le premier Tome de ce Recueil ; ce fut aussi dans la même année , que la collection générale de nos Historiens , essayée par Pithou sur la fin du 16e. siècle ; tentée sur un plan plus étendu par Duchesne , quarante ans après ; perfectionnée sur les Mémoires des Savans les plus célèbres , fut confiée à la Congrégation de St. Maur.

On projetta aussi , pour les actes & les monumens de notre Histoire , une collection semblable à celle de Rymer ; il falloit , autant qu'il étoit possible , connoître toutes les pièces relatives à notre Histoire , afin de distinguer celles qui devoient être insérées en entier dans la collection , & celles dont il suffiroit de donner des extraits , des notices , ou même de simples indications.

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Il falloit aussi pouvoir distinguer dans les divers dépôts , soit publics , soit particuliers , les pieces déjà publiées ; il falloit indiquer les Livres où elles se trouvent , afin que l'on pût comparer l'édition avec l'original. Il étoit donc d'abord indispensable de dresser une Table de toutes les pieces imprimées concernant notre Histoire , avec l'indication des Livres où elles se trouvent.

Le projet en avoit été présenté dès 1746 , à M. de Machaut , pour lors Contrôleur-Général des Finances , par MM. Secouffe , de Foncemagne & de Sainte Palaye. M. Secouffe fut choisi pour l'exécuter ; M. de Sainte Palaye lui fut substitué ; enfin M. de Bréquigny , qui publie ces deux volumes , fut nommé , en 1763 , pour continuer ce travail. Il fut aussi adjoint , dans le même tems , à M. de Vilevault pour la continuation du Recueil des Ordonnances.

Dans le premier plan de la Table , on ne s'étoit d'abord proposé que de faciliter la connoissance & l'usage de cette quantité immense de pieces qui concernent notre Histoire ; dans le second plan , on voulut encore reconnoître , parmi les Chartes manuscrites , celles qui étoient déjà publiées.

Cette nouvelle opération exigeoit une révision totale de l'ouvrage déjà fait.

Après avoir fait sentir la nécessité de cette Table , & en avoir exposé l'objet , M. de Bréquigny rend compte , avec autant de netteté que de modestie , des détails de l'exécution , relativement à cinq objets principaux.

1°. Le choix des pieces. On ne se borne point à donner les titres des Chartes qui ont un rapport direct à notre Histoire ; on admet tous les actes qui n'y ont même que des rapports indirects. La Bibliothèque historique du P. Lelong , perfectionnée par M. de Fontette , contiendra tous les Ouvrages historiques , & cette Table tous les Actes relatifs à l'Histoire de notre Nation. On admet jusqu'à des Chartres suspectes , & même évidemment fausses ; & voici les raisons qu'en donne M. de Bréquigny. Cette Table devoit être faite suivant les mêmes regles que les Catalogues des Historiens ; or , parmi les Historiens de l'ancienne Rome , on indique les écrits supposés par Aunius de Viterbe ; parmi les Historiens d'Espagne , on n'oublie point la fausse chronique qu'un Jésuite prétendit avoir découverte à la fin du 16e. siecle , & qu'on publia au commencement du siecle suivant , sous le nom de Lucius-Flavius Dexter , qui vivoit à la fin du 4e. ni parmi nos propres Historiens , les vies fabuleuses de Charlemagne & de Roland , composées par un Moine du 12e. siecle , sous le nom de Turpin , Archevêque de Rheims , mort vers le milieu du 8e. D'après ces exemples , l'Auteur de la Table a cru devoir placer à leur ordre les Chartes publiées par le fameux faussaire de Rozières , dans son Livre sur la Généalogie des Ducs de Lorraine & de Bar , quoiqu'elles aient été solennellement jugées fausses. Souvent des Chartes reconnues pour fausses , ne le sont pas dans tout leur

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

contenu, souvent elles ne sont qu'interposées. L'Auteur de cette Table ne s'est pas chargé de juger les Chartes, mais de les indiquer; ce n'est point une notice critique & raisonnée de nos monumens historiques qu'il entreprend, mais un simple Catalogue de Chartes. Quelquefois cependant des caractères trop manifestes de fausseté l'ont engagé à qualifier certaines Chartes de suspectes ou de supposées.

2°. Rédaction des titres. Il falloit par le titre seul, non-seulement indiquer le sujet de la Charte, mais encore la caractériser de manière qu'on pût aisément la reconnoître, soit dans les Chartiers, soit dans les Livres. Les pièces qui rassemblent différens objets peu liés entr'eux, telles que les traités de paix, les testamens, les lettres, &c. sont désignées par la nature de l'acte, & par l'énonciation des objets principaux.

3°. Fixation des dates. Article important & difficile, soit par le défaut ou l'insuffisance de date dans la Charte, soit lors même que la date est exprimée par la variation du commencement de l'année civile. Il faut voir, dans la Préface même, les soins que l'Auteur s'est donnés pour vaincre toutes ces difficultés.

4°. Indication des Livres où les pièces ont été publiées, & des dépôts où les originaux sont conservés. M. de Bréquigny ne se contente pas de renvoyer sur chaque pièce à un ou deux des principaux Livres dans lesquels elle est imprimée, il les cite tous, afin qu'on puisse connoître & comparer les diverses édi-

tions. Il en use de même à l'égard des dépôts, afin qu'on puisse comparer non-seulement les diverses éditions avec l'original, mais encore les différens originaux entr'eux, car, on multiplioit quelquefois les originaux de la même Charte, pour en assurer la conservation, en les déposant en divers lieux, précaution dont l'événement a plus d'une fois montré la sagesse. On a connu sept originaux du fameux décret d'union de l'Eglise Grecque & de l'Eglise Latine, dressé au Concile de Florence. Plusieurs de ces originaux ont péri : & de trois cents originaux de la Grande-Charte, tous signés du Roi Jean-sans-Terre, il n'en reste plus que dix-sept.

5°. Motifs qui ont porté l'Auteur de la Table à préférer l'ordre chronologique à l'ordre des matieres, dans l'arrangement des titres. L'ordre des matieres eût été plus utile pour ceux qui travaillent sur un point particulier d'Histoire, ou de Droit Public; l'ordre chronologique convient seul à ceux qui veulent étudier l'Histoire selon l'ordre des années, & à ceux qui veulent comparer les Chartres imprimées avec les originaux conservés dans les dépôts.

Mais quand l'incertitude de la date peut donner lieu de rapporter la même Charte à des années différentes, la date, adoptée par M. de Bréquigny, n'est plus pour eux une indication; il a su obvier à cet inconvénient par des tables particulières qu'on trouve à la fin de ce premier volume; l'une des noms des

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

personnes, l'autre des noms des lieux ; ainsi toutes les fois qu'on voudra chercher dans la Table chronologique quelque acte dont la date fera douteuse, on le découvrira bientôt, en cherchant, dans les Tables particulieres, le nom de la personne ou du lieu dont l'acte fait mention. Ce premier volume commence à l'année 142, & finit à l'année 1031.

Le second volume contient les titres d'environ six mille pieces, dans un espace qui n'est que de cent quatre ans, depuis l'an 1032 jusqu'à l'an 1136 ; ce qui comprend, à peu de mois près, les trois regnes de Henri I, de Philippe I, de Louis-le-Gros.

On n'a rien négligé pour perfectionner l'ouvrage dans ce second volume. On a rédigé les titres avec plus d'étendue qu'on ne l'avoit fait au commencement du premier volume ; on a renfermé dans ces titres une notice des Actes, aussi complete que le genre de l'ouvrage pouvoit le permettre.

En citant certains Recueils de Lettres, telles que celles d'Yves de Chartres, de Geofroy de Vendôme, de Pierre-le-Vénérable, de St. Bernard, &c. on a pris soin d'indiquer les plus importantes de ces Lettres, & d'en fixer la date, presque toujours omise dans les Lettres mêmes. Il faut voir, dans la préface de ce second volume, le détail des peines que l'Auteur a prises pour fixer les dates, non-seulement de ces Lettres, mais de beaucoup d'autres actes.

Le nombre de Chartes ou Actes d'une même

année , mais fans date de mois ni de jour ; se multipliant à mesure qu'on avance dans cet ouvrage , l'Auteur a cru devoir les ranger dans un ordre propre à faire trouver plus aisément les pieces qu'on cherche. Il place au premier rang les Bulles des Papes , ensuite les diplômes des Souverains , puis les Chartres , enfin les Lettres ou Epîtres ; & ces Lettres ou Epîtres ont encore un arrangement particulier ; elles sont disposées suivant l'ordre alphabétique des noms des personnes qui les ont écrites. Ces arrangemens , qui commencent à-peu-près à la moitié du onzieme siecle , ne concernent , encore un coup , que les pieces qui sont fans date de mois & de jour.

On avoit eu dessein de terminer ce volume par un supplément qui auroit contenu , soit les pieces qui avoient pu échapper à l'Auteur de la Table , soit celles qui ont été publiées dans des ouvrages imprimés depuis la publication du premier Tome ; mais comme chaque volume pourroit exiger un pareil supplément , & que ces supplémens particuliers , répandus dans tous les volumes , seroient d'un usage peu commode , on a pris le parti de former du tout un supplément général qui terminera l'Ouvrage.

M. Georgisch a publié , il y a trente-cinq à trente-six ans , une Table chronologique des Chartres imprimées , concernant l'Histoire d'Allemagne. Cette Table , en 4 vol. *in-folio* , rédigée sur le même plan que celle de M. de Bréquigny , s'étend depuis l'an 314 jusqu'à

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'an 1730. M. de Bréquigny se plaint qu'aucun Journal François ou Etranger n'ait annoncé cet important ouvrage ; ce défaut de circulation des richesses littéraires, dit-il, est, à tous égards, un grand mal dans la République des Lettres. L'Histoire d'Allemagne & celle de France ont de telles relations, qu'assez souvent les mêmes pieces appartiennent à la fois à l'une & à l'autre ; ces deux Tables peuvent réciproquement servir à multiplier les citations. M. de Bréquigny promet de profiter, pour son supplément, de l'ouvrage de M. Georgisch, qui tirera sans doute le même fruit des savantes recherches de M. de Bréquigny.

On trouve des exemplaires de l'ouvrage que nous annonçons, à Paris, chez Panckoucke, à l'Hôtel-de-Thou, rue des Poitevins.

(*Journal des Savans.*)

FAMILIEN Geschichte, &c. Histoire de famille & aventures surprenantes du Gentilhomme Ferdinand de Thon. A Nuremberg. In-8vo.

LE mauvais goût & l'imitation servile inondent depuis quelques années l'Allemagne, de Romans d'autant plus insipides, qu'on y a pris le genre qui produit le plutôt la satiété ;

c'est le genre burlesque. Le burlesque est à la bonne plaisanterie ce que les danseurs de corde sont aux plus magnifiques ballets d'Opéra. Le peuple aime les danseurs de corde & les écrits burlesques ; les honnêtes gens s'amuse d'un beau ballet & d'un écrit où regne un élégant badinage. Parce que D. Quichotte & Gilblas ont réuni tous les suffrages, le moindre pédant qui n'en comprendra que la superficie, va s'imaginer que son petit cerveau enfantera à la première requiſition, des productions aussi agréables, & qu'il aura autant d'admirateurs que de lecteurs. Sur ce beau fondement, M. l'Auteur écrit, entasse sottises sur sottises ; & voilà comment on fait des Livres en Allemagne comme ailleurs. L'esquisse de ce nouveau Roman pourra faire juger de la solidité des prétentions de son Auteur ; car sans doute il en a. Quel autre motif pourroit l'avoir déterminé à publier son Roman ?

Caspar Leim , Brasseur de biere dans une Ville libre Impériale , s'enrichit tellement, qu'il fit étudier son fils. Celui-ci fut reçu Docteur en Droit & ennobli par l'Empereur sous le nom de Sieur de Thon. Il est l'aïeul du héros de ce Roman. Les détails de sa famille, annoncés au titre, occupent les 50 premières pages du volume. C'est alors que Ferdinand paroît sur la scène.

Son premier Précepteur fut le Pasteur Pfaff, Curé de la Paroisse , Théologien intrépide dans les principes d'une orthodoxie rigoureuse. Il avoit fait apprendre à son disciple un gros ca-

70 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

téchisme de sa composition, qui remplissoit deux mains de papier écrit d'un caractère fort serré. Le jeune Ferdinand, en furetant un jour dans la bibliothèque de son pere, tomba sur un conte intitulé : *de l'Empereur Octavien avec sa femme & ses enfans*. Il y prit tant de goût, que dès ce moment les Romans & les exploits de Chevalerie devinrent sa passion favorite. Un Médecin, nommé Schræpfkopff, fortifia tellement en lui ce penchant, qu'il devint en peu de tems un Visionnaire pareil à D. Quichotte & à D. Sylvio. Il passoit presque tout son tems à la chasse ; un jour il rencontra une jolie vivandiere, assez proprement vêtue, qui étoit dans une compagnie de Hussards. Son imagination échauffée la lui fit prendre pour une Dame de distinction qui s'étoit égarée, & il crut tout de suite qu'il étoit de son devoir d'être Chevalier de cette gracieuse personne. La vivandiere pénétra bientôt le caractère du jeune homme, & forma la résolution d'en tirer parti. Elle lui fit un récit touchant de ses prétendues infortunes. Le bon Ferdinand en fut tellement attendri qu'il lui offrit de la ramener dans sa famille. A cet effet, il prit à ses parens tout l'or & les bijoux qu'il put rassembler, & gagna pays avec la belle Nicoline, qui lui proposa de troquer d'habits, & de la charger des bijoux. Elle lui persuada de prendre les devans & d'aller l'attendre dans une auberge qu'elle lui indiqua à Erford. A peine arrivé dans cette Ville, son travestissement fut aux yeux, & il eût couru bien des dan-

gers , si son hôte n'eût eu l'adresse de le faire passer pour un jeune Etudiant qui s'étoit battu en duel , & qui étoit obligé de se déguiser. Cependant sa bourse se dégarnit , & Nicoline ne paroît pas. Désespérant enfin de la voir revenir , il s'engage comme Acteur dans une troupe de campagne. Un jour qu'il alloit jouer le rôle du Magister Stifélius dans Bramarbas ; après avoir déjà endossé l'habit de théâtre , il se souvint qu'il étoit Gentilhomme , & considérant tout-à-coup qu'il se déshonoroit en devenant ainsi l'objet des éclats de rire d'une vile populace , il quitta brusquement le lieu de la scene & s'enfuit hors de la Ville , toujours en habit de théâtre. Il tomba entre les mains d'un détachement Prussien qui le conduisit à Leipfick , & l'envoya comme recrue à Breslau.

Le voilà donc militaire dans la compagnie d'un Capitaine , homme d'un vrai mérite qui , instruit de sa condition , ne voulut pas le réduire au rang de simple soldat , & le fit bas-Officier. Cependant Ferdinand toujours rempli de sa haute naissance , eut querelle avec un sous-Lieutenant & le blessa. Il fut aussitôt saisi , enchaîné & traduit au Conseil de guerre qui l'auroit infailliblement condamné à mort , si le Capitaine n'eût intercédé pour lui , & ne lui eût même fourni les moyens de s'évader.

Devenu libre , ses anciennes visions le reprennent ; & il forme le projet de voyager sur mer. Il se rend à Francfort-sur-le-Mein , passe à Cologne , où il retrouve son ami le

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Docteur Schræpfkopff qui faisoit le métier de Charlatan dans les places publiques ; & c'est ici que finit la première partie. Ceux de nos Lecteurs qui seroient curieux d'en connoître la seconde, pourront recourir à l'ouvrage même. Pour nous, il nous est impossible de continuer un Roman où l'on ne trouve ni imagination, ni gaieté, ni agrément dans le style ; l'Auteur se traîne toujours, & toujours pitoyablement, sur les traces de ceux qui l'ont devancé.

(*Gazette Universelle de Littérature.*)

THREE Dialogues, &c. Trois Dialogues sur la liberté, in-8vo. Londres, 1776, chez Doddsley.

BEaucoup de gens parlent de la liberté, & peu en ont une idée juste. L'Auteur de ce dialogue suppose qu'un de ses amis de la campagne, homme studieux & sensé, lui marque son étonnement de voir tant d'agitation dans les esprits, tant de disputes, tant de querelles sur un objet dont la plupart de ceux qui déclament pour ou contre, n'ont jamais pris la peine d'examiner la nature. Cette réflexion engage les deux amis dans une discussion sérieuse sur l'essence de la liberté, & donne lieu au premier dialogue, dont voici le précis.

Le mot *liberté*, dans le sens le plus abstrait, exprime le pouvoir de faire ou de s'abstenir

à

à volonté. Si quelque cause étrangere arrête ou force l'action de l'homme, il n'est plus libre dans ce cas; sa liberté est bornée d'un côté ou de l'autre. Il est assez évident que l'homme n'a pas la liberté du choix dans les choses qui sont au-dessus de sa nature; mais on demande si dans la sphere que le créateur lui a circonscrite, il peut faire tout ce qu'il veut, suivre toutes ses fantaisies, ou s'il y a des raisons pour lesquelles cette liberté indéfinie doit être limitée? Cette question se résout aisément: toutes les créatures sont sujettes à des loix particulieres, qui dérivent de leur nature, & l'homme a les siennes que non-seulement il est capable de sentir, mais dont il peut encore appercevoir la sagesse & admirer l'excellence & la beauté; le bien de chaque individu en particulier, & de tous en général, dépend de l'observation de ces loix, & il est nécessaire que la liberté indéfinie de l'homme soit resserrée dans les limites qu'elles lui prescrivent.

Le créateur ayant voulu que la race humaine se perpétuât par la génération, & que l'homme parvînt par une progression lente & presque insensible, du dernier degré de la faiblesse & de l'ignorance, à un état de force & de raison, il a doué nos cœurs d'affections & de passions relatives à cette fin générale qu'il s'est proposée; ce sont autant de loix propres à notre nature, d'où résultent les premieres restrictions de notre liberté; il y en a beaucoup d'autres: tous ces penchans qu'on exprime par les mots d'*humanité*, de *générosité*, de *bien*,

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

veillance, &c. peuvent s'appeler *loix véritables & naturelles de l'homme*, par opposition à l'*in-humanité*, l'*esprit d'intérêt personnel*, la *haine*, &c. qu'on peut regarder comme des *loix contre nature*. L'observation des loix naturelles conduit au bonheur ; & comme leur infraction est toujours nuisible , il est juste & raisonnable que la liberté de l'homme soit bornée de ce côté-là. Mais on peut dire : qui posera les limites de sa liberté ? Pourquoi ne pourroit-il pas transgresser les loix de sa nature , au risque de trouver sa punition dans sa désobéissance ? Cette objection seroit sans réponse, s'il n'existoit qu'un seul homme à la fois sur la terre , ou si plusieurs y étoient placés de manière qu'ils n'eussent pas le moindre commerce ensemble. Mais les hommes ayant au contraire par leur nature , la connexion la plus intime les uns avec les autres , ils ont incontestablement un droit d'inspection mutuelle , aussi étendu que l'intérêt de leur sûreté l'exige ; ce droit est fondé principalement sur leur égalité naturelle.

Comme l'égalité naturelle des hommes est un point sur lequel on a beaucoup disputé , peut-être faute de s'entendre, nous croyons à propos de transcrire cette partie du dialogue , en observant d'abord que l'Auteur fait lui-même le récit de sa conversation avec son ami prétendu. » Tous les hommes , me dit-il , » sont du même genre , & sujets aux loix particulières de leur nature ; à cet égard , ils » sont tous égaux certainement. — Cela me

» paroît ainsi , lui dis-je ; mais ne peut - on
 » pas objecter contre ce principe d'égalité , les
 » différences considérables qu'on remarque dans
 » les facultés des individus ? — Point du tout ;
 » & , par exemple , une force de corps ex-
 » traordinaire ne donne pas à celui qui en
 » est doué , le droit de l'employer à des ac-
 » tions criminelles & contraires aux loix de
 » l'humanité ; il peut posséder toutes les fa-
 » cultés corporelles dans un degré plus émi-
 » nent que tous ses semblables , mais l'usage
 » en est soumis aux loix naturelles qui sont
 » communes à son espece ; il peut porter de
 » plus lourds fardeaux , courir plus vite , être
 » plus actif , &c. que les autres ; il a droit à
 » tous les avantages qui résultent de ce juste
 » emploi de ses facultés , il n'a pas droit à
 » autre chose. — Votre raisonnement me pa-
 » roît convainquant : mais que direz-vous de
 » la supériorité des facultés de l'esprit ? Ne
 » fondent-elles pas des prétentions plus légi-
 » times que celles du corps ? — Encore moins.
 » Des lumieres supérieures , loin de dispenser
 » un homme de l'observation des loix natu-
 » relles , le lient plus étroitement ; il est inex-
 » cusable , de ne pas mieux remplir ses de-
 » voirs que le commun des hommes. La force
 » de son génie doit lui faire saisir plus vive-
 » ment la vérité & l'équité des loix auxquelles
 » son espece est soumise ; il a plus de sagacité ,
 » plus de connoissances que les esprits mé-
 » diocres : conclurez-vous de-là qu'il lui est
 » plus permis de transgresser des loix com-

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» munes à tous ? Et si la transgression est ex-
 » cusable, ne l'est-elle pas davantage de la part
 » d'un homme moins éclairé, précisément parce
 » qu'il est moins éclairé ?.... Je vais main-
 » tenant vous dire quelque chose de plus sur
 » la nature & les effets de l'égalité des hommes.
 » Si un homme transgresse les loix naturelles
 » de maniere que lui seul puisse avoir à souff-
 » rir des suites de sa faute, (ce qui, à parler
 » strictement, n'est guere possible) il n'en
 » est comptable à personne qu'à Dieu & à
 » lui-même. Mais la moindre transgression qui
 » fait tort ou tend à faire tort à ses sembla-
 » bles, à ses égaux, il leur en doit compte
 » aussi bien qu'au Créateur. Puisque les hommes
 » sont égaux, quand un d'entre eux donne
 » aux autres des sujets de plainte ou même
 » de crainte bien fondée, ils ont droit d'em-
 » ployer tous les moyens raisonnables de
 » punir sa transgression ou de la prévenir ;
 » car, sans cela, il n'y auroit plus d'égalité.
 » Si les hommes n'étoient pas égaux par leur
 » nature, on ne concevrait pas de quel droit
 » un ou plusieurs hommes puniroient les cri-
 » mes d'un autre ; chacun mesurerait la légi-
 » timité de ses actions sur l'étendue de ses
 » moyens, sans aucune considération étrangere,
 » & ce seroit avec raison, parce que chacun
 » pourroit se regarder comme un être à part,
 » distingué des autres par des qualités spécifi-
 » ques, & soumis uniquement aux loix parti-
 » culieres de sa nature.... Il ne faut pas croire
 » que l'égalité doive exister dans les propriétés

» tés : non-seulement cela n'est pas possible dans
 » le cours naturel des choses , mais cela n'est
 » encore ni raisonnable ni équitable. Un juste
 » usage des avantages qu'une industrie ou des
 » lumieres supérieures donnent à un homme
 » sur un autre , n'est point une infraction des loix
 » de notre nature ; ce seroit au contraire une
 » grande injustice & un moyen sûr de décourager
 » le mérite , que de vouloir le priver des avan-
 » tages auxquels il peut prétendre sans crime. »

Si l'on dit que le droit que les hommes exercent entre eux de punir ou de prévenir les transgressions , est fondé sur la *justice* , le principal Interlocuteur du Dialogue répond que cela est vrai , mais que c'est la *notion d'égalité* qui a donné naissance chez les hommes à la *notion de justice* ; il va plus loin , il prétend que celle-ci ne peut exister qu'en conséquence de la première , & quoiqu'il soutienne cette opinion par des raisons très-ingénieuses , nous ne sommes pas de son avis ; en effet , de Dieu à nous , de nous à la fourmi , il n'y a pas de *notion d'égalité* , & il y a des *notions de justice* ; mais cette question , comme bien d'autres , n'est peut-être que dans les mots. Voici la conclusion de tous les principes exposés ci-dessus.

» Nous pouvons maintenant , me dit mon
 » ami , tirer avec exactitude la ligne qui doit
 » circonscrivre la liberté des actions humaines.
 » Premièrement, aucun homme ne peut , avec
 » justice , transgresser les loix qui tendent à
 » la propagation & au maintien de l'espece

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» humaine avec le plus grand avantage possible.

» Secondement , aucun homme ne peut , avec justice , violer les loix de l'humanité , c'est-à-dire , ces penchans qui nous portent à traiter nos semblables avec bienveillance , douceur & modération.

» Troisièmement , aucun homme ne peut , avec justice , passer les bornes que l'équité a posées pour être les véritables mesures des droits du genre humain à la possession de quelque propriété que ce puisse être.

» Quatrièmement enfin , plus les hommes approchent de l'état de parfaite obéissance de tous à toutes ces loix , plus ils sont près de l'état *d'égalité naturelle* & de *juste liberté*... — Cela me paroît ainsi , lui dis-je. — Vous voyez donc , me dit-il en se levant , que la nature n'est pas moins ennemie de la licence que de la tyrannie. — Ainsi finit notre première conversation.

Dans le second Dialogue , les deux amis traitent divers sujets sur lesquels la plupart des Ecrivains de Politique & de Morale se sont beaucoup étendus , tels que *l'état de nature* , *l'origine du gouvernement civil* , &c. Ce Dialogue contient des observations très-justes & des réflexions très-sensées , comme on peut en juger par le morceau suivant.

» Quand nous appellons *état de nature* , la manière d'exister des hommes avant qu'ils se fussent formés en Gouvernement , pour la distinguer de leur état postérieur , nous nous

» exprimons convenablement à la fin que nous
 » nous proposons ; mais nous donnons dans
 » une grande méprise , si nous nous imaginons ,
 » comme on le fait communément , que les
 » hommes sont sortis de *l'état de nature* , dès
 » qu'ils se sont soumis à un Gouvernement
 » civil. Il est vrai qu'ils ont changé leur état ,
 » mais ce changement n'entraîne pas l'anéan-
 » tissement des loix de la nature ; ou , en d'au-
 » tres mots , ce changement ne détruit pas *l'é-*
 » *tat de nature* , considéré comme un état , dans
 » lequel les hommes obéissent aux vraies loix
 » de la nature , privées de la sanction civile ;
 » c'est à cet inconvénient de *l'état de nature* ,
 » qui résulte du défaut d'un pouvoir suffisant
 » pour forcer tous les hommes également à
 » l'observation des loix naturelles , qu'ils ont
 » voulu remédier , en se soumettant à un Gou-
 » vernement... Si la transgression des loix de
 » la nature humaine , fait sortir les hommes
 » de leur état naturel ; si c'est les y ramener
 » que de punir ou de faire cesser cette trans-
 » gression ; si enfin cet heureux effet ne peut
 » être attendu que d'une force coactive , telle
 » qu'elle se trouve dans un bon Gouvernement ,
 » ne doit-on pas conclure que la véritable fin du
 » Gouvernement est de maintenir les hommes
 » dans leur état naturel?... Plus la maniere d'exis-
 » ter de l'homme est grossiere , plus il ressemble
 » aux autres animaux ; ceux-ci sont maintenus
 » dans leur état par des loix qui agissent sur eux
 » au moyen de l'instinct , & ils n'ont en par-
 » tage qu'une très-petite portion d'intelligence

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» si on peut dire encore qu'ils en aient : ces
» considérations nous portent à croire qu'ils
» sont fideles aux loix de leur nature ; nous
» prenons leur existence pour la mesure de
» celle de l'homme , & en conséquence nous
» supposons que plus il se rapproche d'eux,
» plus son état est naturel. Cela peut être
» vrai pour ce qui concerne ses fonctions ani-
» males seulement ; mais du reste il faut con-
» sidérer que les facultés particulieres & dif-
» tinctives de l'esprit humain , celle de juger
» de la nature des actions , celle de suivre les
» loix de la nature ou de s'en écarter à vo-
» lonté , établissent une grande différence en-
» tre l'homme & les animaux , & prouvent
» qu'il a été destiné à remplir une sphere
» d'action bien plus étendue. Bien loin donc
» qu'on puisse dire que l'état naturel de
» l'homme est celui qui le rapproche le plus
» des animaux , il est clair qu'il faut plutôt
» dire le contraire. Il n'y a pas de doute
» que l'homme , quant à sa partie animale ,
» n'ait une grande ressemblance avec les au-
» tres créature sensibles ; mais il est très-
» peu naturel à une créature humaine de
» n'exercer que ses facultés animales pendant
» tout le cours de sa vie : telle est cependant ,
» à peu de chose près , l'existence de l'homme
» sauvage. Quelle conclusion devons-nous donc
» tirer de tous ces principes , si ce n'est que
» l'homme , dans un état sauvage , est dans l'é-
» tat le moins bon que comporte sa nature...
» Si les loix naturelles ont existé dans tous

» les tems & chez tous les hommes, ce qu'il
 » feroit très-peu philosophique de révoquer
 » en doute, n'est-il pas aisé de voir que la pas-
 » sion qui les porte à la propagation de leur
 » espece, & les affections qui en sont la suite,
 » l'état de foiblesse & de besoin où ils se trou-
 » vent quand ils sont isolés, l'état de force &
 » de sécurité que leur réunion leur procure,
 » l'attrait de la sociabilité, le plaisir de com-
 » muner ensemble, que tous ces motifs,
 » dis-je, les auront entraînés invinciblement
 » les uns vers les autres ? Qui nous empêche
 » de croire que d'abord, dans l'état de sim-
 » plicité primitive, un petit nombre d'hom-
 » mes ont vécu ensemble amicalement, du
 » moins pendant un certain tems, sous l'in-
 » fluence directe des loix de la nature, &
 » qu'alors la honte, le reproche, de simples
 » menaces, étoient des peines ou des précau-
 » tions suffisantes, parce que les transgressions
 » étoient rares & légères ? Des attentats plus
 » énormes, en excitant plus de crainte chez
 » les membres de la société naissante, auront
 » éveillé leur attention sur les précautions à
 » prendre pour la sûreté commune. Ils se se-
 » ront mutuellement consultés sur cet objet
 » intéressant, & ils auront établi des loix ci-
 » viles avec la force nécessaire pour garantir
 » à l'avenir de nouveaux attentats, la société
 » en général & chacun de ses membres en
 » particulier. Le nombre & la rigueur des loix
 » civiles auront augmenté avec le nombre &
 » l'énormité des crimes ; & ainsi l'on voit

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» que la formation d'un corps politique est
» aussi naturelle que tout autre effet produit
» par l'enchaînement des choses dans cet uni-
» vers. »

Le reste du Dialogue a pour objet la nature du contrat qu'on suppose avoir précédé la formation de tout Gouvernement, soit d'un seul, soit de plusieurs. Parmi des idées très-vraies que l'Auteur Anglois expose sur les obligations que ceux qui gouvernent, contractent avec ceux qui sont gouvernés, il y en a d'autres qui seroient susceptibles de beaucoup de discussion; & pour ne point nous étendre sur des objets étrangers à notre travail, nous renverrons à l'ouvrage même ceux de nos Lecteurs qui savent jusqu'où il est bon de suivre la rigueur des principes, & à quel point il est prudent de s'en départir.

La liberté religieuse est le sujet du troisième Dialogue, rempli de réflexions judicieuses comme les deux premiers; l'Auteur y établit, par de forts raisonnemens, le droit qu'ont tous les hommes de suivre librement la religion qu'ils ont reçue en naissant ou embrassée par choix, pourvu qu'ils ne choquent en rien les loix de la nature humaine. Ce Dialogue pourroit être cité comme un des meilleurs traités en faveur de la Tolérance, si l'Auteur s'étoit exprimé dans quelques endroits avec plus de décence sur l'article de la Révélation.

(*Monthly Review.*)

HISTOIRE-Naturelle de Pline, traduite en François, avec le Texte Latin, rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites; accompagnées de Notes critiques pour l'éclaircissement du Texte, & d'observations sur les connoissances des Anciens, comparées avec les découvertes modernes. Tome VIII. In-4to. de 600 pages. A Paris, chez la Veuve Defaint, Libraire, rue du Foin, près de la rue Saint-Jacques. 1776.

QUoi qu'on en dise, l'esprit frivole de notre siècle ne s'est pas encore étendu à toutes les classes de citoyens : il est un public éclairé qui goûte encore les bons ouvrages, quoique longs & sérieux, & il se trouve des Ecrivains estimables qui ne refusent point de se dévouer à un travail pénible, pour en enrichir la République des Lettres. Du nombre de ces grands ouvrages, est la traduction de l'Histoire-Naturelle de Pline, commencée depuis quelques années. L'accueil favorable que les premiers volumes ont reçu du public, est la juste récompense du courage & des talens, qui distinguent les laborieux Interpretes.

Le VIIIe. Tome, qui vient de paroître;

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

contient les livres 23, 24, 25 & 26. Pliny y traite des remèdes qu'on peut tirer des arbres & des plantes, matière extrêmement variée, curieuse & intéressante; & qui ne laisseroit rien à désirer, si, en même tems qu'on admire l'étendue de génie, la multiplicité des connoissances, & l'immensité des recherches de l'illustre Naturaliste, on pouvoit également compter sur la justesse & la vérité de ses observations. L'Auteur met à contribution tout le regne végétal, & quoique le nombre des maladies auxquelles nous sommes sujets, soit effrayant, nous n'aurions cependant rien à craindre de cette foule d'ennemis, si toutes les recettes qu'il nous fournit étoient confirmées par l'expérience. Mais il semble qu'il ait été plus occupé du soin de grossir la liste des remèdes, que jaloux d'en vérifier l'efficacité. C'est aux Maîtres de l'art à apprécier celles de ces recettes qui sont vraiment utiles; mais il en est plusieurs qu'on peut rejeter au premier coup-d'œil, & qui ne prouvent que la crédulité ou la distraction de l'Auteur. Croirait-on, par exemple, sur la parole de Pliny, qu'on trouve dans le *Cytinus* un excellent préservatif contre le mal des yeux, si l'on s'en sert de la manière suivante : » Il faut, dit-
» il, après avoir ôté son anneau & sa cein-
» ture, & dénoué ses souliers, cueillir un
» *Cytinus* avec le pouce & le quatrième doigt
» de la main gauche; puis s'en frotter légè-
» rement les yeux, & ensuite l'avaler, sans
» y toucher avec les dents. On est sûr après

» cela d'avoir la vue saine pendant toute l'année. « Il dit ailleurs qu'une charge de poires ou de pommes, quoiqu'en assez petite quantité, est un fardeau très-lourd & très-fatigant pour les bêtes de somme ; mais que le secret pour prévenir cette fatigue, est de leur faire manger de ces fruits, ou seulement de leur en montrer lorsqu'on est sur le point de les charger. Il propose cette autre recette pour la guérison des écrouelles : » il faut que le » malade attire à soi une branche d'un arbre » très-connu, & en arrache le nœud avec » les dents, sans être vu de personne : après » quoi, il aura soin de le lier avec un fil dans » un morceau de peau fine, qu'il portera suspendu à son cou, & cela le guérira infail- » liblement. « Il y a des bayes ou des feuilles de certains arbrisseaux, qui doivent être cueillies de la main gauche ; d'autres ne doivent point toucher la terre ; quelquefois en les cueillant, il faut proférer la formule : *c'est pour telle ou telle maladie* ; cela fait, ces remèdes sont à toute épreuve. Autre recette infail- » lible : prenez, dit-il, les nœuds d'une ou plusieurs plantes de *Gramen*, jusqu'au nombre de neuf, & enveloppez-les dans un morceau de laine noire, sans apprêt. Il faut que celui qui cueille l'herbe soit à jeun, qu'il aille en cet état dans la maison du malade, tandis qu'il n'y est pas, & qu'il lui dise trois fois, en le voyant arriver, qu'il vient à jeun apporter un remède à un homme à jeun ; qu'ensuite il lui attache le petit sac de laine, & qu'il fasse la même chose trois jours de suite.

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Nous ne nous attacherons pas à rapporter toutes les observations de ce genre , répandues dans ce volume ; elles sont humiliantes pour la raison humaine , & elles prouvent combien nous devons être en garde , pour ne pas adopter toutes les idées de ceux même que nous appellons de grands hommes. Des personnes pieuses & zélées pour la conservation des mœurs , ont paru s'étonner que le Traducteur n'ait pas retranché de ce volume ce qui pouvoit devenir une source de corruption pour la jeunesse. » Parmi ces secrets , disent-elles ,
» ou si vous voulez , parmi ces observations
» vraiment utiles , dont on nous présente le
» catalogue , combien ne s'en trouve-t-il pas
» qui sont infiniment dangereuses ? Pourquoi
» flatter les passions voluptueuses , en leur
» apprenant de nouveaux moyens de se satis-
» faire , au mépris des loix les plus sacrées de
» la nature ? Et quand il n'y auroit , dans
» tout cela , que de l'illusion & du mensonge ,
» pourquoi donner lieu à une curiosité dan-
» gereuse , & à des tentatives toujours cri-
» minelles ? Pourquoi transmettre à la postérité
» des connoissances , dont il est défendu de
» faire usage ? Le prétendu respect pour le
» texte d'un Auteur , peut-il autoriser un
» Ecrivain à faire aux hommes un présent aussi
» funeste , que dis-je , à l'étendre & à le
» multiplier par une traduction qui initiera la
» multitude même à des mystères impies ? «
Ces personnes s'autorisent du suffrage de Plinie même , qui s'étonne que les Grecs aient fait

connoître les herbes malfaisantes, & qui les juge indignes de pardon d'avoir appris au genre humain à commettre des horreurs, qui lui étoient encore inconnues; puis il ajoute ces mots remarquables : *Ego nec abortiva dico, ac ne amatoria quidem. . .* » Si Pline, continuent » ces personnes, tient mal sa parole, & si, » par inadvertence ou distraction, il dit trop » souvent ce qu'il a promis de ne pas dire, » n'étoit-il pas alors du devoir d'un Traduc- » teur de faire des retranchemens indispen- » sables? Ne doit-il pas se comporter comme » un exécuteur testamentaire, qui, trouvant » que le défunt a fait des dispositions abso- » lument contradictoires, s'attache à celles » qui sont raisonnables, & supprime celles » qui auroient été défavouées par leur Auteur » même, s'il s'en fût apperçu. « Nous ne déci- » derons pas quelle doit être la conduite des interpretes dans cette circonstance déli- » cate : peut-être leur seroit-il aisé de se justi- » fier, en faisant observer, 1°. que leur ou- » vrage, par son format & son étendue, n'est pas de nature à devenir classique, ni à être mis entre les mains de la jeunesse; 2°. que n'étant destiné qu'aux Gens-de-Lettres, ou à des personnes d'une raison mûre & éclairée; il n'est pas à craindre qu'elles soient tentées de faire usage de recettes extravagantes, dont l'absurdité doit les frapper au premier coup-d'œil.

Passons aux détails de la traduction. Pline; Ecrivain toujours ingénieux, souvent sublime,

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

quelquefois cependant un peu raffiné, trouve par-tout le secret d'intéresser son Lecteur; c'est sur-tout dans les préambules de ses différens livres, & lorsqu'il passe d'une matiere à une autre, qu'il ennoblit son style, & qu'il développe un génie digne de la grandeur & de la majesté de son sujet. Il traite dans son 23e. livre des arbres cultivés, relativement à l'art de guérir. *Pomone* paroît sur la scène, & parle elle-même. Il ne manque, à ce morceau de poésie, que la gêne piquante de la versification. *Plurimum homini voluptatis ex me est. Ego succum vini, liquorem olei gigno. Ego palmas & poma, totque varietates: neque ut tellus, omnia per labores, aranda tauris, terenda arvis, deinde saxis, ut quando, quantove opere cibi fiant? At ex me parata omnia, nec curvo laboranda, sed sese porrigentia uliro, & si pigeat attingere, etiam cadentia.*

Voici la version des interpretes: » C'est à
 » mes soins que les mortels doivent la plu-
 » part des agrémens & commodités de la vie.
 » C'est moi qui fais couler l'huile & le vin
 » pour leur usage. C'est moi qui fais mûrir
 » en leur faveur, les dattes, les poires & les
 » pommes de toute espece, & tant d'autres
 » fruits délicieux, & si admirablement diver-
 » sifiés dans leur forme & leur faveur, sans
 » qu'il soit besoin, pour jouir de ces avanta-
 » ges, d'effuyer les travaux, par lesquels il
 » semble que la terre ait voulu faire acheter
 » ses moissons. Car avant qu'on puisse re-
 » cueillir celles-ci & en faire usage, il en

» coûte des peines & des soins infinis. Il faut
 » d'abord une charrue , & des taureaux pour
 » la tirer ; après quoi il ne suffira pas d'avoir
 » labouré : la récolte faite , il faut battre le
 » bled dans la grange , & le moudre ensuite
 » à l'aide des meules , pour qu'il devienne en-
 » fin un aliment utile & salulaire. Pour moi ,
 » je donne tout gratuitement , chacun peut
 » aisément profiter de mes largesses. Il n'est
 » pas besoin de se courber péniblement pour
 » cultiver mes fruits. Ils se présentent ; ils
 » invitent , & tombent même de l'arbre , si
 » l'on ne veut pas se donner la peine de les
 » détacher : tels sont les bienfaits de *Po-*
 » *mone* ».

Quoique cette traduction , en général , soit
 assez noble , on la trouve cependant un peu
 prolix & traînante. En effet , l'énumération
 courte & rapide du Latin , paroît avoir bien
 plus de grace que l'affectation avec laquelle
 on a tâché d'allonger les opérations du labou-
 rage , en les détachant entièrement l'une de
 l'autre , & en surchargeant le style de ces...
avant que .. Il en coûte des peines .. Il faut d'a-
bord.... Après quoi , il ne suffira pas.... La récolte
faite , il faut , &c. On observe que le Traduc-
 teur , au milieu de cette longue amplification ,
 a négligé une figure qui fait un très-bel effet
 dans l'original ; c'est cette interrogation si vive :
ut quando , quantove opera cibi fiant. On sent
 qu'elle n'est nullement rendue. Au commen-
 cement de ce morceau , l'article *des* paroît avoir
 été omis mal-à-propos , & il falloit dire , *la*

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*plupart des agrémens & des commodités de la vie ; attendu que les deux substantifs ne sont point fynonimes. Est-ce encore parler correctement que de dire essuyer des travaux ? Il semble que le mot essuyer ne doit s'employer que pour exprimer des choses qui nous arrivent par une cause étrangere ; ainsi l'on essuie un orage , une décharge d'artillerie , une maladie ; mais on sup-
porte des travaux.*

Fuit quidem & hic quondam ambitus nominibus suis eas adoptandi , ut docebimus fecisse Reges , tanta res ut debeatur herbam invenire , vitam juvare.
Le Traducteur rend ainsi le sens de ce passage.
» On avoit autrefois l'ambition de donner son
» nom à des plantes par une sorte d'adoption ,
» procédé dont on verra bientôt des Rois mê-
» mes se montrer jaloux , tant on doit estimer
» glorieux de découvrir une herbe utile , &
» de contribuer à la conservation des hommes".
On s'appercevra sans doute , que ces mots latins , *tanta res ut debeatur* , ne forment point de sens ; cependant le Traducteur s'efforce de les maintenir. Il prétend qu'on doit sous-entendre *videri* , verbe , ajoute-t-il , *sujet à être sous-entendu par élégance*. Mais , 1°. cette assertion est sans aucun fondement : le verbe *videri* n'a point de privilege particulier pour signifier quelque chose dans une phrase , où il ne paroît pas. 2°. Quand même on pourroit le sous-entendre , on ne gagneroit encore rien ; car on voit bien ce que peut signifier *videri debeat* , mais ce *videri debeatur* , ne présente aucun sens à l'esprit , & il faut le regarder comme un véritable bar-

barisme , dont il est étonnant que le Traducteur ne se soit pas apperçu , lui qui discute d'ailleurs d'autres passages avec beaucoup de sagacité. Mais ce qui doit étonner davantage , c'est que dans le même endroit , l'interprete rapporte lui-même deux différentes corrections, l'une de Pintianus , *tanti eis videbatur* ; l'autre du P. Hardouin , *tanta res videbatur* , en ajoutant qu'aucune des deux n'étoit nécessaire. Il est aisé de voir , au contraire , qu'on ne sauroit se dispenser d'admettre l'une ou l'autre , & que , pour peu qu'on soit au fait du Latin , on ne balancera point à préférer celle du P. Hardouin , qui est très-heureuse. En effet , Pline ne dit pas : les Rois ambitionnoient de donner leur nom à des plantes , tant *on doit* estimer glorieux d'en découvrir quelque'une , &c. mais il dit : les Rois ambitionnoient de donner leur nom à des plantes , tant *on estimoit* glorieux d'en découvrir quelque'une , &c.

Les interpretes tombent dans une bévue grossiere , en traduisant le commencement du 26e. livre , où Pline parle de quelques maladies nouvelles , & qui étoient inconnues avant son tems. Voici le texte du Naturaliste Romain : *Sensit & facies hominum novos , omnique ævo priore incognitos , non Italiæ modo , verum etiam universæ prope Europæ , morbos : tunc quoque non totâ Italiâ , nec per Illiricum Galliasve aut Hispanias magnopere vagatos , aut alibi , quam Romæ , cirque.* Les interpretes traduisent ainsi :
 » Le visage même de l'homme éprouve des
 » maladies d'une espece nouvelle , inconnues

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» à toute l'antiquité , non-seulement en Italie ,
 » mais presque dans toute l'Europe. Ces ma-
 » ladies n'ont pas moins couru à Rome & dans
 » ses environs , que dans les autres parties de
 » l'Italie ; elles se sont également répandues en Illy-
 » rie , dans les Gaules , en Espagne , & ailleurs ».
 Il est aisé de sentir que le contresens est des plus formels , & que le Traducteur avance précisément le contraire de ce que dit Pline , dont le texte porte expressément , que ces maladies nouvelles ne se sont pas fort répandues dans toutes les parties de l'Italie , ni dans l'Illyrie , ni dans les Gaules , ni en Espagne , & qu'elles ne se sont guere fait sentir qu'à Rome , & dans ses environs.

A la tête des arbres , ou arbrisseaux , qui méritent la culture & les soins des hommes , Pline a placé la vigne , & nous croyons que , si l'on recueilloit les voix , tout le monde seroit à-peu-près du même avis. Le Naturaliste de Rome ne considère ici que les propriétés médicinales de la vigne. Il expose quels remèdes peuvent fournir les vrilles , les feuilles , les larmes de la vigne , les raisins frais , le sarment , le marc du raisin , les différentes espèces de raisins & de vignes , le vinaigre , le vin doux , les différens vins. Nous n'entreprendrons pas de les faire connoître , encore moins de déterminer ceux qu'il faut admettre ou rejeter ; mais pour peu que l'on soit économiste , on ne sera pas fâché d'apprendre , en passant , le moyen d'empêcher les poules d'aller becqueter les raisins des treilles , ou de devenir

elles-mêmes la proie des divers oiseaux de rapines, qui menacent toujours les basses-cours. Le premier secret consiste à mêler de la fleur de vigne parmi la grenaille qu'on donne pour nourriture aux volailles : elles en concevront un dégoût extrême pour le raisin , qui dès-lors fera en sûreté ; elles y seront elles-mêmes contre leurs ennemis , si l'on plante de la vigne noire en forme d'enceinte autour d'une métairie. Si l'essai n'est pas heureux , au moins n'entraîne-t-il pas de grands frais.

Voici l'éloge que Pline fait en général de la précieuse liqueur qu'on tire de la vigne :

» Le vin, dit-il , entretient les forces du corps ;
 » donne de la vigueur au sang , & procure
 » cette couleur vive & brillante qui annonce
 » la santé. C'est aussi cette liqueur précieuse
 » qui distingue si avantageusement nos climats
 » tempérés d'avec ceux de la zone torride &
 » des zones glaciales , dont ils sont environnés.
 » Ce jus délicieux nous donne autant de force
 » & de vigueur , que la constitution rigou-
 » reuse de ces plages barbares en donne aux
 » peuples qui les habitent. Le lait nourrit les
 » os ; les boissons faites avec le bled nourris-
 » sent les nerfs , & l'eau est un aliment pour
 » les chairs. Ce sont-là les principales proprié-
 » tés de ces trois sortes de breuvages , & elles
 » ne s'étendent guere plus loin : aussi ceux qui
 » en font usage n'ont pas la couleur bien
 » vive , & ne sont guere robustes ni capables
 » de supporter les longs travaux. Le vin au
 » contraire , plus agréable & plus spiritueux ,

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» a des vertus & des propriétés fans nombre :
 » il fortifie les nerfs & la vue, pourvu route-
 » fois qu'il soit pris modérément; car il pro-
 » duit un effet tout contraire pour ceux qui
 » en boivent avec excès. Il est d'ailleurs très-
 » salutaire à l'estomac; il excite l'appétit, ban-
 » nit la tristesse & les inquiétudes, ranime la
 » chaleur & procure le sommeil. Asclépiades,
 » en parlant de cette liqueur, se livre à l'en-
 » thousiasme, jusqu'à dire, qu'il s'en faut peu
 » que ses vertus ne l'emportent sur le pouvoir
 » des Dieux ».

Pline nous fait connoître quels étoient les
 vins les plus estimés de son temps, & combien
 il étoit difficile, même alors, de s'en procurer
 qui n'eussent point été mêlangés ou falsifiés.
 » Du temps des Anciens, dit-il, c'étoit le vin
 » de *Surrente*, qui avoit la préférence sur tous
 » les autres; mais dans les siècles suivans, on
 » décida généralement en faveur du vin d'*Albe*,
 » & de celui de *Falerne*. Ensuite plusieurs au-
 » tres especes de vin furent mises en vogue,
 » à force d'être vantées par des gens, qui
 » s'efforcèrent de faire valoir celui qui leur
 » plaisoit davantage, quoiqu'il n'y ait rien
 » de si injuste, ni de si déraisonnable, que
 » de vouloir accréditer les choses suivant son
 » goût particulier, en le proposant comme une
 » décision infaillible, qui doit entraîner tous
 » les autres. Mais quand tous les suffrages se
 » réuniroient en faveur de certains vins, l'u-
 » sage ne s'en étendrait qu'à quelques boi-
 » ches privilégiées, je veux dire, à un très-

» petit nombre de riches , auxquelles seuls il
 » seroit possible de s'en procurer. D'ailleurs ,
 » dans le siècle où nous sommes , les plus
 » grands Seigneurs eux-mêmes ne peuvent se
 » flatter d'en boire qui soient dans toute leur
 » pureté & sans aucun mélange. Telle est la
 » folie des uns & la fripponnerie des autres ,
 » que l'on ne considère plus , dans l'achat des
 » vins , que le renom de certaines caves achalandées , & que dès l'instant que la vendange
 » est recueillie , on commence à la sophistiquer. Aussi peut-on assurer , avec vérité ,
 » quelque étrange qu'une telle assertion paroisse ,
 » que ce sont les vins les moins en crédit ,
 » dont l'usage est le moins à craindre ».

Pline ajoute que le vin de *Falerne* , trop vieux ou trop nouveau , étoit également contraire à la santé , & qu'à la quinzième année de garde , il commençoit à être de moyen âge , & à devenir salutaire à l'estomac ; qu'à l'égard du *Cécube* , le plant en étoit perdu lorsqu'il écrivoit.

Le vinaigre a aussi son article. Pline prétend qu'il est un excellent remède contre la morsure de l'aspic , & que le hasard a produit de son tems cette découverte. Un homme , dit-il , qui portoit une outre de vinaigre , marcha sur un aspic & en fut mordu. Comme il s'arrêtoit de tems en tems pour se reposer , il sentoit une douleur vive à l'endroit de la morsure , aussi-tôt qu'il avoit mis bas son fardeau ; mais cette douleur cessoit , dès qu'il l'avoit repris. Cette observation continue Pline , fit

96 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

juger que le vinaigre , pris par la bouche , pouvoit être un excellent remede en pareil cas , & l'expérience fit voir qu'on ne s'étoit pas trompé. Il rapporte une maniere plaifante de guérir la goutte avec cet acide. » *Marcus Agrippa* , dans les dernieres années de sa vie , avoit la goutte aux pieds ; & comme il souffroit des douleurs infupportables , un Médecin , pour finir ses tourmens , employa , à l'infu d'Auguste , un expédient aussi violent qu'extraordinaire , qui fut de lui faire tremper les jambes , au plus fort de son mal , dans un bain de vinaigre chaud , jugeant qu'il valoit mieux lui faire perdre tout sentiment aux parties affligées , & le rendre perclus de ses pieds , que de le laisser plus long-tems en proie à des douleurs si vives & si cuisantes. » Le malade fut guéri de la goutte , mis il resta perclus.

Après la vigne , le Naturaliste Romain traite de l'olivier , & par conséquent de l'huile , du poirier , du pommier , du figuier , &c. A propos de celui-ci , il nous apprend que les figues seches étoient la nourriture des premiers athlètes , & que pour épargner le bois , quand on fait bouillir de la chair de bœuf , il faut jeter dans la marmite quelques tiges de figuier sauvage , qui accélèrent la cuisson. Viennent ensuite le pin , l'amandier , l'avelinier , le noyer , &c. &c. qui tous fournissent des remedes plus ou moins curieux.

Le 24e. livre est consacré aux arbres sauvages. Pline , en commençant , se plaint vive-

ment

ment d'un abus qu'on viendra difficilement à bout de détruire parmi les hommes. » Les seuls remèdes , dit-il , que la nature nous avoit d'abord destinés , & qu'elle n'avoit assujettis à aucune dépense , c'étoient les substances mêmes qui nous servent d'alimens. L'artifice , l'intérêt s'en sont mêlés depuis ; ils ont inventé ces ateliers de pharmacie , où , sous prétexte de nous conserver la vie , on nous la fait acheter. On entend tout-à-coup vanter des mélanges & des compositions , où l'on ne comprend rien ; on met publiquement à prix les productions suspectes de l'Arabie & de l'Inde. Le remède du moindre ulcère se tire de la Mer-Rouge , tandis que les seuls vrais remèdes sont tous les jours le souper du pauvre. On se figureroit la médecine avilie , si elle ne tiroit les médicaments que du jardin le plus proche , & si elle n'y employoit qu'une herbe ou un arbrisseau ordinaire. Nous en sommes venus là : Rome , en étendant son empire , a perdu ses usages propres , & nos victoires mêmes nous ont mis à la discrétion des vaincus ; nous voilà soumis à des étrangers , puisqu'ils exercent un art qui commande hautement aux Empereurs mêmes. «

Ce 24^e. livre contient une multiplicité de détails qu'il seroit difficile de soumettre à l'analyse. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de citer encore deux ou trois recettes très-curieuses. Une mere , par exemple , nourrit-elle elle-même ses enfans ? Pline lui indi-

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que un moyen pour que ceux-ci deviennent bien conformés de corps & d'esprit, & de fort honnêtes gens : *Ita fieri excellentes animo, atque formâ, atque bonos*. Un Ecrivain veut-il acquérir de la gloire & se faire une réputation brillante ? Il ne s'agit, selon le Naturaliste Romain, que de quelques frictions avec une certaine herbe ; *traduntque eâ perunctos commendatioris fama*. Pline donne aussi un spécifique pour conserver la faveur des Rois, cette faveur si précieuse, si brillante, mais en même tems qu'il est si facile de perdre : *quâ primatum apud Reges obtineant*, &c. L'inconvénient de ces recettes, c'est qu'il faudroit aller chercher la plupart des herbes qu'elles prescrivent, en Arabie, aux Indes, & dans les régions les plus éloignées & les plus inaccessibles, où l'on auroit même encore bien de la peine à les reconnoître ; autant vaudroit-il, d'après les Mémoires d'Ovide, étudier l'art de rajeunir les hommes, exercé, dit-on, jadis par Médée.

Le 25e. livre comprend le traité des simples. Le préambule est digne d'être lu. Pline donne une histoire abrégée de la Botanique ; il loue avec raison les recherches étonnantes des anciens, & la franchise avec laquelle ils communiquoient leurs connoissances, au lieu qu'aujourd'hui, dit-il, on fait un secret de tout, & on croit même en n'instruisant personne, donner une plus haute idée de son savoir. Là-dessus, l'interprete fait une remarque fort sensée, & que nous rapporterons avec plaisir, comme faisant honneur à notre siècle.

» Ce vice, dit-il, qui étoit celui du siècle où
 » vivoit Pline, n'est heureusement point celui
 » du nôtre. Je pense que ce qui nous a mis
 » à l'abri de cet inconvénient, c'est principa-
 » lement l'établissement de nos Sociétés litté-
 » raires, événement qui a forcé en quelque
 » sorte les Savans à commercer entr'eux, &
 » à venir verser dans le trésor commun les
 » fruits de leur retraite & de leurs médita-
 » tions particulières. C'est depuis l'établissement
 » des Académies, qu'il n'y a plus de scien-
 » ces occultes, & que la Chymie, entr'autres,
 » a fait de si grands progrès, &c. «

La note que l'on vient de citer, n'est pas la seule qui mériterait de l'être. On peut dire même que les notes, en général, forment une des parties les plus curieuses & les plus intéressantes de l'ouvrage; on y voit un Ecrivain parfaitement au fait de sa matière, qu'il éclaircit & qu'il discute avec beaucoup de sagacité & de finesse. Il a sur-tout l'attention de rapporter, sur chaque article, les diverses opinions des Auteurs de Médecine & de Botanique: si quelquefois les voix sont partagées, le plus souvent l'accord est unanime; au moins le Lecteur est-il en état de prononcer, quand on lui expose ainsi les autorités. Il paroît que ce volume confirmera le Public dans l'opinion favorable où il est, qu'il étoit difficile de mieux remplir une tâche aussi longue & aussi pénible. Cette traduction a sur-tout le mérite de la clarté, qualité si nécessaire dans un travail de ce genre. On y ren-

100 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

contre de tems en tems des prolixités ; mais peut-être est-ce pour présenter par-tout un sens clair , que le Traducteur s'est cru permis de paraphraser quelquefois un texte , qui n'est ni moins laconique , ni moins plein de choses que celui de Tacite.

Ce huitieme volume , sans contredit , forme (avec celui qui le suivra , & qui traite encore de la Médecine Botanique) la partie la plus utile , la plus curieuse & la plus intéressante pour l'humanité , de tout le vaste ouvrage de Pline. On assure que toute la matière du neuvieme Tome est livrée à l'impression. Ainsi , d'une si laborieuse entreprise , il ne reste plus réellement à faire que le dixieme volume ; le onzieme & le douzieme étant destinés presque uniquement à d'amples tables des matieres. Nous croyons donc pouvoir féliciter d'avance M. de Sivry d'avoir conduit à sa fin cet immense édifice de l'Histoire-Naturelle de Pline , & d'avoir enrichi son siecle de l'édition la plus pénible & la plus importante dont Homme-de-Lettres se soit jamais occupé.

(*Année Littéraire ; Mercure de France.*)



IL nuovo Teatro Comico , &c. Nouveau Théâtre comique de M. le Marquis FRANCOIS ALBERGATI CAPACELLI, avec quelques Tragédies , traduites par lui. Tom. III & IV, in-8vo. ayant pour épigraphe : quidquid agunt homines , nostri farrago libelli. JUVEN. Venise , chez Jean-Baptiste Pasquali.

L'Italie qui a ouvert aux autres Nations la carrière des Arts , s'est laissé devancer par elles dans bien des parties ; on peut citer particulièrement celle du Théâtre ; la Comédie & la Tragédie ont été presque entièrement négligées par les Italiens , le triomphe de leur Scene dramatique est dans l'Opéra , & si notre Quinault a été surpassé par leur Métastase , aucun de leurs Poètes n'a égalé ni Racine ni Molière. Il a pu être très-permis à l'Abbé Antonini de regarder la *Mandragore* de Machiavel comme la meilleure Comédie qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit (*) ; mais il est encore plus permis de penser autrement quand on a lu l'*Andrienne* & le *Tartuffe*. La

(*) *Traité de la Poésie Italienne.*

pièce de Machiavel est une farce obscène qui feroit la satire la plus violente de l'Italie , si on pouvoit dire qu'elle remplit le véritable but de la Comédie , destinée à peindre les mœurs. La prévention nationale entroit sans doute pour beaucoup dans le jugement de l'Abbé Antonini sur cet ouvrage , & il auroit sûrement rétracté son étrange opinion , si il avoit vu les Comédies de Goldoni , écrites d'un style aussi pur & aussi élégant , & bien supérieures pour la décence , l'intrigue , le naturel & l'effet comique. Aussi les Italiens sentent bien aujourd'hui la perte qu'ils ont faite dans cet Auteur , que l'acharnement des envieux & l'imprudence des critiques ont peut-être éloigné du Théâtre de sa Nation qu'il avoit relevé , & dont ses talens faisoient l'espoir. Nous n'avons presque plus d'espérance , dit le Journaliste de Venise , de voir notre Théâtre parvenir à la perfection où le célèbre Goldoni l'auroit conduit , s'il n'étoit pas passé en France avec toute sa gloire.

Cependant personne ne peut mieux réparer cette perte que M. le Marquis Albergati , le premier , & à proprement parler , le seul Poète comique qui existe actuellement en Italie ; le succès qu'ont eu , tant dans sa patrie que chez les étrangers , les deux premiers volumes de ses Comédies , nous dispense de nous étendre sur ses talens , & son nom est trop connu pour que nos éloges puissent le recommander. Nous nous en tiendrons à nos simples fonctions , en annonçant les deux volumes

nouveaux qu'il a publiés depuis un an , & , à l'exemple du Journaliste de Venise , nous nous contenterons d'indiquer simplement les Pièces qu'ils contiennent , pour laisser plus de matière à la curiosité de nos Lecteurs , & les engager par-là plus sûrement à se procurer en entier un Théâtre digne d'occuper une place dans les bibliothèques choisies.

Le volume troisième contient quatre Pièces ; la première intitulée , le *Prisonnier* , a été couronnée par la Députation académique de Parme ; la seconde , intitulée , l'*Hôte infidèle* ; a concouru pour une semblable couronne , avec un succès moins heureux ; les Juges de Parme l'ont rejetée , mais il paroît que la voix publique a réclamé contre ce jugement , & la surprise que tous les connoisseurs en ont marquée , justifie bien la noble franchise avec laquelle M. le Marquis Albergati déclare que , comme le succès du *Prisonnier* ne l'a point énorgueilli ni aveuglé , le sort moins heureux de l'*Hôte infidèle* ne l'a point humilié.

On trouve ensuite une traduction de la *Phedre* de Racine , aussi fidelle qu'elle pouvoit l'être , & très-élégante ; quand on pense aux difficultés sans nombre que ce chef-d'œuvre du Théâtre François offroit au Traducteur , on ne peut lui savoir trop de gré de son travail , qui d'ailleurs prouve un goût vif pour les grandes & véritables beautés de la poésie. Le volume est terminé par les *Veuves amoureuses* , Comédie en trois actes , en vers *Sciolti*. L'histoire de cette Comédie est assez singulière ,

pour mériter d'être rapportée. Trois Poètes , du nombre desquels étoit M. le Marquis Albergati , voulant se divertir , mirent leurs noms dans une urne , & convinrent que celui dont le nom sortiroit le premier composeroit le premier acte d'une Comédie à son choix , que le second composeroit l'acte suivant , & que le dernier finiroit l'ouvrage. Ce qui fut dit , fut fait ; les *Veuves amoureuses* parurent & eurent beaucoup de succès sur les Théâtres publics & particuliers. Ces deux Veuves ont des caractères bien différens ; *Silvie* est douce & affable ; *Rosalbe* , sa cousine , est fière & emportée , une de ces femmes de qualité , entêtées de la noblesse de leur sang , une espèce de Lady Alton. *Silvie* , pour son malheur , aime éperduement *Lucindo* , jeune homme plein d'excellentes qualités ; mais il n'est pas noble , & le préjugé s'oppose au bonheur des deux amans. *Rosalbe* , pour son bien , devient amoureuse d'un certain Astolphe , honnête & riche Marchand , mais que l'équivoque d'une lettre lui fait prendre pour un Marquis. Nous avons dit pour son bien , parce que l'état d'Astolphe se découvre , & que cet événement qui humilie l'orgueil de *Rosalbe* , lui sert en quelque manière de correction ; de même en parlant de la passion dont *Silvie* est éprise pour *Lucindo* , nous avons ajouté pour son malheur , parce que ces deux amans font le sacrifice de leur bonheur aux convenances publiques , & que cet effort héroïque est , de tous les actes de vertu , le plus coûteux pour le cœur d'une femme tendre & sûre d'être aimée.

La préface du quatrieme volume est courte & curieuse : la voici : » Encore un volume » nouveau ! certainement ; un volume nouveau , & ce n'est pas le dernier. L'Imprimeur » ne se plaint pas de mes ouvrages , le public » ne s'en lasse pas , ma santé n'en souffre » pas. Il faut donc continuer. « Cette résolution ne peut être qu'agréable aux Lecteurs ; & il faut avouer que M. Albergati est en trop beau chemin pour s'arrêter si-tôt. Il y a quatre Pieces dans ce volume , comme dans le précédent ; la premiere est intitulée , *l'Amour ne peut se cacher.* (*l'Amor non può celarsi.*) C'est un fils dont le pere va se remarier , & qui reconnoît dans sa future belle-mere une jeune personne dont il étoit devenu précédemment amoureux , & qui ne l'avoit pas payé d'ingratitude ; la reconnoissance des deux amans ; le désespoir du jeune homme ; la résolution qu'il prend de partir pendant la nuit de la maison paternelle , pour ne point troubler le bonheur d'un rival qu'il doit respecter ; la maniere dont son pere apprend son amour & le sacrifice qu'il projette , forment une intrigue des plus simples & des plus intéressantes , qui se dénoue par la cession que le pere fait à son fils de sa maîtresse. Cette Piece , quoique très-bien faite , a essuyé la même disgrâce que *l'Hôte infidele*. Et l'Auteur s'en explique ainsi dans son Avertissement. » Je n'ai rien à dire » de plus sur cette Comédie que ce que le titre porte : *l'Amour ne peut se cacher* , Comédie en 5 actes , en vers Sciolti , qui n'a pas été

» couronnée par la Députation de Parme , l'an 1775.

Qu'il seroit à souhaiter que tous les Avertissemens , Discours préliminaires , &c. fussent faits de cette maniere ! qu'on épargneroit de dépense aux Imprimeurs , & d'ennui aux Lecteurs !

La seconde Piece est une traduction de la Tragédie d'*Inès de Castro* ; la troisième, intitulée, la *Peur*, est aussi une traduction : l'Auteur en parle d'une maniere assez piquante. » Si
 » cette Comédie ne réussit pas sur le Théâtre,
 » ce ne sera sûrement pas la faute de l'Au-
 » teur François ; ce sera la faute du Traduc-
 » teur ou de l'Acteur, ou de l'Auditeur. De
 » l'Auditeur ! comment cela se pourroit-il ? De
 » même qu'on applaudit quelquefois un Auteur
 » sans qu'il le mérite , on peut le blâmer aussi
 » sans qu'il le mérite davantage. L'Auditeur
 » grossier , ignare , sans connoissance du mon-
 » de ni du Théâtre , est bien capable d'opé-
 » rer l'un & l'autre prodige. On peut dire
 » d'un tel être : *Son ame n'entend rien , quand*
 » *son oreille écoute.* »

Il semble que M. le Marquis Albergati se soit voué cette fois-ci au métier de Traducteur ; la quatrième & dernière Piece de ce volume , intitulée , *Floridano*, n'est autre chose que le *Lorédan* de M. de Fontanelle. Le Journaliste de Venise entre à cet égard dans des détails assez curieux , que nous allons transcrire fidèlement , & par lesquels nous terminerons cet article. » Le célèbre M. Fontanelle , dit le
 » Journaliste, Auteur de cette Tragédie , l'en-

» voya encore manuscrite à M. le Marquis Al-
 » bergati , qui avoit déjà traduit son *Ericie*.
 » L'histoire de cette Tragédie est particuliere.
 » M. Fontanelle la donna aux Comédiens Fran-
 » çois à Paris , qui la reçurent & en fixerent
 » la représentation. M. d'Arnaud eut connois-
 » sance de ce sujet , & même il est à croire
 » qu'il eut une lecture entiere de *Lorédan* ,
 » puisqu'avant que cette Piece fût jouée , il
 » fit paroître son *Mérival*. M. Fontanelle , qui
 » avoit bien voulu m'annoncer sa Tragédie
 » avant de l'avoir achevée , s'est plaint à moi
 » très-amèrement de ce procédé dans une Let-
 » tre écrite des Deux-Ponts , où il composoit
 » ses deux excellentes Gazettes. Il auroit pu
 » faire part au public de ses justes sujets de
 » plainte par la voie de l'impression ; mais une
 » ame trop généreuse , un cœur passionné pour
 » la tranquillité philosophique , une plume ado-
 » rable , ne pouvoient s'abaisser à une expli-
 » cation qui étoit cependant si nécessaire. Après
 » la publication de *Merival* , il parut une
 » cruelle parodie de cette Piece , intitulée ;
 » *M. Cassandre* , qui peut aussi très-bien en ser-
 » vir à *Lorédan*. Le parallele de *Mérival* &
 » de *Lorédan* , l'examen de l'une & de l'autre
 » Tragédie , peut , à mon avis , être un tra-
 » vail très-intéressant pour un amateur , qui
 » verra en détail comment se sont conduits-
 » deux des plus excellens hommes que la France
 » ait aujourd'hui dans ce genre. «

On voit aisément que nous ne sommes ici
 que Traducteurs , & que nous ne sommes ga-

rants ni des imputations dont le Journaliste charge M. d'Arnaud, ni de ses jugemens, ni de sa maniere de voir.

(*Giornale Encyclopedico.*)

MÉMOIRE sur le danger des Inhumations précipitées, sur la nécessité d'un Règlement pour mettre les Citoyens à l'abri du malheur d'être enterrés vivans ; dans lequel on rapporte des observations de personnes enterrées vivantes, &c. par M. PINEAU, Docteur en Médecine. A Niort, chez Pierre Elies ; & à Paris, chez Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins ; petit volume in-8vo., avec Approbation & Privilège du Roi. 1776. Prix 1 liv. 16 sols.

LE titre de cet Ouvrage suffit pour en faire connoître le contenu, & en même tems l'utilité ; l'objet qui y est traité est assez intéressant pour engager le Gouvernement à y porter son attention ; depuis long-tems de bons Citoyens s'en occupent : MM. Winslou, Bruhier, Marquet, Louis, Navier, ont publié d'excellens Ouvrages sur ce sujet ; M. Thierry, Médecin Consultant du Roi, s'en occupe encore actuellement. L'ouvrage de M. Pineau, tend à rap-

peller ceux de ces Savans ; & les nouvelles observations qu'il vient de donner sont assez frappantes pour confirmer les leurs.

L'imagination effrayée ne peut , dit M. Pineau , soutenir l'idée d'une personne renfermée vivante dans un cercueil, recouverte de plusieurs pieds de terre , & qui est réduite sans ressource , à mourir d'une mort affreuse. Ce malheur arrive cependant par la négligence & l'ignorance de ceux qui , chargés de rendre aux mourans les derniers devoirs , se laissent tromper par de fausses apparences de mort , que les Médecins appellent Asphyxie , & que beaucoup de maladies & un grand nombre de causes peuvent produire. Cet état d'Asphyxie est quelquefois si bien combiné pour tromper , qu'il résiste aux piquures , aux incisions , aux déchiremens de la peau , aux brûlures , & qu'il faut une sagacité particulière & une grande attention pour ne pas le confondre avec la mort réelle.

Sans entrer avec beaucoup de détails dans l'énumération des causes qui peuvent occasionner l'Asphyxie , parce que nous avons eu occasion de nous étendre sur cette matière dans plusieurs de nos Journaux (*), nous dirons , avec

(*) Nous avons inséré dans le Journal de Mars 1775, l'excellent Mémoire de M. Portal sur les Asphyxies ; & dans celui d'Avril de la même année , nous avons fait connoître un ouvrage de M. Gardanne sur le même objet : on peut aussi consulter un Mémoire de

110 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. Pineau, que celles qui peuvent nous jeter plus communément dans cet état, sont les fièvres putrides, malignes, la peste, les maladies convulsives, comme l'épilepsie, les affections hystériques, les vapeurs, le mal de mere, &c. Cette dernière maladie est très-commune, assure l'Auteur; & les femmes qu'elle attaque sont fort sujettes à tomber dans l'Asphyxie, ainsi que celles qui sont sujettes aux vapeurs: il cite, à cet égard, l'exemple de Mlle. Autheman, dont M. Pomme fait mention dans son *Traité des affections vaporeuses*. Cette Demoiselle auroit été enterrée plusieurs fois, si l'on ne se fût point familiarisé avec ses attaques de vapeurs hystériques: elle en eut une qui la plongea dans un assoupissement léthargique si violent, qu'une épingle profondément enfoncée dans la chair, étoit inaccessible à ses sens, & que les plus forts irritans n'opérèrent qu'après douze jours. La catalepsie, l'extase, la léthargie, l'apoplexie, l'ivresse, l'épuisement occasionné par une longue abstinence, &c. Les poisons, les vers, les narcotiques, les chûtes, la strangulation, un froid excessif, la

M. Harmant, imprimé à Nancy en 1775, & dont nous avons donné un extrait au mois de Mars de l'année 1776. Nous pouvons d'ailleurs assurer que les observations relatives aux Asphyxies qui ont été publiées dans les Ouvrages périodiques, François & étrangers, ont été recueillies dans notre Journal avec la plus grande exactitude, à l'article *Médecine. Chirurgie.*

vapeur du vin , du charbon , les exhalaisons des mines , des caveaux pour les morts , &c. peuvent encore produire l'Asphyxie. La vue & le toucher des objets antipathiques , les odeurs fortes , les passions de l'ame portées à l'excès , peuvent jeter aussi dans ce fâcheux état , dit M. Pineau , & l'on en a des exemples. Il se promet d'entrer dans le détail de toutes ces causes de l'Asphyxie dans un autre ouvrage , où il en rapportera un grand nombre ; mais il se borne dans celui-ci aux motifs qui peuvent procurer la nécessité du règlement qu'il invoque au nom de l'humanité.

La précaution des Rituels , qui prescrivent de n'enterrer aucun corps sans des raisons suffisantes , qu'après un intervalle de 24 heures écoulées depuis la mort , & de deux fois 24 heures , si la mort a été subite , est , à ce qu'il croit , le seul règlement qu'on ait en France sur cette matiere importante ; mais , outre que ce délai est insuffisant dans bien des cas , il n'est pas même régulièrement observé , & souvent on enterre après 15 ou 12 heures , & quelquefois moins ; non que ce soit toujours la faute des Ecclésiastiques , qui souvent sont trompés par le compte qu'on leur rend ; inhumanité qui arrive plus fréquemment à Paris à l'égard des étrangers logés en chambres garnies , pour lesquels personne ne prend intérêt , & dont l'hôte est toujours empressé de se débarrasser en pareil cas.

Ce qui étonne à bien juste titre , M. Pineau ; c'est que les Ordonnances qui régulent le tems

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

où l'on doit faire l'ouverture des cadavres, exige un délai encore plus court que celui des Rituels, tout insuffisant qu'il soit souvent pour les inhumations. Voici ce qu'on lit dans les statuts & réglemens généraux pour les Communautés des Chirurgiens des Provinces, donné à Marly en 1730. *L'ouverture des cadavres ne pourra être faite, & il n'y pourra être procédé depuis le 1er. Avril jusqu'au 1er. Octobre, que 12 heures après la mort; & depuis le 1er. Octobre jusqu'au 1er. Avril, que 24 heures après. Ceux qui décéderont subitement, ne pourront être ouverts, en toute saison, que 24 heures après pour le moins, le tout s'il n'est autrement ordonné par justice.* Ce règlement, bien insuffisant, est, comme celui des Rituels, inexactement observé, & il n'est pas rare qu'on porte le scalpel sur les corps peu d'heures après la mort apparente.

Quelque personnes croient, dit M. Pineau, qu'un homme enterré vivant est bientôt suffoqué; il rapporte dans ce Mémoire des exemples qui prouvent le contraire. Un des plus frappans est celui-ci. Un étranger, venu à Paris pour affaires, tomba dans un assoupissement léthargique si violent qu'on le crut mort, & qu'on l'enterra. Cet étranger avoit envoyé en commission son domestique qui revint deux jours après l'enterrement; il avoit souvent vu son maître tomber sans connoissance & rester des jours entiers dans cet état. Il alla communiquer ses craintes à M. Pinel, Curé de St. Severin, & lui demander permission de faire exhumer le cadavre; le Curé le renvoya au

Lieutenant de Police; il se passa une partie du jour à aller & venir. La permission n'en fut obtenue que vers le soir : mais à peine l'eut-il qu'il appelle le Commissaire & fait exhumer le cadavre. Cet infortuné, quoiqu'enterré depuis près de trois jours, respiroit encore; mais il mourut en rendant une grande quantité de sang par la bouche, peu de momens après qu'il fut exposé à l'air.

Dans une autre observation, M. Pineau parle d'un Epicier de Poitiers qui étant à souper, tomba dans un état qui avoit toutes les apparences de la mort. On lui donna vainement pendant deux jours, tous les secours qu'on put imaginer; on lui brûla la plante des pieds, on lui disloqua deux doigts; jamais mort ne parut mieux constatée. Comme on alloit le mettre dans le cercueil, quelqu'un conseilla de le saigner aux deux bras & aux pieds en même temps; alors il revint & il a vécu trente ans depuis. Il affuroit qu'il avoit entendu pendant sa léthargie tout ce qu'on avoit dit; qu'il avoit fait tous ses efforts pour donner quelque signe de vie, & que toute sa crainte étoit qu'on ne l'enterrât.

Après plusieurs autres observations qui viennent à l'appui de tout ce qu'il a avancé sur cette matiere si intéressante pour l'humanité, M. Pineau rapporte les opinions de différens Médecins & Chirurgiens célèbres qui ont pensé comme lui, sur cette matiere. M. Bruhier, sur-tout, sollicita, comme lui, un règlement général au sujet des enterremens &

embaumements précipités. Ce Médecin étoit parvenu à présenter un Mémoire à Louis XV, qui avoit applaudi à son zele & à ses vues; mais les choses en son restées là, dit-il: la crainte de n'être pas mieux écouté que les célèbres Winslou & Bruhier, ne rebute point M. Pineau. Il est des vérités qu'on ne doit pas se laisser de répéter: peut-être à force de crier contre l'usage homicide d'enterrer des corps dont on n'a point constaté la mort, on réussira enfin à rendre le public plus circonspect, & à fixer l'attention du Gouvernement sur cet important objet. Il a été encouragé à cet égard par M. Lieutaud lui-même, Conseiller d'Etat, & premier Médecin de Sa Majesté, qui lui a marqué les dispositions les plus grandes à l'aider de son crédit. Il n'est pas possible, ajoute-t-il, que le Gouvernement, qui ne se propose d'autre objet que le bonheur, la tranquillité & la conservation des peuples, voie avec indifférence les accidens horribles que les inhumations précipitées occasionnent de tems en tems, & qu'il ne se détermine enfin à faire cesser un abus si cruel. Tant qu'une loi, dit M. Louis, Chirurgien, dans ses *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, n'aura point réglé quelques précautions, indépendamment des mesures que peuvent prescrire la tendresse & l'attachement des parens & des amis des défunts, on ne fera point à l'abri des inconvéniens fâcheux que l'intérêt de la société fait envisager dans la conduite qu'on tient à l'égard des morts.

M. Pineau observe que les Grands n'ont pas moins à craindre pour eux que les particuliers : la méprise horrible , dit-il , dans laquelle on tomba à l'égard du Cardinal Spinola , premier Ministre d'Espagne , prouve qu'ils peuvent être , comme les autres , les tristes victimes de l'usage d'enterrer & d'ouvrir les corps réputés morts. Ce Cardinal n'étoit point mort effectivement , lorsqu'on le mit entre les mains des Chirurgiens pour être embaumé. Il revint à lui pendant qu'on l'ouvroit ; il repoussa même la main du Chirurgien , ou pour mieux dire , de l'assassin qui le disséquoit , & son cœur palpita encore après l'ouverture de l'estomac ; car si l'on s'en rapporte aux *Mémoires historiques* d'Amelot de la Houssaie (Tom. I, pag. 210) , la crainte qu'on avoit que ce Cardinal ne revînt en santé , fit continuer l'opération , malgré le signe de vie qu'il avoit donné. » En » représentant donc la nécessité d'un règlement » dérivé des principes établis dans mon ou- » vrage , dit l'Auteur , je travaille à mettre » en sûreté la vie des Rois comme celle de » leurs sujets. «

En attendant que le Gouvernement daigne s'occuper de cet objet , il prie instamment les Curés , leurs Vicaires & les desservans des Paroisses , de n'enterrer personne , quelque sollicitation qu'on leur fasse , avant l'expiration du délai prescrit par les Rituels , & d'observer la même règle pour les enfans , même ceux qui passent pour être venus morts au monde. Il rapportera , dit-il , dans un autre ouvrage

des observations d'enfans réputés morts, & qui sont revenus, soit naturellement, soit par les secours qui leur ont été administrés. (*)

Nous ne pouvons le dissimuler : il y a quelques répétitions dans cet ouvrage, dont le fond est prouvé par lui-même à tout le monde, & qui ne demandoit peut-être que quelques observations principales, & sur-tout la connoissance du règlement dont parle si souvent l'Auteur, sans faire connoître les précautions qu'il exigeroit : il garde le même secret sur le règlement qu'avoit rédigé M. Bruhier ; en sorte que tout Lecteur sera bien pénétré du mal, sans être instruit des remèdes qu'il y faut appliquer. C'est dans un second ouvrage qu'il annonce, qu'il indiquera la conduite qu'on doit tenir à l'égard des personnes réputées mortes, & les moyens qu'il faut mettre en usage pour constater si elles le sont réellement. Cet ouvrage doit être attendu avec bien de l'impatience. La seule chose qui paroisse aller ici à ce but important, c'est que M. Pineau exhorte les Pasteurs de recommander aux personnes qui rendent les derniers devoirs aux morts, ainsi qu'aux Menuisiers, de ne les mettre dans le cercueil qu'un quart-d'heure ou une demi-heure au plus avant de les enlever ; de

(*) On peut voir quelques-unes de ces observations dans nos Journaux. *Mars* 1775, pag. 344; *idem*, page 357; *Avril*, pag. 310, 314 & 315; *Mai*, pag. 341; *Octobre*, pag. 323; *Novembre*, pag. 327.

recommander aussi à ceux de leurs paroissiens qui ne professent pas la Religion catholique, comme les Juifs, les Protestans, &c. de ne pas enterrer leurs morts avec tant de précipitation qu'ils ont coutume de le faire. » Si-tôt » qu'un Juif est mort, dit M. Pineau, on » l'habille selon l'usage de ce peuple, on l'en- » ferme dans une biere, & on le porte en » terre ; toute la cérémonie dure 4 heures » au plus... Les Protestans ne mettent pas un » délai plus long entre la mort & les funé- » railles : comme ils ne font les enterremens » que la nuit, à quelque heure du jour que » la personne passe pour morte, elle est in- » humée la nuit suivante. »

Un autre abus afflige encore le cœur compatissant de M. Pineau, & il voudroit que Sa Majesté en fût informée : c'est que la plupart des femmes qui nourrissent, soit leurs propres enfans, soit ceux des autres, sont dans l'usage de les faire coucher avec elles, parce que cela leur est plus commode que de les mettre dans des berceaux. Ces femmes, dit-il, peuvent en se tournant pendant le sommeil, se renverser sur ces petites créatures, les étouffer, ou les écraser ; & c'est ce qui a privé bien des familles d'une postérité qui avoit fait l'objet de leurs vœux. Plusieurs Evêques instruits de cet abus, ont rendu une ordonnance prohibitive à cet égard ; mais son inexécution réclame l'autorité civile.

C'est par cette attention intéressante sur la pépinière des sujets de l'État ; que M. Pineau

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

termine son Mémoire, rempli de zele & d'humanité, & qui doit faire beaucoup d'honneur à son cœur. On ne peut que l'engager à donner au plus vite au public le second ouvrage, qui doit contenir les moyens d'arrêter l'horrible désordre qui est le principal objet de son travail.

Ce seroit peut-être un préliminaire utile de proposer aux Colleges de Médecine & aux plus célèbres Chymistes, la découverte d'un agent quelconque, par lequel on pût s'affurer, sans un grand délai, de la mort véritable des individus. Ce bienfait que les inventeurs de l'agent verseroient sur l'humanité, auroit besoin sur-tout d'être d'un prix assez bas pour que la classe indigente des citoyens pût y avoir recours aisément. Ce seroit au Gouvernement à proposer pour cette utile invention, un encouragement aussi considérable qu'il mérite de l'être par son objet.

(*Journal Encyclopédique ; Mercure de France ; Gazette universelle de Littérature.*)



JOHANN Tobias Carrach Rechtliche Utheile , &c. Sentences juridiques dans des cas punissables , rendues au nom de la Faculté de Droit de Halle , rédigées par M. JEAN-TOBIE CARRACH , Conseiller-Privé du Roi de Prusse , Directeur & Doyen de l'Université , Professeur ordinaire en Droit , &c. publiées par HENRI-JEAN OTTONKOENIG , Assesseur du Tribunal des Echevins dans le Duché de Magdebourg , & Professeur extraordinaire en Droit dans l'Université de Halle. A Halle , in-folio ; avec le portrait de l'Auteur.

LE Rédacteur de cet Ouvrage , gendre de l'Auteur , paroît s'en être chargé , par zele pour la mémoire de son beau-pere , aussi-bien que pour l'utilité publique. C'est un Recueil de Sentences criminelles , au nombre de cent , rendues sur toutes sortes de délits , qui peuvent servir de modeles à ceux qui sont appelés aux pénibles fonctions de Juges. En voici quelques exemples.

La moitié du volume est remplie par un long exposé des comptes d'un Trésorier du pays , qui avoit fait un nombre si prodigieux de faux ,

qu'il sembloit impossible de les vérifier. Cet homme avoit occupé son poste pendant 36 ans, & n'avoit jamais mis d'autre ordre dans ses livres de recette & de dépense, qu'autant qu'il en falloit pour déguiser ses friponneries. Ses livres fourmilloient de faux comptes, de corrections, & de ratures; & il avoit si bien fait, qu'après s'être approprié 68375 florins au-delà de ce qui lui revenoit, il répétoit encore une somme de 48600 florins. La Sentence porte, 1^o. que l'accusé étant convaincu d'avoir falsifié 1316 articles, dont chacun est mentionné, avec la somme à laquelle il monte (discussion dont le résultat étonne par le travail qu'il doit avoir coûté;) il est condamné à payer la totalité de ces sommes, tant de son bien que de celui de sa femme, déduction faite de ses revenus légitimes; 2^o. qu'il sera privé de tous emplois & honneurs; 3^o. qu'il mérite la corde, à moins que le Souverain ne lui fasse grace, & dans ce cas qu'il sera mis dans une prison perpétuelle.

Un voleur convaincu de quatre vols, ayant été condamné au fouet & au bannissement, étoit cependant rentré dans le pays & y avoit commis de nouveaux vols qu'il avouoit. Mais il ne convenoit pas de leur valeur. Il ne fut point mis à la torture, ni pendu; mais seulement condamné pour la vie au travail des fortifications.

Un Forestier poursuivant des Braconniers, en blesse un à la jambe. La plaie n'étoit pas mortelle; mais elle le devint, parce qu'elle fut

mal

mal soignée. On statua contre lui la peine de vingt écus d'amende, ou de quatre semaines de prison, pour avoir tiré avec de trop gros plomb, & n'avoir pas demandé main-forte, avant d'user de voies de fait. Mais comme il n'y avoit pas eu de la part du Forestier, intention de tuer, la veuve fut déboutée de ses prétentions pour cause de meurtre.

Une femme, suivant la déposition de quelques témoins, & même de son propre aveu, avoit empoisonné son mari. Quoiqu'elle eût mérité la mort, elle fut seulement condamnée à une prison perpétuelle, parce que le cadavre avoit été inhumé sans avoir été visité par des Médecins, en présence de gens de Loi, tandis qu'il ne s'y étoit trouvé qu'un Juge subalterne & un Chirurgien de Village, qui s'étoient acquittés négligemment de leurs fonctions.

On voit par ces exemples, combien les Loix inclinent vers la douceur, & avec quel soin les Juges doivent saisir les moindres circonstances pour modérer les peines des coupables. L'esprit de législation qui a dicté toutes ces décisions, fait l'éloge des Juges qui les ont prononcées, & de la Nation où l'on commence à abjurer les excès de sévérité qui tiennent plus de la barbarie que de la justice.

La Bigamie, dans le pays de Magdebourg, n'est punie que par une amende de 30 écus, ou par un séjour de trois mois à la maison de travail. 1°. Parce que les accusés ignorent souvent la peine de mort portée par les Loix

122 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

contre les bigames. 2°. Parce qu'on ne sauroit , selon l'Auteur , déduire de l'Ecriture Sainte la nécessité de punir de mort pour ce délit. 3°. Parce que les Ordonnances Carolines ne s'expriment pas là-dessus d'une manière suffisamment déterminée. 4°. Parce que d'ordinaire , les femmes abandonnées par leurs maris , se croient autorisées à en prendre un autre ; & avec d'autant plus de raison que le lien indissoluble du mariage , contrarie évidemment la nature de l'homme , (c'est toujours l'Auteur qui parle ,) comme l'ont soutenu plusieurs Philosophes , & comme le prouve l'expérience journalière.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur cet ouvrage ; les notions qu'on y traite , n'étant pas du ressort de tout le monde , & n'intéressant proprement que les Jurisconsultes.

(*Gazette universelle de Littérature.*)



*ANECDOTES des Beaux-Arts, contenant tout ce que la Peinture, la Sculpture, la Gravure, l'Architecture, la Littérature, la Musique, &c. & la vie des Artistes, offrent de plus curieux & de plus piquant chez tous les Peuples du monde, depuis l'origine de ce différens Arts jusqu'à nos jours ; Ouvrage qui facilite d'une manière aussi instructive qu'amusante, la connoissance des Arts, en trace les progrès & la décadence parmi les Nations qui les ont cultivées ; & dans lequel on trouve un grand nombre de traits intéressans qui n'avoient point encore été publiés ; avec des Notes historiques & critiques, & des Tables raisonnées, où l'on apprécie en peu de mots les Artistes & les Auteurs dont on a rapporté les Anecdotes ; par M. M***. 2 volumes in-8vo. reliés, 12 liv. A Paris, chez Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion, Faubourg Saint-Germain. 1776.*

Rien ne prouve mieux la frivolité de notre siècle que ce goût pour les Anecdotes

de toute espece , dont on préfere aujourd'hui la lecture à celle des Historiens les plus exacts & les plus profonds : ce n'est plus l'instruction , mais l'amusement qu'on cherche dans les Livres ; le meilleur est toujours celui qui fournit le plus de ces traits singuliers , propres à faire briller dans un cercle celui qui les débite. Sous le spécieux prétexte de tempérer un peu , pour les gens du monde , la sécheresse des connoissances historiques , des Auteurs complaisans ont extrait tous les faits hasardés , apocryphes & romanesques qui se trouvent rapportés par une foule d'Ecrivains suspects & sans autorité ; ils en ont composé des *Anecdotes Angloises , Italiennes , Espagnoles ,* &c. & c'est dans ces doctes ouvrages qu'on étudie aujourd'hui l'Histoire. Si cette immense collection d'Anecdotes passe chez les étrangers , elle pourra leur apprendre jusqu'à quel point la saine érudition est dédaignée en France , & combien le goût des connoissances frivoles & superficielles y fait de progrès.

Dans l'ouvrage que nous annonçons , on s'est proposé de recueillir les faits les plus intéressans , concernant les Beaux-Arts , & il faut convenir que dans cet amas d'Anecdotes , il s'en trouve un certain nombre d'agréables & de piquantes. Mais si ces faits ne se trouvoient pas isolés , & comme jettés au hasard ; si l'Auteur les eût liés ensemble dans une Histoire suivie & raisonnée ; si dans le choix des traits qu'il rapporte , il eût été plus difficile & plus judicieux ; son Livre en seroit

beaucoup plus utile, sans en être moins amusant. Mais il paroît avoir plutôt songé à faire un gros Livre qu'un bon ouvrage ; il a recueilli de tous côtés, sans beaucoup d'examen, ce qui lui a paru avoir quelque rapport à son sujet : d'où il résulte deux inconvénients ; le premier, est que de cette foule de traits confusément épars & sans aucune liaison, les uns avec les autres, l'esprit ne remporte aucune idée claire & distincte, aucune notion nette & précise sur les Arts ; le second est, que dans ce grand nombre de faits entassés, il s'en trouve beaucoup qui sont ou faux ou puériles & peu intéressans. Quant au style, il est fort inégal, tantôt bon, tantôt mauvais, suivant la maniere d'écrire des Auteurs dont on emprunte les faits. Au reste, il paroît que c'est la partie dont M. M* * *. s'est le moins embarrassé. Ses tournures ne sont certainement pas heureuses : en voici quelques exemples pris dans des pages qui se suivent presque immédiatement : *Passons maintenant en France, & faisons-y des observations d'un autre genre. Faisons pour un moment passer le Lecteur en Espagne. Le Lecteur veut-il bien actuellement avoir la complaisance de nous suivre en Angleterre & en Russie ?*

Il ne paroît encore que deux volumes de ces Anecdotes ; le premier, & une grande partie du second, sont consacrés à la Peinture : on y trouve d'abord des traits généraux sur l'origine & l'antiquité de cet Art, sur les différentes especes de Peinture, des recherches

126 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

souvent curieuses sur l'état de la Peinture chez les différens peuples ; l'Auteur passe ensuite en revue les anciens Artistes de la Grece & de Rome , les Peintres modernes Italiens , Flamands , François , Espagnols , Allemands , &c. & rapporte ce qu'il a pu recueillir de plus piquant sur leur vie & leur caractère. On eût désiré qu'il eût marqué avec plus de soin , le genre de leur talent , & le degré de mérite qu'on attribue à chacun d'eux. Pour jeter un peu de variété dans cette suite trop uniforme d'Anecdotes, qui se succèdent les unes aux autres, le Rédacteur eût pu nous donner quelques descriptions détaillées des plus fameux Tableaux , avec les jugemens des connoisseurs : l'ouvrage en eût été moins monotone & plus instructif.

M. M***. a placé à la fin du volume une Table alphabétique & raisonnée où il a cherché à caractériser en peu de mots les Peintres dont il est parlé dans le volume. Cette nomenclature n'est pas aussi complète qu'elle auroit pu l'être. On y cherche en vain , parmi les Peintres François , les noms de Baugin , Patelle , Cazes , Galloches , Detroy , Oudry , Subleyras , Rivals , Klingstet , & ceux de beaucoup d'autres Artistes Italiens ou Flamands , Artistes néanmoins bien connus des Amateurs , & dont l'Histoire auroit pu fournir plusieurs faits curieux. Jacques Ruissdal est annoncé dans cette Table , comme un des plus fameux Peintres Hollandois pour les marines , mais ce sont ses Tableaux de payfages qui ont fait sa

réputation. L'Anecdote rapportée à son article, n'apprend rien de ce qu'on vouloit favoir du talent de ce célèbre Payfagifte.

On a reproché encore à l'Auteur un défaut plus repréhensible. Comme il n'a pas voulu faire grace de la plus petite Anecdote, il rapporte fans aucun ménagement, celles mêmes qui font deshonorantes pour la mémoire des Artistes. On nous apprend que tel étoit un gourmand, tel autre un ivrogne, celui-ci un avare fordide, celui-là un libertin crapuleux. Qu'est-il nécessaire d'articuler ces faits ? Et pourquoi ne pas jeter un voile officieux sur ces vices qui obscurcissent les grands talens, & qui dégradent entièrement les médiocres ? Il me semble, dit le Rédacteur des *Annonces de Paris*, qu'on auroit dû s'attacher uniquement aux Anecdotes qui ont un rapport direct avec les Arts dont on traite, qui servent à en manifester les progrès ou la décadence, & à celles qui sont décisives pour connoître le caractère d'un Artiste, quand les bonnes mœurs n'en sont pas blessées.

Pour donner une légère idée de cet ouvrage, nous allons citer quelques-unes des Anecdotes qu'il renferme.

Dans le Chapitre *des effets singuliers de la Peinture*, on lit ces deux traits : » Lestoc, » aventurier François en Russie, ayant entrepris de faire regner Elizabeth, & tout étant disposé pour la conjuration, se rendit chez cette Princesse : la voyant balan- » cer à se mettre à la tête de ses partisans,

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» il lui présenta deux cartes à jouer ; sur l'une ;
 » il avoit dessiné la Princesse qu'on renfer-
 » moit dans un couvent , & lui-même s'étoit
 » peint sur un échaffaud ; l'autre représentoit
 » Elizabeth sur le trône : il la pria de choisir
 » une de ces deux cartes , elle prit la der-
 » niere. «

» Un Abbé François, nommé Malotru, per-
 » sonnage tout-à-fait singulier , & qui vivoit
 » en 1640, s'aperçut, en disant la Messe ,
 » qu'un M. Laffon, homme de beaucoup d'es-
 » prit, rioit avec un de ses amis. Cet Abbé
 » n'eut pas plutôt achevé sa Messe, qu'il en-
 » voya chercher un Sergent, & fit assigner
 » Laffon, en réparation d'honneur, pour avoir
 » osé rire de lui, pendant qu'il disoit la Messe.
 » Comme M. Laffon peignoit parfaitement bien,
 » il fit le portrait de sa partie adverse , & se
 » tint tranquille. L'affaire fut portée au Bail-
 » liage , où tout Caën se rendit pour enten-
 » dre les plaidoyers de ces deux personnages,
 » l'un célèbre par sa folie , & l'autre par son
 » esprit. Avant que nous racontions la suite
 » de ce procès , le Lecteur saura que l'Abbé
 » *Malotru* étoit fort laid, & s'habilloit toujours
 » d'une maniere grotesque. Il avoit en tout
 » tems neuf calottes sur la tête , afin de se
 » garantir du froid. Sa perruque n'étoit jamais
 » peignée , & il sembloit prendre à tâche de
 » la mettre de travers : ajoutons encore qu'il
 » portoit neuf paires de bas l'une sur l'autre,
 » & autant de culottes. On se doute bien que
 » le portrait d'un pareil original devoit être

» fort plaifant. Après que l'Abbé eut fait fon
 » plaidoyer , dans lequel il remonta jufqu'à
 » la création du monde , Laffon déploya le
 » portrait , & parla de la forte. — Il eft vrai,
 » Meffieurs , que je n'ai pu m'empêcher de
 » rire , en voyant la figure de M. l'Abbé , &
 » je l'apporte ici telle qu'elle étoit alors , per-
 » fuadé que tous Catons que vous êtes , vous
 » fuivrez mon exemple. Je demande que cette
 » figure foit mife au Greffe & paraphée *ne*
 » *varietur* , comme la meilleure piece de mon
 » fac. — Les Juges , qui ne purent s'empê-
 » cher de rire à l'afpect d'un portrait auffi
 » burlefque , renvoyerent les parties hors de
 » cour & de procès , dépens compenfés.

Voici une Lettre , écrite par un Anglois
 à M. Bachelier , à l'occafion d'un des concerts
 donnés au profit des Ecoles gratuites de Def-
 fin. » Je fuis Anglois , Monsieur , & je m'ap-
 » pelle *Jean Catham*. P.... Ce qui ne fait rien
 » à l'affaire. Je me fuis établi à Paris pour
 » y être plus libre qu'à Londres , & parce
 » que les boulevards y font beaux : mais ve-
 » nons au fait. Votre établiffement de l'Ecole
 » me plaît. J'aime les Arts qui font vivre , &
 » je chéris fur-tout les enfans. Je fuis fâché
 » que vous ayez oublié les filles , j'en ai qui
 » ne font pas tout-à-fait à moi , mais j'en prends
 » foin. L'idée de votre concert eft fort bonne ,
 » & je vous avertis que fi je le trouve bien
 » exécuté.... je vous enverrai un billet de
 » cinquante louis à toucher fur mon banquier. »
 L'Auteur ajoute » fans doute que l'anonyme

» eut lieu d'être content , car il envoya les
 » cinquante louis. »

» Quintin Mefius , né à Anvers , mort en
 » 1529 , exerçoit depuis long-tems l'utile pro-
 » fession de Maréchal , lorsque les charmes
 » de la fille d'un Peintre troublèrent le repos
 » dont il avoit joui. Ne pouvant vivre sans
 » posséder l'objet de sa tendresse , il se flatta
 » que le mariage alloit le rendre heureux : quel
 » fut son désespoir , quand le pere de sa maî-
 » tresse lui déclara qu'un Peintre seul étoit
 » digne de prétendre à sa fille. Cependant il
 » ne perdit pas toute espérance ; animé par
 » l'amour , il résolut d'apprendre à manier le
 » pinceau.... Mais la crainte de ne point réussir
 » & de voir triompher quelques-uns de ses
 » rivaux , fit tomber malade l'amoureux *Quin-*
 » *tin*. Tandis qu'il étoit retenu au lit... on
 » apporta une des estampes que distribuoit cer-
 » taine Confrairie d'Anvers. Il considere cette
 » estampe informe , invoque l'Amour , & la
 » dessine beaucoup mieux qu'elle ne l'étoit.
 » Enchanté de cette heureuse tentative , il s'en-
 » hardit à se servir d'un pinceau , & vivement
 » occupé de sa maîtresse , il parvient à rendre
 » ses traits sur la toile , comme ils étoient
 » peints dans son cœur. *Quintin* n'éprouve plus
 » que la joie de pouvoir prétendre à la main
 » de celle qu'il adore ; il se hâte de montrer
 » au pere de sa maîtresse , le portrait qu'il
 » vient de tracer. Le Peintre ne sauroit dou-
 » ter que l'amour n'ait fait un miracle. Il
 » travailloit devant ce nouvel artiste à un ta-

» bleau qui représentoit *la chute des Anges*. Il
 » fort pour quelques instans, & laisse *Quintin*
 » dans son atelier , qui , voulant encore
 » prouver qu'il est réellement devenu Peintre ,
 » prend au plus vite un pinceau , & trace
 » promptement une mouche sur la cuisse d'un
 » Ange; l'insecte étoit si bien imité , que le
 » Pere de la jeune personne n'ayant pas tardé
 » à rentrer , crut que c'étoit une mouche vé-
 » ritable , & s'approcha pour la chasser avec
 » la main , il s'aperçut de l'illusion , & dit à
 » *Quintin* : je ne vous en demande pas davan-
 » tage , je vous donne ma fille.

» *Floris*, né à Anvers en 1320, & surnommé
 » le Raphaël de la Flandre , avoit la réputation
 » d'être le plus grand buveur de son siècle.
 » Six des plus déterminés buveurs de Bru-
 » xelles vinrent exprès à Anvers pour lui
 » proposer un défi ; quoique la partie ne fût
 » point égale.... Il accepta bravement ce sin-
 » gulier cartel , soutint le choc avec courage ,
 » & mit cinq des athlètes hors de combat ;
 » le sixième lui tint tête quelques momens
 » de plus , & finit par s'avouer vaincu. *Floris*
 » se leva de table aussi-tôt , passa dans la cour
 » du cabaret , où ses élèves lui tenoient un
 » cheval. Avant de le monter , il voulut
 » témoigner tout le courage qu'il avoit encore ,
 » il vida d'un seul trait un broc de vin en
 » se tenant sur un pied , & sauta légèrement
 » sur son cheval qu'il fit caracoller jusques
 » chez lui.

» Le fameux *Vandick* passant à Courtray ,

» les Chanoines le prièrent de leur peindre un
 » Christ. L'Artiste disposa son tableau , de ma-
 » niere qu'il devoit faire un grand effet de
 » l'endroit élevé , où l'on devoit le mettre ;
 » lorsqu'il vint pour le placer , les Chanoines
 » voyant cet ouvrage de près , le trouverent
 » épouvantable. Vandick fut traité avec le
 » dernier mépris, on l'appella misérable bar-
 » bouilleur, on lui dit que le Christ avoit l'air
 » d'un porte-faix, que les figures ressembloient
 » à des masques, & tous les Chanoines lui
 » tournèrent le dos. Il resta seul avec un Me-
 » nuisier & quelques domestiques, qui crurent
 » beaucoup le consoler , en lui disant d'em-
 » porter son tableau , & en l'assurant que tout
 » ne seroit pas perdu , puisque sa toile pou-
 » voir être employée à faire des paravens.
 » Vandick ne se rebuta point. Il plaça son
 » tableau qui lui fut payé de fort mauvaise
 » grace. Les Chanoines apprirent enfin qu'ils
 » avoient un chef-d'œuvre de Peinture , &
 » crurent devoir à Vandick une espece de
 » réparation ; ils convoquerent un Chapitre
 » où ils arrêterent qu'il falloit écrire à Van-
 » dick , & lui commander deux nouveaux ta-
 » bleaux. Mais cet Artiste leur répondit sèche-
 » ment qu'ils avoient assez de barbouilleurs
 » dans Courtray , que pour lui , il avoit pris
 » la résolution de ne peindre désormais que
 » pour des hommes & non pour des ânes.

Adrien Broor , né à Oudenarde en 1608 ,
 passoit ordinairement sa vie dans les cabarets
 avec la lie du peuple , ne connoissant d'autre

bonheur que celui de fumer sa pipe & de boire de l'eau-de-vie. S'apercevant que ses parens le méprisoient , parce qu'il étoit toujours mal vêtu , il acheta un habit de velours fort propre. Un de ses cousins le voyant si bien mis , le pria d'assister à ses nêces. Broor ne manqua pas de s'y rendre , & comme pendant le repas la compagnie louoit le bon goût & la propreté de l'habit qu'il portoit , il prit un plat rempli de sausse , le répandit entièrement sur lui , & barbouilla de graisse tout son ajustement , en disant qu'il devoit faire bonne chere puisque lui seul étoit invité , & non pas sa personne.

Alexis Grimon , Peintre François , né à Argenteuil , étoit une espece de fou du caractère le plus bizarre & le plus singulier. Il ne voyoit ordinairement que les personnes qui s'enivroient avec lui , & lorsqu'il travailloit , il avoit toujours auprès de lui quatre ou cinq bouteilles d'excellent vin de Bourgogne. Rien n'étoit plus difficile que d'obtenir un tableau de Grimon. » Le Duc d'Orléans , Régent , voulant » avoir des ouvrages de ce Peintre , le manda » au Palais Royal , le fit enfermer dans un » appartement , & ordonna qu'on lui fournît » tout ce qui seroit nécessaire tant pour son » travail que pour sa personne. Grimon pi- » qué de se voir pris comme au trébuchet , » dit qu'il ne savoit rien faire en prison , & » jura très-énergiquement que le premier qui » lui présenteroit une palette , il la lui briserait » sur la tête. L'appartement , où on le tenoit » avec soin , n'étoit qu'au premier étage : il

» se met à la fenêtre , & voit passer un de
 » ses amis qui lui demande à quoi il s'occupe
 » là. — Je n'y fais rien , répond Grimon ,
 » & n'y veux rien faire , c'est pour cela qu'on
 » m'y tient renfermé — Renfermé ! répond
 » l'autre , j'en suis fâché , je t'aurois proposé
 » bouteille. — A ces mots , Grimon ne con-
 » noît plus de danger. — Attends-moi , s'é-
 » crie-t-il , je vais bien les attraper. Aussi-tôt
 » il se jette par la fenêtre , & se casse une
 » cuisse.

Une Dame qui avoit beaucoup de rouge ,
 & dont Rigaud faisoit le portrait , se plaignit
 de ce qu'il n'employoit pas d'assez belles cou-
 leurs , & lui demanda dans quel endroit il les
 achetoit. » Je crois , Madame , répondit le
 » Peintre , que nous nous fournissons chez le
 » même marchand. «

Voici une autre faillie de cet homme céle-
 bre , qui n'est pas rapportée dans ce Recueil ,
 & que nous devons aux Auteurs du *Mercur*
de France. Un homme qui n'avoit d'autre mérite
 que d'être riche , vint un jour chez Rigaud
 pour se faire peindre. Il marchandait sur le
 prix que l'Artiste mettoit alors à ses ouvrages.
 Il offroit même une somme très-modique , &
 ajoutoit que c'étoit assez pour *tirer* un por-
 trait. Monsieur , lui répondit Rigaud avec beau-
 coup de flegme , il n'y a pas là de quoi vous
tirer les oreilles.

Quoique Rigaud eût naturellement l'esprit
 très-galant , il n'a jamais aimé à peindre les
 femmes : » Si je les représente telles qu'elles

» sont , disoit-il , elles ne se trouveront pas
 » assez belles ; si je les flatte , elles ne feront
 » pas ressemblantes. «

Mignard n'aimoit pas non plus à faire des portraits de femmes , quoiqu'il en ait peint un grand nombre : » La plupart des femmes , di-
 » soit-il quelquefois , ne savent ce que c'est que
 » de se faire peindre telles qu'elles sont ; elles
 » desirent de ressembler à l'idée qu'elles se
 » sont formées de la beauté : c'est leur idée
 » qu'elles veulent que l'on copie , & non pas
 » leur visage. «

L'Editeur n'a point omis de citer , à l'article de Michel Ange , le conte que l'on a fait , que ce célèbre Artiste avoit attaché un homme vivant en croix , & l'avoit laissé mourir , pour donner plus de vérité à l'expression d'un Christ qu'il vouloit peindre. On ne répèteroit plus ce conte , si l'on faisoit attention à la différence qui doit se trouver entre l'expression d'un homme qui meurt en désespéré , & celle du Sauveur du monde , qui fait à son pere , avec la plus parfaite résignation , le sacrifice de sa vie.

L'Editeur , dans la vue de faire son Recueil aussi complet qu'il est possible , a fait un article des *Peintres anonymes* , où il a placé les traits & anecdotes des Artistes dont les noms sont ignorés.

Un Peintre Anglois ayant représenté une jolie Quêteuse , tenant un tronc , & voulant faire entendre que ce tronc étoit vuide , imagina de peindre au dessus de l'ouverture une toile d'araignée. Ce trait est d'Hogart.

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Une Demoiselle de trente ans , voulut qu'un Peintre la peignît en Vestale , & de grandeur naturelle. L'ouvrage étant achevé , la Demoiselle trouva que la hauteur de sa taille n'étoit pas tout-à-fait rendue ; & comme elle s'en plaignoit vivement au Peintre , il lui dit : » Ex-
» cusez , Mademoiselle , je vous ai représenté
» plus petite que vous ne l'êtes en effet ,
» parce que je n'ai pas cru que dans le tems
» où nous sommes , il y eût des Vierges aussi
» grandes que vous. «

Des Moines avoient demandé à un Peintre un tableau qui représentât la tentation de Jesus-Christ dans le désert. Celui-ci s'avisa de revêtir satan de l'habillement de ces Moines , qui en firent de violens reproches à l'Artiste. Mais il les appaisa , en leur disant que l'ennemi du salut ne pouvoit mieux s'y prendre , pour tâcher de séduire Jesus-Christ , qu'en se couvrant de l'habit des plus honnêtes gens.

Le Recueil que nous annonçons pourra devenir plus intéressant , si , dans les volumes qui vont suivre , l'Auteur use de plus de critique ; s'il est plus exact à citer les sources où il a puisé ; s'il montre enfin plus d'estime pour son Lecteur , en ne lui présentant que des faits dignes de son attention.

(*Année Littéraire ; Mercure de France ; Affiches & Annonces de Paris.*)



PIECES concernant l'Etablissement fait par le Roi, d'une Commission ou Société & Correspondance de Médecine. A Paris, chez Didot. 1776.

LA Médecine peut être, comme toutes les autres Sciences, soumise à des loix certaines & déterminées; le rapport entre les symptômes des maladies & leurs effets, la marche de ces maladies, l'action des remèdes, sont assujettis à des règles fixes comme tous les autres phénomènes de la nature. C'est par l'observation seule qu'on peut connoître les règles; & si la Médecine paroît n'avoir encore que des principes incertains & chancelans, c'est que les phénomènes y sont plus compliqués, les observations plus difficiles, les véritables observateurs très-rares, & que la nécessité de traiter le malade, les empêche le plus souvent d'observer la maladie. Il y a long-tems qu'on a proposé de former une Société de Médecins occupés de rassembler des observations; c'étoit le vœu de deux Médecins philosophes, qui, dans le siècle dernier, illustrèrent l'Italie, Lancisi, & Baglivi. *Les observations isolées, dit le dernier, sont semblables aux caractères de l'alphabet : chacun à part n'a aucun sens, mais réunis & combinés ensemble, ils formeront le vrai langage de la nature. Ce*

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vœu demeuré jusqu'ici sans exécution, vient d'être rempli en France; par Arrêt du 19 Avril 1776, le Roi a établi une Correspondance générale de Médecine, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre Journal d'Octobre de l'année dernière, *page 266*, & *page 314*, où l'on trouve un précis de l'Arrêt portant établissement de cette Correspondance. La Société a pour chef M. de Laffone, premier Médecin; & M. Vicq d'Azir est chargé des détails de la correspondance & de l'impression des ouvrages de la Société, sous le titre de Correspondant général. C'est lui qui a formé le Recueil que nous annonçons ici, & qui contient l'Arrêt qui établit la nouvelle Société, les réglemens qui lui ont été donnés, la liste de ses membres actuels, & une Dissertation de M. Vicq d'Azir, sur l'objet & l'utilité de cette Correspondance générale.

C'est sur-tout à l'observation, & à la cure des maladies épidémiques, que cet établissement est consacré.

M. Vicq d'Azir trace un plan pour l'observation de ces maladies.

Distinguer le caractère des maladies du Printems, de celui des maladies qui regnent en Automne; reconnoître celles qui sont contagieuses, & celles qui ne sont épidémiques que parce qu'elles ont une cause générale qui agit à la fois sur un grand nombre d'hommes; voir comment, & jusqu'à quel point, les maladies épidémiques se compliquent avec les maladies d'une autre espece, dont différens individus

font attaqués pendant l'épidémie ; observer si les épidémies s'étendent sur les hommes de tous les états, ou ne se répandent que sur quelques classes ; examiner le sol , la température, les eaux, les usages, la maniere de vivre du pays où regne une maladie ; s'instruire de la nourriture, des habitudes, du travail, de l'habitation, des classes d'hommes que l'épidémie a attaquées ; rechercher si dans le choix des alimens de chaque pays, dans leur préparation, dans la matiere des vases dont on se sert pour les conserver & les préparer, dans la maniere de se loger, de s'habiller, de se chauffer, dans celle de traiter les enfans & les femmes grosses, il ne s'est pas glissé des habitudes nuisibles, des préjugés sur lesquels il faille éclairer le peuple, des abus que le Gouvernement doit réformer ; examiner si, dans les épidémies contagieuses, la contagion s'étend à tous ceux qui communiquent avec les malades, ou seulement à ceux qui ont été préparés à la recevoir par les mêmes circonstances ; reconnoître comment la contagion se communique, la nature du virus qui la transmet ; observer la température de chaque année, ses variations, la nature des récoltes, les accidens arrivés aux grains, afin de saisir les rapports qu'il peut y avoir entre tous ces objets, & les maladies de chaque année ; étendre ces observations sur les épidémies qui attaquent les animaux, dont la conservation nécessaire à la reproduction des denrées de premiere nécessité, est, pour ainsi

dire , auffi importante pour l'homme que celle de fa propre existence ; faire fervir ces observations à fe procurer des lumieres fur les épidémies , dont l'efpece humaine eft la victime , & que des obfervations faites immédiatement fur les hommes , n'auroient pu procurer , foit parce que la maniere de vivre des animaux étant plus fimple , & leurs paffions moins fortes , les caufes de leurs maladies font moins compliquées , foit parce qu'il eft permis de tenter fur eux des effais utiles qui feroient criminels , fi des hommes en étoient le fujet.

Tel eft , en peu de mots , le plan tracé par M. de Vicq ; il entre dans des détails importants fur la maniere d'analyfer les eaux , fur celle de faire des observations météorologiques , fur les inftrumens qu'il faut fe procurer ; il indique les ouvrages les plus importants publiés fur les épidémies , & l'on trouve même dans fa Differtation ce qu'ils contiennent d'observations faites en grand , & de vues générales.

L'on peut regarder l'établiffement de la Correfpondance de Médecine comme un des biens les plus durables que la Nation puiffe recevoir du Gouvernement , & l'ouvrage de M. de Vicq , très-digne des lumieres & des talens de cet habile Médecin , comme la meilleure réponfe qu'on puiffe faire à ceux qui , ne connoiffant la Médecine que par la maniere dont elle eft quelquefois pratiquée , ne croient pas que jamais elle puiffe devenir une véritable Science.

La Correspondance générale de Médecine distribuera chaque année un prix sur une question de Médecine. Le prix proposé pour l'année prochaine, a déjà été annoncé dans notre Journal.

(*Journal de Politique & de Littérature; Journal Encyclopédique.*)

A Short History, &c. Courte Histoire des Anglois dans les Indes Orientales. Petit in-8vo. Londres, 1776, chez Almon.

Nous avons déjà annoncé cette Histoire dans notre Journal de Décembre dernier; mais nous ne pûmes alors nous étendre autant que la nature de l'ouvrage l'exigeoit, & nous croyons devoir y revenir aujourd'hui. Nous commencerons par la Préface où l'Auteur expose le sujet de son Livre, & les vues dans lesquelles il l'a composé.

» Le Traité de paix, dit-il, conclu à Paris
 » le dix Février 1763 entre les Rois de la
 » Grande-Bretagne, de France & d'Espagne,
 » a mis la couronne d'Angleterre en possession
 » de la plus vaste étendue de domaines dont
 » il soit fait mention dans notre Histoire.

» Cet accroissement de puissance a produit
 » sous notre Gouvernement un ordre de choses
 » nouveau, & qu'il est important de connaître;
 » depuis la dernière guerre, il s'est

» passé dans le sein de l'Empire Britannique ,
 » des événemens qui ne sont pas communs
 » dans l'histoire du monde.

» Quelques-uns de ces faits paroissent être
 » de nature à entraîner après eux , si l'on n'y
 » remédie , des conséquences très-préjudicia-
 » bles au Gouvernement & au Peuple An-
 » glois. Et comme il faut connoître le mal
 » pour le guérir , le but de cet ouvrage est
 » d'exposer succinctement les dépositions qui
 » constatent l'existence de tous ces faits , &
 » par lesquelles ils se sont découverts à nos
 » yeux. Elles ont été jusqu'à présent cachées
 » dans des ouvrages si volumineux , qu'on
 » peut croire avec raison qu'il n'y a qu'une
 » très-petite partie du public qui ait mis assez
 » de tems & d'attention à les examiner , pour
 » pouvoir en tirer des conséquences justes &
 » satisfaisantes..... Je n'ai rien présenté au Lec-
 » teur dans cet ouvrage , que je ne croie
 » vrai ; & l'évidence des faits que j'y ai rap-
 » portés , est ce que j'y trouve de mieux ;
 » ma conscience ne me reproche pas d'avoir
 » rien dit dans la vue de faire tort à qui que
 » ce soit ; & si j'ai offensé quelqu'un , je
 » puis au moins assurer que ce n'a pas été
 » mon dessein. J'ai raconté les faits , dans les
 » mêmes termes dont se sont servis ceux qui
 » y ont eu la plus grande part ; si quelqu'un
 » d'eux s'apperçoit que je l'ai mal entendu ,
 » ou que j'ai été mal informé sur les faits
 » qui l'intéressent , je suis prêt à revenir sur
 » mes pas dans l'une ou l'autre circonstance ,

» parce que pour soutenir la cause que j'en-
 » treprends , quelle que soit sa foiblesse ou la
 » mienne , je n'ai besoin d'en imposer sur au-
 » cun article.....

» Tous les faits qui se sont passés dans les
 » Indes Orientales , vers l'époque où j'ai com-
 » mencé mes recherches , étant étroitement
 » liés avec les objets de mon travail , je
 » crois à propos , pour la satisfaction de mes
 » Lecteurs , de rendre compte en peu de mots
 » des principales révolutions qui sont arri-
 » vées dans cette partie du monde depuis le
 » commencement de la dernière guerre «.

Ceci amène naturellement l'Introduction qui , comme nous l'avons dit dans notre Journal précédent , embrasse l'espace de tems écoulé depuis l'an 1756 jusqu'à l'an 1763. L'horrible histoire des barbaries exercées par Serajah Dowla contre les Noirs , &c. dépeintes d'une manière si pathétique par le Gouverneur Holwell ; la punition de ce tyran ; l'élévation de Jaffier Ally Khan , fait Nabab en 1757 ; sa déposition en 1760 , par les Anglois , qui mirent à sa place Cossim Ally Khan , son gendre ; la défection de celui-ci , la ligue qu'il forma avec le Nabab Shujah Dowla , la guerre qu'ils firent à la Compagnie , leur défaite , tous ces événemens remplissent l'Introduction , que l'Auteur a terminée au moment où le Major Carnac abdiqua le commandement des troupes de la Compagnie.

Dans le premier Chapitre de l'ouvrage , l'Auteur parle des conventions stipulées dans

le Traité de Paris , entre la France & l'Angleterre , sur leurs possessions respectives dans les Indes Orientales ; des troupes Angloises qui passerent au service de la Compagnie à la fin de la guerre ; de l'esprit de mutinerie répandu dans l'armée , & des punitions infligées aux déserteurs. Sur ce dernier article , nous rapporterons la déposition faite par le Colonel Munro , devant la Chambre des Communes.

» En Avril 1764 , je reçus du Secrétaire
 » d'Etat au Département de la guerre , ordre
 » de repasser en Europe avec les troupes de
 » Sa Majesté , qui n'avoient pas été engagées
 » au service de la Compagnie. Je devois en
 » conséquence n'embarquer au commencement
 » du mois de Mai , sur un vaisseau de Moca ,
 » qui étoit destiné pour l'Europe ; dans l'in-
 » tervalle , arriverent de Bengale deux exprès
 » qui apprirent au Gouverneur & au Con-
 » seil de Bombay , que Shujah Dowla &
 » Cossim Ally Khan étoient entrés dans le
 » Bengale à la tête de soixante mille hom-
 » mes ; que le Major Adams , qui commandoit
 » l'armée , avoit été tué ; que les établisse-
 » mens Anglois de Calcuta étoient dans la
 » plus grande consternation , & les affaires de
 » la Compagnie dans le danger le plus pres-
 » sant ; ils sollicitèrent en conséquence le Gou-
 » verneur & le Conseil de Bombay , de m'en-
 » gager à aller prendre le commandement de
 » l'armée , & à partir aussi-tôt avec les trou-
 » pes de Sa Majesté & toutes celles qu'on
 » pourroit

» pourroit tirer de la Présidence de Bombay.....

» Je trouvai l'armée entiere , tant Euro-
 » péens que Cipayes , dans un état de muti-
 » nerie & de désertion ; ils menaçoient leurs
 » Officiers de les livrer à l'ennemi ; deman-
 » doient une augmentation de paye , vouloient
 » qu'on leur donnât des sommes considérables ,
 » que le Nabab , disoient-ils , leur avoit pro-
 » posées , & refusoient d'obéir à tous les ordres
 » qu'on leur donnoit : quelque tems avant
 » mon arrivée , quatre cens Européens avoient
 » déserté en corps. En voyant cette disposi-
 » tion de l'armée , je me déterminai à employer
 » tous les moyens possibles pour dompter la
 » mutinerie de mes soldats , avant que de son-
 » ger à vaincre les ennemis. Dans cette idée ,
 » je partis de Patna , avec un détachement
 » d'Européens , & quatre pieces d'artillerie de
 » campagne , & je me rendis à Chippera , où
 » une partie de nos troupes étoit cantonnée.
 » Le jour que j'arrivai , ou le lendemain , un
 » bataillon entier de Cipayes partit pour aller
 » se joindre à l'ennemi. J'envoyai aussi-tôt après
 » eux cent Européens , & un bataillon de Ci-
 » payes ; ce détachement les joignit dans la
 » nuit , les trouva endormis , les fit prisonniers
 » & les ramena à Chippera , où j'étois prêt
 » à les recevoir. Je fis prendre dans le nom-
 » bre cinquante des plus mauvais sujets , ceux
 » qu'on pouvoit soupçonner d'avoir entraîné
 » les autres à la désertion , & des cinquante ,
 » j'en choisis vingt-quatre , dont je résolus de
 » faire un exemple. J'ordonnai à leurs propres

» Officiers , aux Noirs , de tenir un Conseil
 » de guerre , & après leur avoir représenté
 » de quel crime odieux le bataillon s'étoit rendu
 » coupable , je leur dis de porter leur sen-
 » tence ; ils trouverent leurs soldats coupables
 » de mutinerie & de désertion , les condam-
 » nerent à mort , & me laisserent le choix du
 » supplice. Immédiatement après la sentence
 » portée contre les vingt-quatre déserteurs ,
 » j'en fis lier quatre à l'embouchure des canons ,
 » & je commandai aux Officiers d'Artillerie ,
 » de se préparer à y mettre le feu. Alors il
 » arriva une chose singuliere ; quatre Gren-
 » diers me représenterent , qu'ayant toujours
 » eu le poste d'honneur , ils avoient le droit
 » de partir les premiers ; je fis retirer les quatre
 » soldats qu'on venoit d'attacher , les Gren-
 » diers prirent leur place , & on mit le feu
 » aux canons ; sur ces entrefaites , les Officiers
 » Européens des bataillons de Cipayes , qui
 » assistoient à l'exécution , vinrent me trouver
 » & me dirent que les Cipayes murmuroient
 » du supplice de leurs compagnons , & ne
 » souffriroient pas qu'on en fit périr davantage
 » de cette maniere. J'ordonnai aux Officiers
 » d'Artillerie , de charger les quatre pieces
 » de campagne... Les Officiers voulurent re-
 » tourner à la tête de leurs bataillons ; je leur
 » commandai de se tenir tranquilles , leur dé-
 » clarant que si quelqu'un d'entr'eux faisoit
 » le moindre mouvement , je ferois tirer sur
 » eux comme sur l'ennemi. Ils se tinrent tran-
 » quilles , & alors je fis lier aux canons par

» force , seize autres déser-teurs , qui eurent le
 » même sort que les premiers ; pour les quatre
 » qui restoient , je les fis transporter aussi-tôt
 » à un autre cantonnement , où il y avoit
 » eu quelque tems auparavant une désertion
 » de Cipayes , & je donnai des ordres positifs
 » à l'Officier qui commandoit dans ce poste ,
 » de les faire périr de la même maniere que
 » leurs compagnons , ce qui fut fait & mit
 » fin à la mutinerie & à la désertion. «

C'est une chose vraiment admirable que la bravoure de ces quatre grenadiers , qui réclament leur ancienne prééminence , pour montrer aux autres l'exemple de périr ; mais ce qu'il y a de plus merveilleux encore , c'est le sang-froid avec lequel le Commandant se rend à l'équité de leur demande.

Dans les Chapitres II , III & suivans , l'Auteur rend compte de la bataille de Buxar , où le Colonel Munro défit Shujah Dowia , & des événemens qui suivirent cette victoire ; le Mogol sollicite la protection des Anglois ; Najim ul Dowla , fils du Soubab Meerjaffier , succede à la dignité de son pere ; sommes immenses que les Anglois extorquent de ce Prince sous le nom de présens ; arrivée du Lord Clive dans l'Inde , nature & étendue de ses pouvoirs ; les Commandans Anglois ont une entrevue avec le Mogol & Shujah ul Dowla. Les Traités conclus alors , procurerent à la Compagnie des avantages immenses , qui sont exposés dans le neuvieme Chapitre.

» Le onze Août 1765 , le Lord Clive &

148 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» le Général Carnac, rendirent une visite au
» Roi, (au Grand-Mogol) pour le prier d'ac-
» corder à la Compagnie, la *Dewanée* (*) des
» Provinces de Bengale, Bahar & Orixas : Sa
» Majesté signa l'acte de concession, & leur don-
» na ce revenu pour toujours. Le 16 Août, la
» Compagnie conclut avec Shujah Dowla un
» traité auquel le Roi mit aussi son sceau.

» Le 19 le Roi reçut une reconnoissance
» passée au nom du Nabab Najim ul Dowla,
» d'un tribut annuel de vingt-six *lacks* (**) de
» roupies, que celui-ci devoit payer au Trésor
» Royal, pour la Soubabie qu'il tenoit dans le
» Bengale. La Compagnie cautionna le Nabab &
» convint de lui payer une somme annuelle
» pour les dépenses de sa maison, à condition
» qu'il ne feroit pour rien dans la perception
» des revenus des Provinces que l'on devoit
» gouverner sous son nom.

» Alors le Roi, par un firman, assigna un *Jag-*
» *heer* (***) au Lord Clive, pendant dix an-
» nées, avec réversion à la Compagnie. Le Gé-
» néral Carnac ayant refusé de recevoir aucun
» présent du Roi, Sa Majesté écrivit au Co-
» mité, qu'elle desiroit qu'on permît au Gé-
» néral de recevoir deux *lacks* qu'elle vou-
» loit lui donner comme un témoignage de sa
» bienveillance.

(*) Surintendance des revenus royaux.

(**) Deux millions six cent mille roupies.

(***) Don, présent de quelque chose que ce soit.

Le 30 Septembre, le Lord Clive écrivit aux Directeurs de la Compagnie, & leur rendit compte de ses succès en ces termes.

» Vos revenus, par le moyen des nouvel-
 » les acquisitions que nous avons faites, n'i-
 » ront pas à moins de deux cens cinquante
 » lacks l'année suivante; ils pourront mon-
 » ter dans la suite à vingt ou trente lacks de
 » plus. La somme accordée au Nabab n'excede
 » pas quarante-deux lacks; le tribut pour le
 » Roi est fixé à vingt-six, & nos dépenses
 » civiles & militaires en tems de paix, n'iront
 » pas au delà de soixante lacks; ainsi il res-
 » tera de profit clair à la Compagnie cent
 » vingt-deux lacks, ou un million six cens
 » cinquante mille neuf cens livres sterling
 » par année.... La somme accordée au Nabab
 » pour le soutien de sa dignité & de son pou-
 » voir, doit être régulièrement payée, ainsi
 » que le tribut; le reste appartient à la Com-
 » pagnie.... En rétablissant Shujah Dowla dans
 » tous ses domaines, nous avons plutôt agi
 » d'après la politique sage qui ne veut pas
 » que la Compagnie étende ses possessions,
 » que dans la vue généreuse de nous attacher
 » ce Prince par les liens de la reconnoissan-
 » ce, quoique tel ait été notre motif appa-
 » rent que le plus grand nombre regarde com-
 » me notre motif réel. Si nous avions eu l'am-
 » bition de garder nos conquêtes, l'expérience
 » nous auroit bientôt détrompés de ce plan;
 » il auroit fallu ajouter à l'état de vos dé-
 » penfes les frais d'une armée considérable &

150 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» d'un plus grand nombre de Commandemens.
 » A un tel éloignement de la Prêdence, on
 » auroit commis une infinité d'abus & d'actes
 » d'oppression qu'il auroit été également impossi-
 » ble de prévenir ou de faire cesser, & qui
 » auroient infailliblement allumé une nouvelle
 » guerre...

» Les Princes de l'Indoftan, considérant les
 » excès auxquels nous nous sommes portés les
 » années dernières, ne se persuaderont pas de
 » si-tôt que nous soyons capables de modéra-
 » tion, & aucun autre motif ne nous les at-
 » chera que la crainte. Ils ne négligeront au-
 » cune occasion de nous détruire qui leur pa-
 » roitra favorable, dussent les conséquences
 » leur en être fatales. Votre jeune Nabab mé-
 » me, si vous le laissez à lui & au petit nom-
 » bre de ses flatteurs, marchera sur les traces
 » de ceux qui l'ont précédé. On ne peut donc
 » avec sûreté lui laisser de pouvoir. Si vous
 » voulez conserver vos possessions & vos avan-
 » tages, il faut garder dans vos mains le com-
 » mandement de l'armée & la perception des
 » revenus. Si vous permettez au Nabab d'a-
 » voir des troupes, il voudra lever de l'ar-
 » gent; si vous lui accordez un trésor sans
 » soldats, il s'en servira d'autant plus sûre-
 » ment pour appeller dans ce pays les Ma-
 » rattes ou d'autres Puissances, qu'il pourra
 » croire que vous ne le soupçonneriez point
 » d'avoir part à cette invasion, & que si elle
 » réussit, il se trouvera rétabli dans toute l'é-
 » tendue de sa souveraineté.... Les arrange-

» mens que nous avons pris à l'égard du Na-
 » bab , l'acquisition que nous avons faite de
 » la *Dewannée* , les termes honorables dans
 » lesquels nous avons conclu la paix avec le
 » Visir de l'Empire , ont établi la dignité &
 » la puissance de la Compagnie sur des bases
 » plus solides que nous ne nous y attendions lors
 » même que nous nous livrions aux vues les
 » plus sanguinaires. Mais tous ces avantages qui
 » établissent notre puissance , ne suffisent pas
 » pour l'assurer. Ce ne sont que des dehors
 » qui nous défendent de nos ennemis natu-
 » rels , les peuples du pays ; nous avons à
 » craindre des ennemis domestiques & plus
 » formidables , le luxe , la corruption , l'ava-
 » rice , la rapacité ; il faut les détruire ou ils
 » nous détruiront ; & nous ne pouvons pas
 » nous flatter que les mêmes causes qui ont
 » préparé la chute des Royaumes les plus
 » puissans , n'aient pas une égale influence
 » sur un état tel que le nôtre. «

Les craintes que le Lord Clive témoigne
 dans cette Lettre , ne se sont trouvées par la suite
 que trop bien fondées ; & pour se convaincre
 que les maux qu'il prévoyoit devoient arriver ,
 il suffit de jeter les yeux sur le tableau que
 l'Auteur nous présente de la puissance des An-
 glois dans l'Inde & de l'abus qu'ils en ont fait.

» Quand le Mogol se trouvoit heureux d'a-
 » cheter l'amitié des Agens de la Compagnie ,
 » en leur cédant les revenus de trois grandes
 » & riches Provinces ; quand le Prince le plus
 » puissant de l'Empire , trouvoit plus avant-

» tageux d'implorer leur clémence que de
» continuer à leur résister à la tête d'une
» puissante armée ; on conçoit aisément avec
» quelle soumission les habitans de la con-
» trée , privés de tous les moyens de résis-
» tance , fléchirent sous le joug que la Com-
» pagnie leur imposa. Ses Agens avoient
» tous les pouvoirs & tous les talens néces-
» saires pour affermir leur autorité & l'exercer
» de la manière la plus convenable à la fin
» générale qu'ils se proposoient ; ce n'étoit pas
» aux vies qu'ils en vouloient , mais aux for-
» tunes. Voilà quel avoit été l'objet de leurs
» victoires , l'objet de leurs négociations , l'ob-
» jet de leurs traités ; & aussi-tôt qu'ils se trou-
» verent déchargés des occupations honorables
» de la guerre & du cabinet , toute leur at-
» tention se tourna vers le trafic , qu'ils com-
» mencèrent avec une certitude du succès ,
» que peut-être aucune société de commer-
» çans n'avoit eue jusqu'alors. Ils étoient à la
» fois Souverains , Législateurs , Soldats &
» Marchands. Comme Souverains , ils pouvoient
» exiger une entière obéissance ; comme Lé-
» gislateurs , ils pouvoient se donner des
» droits exclusifs ; comme Soldats , ils pou-
» voient vendre & acheter par force.... Ils
» n'avoient rien de plus à faire que de porter
» leurs spéculations sur des denrées de telle
» nécessité qu'il fût impossible aux habitans
» du pays de s'en passer , & ils étoient sûrs
» de s'approprier toutes leurs richesses. Ils
» choisirent pour articles de leur commerce ,

» le sel , le bétel , & le tabac , & ils furent
 » rassembler dans leurs mains la plus grande
 » partie , pour ne pas dire la totalité , de
 » ces différens objets.... Peu de semaines
 » après qu'ils furent devenus maîtres de la
 » contrée , leurs Agens se trouverent distribués
 » dans leurs différens postes , où ils donnoient
 » d'une main aux naturels du pays les denrées
 » dont ceux-ci avoient besoin , & emportoient de
 » l'autre leur argent & leurs biens qui alloient
 » grossir la masse commune. Plusieurs Agens
 » de la Compagnie avoient entrepris ce genre
 » de commerce , avant que l'administra-
 » tion de ces Provinces eût été entièrement
 » enlevée à leurs maîtres légitimes ; mais alors
 » ils n'étoient pas si ouvertement autorisés dans
 » leurs pillages ; on pouvoit les comparer à des
 » maraudeurs échappés du corps d'une armée & ,
 » prenant au hasard ce qu'ils peuvent empor-
 » ter , non sans crainte d'être reconnus &
 » punis. Mais par la nouvelle révolution , la
 » Compagnie se trouvoit affranchie de toute
 » espece de gêne ; les Gouverneurs & les
 » Membres du Conseil avoient le pouvoir en
 » main , ils étoient Rois & Princes , & ceux
 » à qui ils donnoient le droit & la commis-
 » sion de vendre à leurs sujets du sel , du
 » bétel , & du tabac , pouvoient être confi-
 » dérés comme un corps de troupes régulier ;
 » répandu sur toute la surface du pays , sans
 » autre restriction à leurs pouvoirs que de ne
 » pas molester les employés de la Compagnie ;
 » on leur défendoit , à la vérité d'agir en

» vertu d'aucun pouvoir judiciaire, ou de se
 » mêler des affaires du Gouvernement ; mais
 » ils n'en avoient jamais l'occasion , car la
 » seule vue d'un Anglois inspiroit plus de
 » terreur & d'obéissance aux naturels du pays ,
 » que l'interposition de l'autorité d'aucun Ma-
 » gistrat civil ou du Nabab lui-même qui,
 » au su de tout le monde , ne devoit la place
 » brillante qu'il occupoit qu'à la faveur de
 » la Compagnie Angloise. Il avoit semblé plus
 » expédient à la Compagnie de laisser perce-
 » voir les revenus publics par les naturels
 » du pays , au nom du Nabab, que de faire
 » cette perception par elle-même. Les Fran-
 » çois , les Hollandois & les autres Européens
 » établis dans ces contrées , auroient crié en
 » Europe contre les Anglois , si ces derniers s'é-
 » toient fait payer tribut directement par les In-
 » diens ; on évitoit ces clameurs en conservant
 » un fantôme de Nabab , & on prévenoit en
 » même temps les inconvéniens qu'on auroit
 » eu à craindre en foulant ouvertement les
 » peuples de deux manieres à la fois , par
 » des exactions & des monopoles ”.

On trouve ensuite un état des sommes que
 la Compagnie a reçues dans l'espace de dix ans ,
 soit tributs , soit présens , soit gains de com-
 merce , & qui se montent à vingt-quatre mil-
 lions six cens quarante mille six cens vingt &
 une livres sterling : *Nous voyons par-là , ob-
 serve notre Auteur , quel usage la Compagnie &
 ses Agens ont fait de leur pouvoir ; & quels ta-
 lens ils ont déployés , comme hommes d'Etat , &
 comme soldats.*

Le reste de l'ouvrage n'est , en partie , qu'un récit affligeant des horreurs qu'a produites dans l'Inde cet esprit d'ambition & d'avarice insatiable dont les Agens de la Compagnie étoient animés ; les Anglois , dans leur patrie , s'écrie un Journaliste de Londres , craignent de lire ce que les Anglois ont osé faire hors de chez eux ! Les passages suivans prouveront si cette exclamation est fondée.

» Les Anglois vendirent d'abord aux In-
 » diens pour de l'argent , leur sel , leur bétel
 » & leur tabac ; quand l'argent manqua aux
 » acheteurs , il fallut qu'ils livraissent leurs biens
 » en échange des marchandises ; & quand ils
 » eurent ainsi sacrifiés une partie de ce qu'ils
 » possédoient , ils se trouverent dans l'affreuse
 » alternative ou de sacrifier le reste , ou de
 » manquer des denrées qui leur étoient né-
 » cessaires..... Ceux qui travailloient à des
 » ouvrages dont les Anglois avoient besoin ,
 » étoient pressés de tous côtés , par leur pro-
 » pre misere , & par les gens que la Compagnie
 » employoit pour lui procurer ses retours ,
 » c'est-à-dire , les marchandises de l'Inde qu'elle
 » transportoit en Europe. Ces commissionnaires
 » vexoient si étrangement les ouvriers Indiens ,
 » qu'on vit plusieurs de ces malheureux qui
 » faisoient des étoffes de soye , se couper les
 » pouces , pour se mettre hors d'état de con-
 » tinuer leur métier , & se délivrer ainsi de
 » leurs persécuteurs.

» Quand les denrées qu'on avoit à vendre
 » étoient d'un usage universel , comme le sel ,

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» par exemple, alors les Collecteurs des taxes fai-
 » soient leur perception avec une rigueur ex-
 » traordinaire. Il falloit qu'on eût levé le tribut
 » pour le Roi , la somme destinée au Nabab , &
 » les revenus de la Compagnie tels qu'ils étoient
 » fixés , avant que les Agens de son commerce
 » dans les terres, vinssent exercer leurs mono-
 » poles sur le peuple.... Heureux encore les
 » Indiens s'ils n'avoient éprouvé que ces vexa-
 » tions ! Mais l'ardeur de l'ambition pour
 » le pouvoir est sans bornes, comme celle de
 » l'avarice pour les richesses; & ces deux
 » passions concouroient à écraser les naturels
 » du pays. Leurs biens ne venoient pas en-
 » core dans les mains de leurs tyrans aussi
 » vite que quelques uns d'entre-eux l'auroient
 » voulu pour achever leurs fortunes & retour-
 » ner en Angleterre; les produits des mono-
 » poles sur le sel , &c. ne remplissoient pas
 » encore les désirs insatiables de la cupidité.....
 » Il restoit un coup à frapper : les Indiens
 » pouvoient vivre avec peu de sel , mais
 » ils ne pouvoient vivre sans nourriture.
 » Quelques Agens de la Compagnie s'aperçu-
 » rent qu'ils étoient dans une situation favo-
 » rable pour amasser des magasins de riz; ils
 » en amassèrent. Ils savoient que les Gentils
 » aimeroient mieux mourir que de violer les
 » préceptes de leur religion en mangeant de
 » la chair , & qu'il faudroit par conséquent qu'ils
 » donnassent ce qu'ils avoient , ou qu'ils mou-
 » russent.... Ceux qui cultivoient les terres ,
 » voyant que la moisson n'étoit pas pour

» eux, se découragerent ; la cherté devint
 » extrême , & le monopole plus facile. Le
 » peuple fut réduit à manger de racines ;
 » cette nourriture à laquelle il n'étoit pas ac-
 » coutumé , occasionna des maladies. Les riches
 » Tenanciers haussèrent le prix de leurs den-
 » rées ; des milliers d'hommes périrent. Quel-
 » ques cantons furent parsemés de cadavres ,
 » que les infortunés qui languissoient encore
 » n'eurent pas la force d'ensevelir ; une peste
 » affreuse se joignit à la famine , & ces deux
 » fléaux en s'unissant redoublèrent leurs ra-
 » vages. Alors ceux que le désespoir n'avoit
 » pas encore précipités dans le tombeau , ap-
 » pellerent la rage à leur secours , & la crainte
 » fit tomber ces cruelles barrières que la puis-
 » sance avoit élevées entre l'avarice & le
 » besoin.

L'Auteur , à la fin de son ouvrage , suppose
 que le projet de Sully & de l'Abbé de Saint-
 Pierre est exécuté , que les divers Etats de
 l'Europe sont réunis par une confédération
 générale , & que les Rois & les Chefs des
 Républiques forment un Conseil souverain qui
 juge en dernier ressort les Peuples & les Tê-
 tes couronnées. Il introduit dans cette auguste
 Assemblée les Députés du peuple de l'Inde ,
 qui viennent demander justice contre le peu-
 ple Anglois ; l'exposition qu'il leur fait faire de
 leurs griefs étoit peut-être susceptible de plus
 de chaleur , d'éloquence & de grands mou-
 vemens , mais cela n'empêche pas que l'idée ne

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
soit très-belle ; & c'est bien dommage que ce
ne soit qu'une belle idée. (*)
(*Critical Review ; Monthly Review.*)

CAIUS-MARCIUS CORIOLAN, ou le danger
d'offenser un Grand-Homme , Tragédie ;
par M. GUDIN DE LA BRENELLE-
RIE ; représentée pour la première fois ,
sur le Théâtre de la Comédie Française
aux Thuilleries , le 14 Août 1776. A
Paris , chez Ruault , Libraire , rue de la
Harpe. In-8vo. de 144 pages. Prix 1 li-
vre 16 sols.

EN annonçant la première représentation
du *Coriolan* de M. Gudin (**) nous avons ob-

(*) M. Boltz a donné en 1772 un ouvrage qui a beau-
coup de rapport avec celui que l'on vient de faire con-
noître ; il a pour titre : *Etat civil , politique & com-
merçant du Bengale , ou Histoire des Conquêtes & de
l'Administration de la Compagnie Angloise dans ce pays.*
Nous en avons rendu compte au mois de Mai 1775 ,
d'après la traduction Française publiée par M. de Meu-
nier. En comparant les deux Ouvrages , on voit que M.
Boltz & l'Auteur de *l'Histoire des Anglois dans les In-
des Orientales* , sont d'accord sur les vexations exercées
dans l'Inde par les Agens de la Compagnie Angloise.

(**) Journal d'Octobre 1776, pag. 281.

servé que de dix ou douze Pieces qui portoient le même titre , aucune n'avoit réussi. Ce sujet est véritablement ingrat , & nous doutons qu'on puisse en faire jamais une bien bonne Tragédie. Crébillon ne le croyoit pas. Un jeune Auteur qui lui avoit donné à lire une Tragédie de Coriolan , étant venu retirer son manuscrit , Crébillon le lui rendit sans autre compliment , le reconduisit , & dit en rentrant à la compagnie qui étoit chez lui : *Si le sujet étoit bon croit-il que nous le lui aurions laissé ?* Ce Tragique célèbre disoit encore pour démontrer la difficulté de traiter le sujet de Coriolan : *Tout ce qui précède la Scene si connue que chaque Spectateur attend , ne peut que paroître long au Spectateur impatient ; & tout ce qui suit le triomphe de la nature sur la vengeance & l'héroïsme , est de trop.* Sans doute , si M. Gudin eût entendu prononcer cet oracle , il n'eût pas employé beaucoup de talent à succomber , comme ses prédécesseurs , sous les obstacles qu'il a voulu surmonter.

La Tragédie de M. Gudin est simple , sans épisode , sans amour , sans confident. La Scene se passe sous les murs de Rome , & dans le camp de Coriolan , qui a fait tant de conquêtes sur les Romains , qu'il ne leur reste plus que leur Ville , qui même est hors d'état de se défendre. Tullus , autrefois Général des Volscques , est jaloux de ce guerrier , qu'il voit près de lui enlever encore la gloire de cette dernière conquête. Dans les autres Tragédies , il n'est jaloux que par caractère , & non par

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

un motif particulier ; il y est peint comme un homme lâche & méchant ; mais dans celle-ci , sa jalousie est motivée , c'est un homme noble & fier qui refuse de faire assassiner son rival en gloire.

Combattre , *dit-il* , est ma science , & je ne prétends pas
M'avilir aujourd'hui par des assassins.

Le développement de ce caractère , de l'état où Rome est réduite , & des intrigues que forment les Romains pour engager Tullus à leur livrer Coriolan , fait l'exposition de la Piece. Coriolan paroît ; il apprend à Tullus que les premiers du Sénat viennent dans son camp implorer sa clémence ; il fait ranger autour de lui les Chefs des Volques , & les invite à partager avec lui le plaisir de voir les Romains humiliés. Les Sénateurs arrivent ; Coriolan reconnoît à leur tête son ami le plus cher : son ami lui parle avec chaleur pour Rome , mais sans humilier ses concitoyens :

Pour triompher de Rome , *dit-il* , il fallut un Romain. Après lui avoir répondu avec beaucoup de force , Coriolan congédie les Sénateurs , & ordonne qu'on les reconduise jusqu'à Rome ; il retient seulement Minutius , c'est le nom de son ami ; il vole dans ses bras & s'écrie :

Depuis l'instant affreux où Rome m'a banni ,
Je n'eus point le plaisir d'embrasser un ami.

C'est alors qu'il ouvre son ame , qu'il ra-

conte tous les maux de l'exil, les chagrins qui l'ont suivi chez les Volsques, les hauteurs, la jalousie des Chefs, sur-tout le désespoir qu'il éprouve d'être loin de ses amis, de ses enfans, de sa femme, de sa mere; tout ce qu'il apprend, déchire son ame. Le Sénat a déclaré qu'il ne pouvoit être l'époux d'une citoyenne, & que Volumnie étoit libre de disposer de sa main. On n'a pas voulu lui renvoyer ses fils à qui il inspireroit sa haine contre Rome; sa mere est honteuse d'avoir donné le jour à un ennemi des Romains. Chaque mot est pour lui comme un coup de poignard, & sa colere égale sa douleur.

On vient lui dire que les Prêtres de Rome arrivent & demandant audience. Il consent à les voir, mais pour leur ôter l'espérance de le fléchir.

ACTE II. Tandis qu'il leur donne audience aux barrières du camp, son ami s'entretient avec Tullus. Il veut l'engager à livrer Coriolan aux Romains. Tullus y consent; mais comme ce guerrier est adoré des soldats qui prendroient sa défense, il ne peut être livré qu'à la faveur d'une sortie que feront les assiégés, & dans laquelle les Chefs des Volsques, qui le haïssent, le feront *avec art* tomber entre leurs mains. Coriolan qui a prévu & qui brave les complots des Romains, ne les perd pourtant point de vue. Il interrompt cet entretien & demande à Tullus :

A quel Prix les Romains ont-ils taxé ma tête ?

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Tullus répond qu'il hait les Romains. Je le crois, répart Coriolan, cependant que mon ordre s'observe.

Que vous & Curion me suiviez aux combats,
Et tous deux de mes yeux ne vous écartez pas.

Il enchaîne ainsi auprès de lui ces deux Chefs des Volſques dont il ſe méfie. Il dit à ſon ami de retourner à Rome où il va lui-même bientôt ſ'ouvrir un chemin. Mais, lui demande cet ami, rien ne peut donc te fléchir ? Si ta mere venoit ? . . . Je ne la verrois pas, répond-il ; & craignant qu'elle ne vienne, il prie Minutius d'aller la retenir dans Rome, de rafſembler dans ſa maiſon auprès d'elle, ſa femme & ſes enfans, & de ſ'y trouver lui-même avec eux dans le moment où maître de Rome, il pourra les rejoindre, les embraffer & oublier dans leurs bras tous les maux qu'il a ſoufferts. A l'inſtant on lui annonce ſa mere. Courez tous, s'écrie-t-il, au devant de ſes pas, éloignez-là. . . Il n'eſt plus tems, elle paroît, & ſon fils prend la fuite. Suivez-le, dit Minutius à Veturie,

Puiſqu'il n'oſe vous voir, il eſt déjà vaincu.

Mais comme elle eſt près de quitter la Scene, Tullus l'arrête par ordre de Coriolan qui, prévoyant qu'elle voudra retourner à Rome pour ſ'y enſevelir ſous ſes ruines, a défendu qu'on la laiſſât ſortir du camp. Minutius reſte ſeul avec elle, lui développe le deſſein qu'il a

formé non d'affaſſiner Coriolan , comme quelques Sénateurs le vouloient , mais de l'enlever aux Volſques , de le rendre aux Romains , de les faire rougir d'avoir opprimé un grand homme , & de les engager à lui rendre ſes droits.

A C T E III. Minutius rend compte à Tullus des meſures qu'il a priſes pour ſe rendre maître de Coriolan , ſi ce fier ennemi de Rome s'obſtine à la prendre d'affaut. Veturie , qui n'a pu encore le voir , vient prier Tullus de la conduire vers lui , & l'appercevant enfin au milieu des Chefs & des ſoldats à qui il donne ſes ordres pour l'affaut , elle accourt éperdue , s'élance ſur lui , ſaiſit ſes armes & l'arrête. Elle invoque la mort , elle jure de ſ'attacher à ſes pas & de le ſuivre par-tout. Alors il ordonne à Tullus de faire écarter les Volſques qui l'entourent , & ſeul avec ſa mere il juſtifie ſon reſſentiment contre le peuple Romain qui l'a banni , ſa haine contre les Tribuns qui ont ſoulevé ce peuple contre lui , & ſon mépris pour un foible Sénat qui l'a ſouffert. Tous les grands traits de l'Histoire de Rome , juſqu'à ce moment , trouvent leur place dans ce diſcours éloquent fait par un homme emporté qui va au-delà du vrai. Sa mere fait l'éloge de Rome avec la même ardeur , mais elle ne peut le fléchir.

C O R I O L A N .

Souffrez que votre fils
Enchaîne à vos genoux vos cruels ennemis ;

164 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Que les destins de Rome & le mien s'accomplissent ?
De mes retardemens tous mes soldats frémissent.
Il faut...

V E T U R I E.

Demeure.

C O R I O L A N.

O Ciel !

V E T U R I E.

Arrête.

C O R I O L A N.

Je ne puis.

V E T U R I E.

Arrête, ou dans l'instant te renonçant pour fils,
Maudissant tes desseins, ton courage, tes armes ;
Contre un enfant pervers qui méprise mes larmes,
Mes cris désespérés invoqueront les Dieux.

C O R I O L A N.

Quoi ! vous ! quoi ! vous pourriez !...

V E T U R I E.

Mon fils ! ah ! malheureux !
Aux Dieux quand tu naquis mes mains te présenterent,
Mes prières pour toi, mes vœux leur demanderent
Une vertu sévère, un courage indompté,
L'amour de la justice & de la liberté,
Sur-tout pour tes desseins des succès favorables ;

Je ne présumois pas qu'ils seroient si coupables ;
 Tu trompes tous mes vœux : je les révoque tous.
 Du ciel que tu trahis j'invoque le courroux.
 O Dieux qui m'entendez , secondez une mere ;
 Qu'au pied de nos remparts écrasé du tonnere...

C O R I O L A N.

O Ciel ! n'achevez pas ces exécrables vœux ,
 Ces imprécations contre un fils malheureux ,
 Qui ne se connoît plus...

V E T U R I E.

Prends pitié de mes larmes.

C O R I O L A N.

Souffrez...

V E T U R I E.

Mon fils !

C O R I O L A N.

O Ciel !

V E T U R I E.

Promets-moi que tes armes...

C O R I O L A N.

Je ne puis rien promettre en l'état où je suis,

V E T U R I E.

Mon fils, au nom des Dieux...

166 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

C O R I O L A N *veut sortir.*

Permettez....

V E T U R I E.

Je te suis.

On sent que ce Dialogue soutenu du jeu pathétique des Acteurs, a dû produire de l'effet. Minutius, l'Envoyé de Rome & l'ami de Coriolan, paroît au moment où cet implacable Romain veut échapper à sa mere; il se joint à elle pour le fléchir. Coriolan le prenant pour Juge, lui demande ce qu'il feroit, s'il avoit reçu le même outrage. Minutius répond qu'il pardonneroit à ses concitoyens, ou que si la vie lui paroïssoit insupportable sans la vengeance, il n'hésiteroit pas à trancher lui-même ses jours.

C O R I O L A N.

Barbare, je t'entends : ma fatale existence,
Odieuse aux Romains, te révolte & t'offense.
Oui, je les trancherai ces jours infortunés,
Ces jours par mon ami maudits & condamnés;
Ces jours affreux pour moi : cent fois de mon *épée*
Contre mon propre sein la pointe fut *ournée*.
Cent fois prêt à frapper, l'espoir de me venger...
Que dis-je? malheureux ! la crainte d'affliger,
De déchirer le cœur d'une mere que j'aime,
D'accabler de douleur ma famille & toi-même,
M'a forcé, malgré moi, de respecter mon sort :
Et quand je vis pour vous, vous demandez ma mort!
Votre férocité, tigres, sera contente.

Je veux vous satisfaire. Oui, dans Rome sanglante,
 Sur les débris des murs par mes mains renversés,
 Sur vos guerriers mourans, sur leurs corps entassés;
 Maudissant & vos loix, & vous & votre *rage*,
 Et votre liberté pire que l'esclavage,
 Et la vaine amitié qui m'avoit trop séduit,
 Et la vertu qu'on vante, & qui toujours me nuit,
 Et ces injustes Dieux, qui m'ont donné la vie;
 Ma main, ma propre main par *la rage* affermie,
 Prompte à trancher des jours dans l'horreur consumés,
 Déchirera ce cœur qui vous a trop aimés.

Ce morceau qui termine le troisieme acte
 a paru plein d'une véritable chaleur, & d'un
 ton vraiment tragique.

ACTE IV. Coriolan rentre sur la scene dans
 cet état d'accablement qui succede aux grands
 accès de colere.

Son esprit incertain ne forme plus de vœux.

Il ne peut se résoudre à perdre ni à sau-
 ver Rome : il aime sa femme, il chérit ses enfans,
 il regrette ses amis dont il faudra qu'il soit
 le meurtrier, s'il veut entrer dans cette ville
 ingrate dont ils sont les défenseurs.

Tullus vient lui demander au nom de son
 armée, pourquoi il differe l'assaut *par lui-même*
hâté ; il avoue l'embarras où il se trouve, &
 demande conseil : Tullus le révolte en lui
 disant qu'on avoit bien prévu qu'après avoir
 trahi Rome il trahiroit les Volsques ; il sort
 en annonçant qu'il remplira leurs desseins,
 mais qu'il doit auparavant éclaircir les com-
 plots qu'on a formés contre lui, & qu'il a trop

168 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

dédaignés. A peine est-il hors du Théâtre que Véturie en apprenant de Tullus que son fils va attaquer Rome, s'abandonne à son désespoir, & se détermine à s'immoler elle-même avant de voir détruire sa patrie. Elle fait observer à Minutius qu'il est un moyen plus sûr de venger Rome, que celui dont il s'occupe.

Eh ! que sert la pitié dans ce jour trop horrible,
En a-t-il eu pour moi ? --- Malheureuse ! ---

.
 Il est tems de mourir. --- Et vous quand cette main
 Trop foible pour s'armer, pour déchirer *son sein*,
 Aura tranché mes jours, *méprisés par sa rage* ;
 Jetez, Seigneur, jetez mon corps sur son passage :
 Offrez-le tout sanglant à ses yeux effrayés :
 Pour monter à nos murs qu'il le foule à ses pieds.

.
 Prenez ce glaive, & lorsque le perfide
Fixera de ses yeux mon corps pâle & livide ;
 Osez sauver l'Etat, osez percer *son sein* ;
 Et vengeur de nos loix, périssez en Romain.

Minutius détache un glaive d'un des trophées qui décorent la Scene, & que Coriolan a enlevés aux Romains, & dit à Veturie :

Je connois mon devoir, je prévenirai ces crimes,
 Ou de Rome tous trois nous serons les victimes.

Dans l'instant qu'elle va se frapper, Coriolan revient ; il ordonne qu'on arrête Tullus & son ingrat ami dont il a éclairci tous les complots. En avançant, il apperçoit sa mere le poignard à la main, il jette un cri d'effroi & court à elle pour la désarmer : n'approche pas, lui crie-t-elle.

Pour

Pour m'arracher ce fer, si tu fais un seul pas,
Je m'immole à tes yeux.

Il s'arrête les bras tendus vers elle, & dans l'attitude d'un homme qui veut & n'ose avancer. Veturie pour obtenir la grace de Rome, fait un dernier effort & se jette aux pieds de son fils en lui disant :

Voi ta mere à tes pieds le poignard dans le sein ;
Sois mon libérateur ou sois mon assassin :
Choisis.

Son choix est fait, & vaincu par son amour pour elle, il s'écrie enfin : Rome, Rome est sauvée. Avant d'y retourner, il veut déposer son rang en présence des chefs de l'armée ; il ordonne qu'on les assemble. C'est moins eux qu'il a à redouter que les soldats, qui, lui dit-on, ne souffriront pas qu'il les quitte : il sort pour aller appaiser leurs esprits révoltés ; & Veturie fort effrayée du péril de son fils.

ACTE V. Tullus indigné contre l'armée qui s'oppose au départ de Coriolan, parce qu'elle craint d'avoir à combattre contre lui, si elle le laisse retourner à Rome, a changé de projet ; & au lieu de le livrer aux Romains, il se propose de le faire arrêter par quelques Volsques qui ne partagent pas l'effroi général, de l'envoyer prisonnier au Sénat d'Antium & de marcher à Rome. C'est en vain que Veturie vient lui rappeler qu'il a promis de rendre son fils aux Romains, la réponse

170 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

qu'elle en reçoit augmente ses alarmes. Tandis qu'elle gémit sur le sort de Rome & sur celui de Coriolan , elle voit ce héros s'avancer vers elle , suivi des Volsques qui voudroient le retenir ; il leur montre sa mere à qui sa persévérance auroit coûté la vie ; il remet son rang & sa puissance à Tullus , & le prie d'engager le Sénat d'Antium à rendre la paix aux Romains : Tullus lui répond que :

Les Volsques si long-temps ne les ont pas vaincus
Pour laisser relever ces tyrans abattus.

Et il commande à ses troupes de retourner à leurs drapeaux pour marcher avec lui à la conquête de Rome.

Ah ! barbare , avant toi , j'y porterai mes pas ,

lui repart Coriolan en sortant du théâtre. Veturie veut le suivre ; on l'arrête , & son ame est en proie aux plus vives alarmes. Mais un combat s'engage dans le camp même des Volsques , & Veturie apperçoit parmi eux l'aigle du peuple Romain. Minutius court à elle , il lui apprend que craignant pour les jours de Coriolan il étoit allé chercher du secours à Rome , qu'il étoit revenu dans le camp au moment même où Tullus ayant voulu arrêter Coriolan , expiroit sous ses coups & que des légions Romaines ont mis les ennemis en fuite. Veturie inquiète & tremblante demande pourquoi le vainqueur ne paroît pas encore aux regards de sa mere.

JANVIER, 1777. 171

MINUTIUS.

Les Dieux ont disposé des jours de ce grand homme.

VETURIE.

Ah j'ai perdu mon fils !

MINUTIUS.

Vous avez sauvé Rome.

Tels sont le plan & la marche de cette Tragédie , dont les défauts sont ceux du sujet même , disent les Rédacteurs de la *Gazette universelle de Littérature* , mais dont les beautés n'appartiennent qu'à M. Gudin.

Les Rédacteurs du *Journal Encyclopédique* reprochent à M. Gudin quelques anacronismes dans les déclamations de Coriolan contre Rome ; ils observent encore , que les seuls Tribuns étoient les ennemis de Marcius , dont l'orgueil extrême les avoit révoltés ; que le Sénat avoit fait tous ses efforts pour le défendre contre ces Tribuns ; & cependant , disent les Journalistes , Coriolan confond toute la République dans ses projets de vengeance. Il ne pouvoit avoir oublié qu'après le discours qu'il fit pour se justifier dans l'assemblée du peuple contre les imputations de tyrannie dont les Tribuns le chargeoient , les plus considérables des Citoyens s'étoient écriés qu'il falloit l'absoudre.... C'est du moins ce qu'auroient dû lui rappeler & les Sénateurs

172 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'on lui députe, & sa mere, & c'est ce qu'ils ne font point dans la Piece de M. Gudin, qui offrira à la lecture des beautés de détail, mais qui au Théâtre manquoit de ce mouvement & de cette chaleur qui entraînent le Spectateur, & sans lesquels il demeure froid, quoique ses oreilles soient frappées par de beaux vers. Il seroit injuste de juger M. Gudin sur cet ouvrage, disent encore les Journalistes, Ouvrage dont les beautés font desirer que l'Auteur saisisse une Fable dont l'intérêt puisse s'augmenter dans sa marche, & ne pas toujours rester le même, comme dans *Coriolan*.

Le Rédacteur des *Affiches & Annonces* de Paris ne juge pas aussi favorablement des talens de M. Gudin. Il lui reproche une seconde action qui commence au cinquième acte, qui n'a presque aucun intérêt, & qui ne tient que par un fil à la premiere. A l'égard du style, il est, selon le Rédacteur des *Annonces*, incorrect, lâche, vague & sur-tout très-commun.

Mais la critique la plus sévere qui ait été faite du *Coriolan* de M. Gudin, est celle qu'on lit dans l'*Année Littéraire*. Les Rédacteurs de ce Journal rangent d'abord l'Auteur dans la classe de ceux qui, absolument dépourvus de vigueur & de force, nous offrent une suite de dialogues sans action, sans intérêt, sans caracteres, écrits d'un style foible & mesquin. Pour justifier ce qu'ils avancent, les Journalistes emploient environ quarante pages à examiner le plan, les caracteres & le style de la Piece. Nous

nous croyons dispensés de faire connoître les détails dans lesquels entrent les critiques à l'égard du plan & des caracteres, parce que les Rédacteurs des autres Ouvrages périodiques, dont on a réuni les jugemens, laissent assez appercevoir qu'ils sont, à peu de chose près, d'accord sur ces deux points, avec les Auteurs de l'*Année Littéraire*. Mais ceux-ci s'attachent à démontrer que toute la Piece de M. Gudin est écrite d'un style foible, dur, incorrect; & les autres Journalistes, à l'exception d'un seul, donnent des éloges au Poëte sur la maniere dont sa Piece est versifiée. Nous nous trouvons dans l'obligation de rapporter les remarques critiques où MM. l'Abbé Grosier & Freron, relevent les fautes qu'ils ont observées dans plusieurs passages de *Coriolan*. Voici le premier : c'est Tullus qui parle.

Autrefois l'Italie admiroit ma vaillance,
On vantoit mes exploits, on louoit ma prudence;
 Et ces Romains si fiers *m'avoient pour vainqueur.*
 Ce fatal *Marcus* parut pour mon malheur.
 O jour ! O souvenir *mortel à ma pensée !*
 Par lui, dans un moment, ma gloire est éclipée,
 Mes lauriers sont flétris sur mon front *pâlissant,*
 Accablé de ma honte & d'horreur *frémissant,*
 Je fuis, je me renferme aux murs de Coriole,
Plus prompt que les éclairs, sur mes pas il y vole ;
 Il franchit les remparts, *il confond ma fureur*
 Ces affronts redoublés, ce fatal souvenir,
 De mon esprit jaloux ne peuvent se bannir ;
Ils sont toujours présens, sa vie est mon supplice ;
 Ma haine quelquefois souhaite qu'il périsse,
Il le faut avouer, & lorsque je me plains, &c.

Il faut l'avouer , disent les Journalistes , voilà des vers bien plats & bien chétifs.

On vantoit mes exploits , on louoit ma prudence.

Vers de remplissage. *Prudence* n'est là que pour rimer , ce n'est pas le mot propre. *M'a-vouoient pour vainqueur* est dur & d'autant plus foible , que le premier hémistiche faisoit attendre une expression forte & vigoureuse. *Mortel à ma pensée*, c'est-à-dire *qui tue ma pensée* , quel galimathias ! Qu'est-ce qu'un *front pâlisant* qui amène cette rime ridicule d'*horreur frémissant* ? Remarquez que ces sept premiers vers marchent un à un , & que le sens finit toujours au bout de la ligne. *Plus prompt que les éclairs* , phrase commune , qui n'est ici qu'une cheville. *Il confond ma fureur* , expression louche & impropre. *Ils sont toujours présents* , redondance , pléonafme. *Il le faut avouer* , cheville.

Voici quelques traits du Discours de l'Ambassadeur Romain , qui vient demander la paix :

Si de quelque étranger *les troupes triomphantes*
 Disperfant comme toi *nos légions sanglantes* ,
 Assiégeoient nos remparts *dégarnis de soldats* ,
 Sois certain qu'à ses pieds nous ne fléchirions pas ;
 Le peuple , le Sénat , nos enfans & nos femmes ,
 Se vouant au trépas , & mettant Rome en flammes ,
 Sous nos toits embrasés , sous nos murs écroulans ,
 Combattoient leur vainqueur à leurs derniers momens...
 Auprès d'un de ses fils , qu'aveugle la colère ,
 Rome ne rougit point d'employer la prière ,

Elle veut aujourd'hui réunir ses enfans.

Nous avons mérité tes fiers ressentimens :

Si ce peuple égaré fut injuste & féroce ,

Ton ame altiere est noble , elle n'est point atroce.

Que dites-vous , demandent les Critiques , de ces troupes triomphantes , qui dispersent des légions sanglantes ; de ces ramparts dégarnis de soldats ; de ces murs écroulans ? Dit-on fléchir aux pieds de quelqu'un , mettre une Ville en flammes ? Que signifie ce vers.

Elle veut aujourd'hui réunir ses enfans ?

L'Auteur entend-il que Rome veut que Coriolan rentre dans son sein , ou bien qu'elle veut faire cesser les divisions du Sénat & du Peuple : dans le premier cas , l'expression est vicieuse ; dans le second , la pensée est isolée , & n'a de rapport ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit. La construction des deux derniers vers est sur-tout remarquable ; ils sont composés chacun d'un substantif chargé de trois épithetes : dans le premier , on voit un peuple égaré , injuste , féroce ; dans le second , une ame altiere , noble & non atroce ; quelle pauvre & stérile abondance ! Dans une scene de bravade , entre Coriolan & Tullus , où chaque vers devoit être fort & nerveux , le Poëte fait ainsi parler ces deux Généraux ;

C O R I O L A N.

Quoi, Seigneur ! ma présence

H 4

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Rompt-elle ainsi le cours de votre conférence.

T U L L U S.

Par-tout elle me nuit, je ne m'en cache pas.

C O R I O L A N.

Elle vous a pourtant servi dans les combats.

T U L L U S,

J'y cueille des lauriers dont elle se couronne.

C O R I O L A N.

L'empêche que sur vous Rome ne les moissonne.

N'est-on pas frappé, de la vigueur de cet hémistiche : *je ne m'en cache pas* ? N'admire-t-on pas encore cette présence qui *se couronne de lauriers*, & Rome qui *moissonne des lauriers sur un ennemi* ?

Voici encore quelques vers, que les Journalistes affurent avoir pris au hasard, & qui donneront, disent-ils, une idée complète du style de cette Tragédie.

*Ses foibles légions, tremblantes devant nous,
Ont fui devant nos pas, ont péri sous nos coups;
Leurs chefs les plus hardis ont passé dans nos chaînes;
Ou percés de nos traits, ils sont morts dans ces plaines...*
Des citoyens, ..

*De leur triste patrie, observant le naufrage...
De mon sort rigoureux, devenu le fléau...*

Le fléau d'un fort rigoureux !

Il observoit vos murs , vos murs près de périr ,
 Sa main nous en traçoit la perte avec plaisir.

Des murs prêts de périr ; une main qui trace
 la perte des murs , quel langage !

Nous devons empêcher du moins que sa présence
 N'arrache de nos mains vos remparts écrasés.

Une présence qui arrache des mains des remparts
 écrasés , est certainement le comble du ridicule.

Il me seroit aisé de multiplier de semblables citations, ajoute le Critique, mais il me semble que ce petit nombre de vers est suffisant pour vous faire connoître l'élégance & la pureté de style qui regnent dans cet ouvrage. Nous aurions désiré que le Journaliste, afin qu'on ne pût l'accuser de partialité, eût étendu ses observations sur ce que nous avons rapporté de la belle scène du IIIe. Acte, entre Coriolan & sa mere, scène qui a mérité les plus grands applaudissemens au Théâtre, & qui a été citée par la plupart des Journalistes comme un des plus beaux morceaux que nous ayons dans ce genre. A la vérité le Critique veut jeter du ridicule sur cette scène, mais il le fait si légèrement qu'il y a tout lieu de croire qu'il s'est moins proposé de louer quelques détails heureux qui sont dans la Piece, que d'en faire sortir avec force les moindres défauts.

(Année Littéraire ; Gazette universelle de Littérature ; Journal Encyclopédique ; Journal de Politique & de Littérature ; Affiches & Annonce de Paris.)

ROSSEI w' Archipelaghie , &c. Les Russes dans l'Archipel , Drame en trois Actes & en vers Alexandrins ; par M. PAUL POTEMKIN , A Saint Pétersbourg.

LA Littérature Russe devient un objet aussi intéressant pour nous que l'Histoire de ce vaste Empire ; & cependant l'une n'est guere plus connue que l'autre , du moins dans le midi de l'Europe. Le Drame que nous annonçons peut être regardé comme un tableau scénique de ce qui s'est passé sur l'Archipel , lorsque la flotte victorieuse de Russie humilia l'orgueil Ottoman. C'est l'ouvrage d'un guerrier favori des Muses qui peint des héros ses compatriotes , & des héros aux champs de Mars. Les personnages qui ont brillé dans cette guerre célèbre , se montrent sur la scène tels qu'ils étoient dans les combats. Ils ne respirent d'autre amour que celui de la gloire & de la patrie. La valeur & le courage y tiennent lieu de l'intrigue ; la générosité , la grandeur d'ame y sont substituées aux autres passions qu'on met ordinairement sur le Théâtre. On croit voir , on croit entendre ces Spartiates intrépides , ces anciens Romains échauffés de l'enthousiasme patriotique.

La scène représente la tente du Commandant en chef de l'armée Russe ; on voit quel-

qués vaisseaux sur le rivage de la mer. L'action commence peu de tems avant le fameux combat de Tschesme. Le Comte Alexis Orlow, dans un monologue, envisage les suites de cette grande journée; il fait ensuite part de ses desseins au Prince d'Olgorucki, qui lui amene quelques prisonniers Turcs. Il confie au Prince le chagrin qu'il ressent de se voir arrêté par des vents contraires, tandis que l'escadre de son frere, se couvre de gloire; que Romanzow, Panin & plusieurs autres Héros de sa Nation remportent victoire sur victoire. Il se plaint d'être environné d'envieux & d'ennemis, & d'être réduit à l'inaction pendant que toute l'Europe a les yeux fixés sur lui. Il attend des nouvelles de Greig, & c'est d'après les avis qu'il en recevra, qu'il doit enfin prendre un parti décisif. Osman, l'un des chefs de l'armée Ottomane, paroît sur la scene; on le présente au Comte d'Orlow, qui lui offre la vie & la liberté. Je ne veux d'autre grace de toi, répond le farouche Osman, que la mort. Le Comte, sans lui répondre, fait venir la fille de ce même Osman qu'il avoit sauvée dans une action précédente, il la présente à son pere avec ses trésors: vis, lui dit-il, vis pour ta fille, & apprends que je ne suis ton ennemi que dans le champ de bataille.

Pendant qu'Osman est aux pieds d'Orlow, on voit paroître Sophronyme, fameux Commandant de l'Isle d'Hydrus; il vient remercier le Comte de l'avoir soustrait, lui & tout son peuple, à l'esclavage & à la mort. Bientôt après

180 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

arrive un Officier dépêché par Greig , qui annonce au Comte Orlow que la flotte Ottomane est sortie de Tschesme , & qu'elle s'avance vers celle des Russes ; & c'est par là que finit le premier acte.

Le second s'ouvre par un Conseil de guerre. Après bien des avis , pour & contre , on se décide à joindre l'ennemi. Théodore Orlow , Spiritow , Dolgorucki , Elphingstow , Greig , tirent l'épée en signe d'approbation. Le Comte Alexis Orlow s'entretient encore un moment avec le Comte Théodore son frere , il l'embrasse , en lui recommandant de sacrifier généreusement sa vie pour sa patrie & pour sa Souveraine. Bukowal , Commandant en chef de tous les Grecs au service de la flotte , vient communiquer quelques projets à Alexis Orlow qui lui rappelle la bravoure & l'intrepidité des héros de l'ancienne Grece , & l'exhorte à l'imiter ; dans ce moment on vient lui annoncer que le combat est engagé.

Le Comte Orlow , (c'est ici que commence le 3me. Acte ,) donne ses ordres , du bord du rivage , & tranquille , il dirige les opérations de cette fameuse journée. Tout-à-coup un bruit épouvantable se fait entendre ; c'est le vaisseau que montoit son frere , qui vient de s'embraser & de sauter en éclats. Le Prince d'Olgorucki paroît bientôt après avec des soldats , il annonce la victoire , & le Comte Orlow l'encourage à poursuivre la flotte Ottomane jusqu'aux pieds des murs de Tschesme , pour venger la mort de son frere , & assurer

J A N V I E R, 1777. 181

à la Russie un avantage décisif. L'Amiral Spiritow arrive peu après avec la nouvelle d'une victoire complète ; il console le Comte de la mort de son frere. Enfin arrive Greig, suivi de nombre de prisonniers qui sont reçus avec humanité , & que le Général assure lui-même des intentions bienfaisantes de sa Souveraine.

Ce Drame, dont nous n'avons donné que le canevas, fait un honneur infini à M. Potemkin ; & n'eût-il d'autre mérite que celui de peindre une Nation que nous ne connoissons que très-imparfaitement, il seroit toujours fort estimable. Mais quoique le fond ne puisse guere flatter que les Russes, le style & les détails peuvent offrir des beautés pour routes les Nations.

(*Gazette Universelle de Littérature.*)



*OPUSCOLI di Fifica animale , &c. Opus-
cules de Physique animale & végétale ;
par M. l'Abbé SPALLANZANI , Profes-
seur d'Histoire-Naturelle dans l'Université
de Pavie , des Académies de Londres , &c.
avec quelques Lettres relatives à ces Opus-
cules , écrites à l'Auteur par M. BONNET
de Geneve , & d'autres Savans. Vol. I ,
in-8vo. Modene , 1776 , à la Société
Typographique.*

LE bel Ouvrage que celui-ci, s'écrient les Jour-
nalistes de Rome ! Il ressemble à tous ceux de son il-
lustre Auteur. Personne n'a interrogé la nature avec
plus de génie & de patience ; personne n'a mis dans
ses Observations plus d'art , de prudence & de sa-
gacité ; personne n'a rendu compte de ses expériences
avec plus de méthode & de vérité. Cet éloge si
pompeux qu'il n'y a rien au dessus , nous fait
faire une réflexion assez naturelle , & qui peut
trouver place ici , parce qu'elle n'attaque per-
sonne en particulier , c'est que , si l'on s'en
rapportoit à l'emphase , avec laquelle les Jour-
nalistes d'Italie , annoncent les ouvrages de
leurs compatriotes , on pourroit compter dans
ce pays , dix chef-d'œuvres nouveaux par se-
maine , l'un portant l'autre , ce qui ne laisseroit
pas de faire une somme considérable au bout

de l'année. Mais l'exagération n'en impose qu'aux fots, & les gens raisonnables qui savent ce que c'est que des chef-d'œuvres, & combien ils sont rares ainsi que le génie qui les produit, ne sont pas long-tems dupes de ces louanges, & commencent à ne les plus regarder que comme une chose de style, quand ils les voyent si indistinctement prodiguées. On a dit de certains Journalistes, que quand ils jugeoient un ouvrage foible ou médiocre, il y avoit lieu de conclure qu'il étoit bon ou excellent; on peut appliquer sans beaucoup de risque aux Journalistes Italiens, l'inverse de cette proposition, à quelques exceptions près, du nombre desquelles nous sommes bien loin d'exclure l'ouvrage de M. Spallanzani, qui a servi d'occasion, mais non de fondement à notre digression. C'est aux Savans seuls, aux Physiciens qui réunissent la théorie à l'observation, qu'il appartient d'apprécier les éloges qu'on a donnés en Italie à cet ouvrage; nous ne pouvons que le faire connoître à nos Lecteurs.

Ce premier Volume ne contient qu'un seul *Opuscule*, qui, par son étendue, indépendamment de toute autre considération, méritoit un titre plus relevé. Il est consacré à la physique animale, & a pour objet ces petits animaux, visibles seulement au microscope, qui naissent en foule des semences végétales ou animales infusées, & qu'on appelle par cette raison, animalcules des infusions. Ce sujet a une relation très-intime avec la génération des corps organisés, sur laquelle les Philosophes ont ha-

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fardé tant d'hypothèses différentes. L'Auteur s'attache particulièrement à combattre celle de M. Needham. Ce Physicien célèbre accorde à la matière une force qu'il appelle *végétatrice*, qui la met en mouvement, l'électrifie & la doue d'une espèce de virilité distincte de la sensibilité. C'est à cette force qu'il a attribué la production des animalcules des infusions, & pour prouver qu'on ne pouvoit pas dire qu'ils fussent éclos de germes spécifiques, il a rapporté son observation sur des animalcules existans dans des vases soumis au feu, dont l'action auroit dû détruire ces germes. M. Spallanzani, dans une Dissertation imprimée à Modene en 1765, sous le titre d'*Essai d'observations microscopiques, concernant le système sur la génération de MM. Needham & de Buffon*, rapporta entre autres expériences, contre l'hypothèse du premier, qu'ayant laissé dans l'eau bouillante, pendant une heure, des vases hermétiquement fermés, il n'avoit vu ensuite dans ces mêmes vases aucune apparence d'animalcules. M. Needham traduisit cette Dissertation en François, avec des Notes, & répondit à l'expérience ci-dessus; premièrement, que la longueur de l'ébullition pouvoit avoir diminué de beaucoup ou détruit entièrement la force *végétatrice* des substances infusées; secondement, qu'elle pouvoit aussi avoir diminué l'élasticité de l'air renfermé dans les vases. M. Spallanzani emploie deux Chapitres à écarter ces deux exceptions où son Adversaire s'est retranché; & il rapporte des expériences qui paroissent concluan-

tes ; il a fait bouillir pendant des espaces de tems plus ou moins considérables , des infusions de diverses semences , & il a remarqué que la longueur de l'ébullition , bien loin de nuire à la production des animalcules , en augmentoit au contraire le nombre , la décoction de bled de Turquie exceptée. Pour accroître encore davantage l'intensité de la chaleur à l'égard des semences , il les a fait d'abord sécher au feu , puis rôtir à la maniere du café ; & après les avoir réduites en poudre & en avoir composé diverses infusions dans l'eau bouillante , il les a trouvées plus fécondes en animalcules que les premières. Il est allé plus loin , & jusqu'à faire éprouver aux semences le plus grand degré de chaleur auquel notre feu terrestre puisse atteindre par son activité naturelle ou par les secours de l'art ; ces semences réduites en charbons par un feu de reverbere , & infusées dans l'eau bouillante , ont paru également fertiles. A l'égard de la diminution de l'élasticité de l'air , sur laquelle M. Needham s'est rejetté en second lieu , M. Spallanzani expose la maniere dont il s'est assuré , que par l'acte de fermer hermétiquement les vases de terre , l'air interne ne se raréfie point , & par conséquent ne perd rien de son élasticité ; il a observé de plus que , lorsqu'il ouvroit les vases qu'il avoit tenus fermés hermétiquement , il s'en échappoit une flamme , indice certain que l'élasticité de l'air interne avoit augmenté bien loin de diminuer. Il donne ensuite le détail de plusieurs autres observa-

tions sur les divers degrés de chaleur favorables ou nuisibles à la production des animalcules de diverses grandeurs, & il conclut, premièrement, que la chaleur n'est nuisible à la production des animaux d'ordres supérieurs, ni par elle-même, ni en diminuant l'élasticité de l'air, accrue au contraire dans les vases fermés, ce qui détruit les deux exceptions proposées par M. Needham; secondement, que, puisqu'il naît dans des vases fermés & exposés au degré 80 de chaleur, des animalcules du dernier degré de petitesse, M. Needham a supposé à tort que le degré 47, devoit détruire la force élastique qu'il a imaginée.

Après avoir considéré les animaux microscopiques par rapport à la chaleur, & les avoir comparés à cet égard avec les animaux visibles, l'Auteur les a examinés sous un rapport contraire, celui du froid. Parmi les animalcules des infusions, il y en avoit qui périssoient dans le sixième degré de froid, d'autres qui le supportoient, & ne résistoient pas à un degré plus fort. Les germes résistoient à un froid beaucoup plus considérable, jusqu'au quinzième degré. On observe la même chose dans cette classe d'animaux visibles qui ressemblent le plus à ceux des infusions, savoir, les insectes. Il suffit d'avoir lu Reaumur, pour savoir qu'il y en a qui vivent dans le dix-neuvième degré de congelation. Il y a cette différence entre les animalcules des infusions & les insectes, que les premiers conservent leur vivacité dans le froid qui engourdit les derniers;

du reste les rapports que ces animaux ont entre eux, s'apperçoivent dans leurs germes, qui généralement résistent à un plus grand froid que les animaux mêmes. L'Auteur le prouve par ses expériences & par l'exemple de l'horrible hyver de 1709, où la rigueur du froid qui alla au-delà du quatorzieme degré de congelation, n'empêcha pas la fécondation des germes. De ces recherches particulières, il passe à des considérations générales, sur l'action du chaud & du froid à l'égard de tous les êtres vivans, à commencer par l'homme. Cette espece de digression paroît faite pour dédommager le Lecteur de l'aridité des discussions précédentes, & remplit ce but parfaitement. Nous nous arrêterons seulement à quelques-unes des réflexions de M. Spallanzani sur ces animaux qui passent l'hyver dans un état d'engourdissement & de léthargie très-difficile à distinguer de l'état de mort. Les reptiles & les insectes ne sont pas les seuls dans ce cas; on remarque le même phénomène, parmi les quadrupèdes, dans les grenouilles, les crapaux, les lézards verts, les hériffons, les tortues de terre, dans plusieurs especes de souris, de loirs & de marmottes, & parmi les oiseaux, dans les chauvesouris & les hirondelles. Sur ces dernières, l'Auteur observe que celles qui s'endorment au milieu de la glace dans les pays septentrionaux, sont essentiellement différentes des oiseaux de nos pays qui portent le même nom, & qui périssent dans la glace au lieu de s'y engourdir simplement.

Si M. Spallanzani se rapproche dans cette observation du sentiment de M. de Buffon, il est entièrement opposé à ce fameux Naturaliste pour ce qui concerne la cause de l'engourdissement des animaux ci-dessus nommés. M. de Buffon l'attribue à un sang naturellement froid, que la chaleur seule de l'atmosphère peut entretenir dans un état de fluidité ; cette supposition est fautive, suivant le savant Italien, puisque parmi les animaux qui s'engourdissent, quelques-uns ont le sang chaud, comme les hérissons terrestres, les marmottes, les chauve-souris. Cependant il reste toujours vrai que le sang se refroidit dans les animaux engourdis : mais cet engourdissement provient-il du refroidissement du sang ou de celui des parties solides ? C'est la question que notre Auteur se propose, & d'après diverses expériences qu'il a faites sur les grenouilles, qui reviennent à la vie après avoir perdu tout leur sang, il se décide à croire que c'est l'engourdissement des parties solides qui produit le sommeil léthargique de ces animaux & des autres semblables.

M. Spallanzani poursuivant toujours le parallèle qu'il a commencé entre les animalcules des infusions & les autres animaux vivans, principalement les insectes, examine l'effet que les odeurs & les liqueurs différentes produisent sur les uns & sur les autres ; il résulte de ses observations que l'huile de Thérébentine, la fumée de tabac, l'odeur de camfre, qui sont mortelles pour les insectes, le sont aussi pour les animalcules des infusions ; il en est

de même de l'électricité fulminante, quoique foible; à l'occasion de ce dernier phénomène, & de ses effets, l'Auteur rapporte une Lettre qui lui a été écrite par M. de Sauffure, & qui vient à l'appui des principes qu'il établit. Enfin il a fait sur les mêmes animalcules, l'expérience du vuide de Boyle, & après en avoir présenté le détail, il conclut que l'air est un élément nécessaire pour les animalcules des infusions, comme pour les autres êtres vivans, quoiqu'il semble que les premiers peuvent s'en passer plus long-tems.

Dans la seconde partie de cet Opuscule, l'Auteur revient encore à M. Needham, qui en conséquence de son hypothèse générale, a prétendu que les animalcules des infusions étoient autant de plantes transformées, dans le sens le plus étroit, en animaux. Il s'est appuyé des deux expériences suivantes : du grain médiocrement trituré, étant infusé dans l'eau, produit en peu de tems des filamens qui s'étendent avec une espèce de mouvement progressif, se divisent ensuite, & enfin exaltés par la force végétatrice, se changent en animalcules : un grain de froment dont le tiers est soutenu par un peu de liege au-dessus de l'eau où ses deux autres tiers sont plongés, poussé par en bas de petites plantes vitales qui, détachées les unes des autres, paroissent d'abord en forme de globules, & ne tardent pas après à se métamorphoser. M. Spallanzani a répété ces deux expériences; il a bien observé la production des plantes microscopiques dé-

crites par M. Needham, mais il n'a remarqué en elles ni mouvemens spontanés, ni métamorphoses; & il a découvert que les mouvemens, qui avoient induit en erreur le premier observateur, étoient produits par le choc des animaux mêmes. Delà il paffe à des recherches très-curieuses sur la génération de ces animaux, & à l'aide de plusieurs observations de M. de Saussure, qu'il a vérifiées & répétées de mille manieres & avec les précautions les plus scrupuleuses, il établit que les animalcules des infusions se reproduisent par division, & pour ainsi dire par jet, comme les polypes d'eau douce : cette division des animalcules s'opere diversement suivant les especes; les uns se divisent dans leur longueur, d'autres transversalement; il y en a qui forment une croix dont les quatre branches sont autant d'individus; quelques-uns plus fertiles encore présentent la figure d'un globe d'où il s'échappe à différentes fois des essaims d'animaux rangés les uns sur les autres comme autant de spheres concentriques, & le globe se dissout ainsi, &c. M. Spallanzani réfute à cette occasion le sentiment d'Ellis, qui regarde chaque animalcule des infusions, comme un sac qui en contient d'autres déjà formés, qu'il laisse échapper en s'ouvrant; on avoit dit la même chose des polypes avant que M. Trembley eût mieux fait connoître leur nature; notre Auteur prouve que cette hypothèse n'est pas plus vraie à l'égard des animalcules des infusions, & que le seul *Volvoce* de Lewenoeck a offert

jusqu'à présent un pareil phénomène. Il continue le même sujet, & rapporte quelques observations très-intéressantes sur la reproduction des animalcules découverts par Lewenoeck dans la lentille de marais, & semblables aux polypes que M. Trembley appelle polypes *en bouquet*. Il prouve ensuite par des expériences délicates & décisives, que parmi les animalcules des infusions, les uns sont vivipares & les autres ovipares, & que tous, dans le sens le plus étroit, sont hermaphrodites. Il retourne pour la troisième fois à M. Needham, contre qui il établit que ces animalcules ne sont pas simplement doués de vitalité, comme ce Savant l'a soutenu, mais qu'ils ont encore les vraies caractères & les marques distinctives de l'animalité; il donne une définition précise & philosophique de ces caractères, & termine par-là son premier Opuscule, qui est suivi de deux Lettres de M. Bonnet, de Geneve, sur le même sujet, avec quelques notes que notre Auteur a cru devoir y faire. Nous ne tarderons pas à annoncer le second volume qui a déjà paru.

(*Efemeridi di Roma.*)



*CAUSES célèbres , curieuses & intéressantes ,
de toutes les Cours souveraines du Royaume ,
avec les Jugemens qui les ont décidées.*
Tome XXIII. A Paris , chez Lacombe ,
1776.

LVle. C A U S E.

Procès du Brigand Pugastchew.

Nous nous bornerons à l'annonce de ce Procès dont toute l'Europe a été instruite dans les tems par les Papiers publics ; il n'est personne qui ignore la fin de ce brigand fameux. Son audace lui assure une place dans la liste des imposteurs qui ont osé troubler le repos de leurs concitoyens , pour assouvir leur ambition criminelle. Heureusement , les plaies que ce monstre avoit faites à la tranquillité publique de l'Empire de Russie , ont été guéries en peu de tems par la bienfaisance & la générosité de Catherine II. Les cœurs séduits & aliénés par Pugastchew , ont éprouvé des marques éclatantes de la bonté & de la grandeur d'ame de leur Impératrice , & il ne leur reste plus aujourd'hui que la douleur & la honte d'avoir partagé des crimes que leur Souveraine a bien voulu leur pardonner.

LVIIe. C A U S E.

AFFAIRE des Libraires sur le commentaire de la Henriade de M. de Voltaire, par M. de la Beaumelle, publié après la mort de ce dernier, par M. Freron.

C'est le sort des grands Ecrivains & des hommes de génie, d'exciter l'envie & d'être exposés à la critique. M. de Voltaire l'a éprouvé, & il est peu de ses ouvrages que ses ennemis littéraires aient attaqués avec plus d'acharnement que la *Henriade*. Une des dernières productions qui ait paru contre ce Poëme, est un long commentaire de M. de la Beaumelle. Cet Auteur, pour assurer le succès de son Commentaire, a cru que le Public verroit, avec plaisir, le texte de la *Henriade*, imprimé avec la critique. L'Editeur & le Libraire ont suivi ce plan, & le Commentaire de M. de la Beaumelle a paru en deux volumes *in-8vo*. Le Sieur le Jay, acquéreur de cet ouvrage, l'a mis en vente après avoir obtenu une permission tacite qu'il avoit fait enregistrer en la Chambre Syndicale. Alors la veuve Duchesne a prétendu qu'elle avoit un privilege pour l'impression & la vente du *Théâtre de M. de Voltaire* & de la *Henriade*, & que le Sieur le Jay n'avoit pu imprimer le texte de ce Poëme, sans se rendre coupable d'une *contrefaçon*, & sans s'exposer aux peines prononcées par le Règlement de la Librairie contre les Contrefauteurs.

La veuve Duchesne, en vertu d'une ordonnance de M. le Lieutenant-Général de Police, Commissaire du Conseil en cette partie, a fait saisir, chez le Sieur le Jay, les exemplaires qu'elle y a trouvés du Commentaire de M. de la Beaumelle. Cette saisie a donné lieu à une contestation qui présentait une question importante pour les Gens-de-Lettres & pour les Libraires; il s'agissoit de savoir si un Auteur peut, sous prétexte d'avoir commenté un ouvrage, faire imprimer cet ouvrage avec son Commentaire; & si le Libraire qui a le privilège de l'ouvrage peut faire saisir le Commentaire comme une contrefaçon.

D'après les moyens apportés par le Défenseur du Sr. le Jai, M. le Lieutenant-Général de Police, par son jugement du 6 Février, 1776, donna main-levée au Sr. le Jai de la saisie, & condamna la veuve Duchesne aux dépens.

LVIIIe. C A U S E.

Question d'état sur les Juifs de Metz.

Cette affaire, dans son origine, n'étoit pas destinée à la célébrité qu'elle a eue. Il s'agissoit seulement de savoir si deux Juifs, qui avoient levé des brevets pour exercer des métiers dans une ville du royaume, étoient capables de jouir du privilège accordé par l'Edit de 1767; mais la manière dont le Défenseur (*)

(*) M. de la Cretelle, fils, Avocat au Parlement de Nancy.

des Juifs a traité cette affaire, l'a rendue une des plus importantes.

La vraie question de cette cause, disoit-il, est de savoir si les Juifs sont des hommes.

Le Roi, par un Edit, a accordé des privilèges à l'industrie; il y a appelé ses sujets, les étrangers, tous les hommes enfin. Les Juifs seuls seront-ils exceptés d'une grace si générale?

Nous croyons qu'on nous saura gré de rapporter en entier le discours que M. de la Cretelle prononça en leur faveur, il nous a paru de la plus grande énergie.

» Je demande, disoit-il, ce que sont les Juifs
 » relativement à nous? car il faut qu'ils soient
 » quelque chose; il faut qu'ils tiennent à nous
 » par quelques rapports, à moins qu'on ne les
 » ravale au-dessous de l'humanité, qu'on en
 » fasse des êtres, qui n'ont pas même le nom
 » générique commun avec les autres peuples.

» J'ose soutenir qu'ils peuvent s'honorer
 » du titre de François, de regnicoles.

» Il n'y a aucune de nos Provinces où ils
 » n'aient des établissemens. Ils sont, à la vérité,
 » exclus de tous les autres lieux. Mais
 » là où on leur a ouvert un asyle, ils sont
 » habitans; ils sont sujets du Roi; ils vivent
 » soumis à nos loix, protégés par elles; ils
 » promettent fidélité au Gouvernement; ils
 » lui paient des impôts; ils n'ont aucun des
 » caracteres dont l'on a marqué les étrangers
 » parmi nous; ils succèdent les uns aux autres;
 » le fisc n'a aucune prise sur eux que

» dans le cas de mort civile ; ils contestent
 » devant nos tribunaux, sans être obligés de
 » donner caution pour leur solvabilité.

» Ils font, si l'on veut, une Nation à part,
 » une Nation dégénérée, à qui la gloire, ni
 » l'honneur, ni rien de tout ce qui flatte le
 » cœur de l'homme ne peut appartenir.

» Nous les reléguons souvent dans un es-
 » pace séparé ; nous leur laissons leurs mœurs ;
 » mais nous en craignons la contagion. Nous
 » leur avons ôté toute influence sur la terre
 » même qu'ils habitent ; nous semblons nous
 » être réservés le pouvoir de les en détacher
 » à chaque instant, pour les rendre à leur
 » profond abandon.

» Mais ce n'est-là qu'une manière d'exister
 » moins solide, moins douce, moins hono-
 » rable que la nôtre. Elle n'est point une li-
 » gne de séparation, une barrière qui les re-
 » tranche du nombre de ceux que nos Sou-
 » verains gouvernent & protègent.

» Encore une fois, ils font pour l'Etat tout
 » ce que nous faisons nous-mêmes. Obéissan-
 » ce, loix, impositions, tout cela les con-
 » cerne comme nous, quoique d'une manière
 » différente.

» Ils font donc des sujets du Roi.

» Mais veut-on les dépouiller de ce qu'ils
 » regardent comme le plus noble des avan-
 » tages ? Veut-on qu'ils soient absolument des
 » étrangers parmi nous ? qu'au moins ils le
 » soient relativement aux Provinces où ils ne
 » sont pas reçus. Ils n'en sont pas moins com-
 » pris dans la grace accordée par l'Edit.

» Au contraire , ce sont eux singulièrement
 » que cette loi veut favoriser ; ce sont eux
 » qu'elle adopte , qu'elle comble d'avantages ,
 » qu'elle veut s'attacher par les liens de la re-
 » connoissance & de l'intérêt. Tout ce qu'ils
 » n'avoient pas encore obtenu , leur est actuel-
 » lement accordé ; ils ne sont plus étrangers
 » à l'Etat , ni à la plupart des privileges des
 » citoyens.

» Un Edit du Roi a établi de nouvelles pla-
 » ces dans les corps & métiers , des places qu'on
 » obtient par une faveur particuliere , & d'une
 » maniere moins onéreuse ; elles sont offer-
 » tes aux divers sujets des diverses Nations.
 » L'on ne regarde ni à la qualité , ni à la re-
 » ligion. L'on n'exige d'eux que fidélité au
 » Roi , & soumission aux loix de l'Etat & à
 » celles du corps où ils se font recevoir. Certe
 » loi doit avoir son effet , indépendamment
 » de toutes celles qui pourroient lui être op-
 » posées. Elle n'a pas été faite en vain. La
 » grace qu'elle accorde doit avoir son effet.

» Ces principes renversent toutes les ob-
 » jections des adversaires des Juifs.

» Le corps des Marchands , l'hôtel commun
 » se réunissent pour leur contester le droit
 » d'habitation dans leur Ville. Ils se fondent
 » sur ce qu'ils appellent nos loix publiques ; qui
 » n'admettent cette Nation que dans quelques
 » pays , & avec des restrictions. Je suppose
 » que ces prétendues loix publiques existent ,
 » & que telles sont leurs dispositions. Elles
 » sont révoquées dans ce point ; elles ont re-

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» qu'une atteinte salutaire de la même main
» qui les avoit posées. La loi nouvelle récla-
» me son exécution. Les particuliers qu'elle
» concerne, & dont elle se joueroit sans ce-
» la, ont un droit acquis, un droit incontes-
» table.

» Nous ne connoissons pas de loix existan-
» tes qui rejettent les Juifs de l'enceinte de
» nos Contrées.

» On les a vus poursuivis tour-à-tour par
» la calomnie, par la haine & par ce fana-
» tisme, le plus affreux délire de la nature
» humaine, qui les a si bien punis de la rage
» qu'il leur a inspirée. Des loix insensées ont
» voulu les priver de l'eau & du feu dans
» des tems barbares; d'autres, d'une injustice
» moins absurde, les ont bannis, d'autres en-
» core, d'une cruauté perfide, les laissoient
» s'enrichir, pour les dépouiller ensuite. Mais
» elles ont toujours cédé à l'or, à l'intrigue qui
» favoient les combattre: quelquefois même
» elles ont été effacées par les larmes de ce
» Peuple, qui semble né pour l'avilissement,
» l'infortune & l'adresse. Il s'est perpétué sous
» l'abri même de cette législation qui le dé-
» testoit. De sorte que l'on peut dire que ces
» différentes loix, sous lesquelles on a voulu
» l'accabler, sont oubliées & anéanties par
» leur inexécution même. Elles ne sont donc
» plus, contre lui, que des armes déjà
» émoussées par le tems, & dont la raison
» interdit l'usage.

» C'est singulièrement dans la Province où

» ceux que je défends osent espérer un éta-
 » blissement, qu'ils ont une protection plus
 » signalée à réclamer. Les Juifs étoient établis
 » dans le pays Messin avant qu'il passât sous
 » la domination Françoisé. Depuis, ils s'y
 » sont toujours maintenus; ils s'y sont tou-
 » jours regardés comme citoyens; ils ont don-
 » né des preuves honorables de leur fidélité
 » au Prince. La Ville de Thionville même les
 » a reçus. Cette Ville ne fait que se louer
 » des Juifs; elle n'a pas cru même pouvoir se
 » dispenser, envers eux, du devoir de la gra-
 » titude; & elle les repousse aujourd'hui com-
 » me des ennemis; ou plutôt, elle veut les
 » écraser comme des reptiles dangereux! Mais
 » on prétend qu'ils vont infecter toute la
 » Ville de leurs vices; on tremble pour le
 » commerce d'où ils vont enlever la bonne
 » foi; on tremble pour la tranquillité des ci-
 » toyens, qu'ils vont séduire & ruiner par
 » des offres désastreuses; on tremble pour la
 » jeunesse, qu'ils conduiront à la perte des
 » mœurs par celle de la fortune.

» Il nous feroit mal d'insulter à ces crain-
 » tes que nous devons nous efforcer de cal-
 » mer; elles sont fondées; elles nous acca-
 » blent d'autant plus que nous les méritons.
 » Mais le mal n'est rien, quand on peut le
 » prévenir. N'y a-t-il donc pas ici de régle-
 » ment à faire, de précautions à prendre?
 » Au reste, parce que des moyens pernicieux
 » ont souvent été la ressource de la misère
 » & de l'avilissement, faut-il donc que le mal-

» heureux qui les traîne à sa suite , ne trou-
 » ve pas un coin sur la terre , où il puisse
 » verser des larmes moins ameres ?

» Nous ne devons pas glisser si légèrement
 » sur un objet qui tient à l'ordre public, aux
 » droits de l'humanité. Voyons donc si les
 » craintes que l'on présente sont sans reme-
 » de , pour ne pas être sans raison. Voyons
 » encore si le remede, ne sort pas même de
 » la faveur que l'on accorde à ceux pour
 » lesquels je parle.

» Il me semble (observoit le Défenseur des
 » Juifs) que cette cause, dans sa simplicité,
 » fait naître une question importante.

» Elle consiste à savoir si , lorsqu'on propose
 » d'adoucir le sort des Juifs parmi nous, les
 » Tribunaux qui veillent aussi sur le dépôt
 » sacré des mœurs & de la félicité publique,
 » doivent se revêtir d'une inflexible sévérité,
 » ou d'une compassion encourageante.

» Je fais (disoit M. de la Cretelle) que
 » ce Peuple répandu & pros crit dans toute
 » la terre, le même par-tout, le même depuis
 » qu'il est déchu de sa passagère grandeur ,
 » toujours menacé & toujours subsistant, ne
 » fait que porter des fers, & braver le mé-
 » pris. Ménagé par l'avarice, plutôt que par
 » la politique ou par l'humanité, toujours
 » foible au milieu même des richesses, se
 » rendant quelquefois nécessaire, & rarement
 » utile; tels sont les traits sous lesquels on
 » le reconnoît dans tous les pays. En France,
 » on lui fait un honneur qu'il ne reçoit pres-

» que nulle part, c'est de le haïr & de le
 » craindre. On le croit dangereux pour les
 » mœurs, pour le commerce; on souffre im-
 » patiemment ses superstitions, sa persévérance
 » dans ses erreurs, dans ses usages; on
 » lui fait un reproche même de sa sou-
 » mission, que nous nommons lâcheté. On
 » observe effectivement que, familiarisé avec
 » le mépris, il fait de la bassesse la voie de
 » sa fortune. Incapable de tout ce qui deman-
 » de de l'énergie, on le trouve rarement dans
 » le crime; on le surprend sans cesse dans la
 » fripponnerie. Séparé de toutes les propriétés,
 » l'or, qui les représente, fait sa passion uni-
 » que. Barbare par défiance, il sacrifieroit
 » une réputation, une fortune entière, pour
 » s'assurer la plus chétive somme. Sans autre
 » ressource que la ruse, il se fait une étude
 » de l'art de tromper. L'usure, ce monstre,
 » qui ouvre les mains de l'avarice même,
 » pour l'assouvir davantage, qui, dans le silen-
 » ce, dans l'ombre, se déguisant sous mille
 » formes, calculant sans cesse les heures, les
 » minutes d'un gain affreux, va par-tout épiant
 » la foiblesse, le malheur, pour leur porter ses
 » perfides secours; ce monstre paroît l'avoir
 » choisi pour son agent.

» Voilà, je crois, tout ce que l'inquisi-
 » tion la plus rigoureuse pourra recueillir con-
 » tre le Peuple Juif: & j'avoue qu'il y a de
 » quoi être effrayé du portrait, s'il est fidele.
 » Il ne l'est que trop, c'est une vérité dont
 » il faut gémir.

» Mais est-ce-là le tort de l'homme ? Est-ce
 » seulement celui de sa situation ? C'est ce
 » que notre légèreté ne nous a pas encore
 » permis d'approfondir.

» Ce n'est pas devant des Magistrats qu'il
 » faut réfuter cette opinion barbare & insen-
 » sée, qui fait croire à quelques esprits, qui
 » se plaisent dans le soupçon du mal, que les
 » vices que nous venons de retracer tiennent
 » à la nature même des Juifs ; qu'ils sont in-
 » séparables de leurs mœurs, de leurs idées,
 » de leur religion même. Des Magistrats qui
 » passent leur vie à faire du bien aux hom-
 » mes, ne sont pas faits pour les mésestimer.
 » L'Histoire, il est vrai, nous montre les Juifs,
 » toujours dans les mêmes occupations, dans le
 » même caractère, dans le même état depuis
 » leur décadence. Mais leur Histoire n'est au-
 » tre chose qu'un enchaînement de disgraces
 » & de malheurs. Si nous le considérons aussi
 » dans la Hollande, dans quelques parties de
 » l'Allemagne, dans les Colonies Angloises
 » sur-tout, dans tous les pays où le com-
 » merce les a un peu rapprochés de la con-
 » dition ordinaire des hommes ; nous les
 » trouverons plus honnêtes, plus fideles dans
 » leurs traités, sensibles à l'honneur, & lui
 » sacrifiant quelquefois la richesse.

» Aujourd'hui même, un des Princes qui
 » regne en Europe, se félicite d'avoir secouru
 » l'humanité & le malheur ; il trouve dans les
 » Juifs des talens qui pourront l'aider à s'élever
 » autant par le commerce que par la guerre.

» Il les a même vus s'appliquer aux sciences,
 » & prétendre à la distinction du génie. Dé-
 » daignant le préjugé, il n'a pas craint de
 » consacrer une statue, d'élever un monument
 » durable de son admiration & de sa recon-
 » noissance pour un homme de cette Nation (*),
 » qui a fait un livre immortel sur l'immorta-
 » lité de l'ame.

» Qu'on les traite donc humainement ; qu'on
 » essaie sur eux le pouvoir des bienfaits ;
 » qu'on les appelle à la vertu par l'attrait
 » commun, par l'espérance des récompenses.
 » Qu'on cesse au moins de leur reprocher
 » des qualités odieuses, dont ils sont obligés
 » de se charger pour soutenir une existence
 » triste & honteuse.

» J'oserai supplier les Magistrats d'attacher
 » un moment leur attention sur un individu
 » de cette classe. C'est certainement la pitié,
 » plutôt que l'indignation que ce spectacle ex-
 » citera dans leurs ames.

» Nourri souvent du pain de l'indigence,
 » accablé sous l'opprobre, toujours tremblant
 » que ses chaînes ne s'appesantissent encore,
 » il n'ose les briser par la force, mais il cher-
 » che à les soulever par l'artifice. Ne recueil-
 » lant par-tout que des affronts, que des dé-
 » dains, son ame se rebute, & tombe du dé-
 » sespoir dans l'avilissement. Honteux de lui-

(*) *Moyse Mendelfohn.*

» même, & toujours ramené sur lui par le
 » besoin, par ses craintes, par son malheur,
 » il se concentre dans l'amour de l'or. Sa fa-
 » gacité qui croît, devient fatale à ses op-
 » presseurs; il les trompe avec avidité, parce
 » qu'il est poussé par la nécessité de vivre;
 » il les trompe avec joie, parce que c'est le
 » seul avantage qu'il obtient sur eux.

» Ne craignons pas de nous approprier une
 » situation si désespérante; ne craignons pas
 » de nous interroger nous-mêmes, & nous
 » apprendrons du moins à être justes ou in-
 » dulgens.

» Quel est l'homme (s'écrioit M. de la Cre-
 » telle avec autant d'énergie que d'éloquence),
 » quel est l'homme d'une autre Nation qui
 » résisteroit à cette épreuve? Qui s'enflam-
 » meroit pour l'honneur dans le sein de l'op-
 » probre? Qui écouterait la voix de la pitié
 » au milieu de la tyrannie? Qui feroit con-
 » fiant, juste & généreux, tandis qu'on lui
 » fait tout craindre, qu'on l'inquiète dans ce
 » qu'il a de plus cher; tandis qu'il ne peut
 » voir dans tous les événemens, quels qu'ils
 » soient, qu'un nouveau genre d'oppression?

» Nous sommes ici dans le temple de la
 » Justice; son regard sévère & pénétrant ne
 » s'attache pas à une seule face; elle discute
 » tous les droits; elle pèse toutes les raisons.

» Nous avons déjà surchargé sa balance des
 » défauts trop réels de la Nation Juive. Ne
 » peut-on pas aussi y faire entrer quelques
 » vertus? N'y a-t-il pas de compensation à
 » faire?

» J'ai déjà représenté les heureuses qualités
 » qu'ils apportent dans le commerce ; une fa-
 » gacité peu commune ; une intelligence uni-
 » que dans les petits détails ; le don vrai-
 » ment précieux de vaincre les obstacles , de
 » n'être jamais surpris par l'événement , d'at-
 » tendre l'occasion sans la brusquer. On leur
 » doit des découvertes, dont tous les siècles
 » les remercieront. Leur fidélité s'est rarement
 » démentie. Leur soumission pour les Puissan-
 » ces paroît chez eux un sentiment , un pré-
 » cepte de religion. Aussi est-elle une douce
 » habitude , un véritable amour de la paix,
 » une noble résignation aux décrets éternels.
 » Artisans continuels de notre luxe , ils fa-
 » vent s'en garantir. Leurs mœurs sont pu-
 » res & religieuses. La nature , qui a tous
 » ses droits sur eux , leur fait sentir aussi tou-
 » tes ses douces impressions. Ils trouvent ,
 » dans l'union intéressante de leurs familles ,
 » une sorte d'adoucissement à leurs maux. Bien-
 » faisans entr'eux , rigides observateurs d'une
 » loi à laquelle leur infortune les attache da-
 » vantage , ils s'aident dans toutes leurs pei-
 » nes , ils se punissent dans toutes leurs fautes.
 » Rebutés & insultés par-tout , ils n'opposent
 » que la patience à l'outrage. Enfin , capables
 » de reconnoissance , ils n'ont jamais méconnu
 » leurs Protecteurs. On les a vus quelquefois
 » déployer une constance généreuse pour les
 » victimes du crédit ou de la fortune , & nous
 » donner , en cela , un exemple humiliant.
 » Ils ont donc des vertus ainsi que des vi-

» ces. Qui nous répondra qu'il ne tient pas
 » à nous d'extirper les uns, d'augmenter les
 » autres? Ouvrons leur nos Villes; laissons-les
 » se répandre dans nos campagnes; recevons-
 » les, sinon comme des compatriotes, au
 » moins comme des hommes. Laissons-leur en-
 » trevoir que nous les croyons dignes de nous
 » aimer & de nous servir. Faisons retentir
 » à leurs oreilles ce mot sublime & touchant,
 » qui ne vous fait plus vivre que dans l'opi-
 » nion flatteuse que nous savons mériter;
 » qu'ils connoissent l'honneur; qu'ils devien-
 » nent véritablement François. Mais aussi en-
 » tourons-les de la vigilance de nos loix; for-
 » çons-les à changer, ainsi que leur condi-
 » tion; que notre rigueur, dans ce point, ne
 » le cede pas à notre bonté dans l'autre.
 » Qu'ils levent ces têtes que tant de siècles
 » de honte avoient penchées vers la terre;
 » qu'ils se dépouillent de cet extérieur de la
 » bassesse & de l'hypocrisie; qu'ils ne nous
 » approchent plus, sans nous montrer des êtres
 » faits pour la confiance, faits pour l'estime.
 » Que cette basse âpreté du gain, cette lâche
 » insensibilité, cette défiance cruelle, cette
 » noire habitude de la fourberie & de l'usure
 » sortent de leur cœur. Ou bien qu'ils rede-
 » viennent à jamais ce peuple dégradé, par-
 » tout proscrit & par-tout malheureux; que
 » les Etats leur refusent un asyle, & les
 » hommes leur pitié. Mais gardons-nous de
 » croire qu'ils puissent recevoir ainsi un
 » Arrêt de grace, un Arrêt de régénération.

» Des infortunés n'ont pas cette froide ingra-
 » titude. Nous les verrons bien plutôt bé-
 » nir, dans leur reconnoissance, un événe-
 » ment qui les aura doublement transformés;
 » glorieux de nos bienfaits, sortir de leur obs-
 » curité même pour les mériter, adopter nos
 » mœurs & nos loix, se précipiter avec joie
 » sous leur aimable joug, peut-être même
 » envisager dans la justice que nous leur au-
 » rons enfin rendue, l'accomplissement des
 » espérances qui les séparent encore de notre
 » culte, & nous aurons enfin servi notre re-
 » ligion par les armes qui lui plaisent «.

Malgré les considérations qui se réunissoient en faveur des Juifs, la réclamation des Officiers municipaux de Thionville l'emporta; & par Arrêt rendu au mois de Mai 1774, par la Cour Souveraine de Nancy, sur les conclusions de M. l'Avocat-Général de Collenel, les Juifs ont été débourés de leurs demandes.

L I X e . C A U S E .

Injures.

Nous avons parlé dans le tems, des couplets qui furent faits & distribués au Mans, contre la Comtesse de Sourches. (*) Nous ferons seu-

(*) Journal de *Juillet* 1776, où nous avons rendu compte de la cause dans laquelle la distribution de ces couplets formoit un des moyens employés par la Comtesse de Sourches contre son mari.

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

lement mention de l'Arrêt qui fut rendu en la Chambre des Vacations le 25 Octobre 1775, par lequel il fut enjoint à Gabriël de Ville-don d'être plus circonspect à l'avenir ; il ne paroît pas qu'il fut juridiquement constaté qu'il étoit l'Auteur de la chanson. Cette preuve manquant , les Juges ne pouvoient plus voir en lui qu'un imprudent qui , loin de se prêter à la promulgation d'un libelle , auroit dû par état , travailler à en arrêter le cours.

LXe. CAUSE.

Huissier accusé de faux , pour avoir fait porter , par un autre , une copie d'exploit qu'il avoit rédigée & signée.

Nous nous contenterons d'annoncer cette cause qui n'offre absolument rien d'intéressant.



M Ê L A N G E S.

RECHERCHES HISTORIQUES sur la Liturgie sacrée.

Noms donnés au Sacrifice de la Loi Nouvelle.

LE sacrifice du Corps & du Sang de Jésus-Christ, a reçu différens noms dans l'antiquité; tels sont les suivans : *Fraction du pain*, *la Cène du Seigneur*; *Communion*, *Liturgie*, *Sacrifice*, *Oblation*, *Mystère*, *Sacrement*, *Sacrifice du Seigneur*, *Dominicum*; ce qu'il faut faire ou sacrifier, *Agenda*, *Oblation*, *Action*, &c. Enfin le nom de *Messe* est plus généralement connu dans l'Eglise Latine, comme celui de *Liturgie*, l'est chez les Grecs. Nous trouvons dans Saint-Ambroise le nom de *Messe*. St. Léon ne lui donne pas d'autre nom, de même que St. Grégoire & les Auteurs Ecclésiastiques qui l'ont suivi. Mais quelle peut être l'origine de ce mot?

S. Ambroise est le plus ancien Auteur où nous trouvons le nom de *Messe*, donné au Sacrifice du Corps & du Sang du Sauveur : mais aussi son témoignage est indubitable ; car il est clair, & nous le tirons d'une Lettre dont

210 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

personne ne doute qu'il ne soit l'Auteur. (*Ambros. Ep. 20. class. 1. n. 4. edit. bened.*) Il raconte à sa sœur ce qui arriva à Milan, au sujet d'une Eglise que l'Impératrice vouloit donner aux Arriens, le Dimanche avant Pâques. » Après les leçons & le sermon, dit-il, » ayant renvoyé les Cathécumenes, comme » je donnois le Symbole aux Compétens dans » le Baptistaire de la Basilique, l'on me vint » avertir qu'on avoit envoyé du Palais des » archers, pour s'emparer de la Basilique Por- » tienne, & qu'une partie du peuple y accou- » roit; je demeurai néanmoins attaché à mes » fonctions, & je commençai à célébrer la » Messe «. *Ego tamen mansi in munere, Missam facere cœpi.* De quoi ce Saint Evêque veut-il parler? & à quoi donne-t-il le nom de Messe? Ce n'est pas au renvoi des Cathécumenes; il étoit déjà fait, *dimissis Cathecumenis*, dit-il, & de plus la tradition du Symbole ne se faisoit qu'après qu'ils étoient sortis. Cela ne regarde pas non plus les Compétens, à qui il venoit de donner le Symbole; car ils n'étoient présents ni à l'offrande des Fideles, ni à l'oblation des saints Mysteres. C'est donc du Sacrifice même qu'il dit: *Je commençai à célébrer la Messe, & pendant que j'offrois*, ajoute-t-il, » je m'aperçus que le peuple s'étoit saisi d'un » Prêtre Arrien, nommé Castule. Dans l'obla- » tion même, je commence à pleurer amère- » ment, priant Dieu qu'il n'y eût point de » sang répandu dans la cause de l'Eglise; mais » que plutôt le mien fût répandu, non-seu-

» lement pour mon peuple, mais encore pour
 » les impies qui caufoient ce désordre ». Cette
 fuite du récit de Saint Ambroise, démontre
 visiblement que c'est au Sacrifice qu'il donne
 le nom de Messe, & que de son tems ce nom
 étoit déjà vulgaire en ce sens : car s'il avoit
 été nouveau, ou peu usité, il ne s'en seroit
 pas servi sans expliquer à sa sœur ce qu'il
 entendoit par-là. Il faut donc conclure que le
 nom de Messe a été donné au Sacrifice dès
 le commencement du quatrieme siecle au plus
 tard.

Pour ce qui est des Auteurs Ecclésiastiques
 qui ont écrit depuis S. Ambroise, ils nous
 fournissent autant de preuves que nous vou-
 lons de ce fait. Saint Léon, écrivant à Diof-
 core, Patriarche d'Alexandrie, (*Leon. Ep. ad
 Diofcor. c. 2.*) ne donne point d'autre nom
 au Sacrifice que celui de Messe, tant il étoit
 devenu commun. » Il faut, dit-il, qu'une par-
 » tie du peuple soit privée de sa dévotion,
 » si en s'attachant à l'usage d'une seule Messe
 » par jour, l'on n'ose offrir une seconde fois le
 » Sacrifice ». Ce nom se rencontre si souvent
 en ce sens dans les Sermons & dans les Epî-
 tres de S. Grégoire-le-Grand, & dans les Au-
 teurs Ecclésiastiques qui l'ont suivi, qu'il se-
 roit inutile d'en rapporter les passages. D'ail-
 leurs, on en verra assez dans la suite de ces
 recherches, que nous rapportons en preuves
 pour d'autres choses. Il vaut donc mieux cher-
 cher d'où vient le mot de Messe, & pourquoi
 on a donné ce nom au Sacrifice de la Loi
 nouvelle.

212 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Il est évident que le mot de Messe , dont nous nous servons en France , vient du mot Latin *Missa* , & que *Missa* vient du verbe Latin *mittere* , qui signifie envoyer , congédier. L'on a fait *Missa* , pour dire renvoi , ou congé , comme on a fait *remissa* du verbe composé *remittere* , pour signifier la remise d'une dette. Cicéron (*Cicero in fine Philipp. 5.*) même se sert de ce mot pour exprimer le congé qu'on donne à des Légions après que la guerre est finie , *Legiones bello confecto missas fieri*. Il n'est donc pas étonnant que dans l'Eglise Latine , on se soit servi d'un terme si usité parmi les Latins , pour exprimer le renvoi des Cathécumenes , &c. Aussi se trouve-t-il communément en ce sens dans nos anciens Auteurs Ecclésiastiques. *Post sermonem* , dit St. Augustin , (*Aug. Ser. 49. n. 8.*) *fit Missa Cathecumenis , manebunt Fideles* : après le sermon on renvoie les Cathécumenes , les Fideles demeureront encore ici. Le quatrième Concile de Carthage (*Conc. 4. Cart. c. 4.*) s'exprime de même , pour dire qu'il sera permis à toutes sortes de personnes , même aux Infideles , de demeurer dans l'Eglise jusqu'à ce qu'on renvoie les Cathécumenes ; il dit , *usque ad Missam Cathecumenorum*. Rapporter plus de preuves pour un fait si constant , ce seroit abuser des Lecteurs. Voilà donc assurément le premier usage que l'Eglise a fait de ce nom *Missa* ; c'a été pour exprimer le renvoi des Cathécumenes , & c'est de-là qu'il est passé au Sacrifice. Aussi est-ce le sentiment de St. Avite de Vienne , de St. Isidore , Raban , Flo-

rus, Remy d'Auxerre, &c. Saint Avite, Evêque de Vienne, qui écrivoit vers l'an 500, dans une de ses Lettres au Roi Gondebaud, dit qu'on ufoit de la formule, *ite, Missa est*, non-seulement à l'Eglise, mais au palais du Prince & au Prétoire des Juges, pour congédier le peuple quand l'assemblée étoit finie: *In Ecclesiis, Palatiisque sive Prætoriiis, Missa fieri pronuntiatur, cum populus ab observatione dimittitur.*

Peut-être que quelqu'un s'étonnera qu'un si grand Mystère ait été ainsi nommé, à cause de l'une de ses moindres parties; mais son étonnement cessera dès qu'il aura fait attention à la solennité avec laquelle on renvoyoit les Cathécumenes. Aussi-tôt que les saintes Lectures & l'Instruction étoient finies, un Diacre congédioit d'un lieu élevé & à voix haute, premièrement les Hérétiques, les Infidèles & les Ecoutans; secondement, l'Evêque venoit dans la Nef faire des prières sur les Cathécumenes, que le Diacre congédioit ensuite. L'on faisoit successivement la même chose aux Energumènes ou possédés, aux Compérens, & aux Pénitens prosternés en terre, & ils sortoient après que l'Evêque leur avoit imposé les mains & prié pour eux. Quoi de plus éclatant que ces proclamations du Diacre, & de plus capable de frapper les sens & l'imagination des Fidéles? Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'ils aient donné au Sacrifice même le nom de *Missa*, Messe, qu'on donnoit depuis long-tems à ces proclamations du Diacre pour renvoyer les Cathécumenes. On dénonçoit aussi publiquement

le congé aux Fideles à la fin des saints Myſteres : *Post tranſacta Sacrificia*, dit Tertulien , (*Lib. de anima.*) *deſiſſa plebe* : peut-être même le donnoit-on déjà dans les termes qui nous reſtent encore : *Ite , Miſſa eſt* ; allez , on vous donne congé. En ce cas , cette expreſſion aura auſſi contribué à faire donner le nom de Meſſe au Sacrifice. Il ſe peut faire néanmoins que le renvoi des Cathécumenes , étant accompagné de prières , d'impoſitions de mains , & par conſéquent le plus ſolemnel , ait d'abord donné ſon nom à tout le commencement de la Meſſe , & que de-là par oppoſition à cette Meſſe des Cathécumenes , on ſoit venu à nommer *Meſſe* des Fideles , l'autre partie de la Liturgie où les ſeuls Fideles pouvoient ſe trouver.

Mais de quelque maniere que cela ſoit arrivé , il eſt certain que l'on a appelé tout le commencement de la Liturgie , où les Cathécumenes étoient admis , *la Meſſe des Cathécumenes* , & que l'on a nommé *Meſſe des Fideles* , le reſte de la Liturgie où les ſeuls Fideles avoient droit d'aſſiſter. Voici une preuve de cette diſtinction. La plupart des Fideles de l'Egliſe d'Arles , au-lieu d'aſſiſter aux divins Myſteres juſqu'à la fin , prenoient occaſion du renvoi des Cathécumenes , de ſortir de l'Egliſe en même tems qu'eux , ou peu après ; S. Céſaire , (*Céſar. Arél. Hom. 12.*) pour les arrêter , leur diſoit : » Si vous faites attention » à ce qui ſe paſſe dans nos aſſemblées , vous » jugerez bien qu'on ne célèbre pas encore » la Meſſe quand on fait les ſaintes Lectures ,

» mais quand on offre les dons & que l'on
 » consacre le Corps & le Sang du Seigneur.
 » Vous pouvez lire ou entendre lire dans vos
 » maisons les Prophetes, les Apôtres & l'E-
 » vangile, aussi-bien qu'à l'Eglise ; mais vous
 » ne pouvez assister à la consécration du Corps
 » & du Sang du Seigneur ailleurs que dans
 » la maison de Dieu. Pour entendre la Messe
 » entière avec fruit, il faut demeurer à l'E-
 » glise, le corps humilié & le cœur contrit,
 » jusqu'à ce qu'on ait dit l'Oraison Domini-
 » cale & donné la bénédiction au peuple. «

Nous voyons clairement dans ce passage
 ce qu'on a appelé Messe des Cathécumenes
 & Messe des Fideles. Et quoique S. Césaire
 ne donne le nom de Messe qu'à la seconde
 partie de la Liturgie, où les Fideles devoient
 assister, il ne laisse pas de marquer en quoi
 consistoit la premiere, où les Cathécumenes
 étoient admis ; savoir, dans les leçons des
 Prophetes, des Apôtres, de l'Evangile, &
 dans l'instruction qui suivoit ces lectures. Que
 s'il ne lui donne pas le nom de Messe, c'est
 évidemment pour ne pas donner lieu à l'abus
 qu'il reprend. Apparemment que le peuple,
 accoutumé à entendre appeller Messe cette
 premiere partie de la Liturgie, s'étoit mis
 dans la tête que cette Messe suffisoit pour
 ceux qui ne voudroient pas communier. Il étoit
 donc à propos que ce saint Evêque ne don-
 nât point le nom de Messe aux lectures &
 aux instructions qu'ils écoutoient, & qu'au
 contraire il insistât, comme il fait, sur la

216 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Messe des Fideles , qui commence à l'offrande , & finit à la bénédiction qu'on donnoit au peuple , afin de les porter à assister aux saints Mysteres qu'ils négligeoient si lâchement.

Non-seulement on a donné le nom de Messe à chacune des principales parties de la Liturgie sacrée , mais encore à tous les divins Offices en général , & même à chaque partie en particulier , comme aux Leçons , aux Oraisons & au Canon. S. Aurélien , Evêque d'Arles , dans sa regle Monastique donne ce nom aux Leçons qu'on devoit chanter aux Offices de la nuit. Cassien & S. Benoît se servent souvent de ce mot en des sens fort différens l'un de l'autre : & qui voudroit le prendre dans ces deux Auteurs , & dans plusieurs autres du moyen âge , selon le sens vulgaire d'à présent , tomberoit dans des absurdités ridicules , jusqu'à s'imaginer que de leur tems on disoit la Messe à toutes les heures du jour & de la nuit , plusieurs fois , & même après le repas. Il est même très-mal-aisé de trouver précisément à quoi ces deux Auteurs ont appliqué ce nom toutes les fois qu'ils s'en sont servis.

La Liturgie sacrée , les divins Offices , les assemblées qu'on faisoit pour cela , ayant eu le nom de *Messes* , il n'est pas étonnant qu'on l'ait aussi donné aux Fêtes des Saints , puisque les divins Offices sont les actions principales qui se fassent parmi les Catholiques dans un jour de Fête. L'on voit dans les Capitulaires de nos Rois , & dans d'autres Auteurs , les Fêtes de S. Martin , de S. Jean , de S. Remy ,

my, &c. appellées la Messe de S. Martin, la Messe de S. Jean, la Messe de S. Remy, &c. Mais si l'on n'est pas surpris qu'on ait donné ce nom aux Fêtes, parce qu'il est facile d'en découvrir la raison, il peut paroître étrange à plusieurs qu'on ait aussi appelé Messes, des Foires & des Marchés publics; car l'on ne comprend pas facilement quel peut être le rapport du nom de *Messe* avec des Foires: cependant cette dénomination est certaine. L'on voit dans un Dictionnaire, cité par le Cardinal Bona, (*Bona de reb. l. 1. c. 2. n. 5.*) que les Foires de Strasbourg & de Francfort ont été appellées la Messe de Francfort, la Messe de Strasbourg; mais la cause de cette dénomination n'est pas évidente. Le Cardinal Bona croit que c'est à cause que les Foires se tenoient des jours de Fêtes, où le peuple venoit en foule pour entendre la Messe.

L'on peut appuyer cette raison par l'étymologie du mot de Foire, que donne M. du Cange, & d'autres Auteurs. Ils disent que le mot de *Foire* vient du mot Latin *Feria*, qui signifie *Fête*, *cessation de travail*. Nous voyons en effet grand nombre de Foires qui se tenoient des jours de Fêtes, & il y en a encore plusieurs sur pied. Qui voudroit chercher l'origine de ces Foires, trouveroit peut-être ce que j'ai trouvé de quelques-unes, qu'elles n'en ont point d'autres que la Fête des Saints dont elles portent le nom. Voici à-peu-près comment cela s'est fait dans les lieux où il y avoit quelques Reliques considérables. Tous les Peu-

ples des environs, & même ceux qui en étoient éloignés, venoient honorer les Reliques du Saint le jour de sa Fête. Ce n'est pas le menu peuple seulement; les personnes de qualités y venoient aussi en famille, comme nous l'apprenons de S. Grégoire de Tours. (*Greg. Turon. l. 2. mirac. c. 24 & 25.*) Ils entendoient l'Office divin, ils faisoient leurs offrandes, & communioient à la Messe. Comme ce concours de peuple étoit grand, faure d'hôtelleries qui pussent les contenir tous, & leur fournir la nourriture nécessaire, il y venoit grand nombre de gens qui apportoitent tout ce qui étoit nécessaire à la vie, & l'exposoit en vente auprès des Eglises. (*Ibid c. 31.*) De plus, l'usage commun de ces tems-là étoit d'offrir des animaux vivans de toutes sortes, tant pour l'entretien & la décoration des Eglises, que pour la subsistance des Clercs qui les desservoient. Apparemment plusieurs Marchands amenoient des bestiaux pour en vendre à ceux qui, venant de loin, ne pouvoient en amener, & vouloient néanmoins en offrir. Les petits Merciers ne manquoient pas de courir ces Foires, comme ils font aujourd'hui. Voilà comme ces Marchés se sont établis. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'on leur ait donné le nom de Férie ou de Fête, & celui de Messe, puisqu'ils ne se tenoient qu'à cause de la Fête, & que la Messe en étoit la principale action & la plus solennelle.

Une partie de ces Foires, établies par la piété de nos ancêtres, subsistent encore à pré-

sent. Mais qu'est devenu l'esprit de piété qui les assembloit ? C'étoit la dévotion qui les amenoit en pèlerinage aux tombeaux des Saints, pour y adorer la grandeur de Dieu dans les miracles qui s'y faisoient ; c'est la cupidité & le desir du gain qui amene aujourd'hui dans ces lieux des Marchands, & la curiosité y entraîne les gens oisifs. Les Eglises étoient pleines des peuples qui y accouroient de toutes parts ; aujourd'hui elles sont vuides, à peine y vient-on pour entendre une Messe basse. On entendoit les Fideles chanter avec les Ministres de Dieu, des Pseaumes, des Hymnes, des Cantiques spirituels. Qu'est-ce qu'on entend aujourd'hui dans ces Foires ? Des mensonges, des juremens, des imprécations, des parjures. Au-lieu des Agapes, ou festins de charité qui s'y faisoient, ce n'est plus que dissolution & débauche. On y donnoit l'aumône, on faisoit des offrandes à l'Eglise : maintenant c'est à qui attrapera le bien de son prochain par des fraudes, des injustices, des larcins. Ces abus si énormes sont devenus si communs de notre tems, que la piété du Roi & celle de nos Evêques, n'y ont point trouvé d'autres remèdes que la translation des Foires à d'autres jours que les Fêtes, ou la suppression des Fêtes mêmes. Mais leurs Ordonnances n'ont pu ôter toutes ces Foires, à cause de la nécessité du commerce. N'y auroit-il pas moyen de porter les peuples à allier, comme nos ancêtres, & la Fête & la Foire ? Ne feroit-ce point le défaut d'instruction sur ce su-

jet , qui auroit donné occasion à ces abus ? Il me semble qu'un Pasteur qui prendroit soin d'instruire ses Paroissiens de l'origine de ces Foires , de la piété des Anciens qui les a établies , le zele avec lequel ils venoient à ces Assemblées , de leur dévotion dans les Eglises , ne perdrait ni son tems , ni sa peine. Le peuple est plus docile qu'on ne pense , sur-tout en ce qui regarde le culte extérieur ; & qui fait la maniere de se prendre , en vient tôt ou tard à bout , avec la grace de Dieu que l'on doit attirer sur lui par la priere.

(*Journal Ecclésiastique.*)

*A N E C D O T E concernant la mort de
Charles XII, Roi de Suede.*

ON lit dans plusieurs Papiers étrangers cette anecdote assez singuliere ; les plus petits détails deviennent intéressans quand il s'agit d'un homme aussi célèbre que Charles XII.

La fin tragique de ce Héros , étonnant en tout genre , a été une énigme jusqu'à nos jours. Le sentiment le plus général est que ce Prince fut tué d'un coup de fauconneau sur un parapet en visitant les travaux du siege de Frédérichshall en Norwege , & qu'il n'avoit alors auprès de sa personne que Siquier son Aide-de-Camp & l'Ingénieur Mégret, tous deux François : cette idée s'est d'autant plus accréditée , qu'elle est celle de M. de Voltaire. Ce-

pendant en 1774 , M. Wraxall s'est fait montrer à Stockholm les habits que portoit le Monarque Suédois quand il fut tué ; il a vu son chapeau , & il dit que le trou de la balle n'a pas plus d'un pouce quarré.

Le Comte Charles de Liewen , qui étoit Page de service auprès du Roi lors de sa mort , a assuré M. Vraxall , qu'ayant soigneusement examiné le cadavre , il avoit vu distinctement qu'il avoit été tué d'un coup de pistolet , & que le coup , qu'il avoit entendu , étoit parti d'un lieu bien moins éloigné que celui où étoit l'ennemi. L'attitude dans laquelle le corps fut trouvé , la main droite ensanglantée , & sur la garde de l'épée , fit conjecturer que le Roi , malgré l'obscurité de la nuit , ayant aperçu son meurtrier , avoit d'abord porté la main à l'endroit où il avoit reçu le coup , & de là à son épée , pour se mettre en état de défense. En effet , Siquier & Mégret furent d'abord soupçonnés de ce crime horrible , mais le tems & les perquisitions qu'on a faites depuis , les ont lavés de tous soupçons à cet égard. Malgré la foule de circonstances rapportées par tous ceux qui suivirent Charles XII en Norwege , le véritable genre de mort de ce Héros a toujours été ignoré.

Quelques jours avant la grande révolution , opérée par Gustave III en 1772 , M. Ingham prononçant un Discours public dans la salle Equestre de Stockholm , dit ces paroles mémorables. *C'est un soupçon terrible que je souhaiterois qui pût s'effacer , c'est une honte éter-*

222 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nelle , que la mort du Héros du Nord , du Roi Charles XII. . . mais la parole meurt sur mes lèvres. . . Après une déclamation si étrange , voici un fait plus singulier encore , arrivé tout récemment à Stockholm , & qui peut servir à interpréter les paroles de M. Ingham. Il y a quelque tems que M. Cr * * * invita plusieurs de ses parens & de ses amis. Avant de se mettre à table , il s'accusa lui-même devant toute l'assemblée , d'être l'assassin de Charles XII. Il indiqua une armoire où il dit qu'on trouveroit les preuves de ce fait dans des papiers qu'il avoit tirés de la poche du Roi mort ; là-dessus M. Cr * * * ouvrit une des fenêtres de la salle du festin , & voulut se précipiter. Ses convives réussirent à prévenir son dessein , mais il tomba dans une frénésie violente , & expira peu de tems après. Cette anecdote extraordinaire a , dit-on , excité les recherches du Gouvernement. Leur résultat s'il est rendu public , pourra porter quelque lumière au milieu des ténèbres profondes , dont la dernière catastrophe de la vie de Charles XII a été jusqu'à présent environnée.

(*Journal de Politique & de Littérature.*)



I I I e. L E T T R E

*De H. WANTONSKOFF, Russe, à un de
ses Amis à Moscow, traduit de l'An-
glois.*

A Londres.

Q Uelque bien combinée que soit l'Admini-
stration de la Justice en Angleterre, il ne
laisse pas de s'y glisser beaucoup d'abus; tant
il est vrai qu'il n'y a point d'établissement si
sage, que la perversité des hommes ne trouve
moyen de rendre dangereux. Je conseillerois
aux Etrangers de faire un ou deux cours de
chicane avant de hasarder de se montrer ici
en public.

Le Code civil d'Angleterre ou, pour mieux
dire, les Loix qui concernent les procédures,
sont en grand nombre. Les gens chargés de
les exécuter, trouvent aisément le moyen de
les obscurcir; & la forme emporte ici, comme
ailleurs, irrévocablement le fond. Malgré les
soins que prend le Gouvernement pour ne
confier l'administration de la Justice qu'à des
hommes capables de bien remplir leurs fonc-
tions, il n'arrive que trop souvent que les
affaires sont décidées par des personnes aussi
peu instruites des procédures que les Plaideurs
mêmes; alors c'est sur la bonne foi toujours

équivoque des Procureurs , & d'après la qualité des parties , que les jugemens se rendent.

Un homme riche qui fait à propos semer l'or , est presque toujours sûr du gain de sa cause. S'il arrive que dans une contestation le droit soit du côté d'un étranger , l'on ne manque pas de commettre un vice de forme pour lui faire perdre son procès. Il est vrai que l'on a la voie de l'appel ; mais comme s'il étoit honteux de convenir qu'un naturel du pays a pu avoir tort vis-à-vis d'un étranger , c'est toujours à celui-ci qu'on le donne. Si enfin l'étranger s'obstine , & qu'il veuille prendre à partie le Procureur qui a causé la perte de son procès , nouvelles dépenses , & à coup sûr nouveau péché contre la forme , ce qui fera encore tomber infailliblement l'action ; car le corps respectable de Messieurs les *Attorneys* (*) est trop uni pour se laisser condamner.

Les procédures sont donc ici une chaîne de friponneries dont on ne peut voir la fin. Le parti le plus sûr lorsqu'on est injustement attaqué , est de céder & d'en venir à un accommodement.

Le serment d'un scélérat payé pour son parjure , suffit pour priver un innocent de sa fortune & de sa liberté.

Une fille , par exemple , jure qu'elle est enceinte des œuvres d'un étranger ; sa gros-

(*) Mot Anglois qui signifie *Procureur*.

seffe est avancée de six mois , & celui à qui elle l'attribue n'est à Londres que depuis quelques jours , son serment est reçu. On fait venir l'accusé ; quelque chose qu'il dise pour sa justification , on commence par exiger qu'il dépose une amende qui ne peut être moindre que de 10 livres sterling ; s'il refuse de payer , on le traîne en prison , puis on examine à loisir les preuves pour & contre.

Enfin après trois mois & plus d'instruction , aux frais de l'étranger , le procès est jugé ; la fille est déclarée parjure , mais l'innocent en est pour son amende & pour ses frais. La seule consolation qu'on lui laisse est celle de décider de la punition que doit subir son accusatrice , & cette punition ne peut excéder quelques mois de retraite dans une maison de correction.

Un Chanteur Italien , nommé *Casareo* , après avoir par trois fois subi ce que l'on appelle la *Purgation* , ne trouva d'autre expédient pour se soustraire à la persécution des filles , que de faire constater juridiquement son impuissance : l'Eunuque se ruina à faire cette preuve , & on ne lui rendit point les trois amendes qu'il avoit payées.

Ces sortes d'aventures sont fort communes à Londres (*) , & l'on m'a assuré que quelques

(*) Personne n'ignore l'aventure à-peu-près semblable qui arriva à M. de la Condamine , lorsqu'il voyageoit en Angleterre.

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Juges de Paix tiennent à leur solde des filles toujours en état de *purger* la bourse des étrangers qui passent dans leur district.

L'adultère produit ici le divorce ou une peine pécuniaire considérable contre celui qui en est accusé. Il n'est pas encore rare de voir un mari , enrichir sa famille aux dépens de son ennemi , en faisant jurer sa femme que celui-ci l'a séduite. Le serment de la femme suffit pour faire condamner celui qu'elle accuse. L'on n'entre dans aucunes circonstances, dans aucuns détails, dans aucuns éclaircissemens particuliers. L'homme ne seroit pas reçu à demander des interrogatoires ; & si la femme par maladresse déclaroit , lors de la prestation de son serment le jour & l'heure où elle a été séduite , l'accusé ne seroit pas admis à prouver l'*alibi*.

Un homme jure qu'un autre lui doit une somme. Sur son serment on arrête le prétendu débiteur que l'on conduit en prison ; alors c'est à lui à prouver qu'il ne doit pas. Si la personne ainsi emprisonnée n'a point d'amis dans le pays pour la cautionner , il faut qu'elle se procure un *Cautionneur* de profession. (Car il y a ici des gens qui ne vivent que de sermens & de cautions.) Ce *Cautionneur*, moyennant une somme convenue & qu'il se fait payer sur le champ , vous prend sur son compte. Quelques jours après il proteste contre son cautionnement , & il faut recourir à un autre : en un mois il en coûteroit plus en cautions que le principal de la somme demandée.

Il est donc prudent à un étranger d'imiter les Anglois qui ne se mettent jamais en route chez eux sans faire une bourse pour les voleurs, & d'avoir soin d'en faire une pour les filles de joie, une pour les procureurs, une pour les juges de paix, une pour les faux témoins & une pour les maris qui ont la fureur de se déclarer C**.

'Les loix criminelles sont bien mieux raisonnées que les loix civiles; il est presque impossible qu'il en naisse des abus. Il faut des preuves évidentes pour condamner un criminel. On dit que ces loix sont très-douces pour les étrangers, & qu'on évite autant qu'il est possible de les condamner : je ne vois pas quel peut être le but de cette politique.

Je suis, &c.

(*Journal Anglois.*)

SECONDE LETTRE

*A Monsieur*** contenant quelques Anecdotes de la vie de l'Auteur de la Henriade.*

MR. Voici la suite des Anecdotes que je vous ai promises.

M. de V** étant à Bruxelles, fit la Tragédie de *Mahomet*, & alla bientôt après avec Madame du Charelier faire jouer cette Piece, à Lille où il y avoit une fort bonne troupe

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

dirigée par le Sieur Lanoue , Auteur & Comédien. La fameuse Demoiselle Clairon y jouoit , & montrait déjà les plus grands talens. Madame Denis, niece de l'Auteur , femme d'un Commissaire Ordonnateur des guerres , ancien Capitaine au régiment de Champagne , tenoit un assez grand état à Lille , qui étoit au département de son mari. Madame du Chatellet logea chez elle ; je fus témoin de toutes ces fêtes ; *Mahomet* fut très-bien joué.

Dans un entre-acte on apporta à l'Auteur une lettre du Roi de Prusse , qui lui apprenoit la victoire de Molwitz ; il la lut à l'assemblée ; on battit des mains : » *Vous verrez* , dit-il , *que cette Piece de Molwitz fera réussir la mienne.* »

Elle fut représentée à Paris le 19 Août de la même année. Ce fut là qu'on vit plus que jamais à quel excès se peut porter la jalousie des Gens-de-Lettres , sur-tout en fait de théâtre. L'Abbé Desfontaines , & un nommé Bonneval , que M. de V... avoit secouru dans ses besoins , ne pouvant faire tomber la Tragédie de *Mahomet* , la déférèrent , comme une Piece contre la Religion Chretienne , au Procureur-Général. La chose alla si loin , que le Cardinal de Fleury conseilla à l'Auteur de la retirer. Ce conseil avoit force de loi ; mais l'Auteur la fit imprimer , & la dédia au Pape Benoît XIV , Lambertini , qui avoit déjà beaucoup de bontés pour lui. Il avoit été recommandé à ce Pape par le Cardinal Passionei , Homme de Lettres célèbre , avec lequel il étoit depuis long-tems en correspondance. Nous avons quelques lettres

de ce Pape à M. de V... Sa Sainteté voulut l'attirer à Rome; & il ne s'est jamais consolé de n'avoir point vu cette Ville, qu'il appelloit la Capitale de l'Europe.

La Piece est restée en possession du Théâtre dans le temps même où ce Spectacle a été le plus négligé. Il avouoit qu'il se repentoit d'avoir fait Mahomet beaucoup plus méchant que ce grand homme ne le fut. Mais si je n'en avois fait qu'un héros politique, écrit-il à un de ses amis, la Piece étoit sifflée. Il faut, dans une Tragédie, de grandes passions & de grands crimes. Au reste, dit-il quelques lignes après, le *genus implacabile vatum* me persécute plus que l'on ne persécuta Mahomet à la Mecque. On parle de la jalousie & des manœuvres qui troublent les Cours, il y en a plus chez des Gens-de-Lettres.

Après toutes ces tracasseries, MM. de Réaumur & de Mairan lui conseillèrent de renoncer à la Poésie, qui n'attiroit que de l'envie & des chagrins, de se donner tout entier à la Physique, & de demander une place à l'Académie des Sciences, comme il en avoit une à la Société Royale de Londres, & l'Institut de Boulogne. Mais M. de Fourmont son ami, Homme de Lettres infiniment aimable, lui ayant écrit une Lettre en vers pour l'exhorter à ne pas enfouir son talent, voici ce qu'il lui répondit.

A mon très-cher ami Fourmont,
Demeurant sur le double mont,
Au-dessus de Vincent Voiture,

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Vers la taverne où Bachaumont
Buvoit & chantoit sans mesure,
Où le plaisir & la raison
Ramenioient le tems d'Epicure.

Vous voulèz donc que des filets
De l'abstraite Philosophie,
Je revole au brillant palais
De l'agréable Poésie,
Au pays où regnent Thalie,
Et le cothurne & les sifflets.
Mon ami, je vous remercie
D'un conseil si doux & si sain.
Vous le voulez, je cede enfin
A ce conseil, à mon destin;
Je vais de folie en folie,
Ainsi qu'on voit une Catin
Passer du Guerrier au Robin,
.
Au Courtisan, au Citadin:

Ou bien si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va succher les pleurs de l'Aurore,
Ou sur l'abſynthe ou sur le thim;
Toujours travaille & toujours cause,
Et vous paîtrit son miel divin
Des grate-cus & de la rose.

Et aussi-tôt il travailla à sa *Méropé*. La Tragedie de *Méropé*, premiere Piece profane, qui réussit sans le secours d'une passion amoureuse, & qui fit à notre Auteur plus d'honneur qu'il n'en espéroit, fut représentée le 26 Février 1743.

Je ne puis mieux faire connoître ce qui se

passa de singulier sur cette Tragédie, qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 Avril suivant, à son ami M. d'Aiguebère, qui étoit à Toulouse.

» La *Méropé* n'est pas encore imprimée :
 » je doute qu'elle réussisse à la lecture autant
 » qu'à la représentation. Ce n'est point moi
 » qui ai fait la pièce ; c'est Mademoiselle Du-
 » mesnil. Que dites-vous d'une Actrice qui
 » fait pleurer pendant trois actes de suite ?
 » Le public a pris un peu le change : il a
 » mis sur mon compte une partie du plaisir
 » extrême que lui ont fait les Acteurs. La
 » séduction a été au point que le Parterre a
 » demandé à grands cris à me voir. On m'est
 » venu prendre dans une cache, où je m'é-
 » tois tapi : on m'a mené de force dans la loge
 » de Madame la Maréchale de Villars, où
 » étoit sa belle-fille. Le Parterre étoit fou :
 » il a crié à la Duchesse de Villars de me
 » baiser, & il a tant fait de bruit, qu'elle
 » a été obligée d'en passer par-là, par l'ordre
 » de sa belle-mère. J'ai été baisé publiquement
 » comme Alain Chartier par la Princesse Mar-
 » guerite d'Ecosse ; mais il dormoit, & j'étois
 » fort éveillé »

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744, sinon que mon Auteur fut admis dans presque toutes les Académies de l'Europe, &, ce qui est singulier, dans celle de *La Crusca*. Il avoit fait une étude sérieuse de la langue Italienne, témoin une lettre de l'éloquent Cardinal Passionei, qui commence par ces mots :

» J'ai lu & relu, toujours avec un nouveau
 » plaisir, votre Lettre Italienne, belle & sa-
 » vante. Il est difficile de concevoir comment
 » un homme qui possède à fond d'autres Langues,
 » a pu atteindre à la perfection de celle-ci.....

Ce Cardinal écrivoit en François presque aussi-bien qu'en Italien, & pensoit très-judicieusement.

M. de V...., sur la fin de 1774, eut un Brevet d'Historiographe de France, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle*. Il étoit déjà connu par son Histoire de *Charles XII*, dont on a fait tant d'éditions. Cette histoire fut principalement composée en Angleterre à la campagne avec M. Fabrice, Chambellan de *George premier*, Electeur de Hanovre, Roi d'Angleterre, qui avoit résidé sept ans auprès de *Charles XII*, après la journée de Putalwa.

C'est ainsi que la *Henriade* avoit été commencée à St. Ange, d'après les conversations avec M. de Caumartin.

Cette Histoire fut très-louée pour le style, & très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques & les incrédules cessèrent, lorsque le Roi *Stanislas* envoya à l'Auteur, par M. le Comte de Tressan, Lieutenant-Général, une attestation authentique, conçue en ces termes : » M. de Voltaire n'a oublié ni
 » déplacé aucun fait, aucune circonstance ;
 » tout est vrai, tout est dans son ordre. Il
 » a parlé sur la Pologne & sur tous les évé-
 » nemens qui sont arrivés, comme s'il avoit
 » été témoin oculaire. Fait à Comercy, le
 » 11 Juillet 1759 «.

Dès qu'il eut un de ces titres d'Historiographe , il ne voulut pas que ce titre fût vain , & qu'on dît de lui ce qu'un Commis du Trésor-Royal disoit de Racine & de Boileau : *Nous n'avons encore vu de ces Messieurs que leur signature.* Il écrivit la guerre de 1741 , qui étoit alors dans toute sa force , & que vous retrouvez dans le siècle de *Louis XIV & de Louis XV.*

Il étoit alors à Etiole , avec cette belle Madame d'Etiole , qui fut depuis la Marquise de Pompadour. La Cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745 , où l'on devoit marier le Dauphin avec l'Infante d'Espagne. On voulut des Ballets avec de la musique chantante , & une espèce de Comédie qui servît de liaison aux vers. Il en fut chargé , quoiqu'un tel spectacle ne fût point de son goût. Il prit pour sujet une Princesse de Navarre. La piece est écrite avec légèreté. M. de la Popelinere , Fermier-Général , mais lettré , y mêla quelques Ariettes ; la Musique fut composée par le fameux Rameau.

Madame d'Etiole obtint alors , pour M. de V . . . , le don gratuit d'une charge de Gentilhomme ordinaire de la Chambre. C'étoit un présent d'environ soixante mille livres ; & présent d'autant plus agréable , que peu de tems après il obtint la grace singulière de vendre cette place , & d'en conserver le titre , les privileges & les fonctions.

Peu de personnes connoissent le petit impromptu qu'il fit sur cette grace qui lui avoit été accordée , sans qu'il l'eût sollicitée deux fois.

Mon *Henri-Quatre* & ma *Zaïre* ,
 Et mon Américaine *Alzire* ,
 Ne m'ont valu jamais un seul regard du Roi.
 J'avois mille ennemis avec très-peu de gloire ;
 Les honneurs & les biens pleuvent enfin sur moi ,
 Pour une farce de la Foire.

Il avoit eu cependant, long-tems auparavant ,
 une pension du Roi de deux mille livres , &
 une de quinze cens livres de la Reine , mais
 il n'en sollicita-jamais le paiement.

L'Histoire étant devenue un de ses devoirs ,
 il commença quelque chose du *Siecle de Louis*
XIV ; mais il différa de le continuer. Il écrivit
 la campagne de 1744 , & la mémorable bataille
 de Fontenoi. Il entra dans tous les détails de
 cette journée intéressante. On y trouve jus-
 qu'au nombre des morts de chaque Régiment.
 Le Comte d'Argenson , Ministre de la guerre ,
 lui avoit communiqué les Lettres de tous les
 Officiers. Le Maréchal de Noailles & le Ma-
 réchal de Saxe lui avoient confié des mémoires.

Je crois faire un grand plaisir à ceux qui
 veulent connoître les événemens & les hom-
 mes , de transcrire ici la Lettre que M. le Mar-
 quis d'Argenson , Ministre des affaires étran-
 geres , & frere aîné du Secrétaire d'Etat de
 la guerre , écrivit du champ de bataille à M.
 de Voltaire.

» Monsieur l'Historien , vous aurez dû ap-
 » prendre dès Mercredi au soir , la nouvelle
 » dont vous nous félicitez tant. Un Page par-
 » tit du champ de bataille le Mardi à deux

» heures & demie pour porter les Lettres :
 » j'apprends qu'il arriva le Mercredi à cinq
 » heures du soir à Versailles. Ce fut un beau
 » spectacle que de voir le Roi & le Dauphin
 » écrire sur un tambour entourés de vainqueurs
 » & de vaincus , morts , mourants & pri-
 » sonniers. Voici des anecdotes que j'ai re-
 » marquées.

» J'eus l'honneur de rencontrer le Roi Di-
 » manche tout près du champ de bataille; j'ar-
 » rivai de Paris au quartier de *Chin*. J'appris
 » que le Roi étoit à la promenade ; je de-
 » mandai un cheval, je joignis Sa Majesté près
 » d'un lieu d'où l'on voyoit le camp des en-
 » nemis ; j'appris pour la première fois de Sa
 » Majesté , de quoi il s'agissoit tout à l'heure
 » (à ce qu'on croyoit.) Jamais je n'ai vu
 » d'homme si gai de cette aventure qu'étoit
 » le Maître. Nous discutâmes justement ce
 » point historique que vous traitez en qua-
 » tre lignes , quels de nos Rois avoient ga-
 » gné les dernières batailles Royales. Je vous
 » assure que le courage ne faisoit point tort
 » au jugement , ni le jugement à la mémoi-
 » re. De-là on alla coucher sur la paille. Il
 » n'y a point de nuit de bal plus gaie ; ja-
 » mais tant de bons mots. On dormit tout le
 » tems qui ne fut pas coupé par des Cour-
 » riers , des Grassins & des Aides-de Camp.
 » Le Roi chanta une chanson qui a beaucoup
 » de couplets & qui est fort drôle. Pour le
 » Dauphin, il étoit à la bataille comme à une
 » chasse de lievre , & disoit presque : quoi !

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» n'est-ce que cela ? Un boulet de canon donna
» dans la boue , & crotta un homme près du
» Roi. Nos Maîtres rirent de bon cœur du
» barbouillé. Un palfrenier de mon frere a
» été blessé à la tête d'une balle de mous-
» quet ; ce domestique étoit derriere la com-
» pagnie.

» Le vrai , le sûr , le non-flatteur , c'est que
» c'est le Roi qui a gagné lui-même la bataille
» par sa volonté , par sa fermeté. Vous ver-
» rez des relations & des détails ; vous sau-
» rez qu'il y a eu une heure terrible où nous
» vîmes le second Tome de Dettingue , nos
» François humiliés devant cette fermeté An-
» gloise ; leur feu roulant qui ressemble à
» l'enfer , que j'avoue qui rend stupides les
» spectateurs les plus oisifs ; alors on déses-
» péra de la République. Quelques-uns de nos
» Généraux , qui ont plus de courage , de
» cœur , que d'esprit , donnerent des conseils
» fort prudents. On envoya des ordres jusqu'à
» Lille ; on doubla la garde du Roi ; on fit
» emballer , &c. A cela le Roi se moqua de
» tout , & se porta de la gauche au centre ,
» demanda le corps de réserve , & le brave
» Lœvendal ; mais on n'en eut pas besoin. Un
» faux corps de réserve donna. C'étoit la même
» Cavalerie qui avoit d'abord donné inutile-
» ment , la Maison du Roi , les Carabiniers ,
» ce qui restoit tranquille des Gardes-Fran-
» çaises , des Irlandois excellents , sur-tout
» quand ils marchent contre des Anglois &
» Hanovriens. Votre ami M. de Richelieu est

» un vrai Bayard ; c'est lui qui a donné le
 » conseil & qui l'a exécuté, de marcher à
 » l'Infanterie comme des chasseurs, ou comme
 » des fourrageurs, pêle-mêle, la main baif-
 » sée, le bras raccourci, Maîtres, Valers,
 » Officiers, Cavaliers, Infanterie, tout en-
 » semble. Cette vivacité Françoisise dont on
 » parle tant, rien ne lui résiste ; ce fut l'af-
 » faire de dix minutes que de gagner la ba-
 » taille avec cette botte secrète. Les gros ba-
 » taillons Anglois tournerent le dos, & pour
 » vous le faire court, on en a tué quatorze
 » mille.

» Il est vrai que le canon a eu l'honneur
 » de cette affreuse boucherie : jamais tant de
 » canons ni si gros, n'a tiré dans une bataille
 » générale qu'à celle de Fontenoi : il y en
 » avoit cent. Monsieur, il semble que ces
 » pauvres ennemis aient voulu à plaisir lais-
 » ser arriver tout ce qui leur devoit être le
 » plus mal-sain, canon de Douai, Gendarme-
 » rie, Mousquetaires.

» A cette charge dernière dont je vous
 » parlois, n'oubliez pas une anecdote. Mon-
 » sieur le Dauphin, par un mouvement na-
 » turel, mit l'épée à la main de la plus jolie
 » grace du monde, & vouloit absolument
 » charger ; on le pria de n'en rien faire. Après
 » cela, pour vous dire le mal comme le bien ;
 » j'ai remarqué une habitude trop tôt acqui-
 » se, de voir tranquillement sur le champ de
 » bataille des morts nuds, des ennemis ago-
 » nisans, des plaies fumantes. Pour moi j'a-

» vouerai que le cœur me manqua , & que
 » j'eus besoin d'un flacon. J'observai bien nos
 » jeunes Héros, je les trouvai trop indifférens
 » sur cet article. Je craignois pour la suite
 » de leur longue vie, que le goût vînt à au-
 » gmenter par cet inhumaine curée.

» Le triomphe est la plus belle chose du mon-
 » de; les vive-le-Roi , les chapeaux en l'air
 » au bout des bayonnettes , les complimens du
 » Maître à ses Guerriers , la visite des retran-
 » chemens , des Villages & des Redoutes si
 » intactes , la joie , la gloire , la tendresse ;
 » mais le plancher de tout cela est du sang
 » humain , des lambeaux de chair humaine.

» Sur la fin du triomphe , le Roi m'honora
 » d'une conversation sur la paix; j'ai dépêché
 » des Couriers.

» Le Roi s'est fort amusé hier à la tran-
 » chée ; on a beaucoup tiré sur lui ; il y est
 » resté trois heures. Je travaillois dans mon
 » cabinet , qui est ma tranchée ; car j'avouerais
 » que je suis bien reculé de mon courant par
 » toutes ces dissipations. Je tremblois de tous
 » les coups que j'entendois tirer. J'ai été avant-
 » hier voir la tranchée en mon petit parti-
 » culier. Cela n'est pas fort curieux de jour.
 » Aujourd'hui nous aurons un *Te Deum* sous
 » une tente avec une salve générale de l'Ar-
 » mée , que le Roi ira voir du Mont de la
 » Trinité ; cela sera beau.

» J'assure de mes respects Madame du Cha-
 » teller. Adieu Monsieur. «

On voit par cette Lettre de M. le Marquis

d'Argenson qu'il étoit d'un esprit agréable , & que son cœur étoit humain. Ceux qui le connoissoient voyoient en lui un philosophe plus qu'un politique , mais sur-tout un excellent citoyen. On en peut juger par son Livre intitulé : *Considérations sur le Gouvernement* , imprimé en 1764, chez Marc-Michel Rey : voyez sur-tout le chapitre de la *vénalité des charges*.

Je suis, &c.

(*Mercur de France.*)

EXTRAIT d'un Eloge de Monsignor Michel-Ange Giacomelli , composé par M. Antoine Matani , &c. Traduit de l'Italien.

Michel-Ange Giacomelli naquit le 11 Septembre 1695 , de Jean-Baptiste Giacomelli & de Camille Jacopetti. Il étudia les Belles-Lettres dans sa patrie , mais il s'appliqua particulièrement à la Langue Grecque sous le célèbre Nicolas Buti. Il s'instruisit encore de fort bonne heure dans la Géométrie & dans la Philosophie Cartésienne. Etant passé depuis à l'Université de Pise , il s'adonna à la Théologie , & prit le bonnet de Docteur. Il alla à Rome , où le Cardinal Augustin Fabroni lui donna la garde de sa belle Bibliothèque , qui est aujourd'hui à Pistoie , chez les Peres de

l'Oratoire , à qui cette Eminence la donna par son testament. A sa mort , M. Giacomelli devint Bibliothécaire du Cardinal Colligola : divers écrits qu'il publia en faveur du Saint Siege , le firent considérer de Clément XII , qui le prit pour un de ses Chapelains secrets. Dans le commencement de l'année 1756 , le Pape Clement XIII , le nomma Secrétaire des Lettres Latines , & trois ans après , Secrétaire des Brefs aux Princes ; vërs le même tems il fut fait Chanoine du Vatican , & Archevêque de Chalcedoine. Clement XIV ne jugea pas à propos de se servir de lui dans l'emploi important de Secrétaire , peut-être parce qu'il avoit quelquefois montré des sentimens trop favorables à une Société qu'il falloit détruire. M. Giacomelli soutint cette disgrâce avec une fermeté stoïque , quoiqu'il fût naturellement vif & très sensible à l'honneur. Il mourut le 7 Avril 1774 , d'un débordement de bilës , après quatre jours de maladie. Voilà la vie du Prélat ; celle du Théologien , du Moraliste , du Littérateur , est dans les écrits qu'il a laissés , & dont nous allons donner la liste , en commençant par ceux qui ont été imprimés.

Les six Livres de Saint Jean-Chrysostôme sur le Sacerdoce , traduits en Italien avec des Notes. Rome , chez Joseph Collini & Benoît Francesi.

S. Patris Nostri Modesti Archiepiscopi Hierosolymitani Encomium in Dormitionem sanctissimæ Dominae nostræ Deiparæ semper que Virginis Mariæ. Romæ , 1760 , apud Benedictum Francesi , & Cajetanum Paperi.

Phylonis.

Phylonis Episcopi Carpasii Enarratio in Canticum Canticorum Græcum textum adhuc ineditum, quam plurimis in locis depravatum emendavit, & nova interpretatione adjectâ, nunc primum in lucem profert Michael-Angelus Giacomellus, Archiepiscopus Chalcedonenfis. Romæ, 1772, apud Benedictum Francesi.

De Paulo Samosateno, deque illius Dogmate & hæresi. Romæ, 1741, apud Fratres Palearinos.

Prosperi Cardinalis Lambertini, postea Benedicti XIV P. M. Commentarii duo de Domini nostri J. C. Matris que ejus festis, & de Missæ sacrificio retractati, atque aucti, ex Italico in Latinum Sermonem vertit Michael Angelus de Giacomellis ex intimis auctoris Capellanis. Patavii, 1745, Typis Seminarii apud Joannem Manfrè.

Eloge des Beaux-Arts, prononcé au Campidoglio. Rome, 1739, chez Jean-Marie Salvioni.

Exposition historique des différends entre le Saint-Siege & la Cour de Savoye. Rome, 1732.

Articles sur diverses matieres scientifiques, insérés dans le Journal de Letterati de Rome. Rome, chez les freres Pagliarini.

Electre de Sophocle, traduite. Romé, 1754, chez les freres Pagliarini.

Prométhée aux liens, Tragédie d'Eschile, traauite avec des Notes. Rome, 1754, chez les freres Pagliarini.

Amours de Chérée & de Calliroé, traduits du Grec. Rome, 1755 & 1756, chez les freres Pagliarini.

242 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

La Paix universelle , composition en Musique , pour les Fêtes données à l'occasion de la naissance du Duc de Bourgogne , par M. le Duc de Nivernois , Ambassadeur du Roi Très-Chrétien. Rome , 1751 , chez Jean-Marie Salvioni.

Recueil de Poésies pour le couronnement solennel de l'image de Notre-Dame , dite de l'Humilité , de Pistoie. Pistoie , 1716 , chez Etienne Gatti.

Prologi in Comedias Terentii & Plauti. Romæ , 1738 , apud Joannem Zempel.

Interpretatio græcæ inscriptionis. Romæ , 1748.

Vers sur la convalescence du Roi de Portugal.

Autres Poésies sur divers sujets.

Parmi les ouvrages encore manuscrits de M. Giacomelli , les plus intéressans sont : des *Notes Latines sur le commentaire du Cantique des Cantiques , par Saint Epiphane , publié à Rome en 1750 , par François Foggini ; une Dissertation Italienne sur la Philosophie Morale ; un Discours sur la forme de l'année & de l'ancien Calendrier des Romains , lu à l'Académie des Antiquités Romaines ; une Dissertation sur le Cirque & les jeux du Cirque ; un Discours sur les loix des Plébiscites ; une Traduction de quelques Comédies d'Aristophane , & une Dissertation dans la forme épistolaire sur la méthode à suivre pour apprendre la Langue Grecque. On voit par ce Catalogue que M. Giacomelli a dû être un Ecrivain très-laborieux.*

(*Novelle Litterarie.*)

EXTRAIT d'une Lettre de M. l'Abbé Bianchi , aux Rédacteurs des Nouvelle Letterarie. Ecrite au commencement de l'année dernière.

NE soyez pas surpris que je tarde à vous faire passer la continuation de mes Lettres sur l'état présent des Arts & des Sciences en Danemarck. Comme je suis sur le point de partir de Copenhague , j'emploie tout mon tems à ramasser les matériaux nécessaires pour mettre à fin cet ouvrage malgré mon éloignement. Je vous avertis seulement, qu'on vient de publier ici le quatrième volume (*) de la collection des Ecrivains de Danemarck , que M. Langebeck n'avoit pas eu le tems de faire imprimer en entier avant de mourir ; c'est M. Pierre-Frédéric Suhm , que le Roi a chargé de le finir : voilà le titre : *Scriptores rerum Danicarum medii ævi , partim hætenus inediti , partim emendatius editi , quos collegit & adornavit Jacobus Langebeck , Sac. Reg. Maj. a Consiliis status , & Tabularii sanctioris præfectus. Post mortem autem viri beati , publici juris fecit & præfationem adjecit*

(*) *Esprit des Journaux* , Octobre 1775 , page 374. Nous avons annoncé à cet endroit la mort de M. Langebeck , & donné un précis de sa vie & de ses travaux.

244 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Petrus-Fridericus Suhm. Tom. IV. Hafnia, 1778. Typis Andreae Hantvici Godiche. Cet important ouvrage doit être continué, & Sa Majesté a chargé de la suite de ce travail, M. *Gherard Schoning*, homme très-versé dans l'Histoire du Nord & dans la Diplomatie, & très-digne de remplacer M. *Suhm*, qui travaille maintenant sur les manuscrits recueillis en Islande par le célèbre *Arnas Magneus*.

EXTRAIT d'une autre Lettre du même, écrite de Hambourg au mois de Juin de l'année dernière.

DÈS que j'ai été arrivé dans cette Ville, j'ai voulu voir M. *Klopstock*, que je ne connoissois que par ses ouvrages, qui l'ont fait nommer le *Virgile de l'Allemagne*. Il se plaint hautement de toutes les traductions qu'on a faites de sa *Messiede* dans les diverses Langues de l'Europe..... J'ai encore fait connoissance ici avec MM. *Büsch* & *Obeling*, l'un Professeur public de Mathématiques, & l'autre Directeur de la grande Académie de commerce qu'on a établie depuis peu dans cette Ville, & à laquelle on accourt de toutes parts..... Je partirai d'ici dans un ou deux jours, pour continuer ma route vers le Portugal, & j'aurai le plaisir de passer par Paris & par Madrid. Si-tôt que je serai à Lisbonne, je vous enverrai la continuation de mes Lettres sur le Danemarck.

(*Novelle Letterarie.*)

L E T T R E

A M. D E L A H A R P E.

TOut ce qui intéresse les Lettres, Monsieur, doit vous être cher, & réclame à ce titre une place dans votre Journal, si utile à la Littérature par les excellens principes de goût, & la critique saine & honnête qui le distinguent. Quelques Papiers publics ont annoncé depuis peu un fait honorable pour les Lettres, & qui, par cette raison, ne sauroit être trop connu. M. Hume, si célèbre par ses ouvrages, si estimable par son caractère, & si respectable par ses vertus, est mort le 25 Août dernier à Edimbourg, après une longue & douloureuse maladie, qu'il a soufferte avec beaucoup de patience & de courage. Par son testament, daté du 4 Janvier dernier, il laisse à M. d'Alembert un diamant de 200 livres sterlings, comme une marque particulière de son estime pour les ouvrages & la personne de cet homme illustre. Ce legs est d'autant plus flatteur pour M. d'Alembert, qu'il n'avoit guere avec M. Hume d'autre liaison que celle qui naît des sentimens mutuels, que deux Philosophes occupés de cultiver en paix leur raison, doivent avoir l'un pour l'autre, même sans se voir & s'écrire. Il seroit à sou-

haïter que , dans toute l'Europe Littéraire , les hommes éclairés & vertueux se laïſſaſſent ainſi des témoignages publics d'eſtime & d'affection réciproque ; & l'Angleterre qui a produit les Philoſophes les plus illuſtres , étoit bien faite pour donner aux Gens-de-Lettres un exemple ſi digne d'être imité.

Ce même M. Hume , écrivant peu de jours avant ſa mort à une perſonne de ſes amies , lui annonçoit ſa fin prochaine avec la tranquillité la plus intéreſſante. On ne peut lire ſans attendriſſement dans ſa lettre , ces mots ſi ſimples & ſi touchans. *Si vous me faites réponſe , ne m'écrivez rien qui ne puiſſe être lu par tout le monde ; car il y a apparence que votre Lettre arrivera quand je ne ſerai plus.*

Permettez-moi , Monſieur , de profiter de cette occaſion pour vous apprendre un autre fait , auquel les Gens-de-Lettres ne prendront pas moins d'intérêt. Quelques mois avant la mort de M. Hume , M. d'Alembert avoit perdu une amie dont la ſociété & l'amitié avoient fait long-tems la douceur de ſa vie : (*) tous ceux qui ont partagé ce bonheur avec lui , ne ceſſeront jamais de pleurer cette perte , parce qu'ils ne ceſſeront de ſentir qu'ils ne peuvent la remplacer. Il a reçu du Roi de Pruſſe , dans cette circonſtance , deux Lettres pleines de ſenſibilité , de raiſon & d'intérêt ,

(*) Voyez le Volume pour le mois d'Août 1776 , page 281.

mais remarquables sur-tout par un ton de simplicité & d'égalité , qui ne laisse appercevoir que l'ami , pour ne montrer jamais le Monarque.

Je ne puis me refuser au plaisir d'en transcrire ici les traits les plus touchans. » Je comptais à votre malheur , dit le Prince au Philosophe , dans une Lettre du 9 Juillet ; les plaies du cœur sont les plus sensibles de toutes , & malgré les belles maximes des Philosophes , il n'y a que le tems qui les guérisse. L'homme est un animal plus sensible que raisonnable. Je n'ai que trop éprouvé , pour mon malheur , ce qu'on souffre de telles pertes Notre raison est trop foible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle : il faut donner quelque chose à la nature , & se dire sur-tout qu'à votre âge comme au mien , on doit se consoler plutôt , parce que nous ne tarderons guere de nous rejoindre aux objets de nos regrets J'accepte avec plaisir l'espérance que vous me donnez de venir passer avec moi quelques mois de l'année prochaine Nous philosopherons ensemble sur le néant de la vie , sur la folie des hommes , sur la vanité du stoïcisme , & sur le peu que nous sommes. Faites , je vous prie , en attendant , tout ce dont vous serez capable pour que votre douleur n'altère point votre santé. Je m'y intéresse trop pour en supporter la perte avec indifférence «.

F R É D É R I C .

L 4.

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Et dans une seconde Lettre du 7 Septembre, ce Monarque ajoute : » Je vois par votre » dernière Lettre que votre cœur est toujours » sensible , & je ne vous condamne pas » Notre raison doit nous servir à modérer tout » ce qu'il y a d'excessif en nous , mais non » pas à détruire l'homme dans l'homme. Regrettez donc votre perte , mon cher d'Alembert ; j'ajoute même que celles de l'amitié » sont irréparables , & qu'on doit vous juger » digne d'avoir de vrais amis , parce que vous » savez aimer. Mais comme il est au dessus » de l'homme de changer le passé , vous devez » songer à vous conserver pour les amis qui » vous restent , afin de ne leur point causer » le chagrin mortel que vous venez de sentir. » J'ai eu des amis & des amies. J'en ai perdu » cinq ou six. J'ai pensé en mourir de douleur. » Le hasard a voulu que j'aie fait ces pertes » pendant les guerres , où je me suis trouvé » engagé , & obligé de faire continuellement » des dispositions différentes. Ces distractions » indispensables m'ont peut-être empêché de » succomber à ma douleur. Je voudrais qu'on » vous proposât quelque problème bien difficile à résoudre , afin que cette application » vous forçât de penser à autre chose ; il n'y » a en vérité de remède que celui-là , & le » tems. Nous sommes comme les rivières qui » conservent leur nom , mais dont les eaux » changent toujours. Quand une partie des » molécules qui nous ont composés , est remplacée par d'autres , le souvenir des objets

» qui nous ont fait du plaisir ou de la douleur ,
 » s'affoiblit , parce que réellement nous ne som-
 » mes plus les mêmes , & que le tems nous
 » renouvelle sans cesse. C'est une ressource pour
 » les malheureux , & dont ceux qui pensent ,
 » doivent faire usage Je m'étois réjoui
 » pour moi-même de l'espérance que vous me
 » donnez de vous voir. A présent, je m'en réjouis
 » encore pour vous Je ferai tout ce qui
 » sera en moi pour écarter de vous des objets
 » tristes & fâcheux , & je ressentirai autant
 » de joie de vous tranquilliser , que si j'avois
 » gagné une bataille ; non que je me croie
 » un grand Philosophe , mais parce que j'ai une
 » malheureuse expérience de la situation où
 » vous vous trouvez , & que je me crois par-là
 » plus propre qu'un autre à adoucir votre
 » peine. Venez donc , mon cher d'Alembert ,
 » soyez sûr d'être très-bien reçu , & de trou-
 » ver , non pas des remèdes entiers à vos maux ,
 » mais des lénitifs & des calmans «

F R É D É R I C.

Il me semble , Monsieur , que , sans cette
 signature , on auroit peine à croire que ces
 deux Lettres fussent d'un Souverain. Puissent
 le génie & la vertu , pour l'honneur du Trône ,
 en recevoir souvent de semblables. Cependant
 M. d'Alembert n'auroit jamais consenti que je
 vous fisse part de ces deux Lettres , si je ne
 lui avois fait sentir que c'étoit un moyen de
 témoigner sa reconnaissance au Roi de Prusse ,
 & de faire connoître combien ce Prince , si

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
célèbre par ses ouvrages, & si grand par ses
victoires, fait être aimable dans la simplicité
de la vie, & dans l'épanchement de l'amitié.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Le Marquis de C***.*

(Journal de Politique & de Littérature.)

*LETTRE à un Journaliste de Londres, sur
les explications différentes que M. Bryant
& son Critique ont données des médail-
les d'Apamée. (*)*

IL n'est que trop ordinaire de voir des
Ecrivains emportés par une imagination vive,
s'embarrasser dans des hypothèses insoutena-
bles, faire revivre des erreurs anciennes &
déjà refutées qu'ils donnent de bonne foi pour
des opinions nouvelles, enfin employer à bâ-
tir ces édifices imaginaires des matériaux dont
la fragilité se démontre au moindre examen,
& trahit la précipitation ou le peu de juge-

Voyez le Journal de Mai 1776, pag. 369 où nous
avons annoncé la justification de la médaille d'Apamée, &c.
par M. Bryant; & le Journal d'Octobre suivant, pag
226, où nous avons rapporté une Lettre insérée dan
le *Gentleman's Magazine*, en réponse à cette justification, &c.

ment de l'Architecte ; ceux qui entreprennent de critiquer ces Ecrivains , ne sont souvent ni plus circonspects ni plus sages. Voilà deux vérités dont M. Bryant & son Antagoniste fournissent des preuves remarquables, comme on le verra par ce qui suit.

Il existe cinq médailles de cuivre, très-grandes, avec le revers en question, & les Lettres gravées sur le devant de l'arche, ou du bâtiment que M. Bryant appelle ainsi : trois de ces médailles sont de l'Empereur Philippe, & deux de l'Empereur Sévere. Falconner, cité, par M. Bryant, fait mention des premières, comme appartenant, l'une à Augustin Chigi, l'autre au Cardinal Ottoboni, la troisième au Grand-Duc de Toscane, & il nous apprend, que sur celle de Chigi les deux premières Lettres du mot NOE avoient été effacées par le tems, au-lieu que la Lettre N s'étoit conservée sur celle du Cardinal Ottoboni, la même où M. Vaillant lit NEOK. Falconner rapporte encore une des médailles de Sévere, & il regarde les unes & les autres comme des monumens curieux & incontestables de l'Histoire du Déluge, en quoi il a été copié par M. Bryant & d'autres Ecrivains, comme Ray & Delany. La seconde médaille de Sévere est au Vatican, & on lit dessus les Lettres NO.... Mais le celebre Antiquaire Venuti préfere de suivre la leçon de M. Vaillant.

Parmi les médailles de Philippe, la dernière paroissoit à Falconner la mieux conservée. Il

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la publia en 1668 , avec la leçon NOE ; mais l'année d'ensuite Blanchini soutint que la véritable leçon étoit NEOK. La médaille qu'on voit aujourd'hui dans la collection du Grand-Duc est évidemment supposée ; & Gori , qui en donne une description particulière dans le *Museum Florentinum* , ne croit pas que ce soit celle que Falconner avoit vue. Elle a cependant la même légende dont les lettres sont presque effacées. Pour lever toutes les difficultés , Spanheim a imaginé que le Sculpteur avoit mis , en transposant les Lettres , NOE pour NEO ; mais Gori suppose que cela ne s'est pas fait sans fraude , & son opinion est très-probable. Il observe qu'on a beaucoup disputé sur la Religion de l'Empereur Philippe , & il part de là pour conjecturer que ceux qui vouloient que ce Prince eût été Chrétien , ont substitué sur la médaille , à NEO ou NEOK , le nom du Patriarche NOE , de manière que ce nom joint au type gravé sur le revers , formât une allusion sensible à un des principaux événemens de l'Histoire Sacrée. Gori pense que la légende des autres médailles est également falsifiée , & il ajoute : *Profecto neminem fore arbitrör , qui turbatis corruptis que hoc loci numismatis credere velit in arca scriptum nomen NOE* ; il ne prévoyoit pas qu'il naîtroit un jour un M. Bryant.

La médaille de Sévere , publiée par Falconner , d'après un eçtype , est dans le Cabinet du Roi de France. On lit au revers , suivant cet Antiquaire , la légende EPI. ATONOTETOT. APTE MAT , avec les Lettres NHTON reportées

sur le devant de l'*Arche*, & le mot ΑΠΑΜΕΩΝ, gravé sur l'exergue. En prenant trois lettres du nom de l'*Agonothete*, & en les joignant à celles qui sont reportées sur le devant de l'*Arche*, on a fait le mot ΜΑΓΝΗΤΩΝ, & on a cru que cette médaille avoit été frappée en mémoire d'une alliance entre les *Magnetes* & les Apaméens; mais il étoit réservé à M. Bryant d'ôter à l'*Officier* ci-dessus nommé les sept lettres de son nom gravées dans la légende, pour en former les nouvelles Divinités qu'il appelle ARTEMAGNETES. Mais que dira-t-il, ainsi que son critique, si on leur apprend que la leçon ΝΗΤΩΝ n'est appuyée sur aucune autorité? Le pere Hardouin a lu sur l'*Arche* ΝΕΩΚ. Vaillant, ΝΕΩ. & une planche gravée d'après l'original, qui se trouve dans la *Collection des médailles du Roi de France*, &c. porte la leçon d'Hardouin. On ne dispute plus à présent sur la religion de Philippe; cette question paroissoit si bien éclaircie à Gori, qu'il ne croyoit pas que personne prétendît désormais que ce Prince eût été Chrétien; c'est aussi une vérité incontestable, que Sévere étoit Payen. Il est donc contre toute raison d'imaginer que les médailles de ces Empereurs aient aucun rapport au Patriarche NOE. Il faut croire plutôt qu'elles sont allusion à quelque Fable mythologique. Comme elles ont toutes les mêmes types, il est vraisemblable que dans toutes, les mêmes lettres étoient gravées sur le devant de l'*Arche*, &c., suivant les autorités déjà citées, c'étoient les lettres ΝΕΩΚ. Wile nous apprend que le mot

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Neocore, étoit un titre d'honneur par lequel on désignoit un peuple particulier qui avoit la surintendance d'un temple ; ce privilège étoit de la plus grande importance chez les Anciens, & les médailles en font souvent mention.

Maintenant nous pouvons expliquer sans difficulté les inscriptions des deux médailles qui divisent M. Bryant & son Antagoniste ; nous voyons par ces inscriptions, que la médaille de Philippe fut frappée sous *Marc-Aurele Alexandre*, Grand-Prêtre pour la seconde fois, les *Apaméens* étant *Neocores* ; & celle de Sévere sous *Artemagoras*, ou, comme quelques-uns l'ont expliqué, sous *Artemas*, (*) pour la troisième fois *Agonothete*, les *Apaméens* étant *Neocores*. Pour épargner à mes Lecteurs des recherches fatigantes, je crois devoir dire qu'*Artemagoras* est le nom que Wile donne à l'*Agonothete*, ainsi que Pellerin ; le même nom se retrouve encore sur une médaille de Caracalla, fils, & successeur de Sévere.

L'histoire à laquelle les médailles de Phi-

(*) Pour entendre ce passage, il faut se rappeler que chaque lettre Grecque exprimoit une quantité numérique, suivant l'ordre numérique de cette lettre dans l'alphabet. Ainsi le B qui étoit la seconde lettre de l'alphabet, revenoit dans le calcul à notre chiffre 2, & le Γ qui étoit la troisième, revenoit à notre chiffre 3, &c. La seconde explication de la médaille de Sévere supposeroit que les lettres APTEMAT seroient divisées de la manière suivante : APTEMA.T.

lippe & de Sévere font allusion, est, suivant l'opinion la plus commune, celle de Deucalion. Ces deux époux sont représentés, d'après le récit de la Fable, dans un bâtiment qui flotte au milieu des eaux; on les voit ensuite sur la terre, dans une attitude suppliante, ce qui a trait sans doute aux prières qu'ils adressèrent à Thémis, & qui furent si heureusement exaucées. La colombe qui revient à l'arche tant que le déluge dure, & qui s'envole quand il s'est retiré, fait aussi partie de l'histoire de Deucalion, comme on le voit dans Plutarque, de *Solertia Animalium*. A l'égard de l'oiseau perché sur le bâtiment, quelques-uns ont cru que c'étoit un aigle, & en effet on voit cet oiseau sur presque toutes les médailles d'Apamée; d'autres disent que c'est un corbeau, par lequel on a voulu faire allusion au nom de *Celæna* que portoit antérieurement cette Ville.

Apamée, du tems des Romains, étoit le siège d'une assemblée générale de la Province, qui se tenoit sous l'autorité du Pro-consul de Cilicie. Il étoit d'usage que les Villes, qui avoient droit à cette Assemblée, se réunissent pour des sacrifices & des jeux en l'honneur de la Divinité qu'elles avoient un intérêt égal à se rendre propice. Le lieu de la cérémonie étoit choisi par les Députés des Villes, & la dignité de *Néocore* se conféroit par suffrages. Une pareille solemnité exigeoit qu'on créât un Grand-Prêtre pour faire les sacrifices, & un *Agonothete* pour présider aux jeux. Si

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nous supposons que quelques événemens arrivés sous le regne de Sévere & sous celui de Philippe , donnerent lieu de célébrer des Fêtes en l'honneur de Thémis , le type de Deucalion & Pyrrha ne paroîtra plus déplacé sur le revers des médailles en question. Je ne fais cette supposition que pour montrer qu'on peut répondre à l'argument invincible que M. Bryant prétend tirer de ce même type , en faveur de son hypothese. Du reste , le Lecteur peut consulter Falconner , & Gori , qui a proposé une explication différente dans le *Museum Florentinum*. Je ne ferai plus qu'une observation : M. Bryant dit & répète que la colombe tient un petit rameau dans son bec ; je suis sûr que c'est entre ses pattes. Bien de gens pourrout croire que M. Bryant ne s'est pas trompé sans dessein.

(*Gentleman's Magazine.*)



POÉSIES FUGITIVES.

TYRCIS ET ÉGLÉ.

IDYLLÉ.

LE soleil se plongeoit au vaste sein des mers,
 Du tranquille Océan la surface brillante
 Réfléchissoit au loin la lumière éclatante,
 Et le calme régnoit sur l'onde & dans les airs.
 Une antique forêt, non loin de ces rivages,
 Étend aux environs ses fortunés ombrages.

Une grotte en ce lieu charmant,
 Offre un asyle frais, tapissé de verdure,
 D'où l'œil, admirant la nature,
 S'égare avec plaisir sur l'humide élément.
 Là, près de son Eglé, guidé par sa tendresse,
 Tyrcis, qui redoutoit le plus grand des malheurs,
 L'inconstance de sa Maîtresse,
 Exprimoit en ces mots ses naïves douleurs.

TYRCIS.

Le Seigneur du canton vous offre son hommage:
 Je n'ai pas, comme lui, l'art de séduire un cœur;
 Mon amour est timide ainsi que mon langage...
 Mais Eglé d'un regard peut faire mon bonheur.

ÉGLÉ.

Il est vrai que Lindor auprès de moi s'empresse;
 Dans ses yeux j'ai lu son amour:

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Mais croyez-vous qu'il m'intéresse,
Et que ses vœux enfin soient payés de retour ?

TYRCIS.

Lindor est riche, il est aimable ;
C'est un jeune Seigneur, je ne suis qu'un Ber-
ger ;
Lindor n'est-il pas préférable ?
Dis-moi, le vois-tu sans danger ?
Je connois bien ton cœur ; mais...

ÉGLÉ.

Crains de l'outrager.
La douce égalité, la paix & la tendresse,
Des vertus & de la candeur,
Bien mieux que l'or & la grandeur,
Feroient ma gloire & ma richesse.
Mon cœur ne se vend point : mais le tien,
ah ! Tyrcis !
Entre l'amour & l'or resteroit indécis.

TYRCIS.

Pardonne, je me suis défié de moi-même ;
Sans doute j'ai dû m'alarmer.
Eglé, tu fais combien je t'aime !
Que ne puis-je aussi te charmer !
Le vain éclat de l'or ne sauroit me séduire ;
Ton cœur est tout pour moi : c'est le bien où
j'aspire.
Sous ces feuillages toujours verts,
Du fond de cette grotte où l'Amour nous attire,
Que j'aime à contempler, dans un tendre délire,
Le charme de tes yeux & la plaine des mers !

ÉGLÉ.

Ne m'offense donc plus par tes injustes plaintes,
 Et bannis à jamais les soupçons & les craintes.
 Près de toi qu'il est doux de voir dans ce lointain,
 Sur le bord des rochers nos chevres suspendues !
 Regarde nos brèbis ensemble & confondues,
 Errer parmi l'herbe & le thim !

TYRCIS.

Ces objets sont charmans ; que la nature est belle !
 Mais mon Eglé lui prête encore des attrait ;
 Tes graces , tes vertus , ton cœur tendre & fidele ,
 De ces rians tableaux animent tous les traits.

ÉGLÉ.

Tyrcis , quand je te vois près de ton digne pere ;
 Lui prodiguer tes soins , consoler ses vieux ans ,
 Heureuse , dis-je alors , heureuse ta Bergere !
 Tous les brillans parfums qui parent le printems,
 La fraîcheur d'un beau soir flattent bien moins
 mes sens ,
 Que mon cœur n'est charmé de ta vertu sincere.

Près de la grotte assis , dans ce bois solitaire ,
 J'écoutois à loisir les discours ravissans
 De Tyrcis & d'Eglé , qui ne s'en doutoient guere ;
 Tandis que les échos , trahissant le mystere ,
 Attendris , enchantés , répétoient leurs accens.

Par M. MARTEAU.

VERS () de M. de Voltaire à M^{de}. la
Marquise du Chatelet, sur sa liaison
avec M. de Maupertuis*

Ainsi donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos brillans esprits.
Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits ;
Pour des lumieres immortelles,
Et le sublime Maupertuis
Vient éclipser mes bagatelles.
Je n'en suis fâché ni surpris :
Un esprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles.
Mais ces vérités que sont-elles ?
Quel est leur usage & leur prix ?
Du vrai savant que je chéris,
La raison ferme & lumineuse
Vous montrera les cieux décrits ;
Et d'une main audacieuse
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuse ;
Mais sans le secret d'être heureuse ;
Il ne vous aura rien appris.

(*) Nous tirons ces vers du *Journal de Littérature* ; & nous croyons avec l'Auteur de cet ouvrage périodique, qu'ils n'avoient jamais été imprimés.

LISETTE ET SON LINOT.

FABLE.

AUX BELLES.

Lisette, gentille Bergere,
 Desiroit avoir un oiseau.
 Au sein d'un paisible hameau
 Elle pouvoit se satisfaire ;

Qui : mais tous les oiseaux ne favoient pas lui
 plaire.

Au serin même aux ailes d'or,
 Lisette préféreroit encor
 Un linot joli, doux & tendre ;
 Un linot seroit un trésor :

Où le trouver ? comment le prendre ?

La petite friponne imagine un réseau
 Si solide & si fin, fait de telle maniere,
 Qu'il devoit arrêter le plus subtil oiseau.
 Le réseau fabriqué, la maligne Bergere
 L'étend parmi les fleurs au bord d'un clair ruisseau,
 Et se promet une voliere.

En effet nombre de moineaux
 Y sont pris. Vint enfin le plus beau des linots.
 A peine esclave, il cherche à sortir d'esclavage.
 Lisette accourt, le prend, le baise... Ah ! quel
 dommage

S'il se fût envolé ! qu'il est doux ! qu'il est beau !...

Lisette en eût dit davantage,
 Mais de ses jeunes mains le rusé se dégage,
 Et s'envole sur un berceau.

262 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La Belle en pleurs des yeux suit en vain le vo-
lage ;

Il rit de ce piège nouveau.

Caché sous un épais feuillage ,

Il observe : & pensant au perfide réseau ,

Il dit : Lisette est fine , & Lisette est peu sage :

Quand on veut avoir un oiseau ,

On doit se munir d'une cage.

Belles , ne riez point, Lisette est votre image.

Vous avez des attraits, des charmes enchanteurs ;

Mais , hélas ! ce brillant partage

D'un bien trop désiré n'est pas le plus sûr gage ;

Il peut vous coûter bien des pleurs !

Ces attraits si vantés , si chers , si séducteurs ,

Ce fugitif éclat des graces du bel-âge ,

Pourroit-il captiver un cœur ?

Il faut , il faut bien davantage !...

Les graces de l'esprit , la modeste douceur ,

Et l'heureuse innocence , & l'aimable candeur ,

Ah ! voilà ce qui nous engage.

La raison , la vertu , l'honneur ,

Sont les dignes objets d'un éternel hommage ;

Vous êtes belle , soyez sage ,

Et je vous réponds du bonheur.

Par M. DROBEQ.



*VERS de M. de Voltaire à M. le Comte de Saxe, en lui envoyant les Œuvres de M. le Marquis de R**, après la mort de ce dernier, qui avoit été fort lié avec le Maréchal. Le Marquis de R** est supposé parler lui-même.*

JE goûtois dans ma nuit profonde
 Les froides douceurs du repos,
 Et m'occupois peu des Héros
 Qui troublent le repos du monde.
 Mais dans nos champs Elisiens,
 Je vois une troupe en colere;
 De Bretons & d'Autrichiens,
 Qui vous maudit & vous révere:
 Je vois des François éventés,
 Qui semblent encore entêtés.
 De leur plaisir & de leur gloire;
 Car ils sont morts à vos côtés
 Entre les bras de la Victoire.
 Enfin dans ces lieux tout m'apprend
 Que celui que je vis à table,
 Gai, doux, facile & complaisant,
 Et des humains le plus aimable,
 Devient aujourd'hui le plus grand.
 J'allois vous faire un compliment;
 Mais parmi les choses étranges
 Qu'on dit à la Cour de Pluton,
 On prétend que ce fier Saxon
 S'enfuit au seul bruit des louanges,
 Comme l'Anglois fuit à son nom.

264 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Lisez seulement mes folies ,
 Mes vers qui n'ont loué jamais
 Que les trop dangereux attrait
 Du Dieu du vin & de Sylvies.
 Ces fujets ont toujours tenté
 Les Héros de l'Antiquité,
 Comme ceux du siècle où nous sommes.
 Pour qui sera la volupté ,
 S'il en faut priver les grands Hommes ?

LA BERGERE ET LA BREBIS.

Apologue imité du Grec.

T Hifis , jeune & tendre Bergere ,
 Promenant un jour son troupeau ,
 Rencontre un foible louveteau
 Qu'avoit abandonné sa mere ;
 Hélas ! dit-elle , il va périr !
 Elle appelle aussitôt sa Brebis la plus chere ;
 Et le lui présentant l'invite à le nourrir.

Quoi vous voulez que pour vous plaire ,
 J'offre mon lait au monstre dont le pere
 A sans pitié dévoré mes enfans ?
 Vous le verrez de sa dent meurtriere
 Lui-même le premier me déchirer les flancs.

Non , tu saura changer son caractère ;
 Un jour il sentira le prix d'un si beau trait :
 Mais dût-il être ingrat , ma chere ,
 Apprend toujours qu'on trouve son salaire
 Dans le plaisir d'avoir bien fait.

*Par M. DAREAU , de la Société Littéraire
 de Clermont Ferrand*

VERS

V E R S

A M. le Contrôleur-Général.

L Ouis, jaloux de voir fleurir,
 Avec ses vertus l'abondance,
 Cherchoit un habile Vifir
 Qui pût ramener l'opulence.
 Ouvrez le cœur de vos Sujets,
 Lui dit la Déesse Minerve,
 Vous verrez au sein des secrets
 Celui que le Ciel vous réserve.

A peine le Monarque eut-il levé le sceau
 Qui cachoit à ses yeux le merveilleux emblème;
 Qu'en un chiffre gravé par la probité même,
 Il lut dans tous les cœurs le nom de *Taboureaux*.

*INSCRIPTIONS qui se trouvent dans
 le Jardin de M. le Marquis de Pézay,
 à Paris.*

Pour la statue de l'Amour.

D'Aucun Dieu l'on n'a dit tant de mal & de
 bien;
 Le plus grand des malheurs est de n'en dire rien:
 Pour un groupe représentant Zéphir qui met une
 couronne sur la tête de Flore.

Des Déeses & des mortelles
 L'orgueil encor long-tems fixera le destin.
 Zéphir paroît ici la couronne à la main:
 Flore oubliée à l'instant que l'ingrat a des ailes.

Tome I.

M

Pour un Cabinet de verdure.

Rêveur, Poète, Amant, Jardinier tour-à-tour,
C'est ici que je chante ou médite ou soupire.

J'y fais mes projets pour la Cour,

J'y fais mes chansons pour l'Amour.

J'y touche le compas, la serpette & la lyre.

Oublié de la Cour, seul ici j'en rirai,

Et si l'Amour me trompe, ici je pleurerai.

A L A V É R I T É.

O Toi, qui des humains peux faire le bonheur,
Illustre vérité, méprisée & trahie,
Apprends-nous donc enfin quand doit finir l'erreur
Dont ta splendeur auguste est sans cesse obs-
curcie?

Quel monstre il faut combattre? & par quelle
vertu,

Tes sectateurs secrets doivent prêcher l'exemple?
Dans quel coin de ce globe, il faut bâtir ton
temple?

Dans quel heureux langage on peut être entendu?

Déjà, je le fais bien, ta voix douce, élo-
quente

Console l'honnête homme & le sage alarmés;
Etonne le méchant, le confond, l'épouvante,
Et brise à chaque instant ses traits envenimés.
Mais ce n'est point assez : le démon du men-
songe

Couvre encor l'univers de ses impurs esprits,
Et l'orgueil dévoré du vautour qui le ronge
Pousse encor contre toi d'épouvantables cris.

Deux hydres combinés s'opposent à ta gloire.
 Ils veulent dans leur fiel éteindre tes flambeaux.
 Leur audace exécration aspire à la victoire,
 Sur des fleuves de sang & des vastes tombeaux.
 Quoi, seroit-il donc vrai! l'orgueil & l'impof-
 ture

Dans leurs bras criminels ou sous leur poids
 affreux,

Etoufferoient un jour la raison, la nature!
 Non, non, tristes humains; ce doute est odieux.

Approche, ô Vérité, *Déesse toute puissante*;
 De cette terre ingrate où triomphe l'orgueil;
 Renvérse à petit bruit dans ta marche constante,
 Son trône, son colosse, & jusqu'à son cercueil....
 Mais l'homme n'est encor qu'un enfant qui be-
 gaie

Et qui tremble à l'aspect de son maître irrité:
 C'est à peine, en naissant, la raison qui s'essaie
 Sur un individu par la foule emporté.

Par M. C....



NICE ÉLECTRISÉE.

Traduction d'un Sonnet Italien de M. Bondi.

DRoite , sur un gâteau magique,
Que fouloient ses pieds délicats ,
Ma Nice ifoloit ses appas ,
Et bravoit la foudre électrique.
Un jeune effaim de curieux
S'avance & se presse autour d'elle ;
Et sous mille doigts amoureux
De toutes parts Nice étincelle.
L'un se brûle au feu de ses yeux ,
L'autre aux éclairs de son vitage ,
Tandis qu'une main plus volage
Embrase l'or de ses cheveux.
L'amour prit part à l'exercice ;
Et pour faire un essai nouveau ,
Ce Dieu toucha le cœur de Nice :
L'éclair alluma son flambeau.

*Par M. D****.*

ACADEMIES.
SÉANCES
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE Royale des Sciences de Paris.

L'Académie a fait sa rentrée publique le Mercredi 13 Novembre de l'année dernière. M. le Marquis de Condorcet, Secrétaire perpétuel, a ouvert la séance en annonçant que M. le Moine avoit présenté à l'Académie le buste de Dominique Cassini.

» Nous devons déjà (ajouta M. de Condorcet) les bustes de Descartes & de Fontenelle à cet Artiste célèbre, si digne de transmettre à la postérité les traits de nos Grands-Hommes, par le noble enthousiasme que leur génie excite en lui : on a observé, il y a long-tems, que ce sentiment ne se trouve presque jamais que dans les hommes qui unissent des vertus à de grands talens,

M 3

» & ceux qui connoissent la personne & les
 » ouvrages de M. le Moine , savent qu'il est
 » bien loin de démentir cette observation.

» Descartes avoit renoncé à son pays pour
 » cultiver la Philosophie avec plus de liberté.
 » M. Cassini quitta le sien , parce qu'il regarda
 » le Pays où l'Astronomie étoit le plus en-
 » couragée , comme sa véritable patrie : il
 » savoit qu'en Italie ce n'est pas une exclusion
 » pour les places importantes , que d'avoir
 » perfectionné sa raison par l'étude des Sciences ,
 » que souvent même elles ont été un moyen
 » de s'élever à ces places. Il savoit qu'il y
 » avoit peu d'honneurs où le descendant des
 » Chevaliers Siennois , qui avoient soutenu
 » pendant plusieurs siècles la liberté de leur
 » patrie contre les successeurs de Charlemagne ,
 » n'eût le droit de prétendre. Il sacrifia ces
 » avantages à la gloire d'être un des Restau-
 » rateurs de l'Astronomie ; il n'ignoroit pas
 » que la famille de Descartes ne lui avoit
 » jamais pardonné de n'avoir été qu'un grand-
 » homme ; & il se soumit au préjugé qui sem-
 » bloit alors en France , regarder une appli-
 » cation exclusive aux Sciences , comme in-
 » digne d'un homme qui avoit des richesses
 » ou des ancêtres. M. de Cassini consentit sans
 » peine à n'avoir d'autre considération que
 » celle qu'il avoit acquise par ses découvertes :
 » cette modestie a passé à ses enfans. Nous
 » voyons aujourd'hui dans l'Académie la qua-
 » trième génération de cette famille si chère
 » aux Sciences , & cette manière de s'illustrer

» a du moins cet avantage qu'elle ne peut
 » appartenir qu'au petit nombre de familles
 » où le mérite est héréditaire comme le nom
 » & les titres.

M. de Condorcet a lu ensuite un Essai de l'Histoire des Correspondans de l'Académie.

Il se propose de donner des notices sur la Vie & les Ouvrages de ces Savans, parmi lesquels il se trouve plusieurs hommes d'un mérite distingué, tels que *Marchetti, Flamsteed, Leuwenhoek, Boyle, Basnage, Papin, Couper, Bartholin, Pitcarn, le Clerc, Peissonnel, Cheselden, Muschenbroek, Jallabert, Koenig, le Cat, Klingensfierna, le Pere le Sueur, Commerçon, l'Abbé Soumille, &c &c.*

Il a lu, dans cette Séance, les Vies de *Gaspard Bartholin* & du *Pere le Sueur*.

Il n'y a peut-être point de famille qui ait produit autant de Savans que celle de Bartholin. On compte douze Savans de ce nom, Erudits, Astronomes, Naturalistes, Anatomistes : » Ils persisterent dans leur état de
 » Médecins & de Professeurs pendant trois générations. Persuadés que des lumières & une
 » honnêteté sans tache font plus pour le bonheur que de grandes richesses, ils dédaignèrent de faire embrasser à leurs enfans
 » aucune de ces professions qui conduisent à des fortunes immenses & rapides. Ils savoient
 » que rarement on les acquiert sans remords ;
 » que leur possesseur est bientôt dégoûté de tout par la triste facilité de tout acheter.

» L'exemple de plusieurs Savans Danois qui

» avoient rempli des charges publiques , leur
 » eût même permis de former des vœux plus
 » élevés. Le desir d'être plus utile est le mas-
 » que dont se couvrent l'ambition dans ces oc-
 » casions ; mais ce prétexte ne pouvoit avoir
 » lieu pour quitter l'état de Médecin ; car si
 » les maladies physiques sont moins funestes
 » à l'humanité que les maladies morales , du
 » moins il faut avouer que les remèdes de
 » la Médecine , encore moins incertains que
 » ceux de la Politique, sont plus faciles à ap-
 » pliquer , & que sur-tout les malades sont
 » plus dociles. «

M. de la Lande a lu un Mémoire sur les taches
 du Soleil. Galilée les découvrit le premier, ou du
 moins en publia le premier la découverte. Le Jé-
 suite *Scheiner* prétendit qu'il les avoit vues avant
 lui, mais que son Recteur, à qui il avoit fait
 part de cette observation, lui défendit d'en
 parler, parce que les cieus devoient être in-
 corruptibles, selon Aristote, & qu'alors c'é-
 roit une espece d'impiété de n'être pas de l'a-
 vis d'Aristote. Les taches du soleil ont servi
 depuis à déterminer le tems de la rotation
 de cet astre, & la position de son axe. M. de
 la Lande s'est proposé de déterminer, par de
 nouvelles observations, ces élémens de la théo-
 rie du soleil, & sur-tout de s'assurer du degré
 d'exactitude qu'on peut se flatter d'obtenir. Les
 taches du soleil changent de forme & de gran-
 deur ; elles disparaissent & reparoissent ensuite.
 M. de la Lande propose une explication de ces
 différens phénomènes.

M. de Laffonne a lu un Mémoire sur différentes especes de Fluides élastiques qui se forment pendant la combinaison des métaux avec des substances acides ou alkalines. Ce sont ces substances élastiques que Vanhelmon avoit nommé gaz , que depuis les Chymistes Ecoffois ont appelé air fixe , & que M. Priestley , qui le premier s'est occupé d'en distinguer les différentes especes , & de chercher le résultat de leur combinaison , a nommé airs fixes , nitreux , inflammables , déphlogistiqués , &c. d'après leurs propriétés ou leur origine.

M. Baumé a lu un Mémoire sur les Thermometres. Un de ces instrumens construit par M. de la Hire , & que l'on a retrouvé , a mis M. Baumé à portée de déterminer , avec une assez grande probabilité , la différence du froid de 1709 à celui de 1776. Il trouve que celui-ci a été plus foible environ d'un degré deux tiers.

M. de Condorcet a lu la Vie du Pere *le Sueur*. On doit à ce Savant un Commentaire sur les Principes de Newton , & un Traité du calcul intégral. Il fit ces deux Ouvrages avec son ami , le Pere Jacquier. L'amitié tendre & inaltérable de ces deux illustres Savans fait honneur aux Sciences. Tout fut commun entre eux. Peines , plaisirs , travaux , la gloire même , celui de tous les biens peut-être qu'il est plus rare que deux hommes aient partagé de bonne foi. Chacun des deux amis fit en entier le Commentaire sur Newton : ils en compa-

roient ensuite les différens morceaux ; & jugeoient à laquelle des deux manieres on devoit donner la préférence ; mais jamais on n'a vu à qui appartenoit celle qui a été imprimée , & eux-mêmes l'avoient oublié.

M. le Roi , Vice-Directeur de l'Académie , a terminé la séance par un Mémoire de M. Desmarest sur la maniere dont s'entretiennent les glaces éternelles qui remplissent les vallées supérieures des hautes montagnes , la neige qui couvre leurs sommets , se fond l'été pendant le jour , & en se gelant de nouveau forme des masses de glace. Ces masses détachées du haut de la montagne , se précipitent dans les vallées , s'arrêtent à l'extrémité inférieure des glaciers , & remplacent les glaçons que la chaleur y fond chaque année.

Les bornes de la Séance n'ont pas permis à MM. Lavoisier & Portal de lire , l'un un Mémoire sur la décomposition de l'air dans les poumons , objet très-important dans l'économie animale , & sur lequel les appareils ingénieux imaginés par M. Priestley , & par M. Lavoisier lui même , pour opérer sur les fluides élastiques & invisibles , permettent de faire des recherches ; l'autre , un Mémoire sur les longues abstinences : il y a des especes d'animaux qui peuvent passer des espaces de tems très-considérables sans prendre aucune nourriture ; l'homme n'a point cet avantage ; mais il y a des exemples d'hommes qui ont supporté de longues abstinences , & c'est dans l'espece humaine un phénomène extraordinaire

dont il est intéressant de connoître la cause.

M. le Roi, Directeur, se proposoit aussi de lire la Préface d'un ouvrage sur les Hôpitaux. Il y a long-tems qu'on se plaint de voir ces établissemens absorber des fonds immenses, & cependant être pour le moins inutiles à l'humanité. Les progrès de la physique & de la raison, donnent droit d'espérer que le jour approche où l'on ne verra plus les hommes entassés dans des Hôpitaux, y respirer une contagion plus meurtrière que l'indigence & la maladie, contre lesquels ils étoient venus y chercher des secours.

(*Journal de Politique & de Littérature.*)

I I.

ACADÉMIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Cette Académie a fait sa rentrée publique le 12 de Novembre de l'année dernière. M. Dupuy, Secrétaire perpétuel, ouvrit la Séance par l'annonce du sujet du prix qu'elle doit distribuer à Pâques 1778. Il consiste à examiner : *Quelle a été l'Administration municipale des Villes de France, depuis Clovis jusqu'au tems où le Gouvernement féodal commença à s'introduire ? Quelle fut, depuis cette époque jusqu'à l'établissement des Communes, l'Administration des Villes qui furent se défendre des entreprises des Seigneurs ? Quels ont été, durant ces deux périodes, les différens titres, les fonctions, le pouvoir des Officiers*

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

proposés à l'Administration, & de qui ces Officiers tenoient leur autorité? Mr. Dupuy fit ensuite l'éloge du Duc de Saint-Aignan.

Après cet éloge, M. l'Abbé Batteux lut des observations qu'il a faites sur l'*Œdipe* de Sophocle. L'objet de ce Mémoire est de répondre à quelques critiques modernes de cette fameuse Tragédie. L'Auteur ne s'arrête cependant que sur les points qui ont pu donner lieu de discuter quelques regles particulieres de la Poétique. Après avoir fait l'analyse du sujet de cette Piece, il fit celle de la Piece même : il distingua les Scenes de terreur qui précédent, & celles de pitié qui suivent, & demanda ensuite comment ce sujet, après l'exemple de Sophocle, a pu paroître ingrat à nos modernes? Ces observations, en général, sont plutôt des développemens de l'Art, des avis indirects, que des réfutations. Par-tout les principes d'Aristote & la pratique de Sophocle sont approchés de ce sentiment intime qui est la source des regles, de maniere que la raison, le goût, l'exemple donné concourent à un même but, qui est de faire connoître la nature du genre, son étendue & ses bornes.

Ces observations furent suivies de la lecture du 25^{me}. Mémoire sur la légion Romaine, par Mr. le Beau. Ce Mémoire avoit pour objet la discipline des légions.

La Séance fut terminée par les recherches de Mr. de Guignes sur l'établissement de la Religion Indienne dans la Tartarie, le Tibet & la Chine, & sur les Livres fondamentaux de

JANVIER, 1777. 277

cette Religion , qui ont été traduits de l'Indien en Chinois.

(*Gazette universelle de Littérature.*)

I I I.

FACULTÉ de Médecine de Paris.

La Faculté , chargée de la distribution d'un prix fondé par M. Cuvillier de Champoyaux, Médecin de Mesle en Poitou , n'a pas trouvé dans les Mémoires qui lui ont été envoyés , sur la question de savoir *si la petite-vérole étant déclarée , il existe un moyen d'énervier l'activité de son virus* , tout ce qu'exige la solution d'une question si importante. C'est pourquoi elle a renvoyé la délivrance du prix à l'année 1778 , & ce prix sera double. La proclamation en sera faite le jour du Discours public prononcé pour la rentrée des Ecoles de la même année , après lequel on rendra compte des Mémoires qui lui auront été envoyés , & particulièrement de celui qui aura mérité le prix , qui sera cette fois de 400 liv. en espèces , ou en une bourse de deux cens jettons d'argent.

(*Journal Politique de Bouillon.*)

I V.

SOCIÉTÉ & Correspondance Royale de Médecine.

Le Duc de Charost , Pair de France , Maréchal des Camps & Armées du Roi , Lieute-

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

nant-Général pour Sa Majesté Très-Chrétienne , des Provinces de Picardie & de Boulonnois , Gouverneur des Ville & Citadelle de Calais & du Pays reconquis , sensible aux pertes que les Habitans de ces pays ont essuyées par les ravages de l'épizootie renouvelles plusieurs fois , ces trois dernieres années ; persuadé qu'une parfaite connoissance de la nature & des effets de cette maladie des bestiaux pourroit servir à trouver des remedes spécifiques ou des préservatifs ; voulant sur-tout seconder les vues bienfaisantes que S. M. s'est proposées par l'établissement de la Société & Correspondance Royale de Médecine , a proposé une médaille d'or de la valeur de 300 liv. pour l'Auteur du Mémoire qui , par une description exacte des symptômes , aura le mieux expliqué : *A quel genre de maladie on doit rapporter l'épizootie des années 1774, 75 & 76 dans la Flandre , l'Andresis , le Calaisis , le Bolonnois & l'Artois ; en quoi cette maladie differe de celles qui ont régné depuis dix ans ; quelle a pu en être la source & par quelle voie elle s'est communiquée ; si par des faits constatés on peut prouver que les altérations de l'air ont contribué à la propager , & quels sont les moyens curatifs dont on pourroit se promettre le plus de succès ?* Les Mémoires seront adressés , francs de port , au Sieur Vicq d'Azyr , premier Correspondant de la Société Royale de Médecine , rue du Sépulchre , avant le premier Septembre 1777 , dans les formes usitées pour le concours des prix Académiques. La médaille sera adjugée dans la

Séance que la Société Royale de Médecine tiendra le Mardi après la S. Martin 1777.

(*Gazette Salulaire ; Gazette d'Agriculture.*)

V.

S O C I É T É libre d'Emulation de Paris.

Cette Société, établie pour l'encouragement des Arts & Mèriers, avoit proposé trois prix, le premier de 600 livres, le second de 300, & le troisieme de 150, pour les trois Mémoires qui founiroient les meilleurs projets de voitures pour transporter les moilons, pierres & autres matériaux dans la Ville de Paris & ailleurs. Les Mémoires, ainfi que nous l'avons annoncé dans nos Journaux de l'année derniere, devoient être envoyés avant le 11 de Novembre 1776, & la distribution des prix devoit se faire au mois de Décembre de la même année. Comme on n'a reçu que cinq modeles, & que plusieurs Artistes demandent un délai pour avoir le tems de perfectionner leurs inventions & d'exécuter leurs modeles avec plus d'exaétitude, la Société a prorogé le tems de la remise des Mémoires jusqu'au premier Février prochain exclusivement. Elle adjugera les prix dans son Assemblée publique de la mi-Carême suivante.

Les Mémoires & Modeles feront adressés, francs de port, à M. Comynet fils, au Bureau Royal de Correspondance, rue des Deux-Portes Saint-Sauveur.

280 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La même Société annonce que dans la même Assemblée, elle distribuera deux autres prix : *Sur la meilleure maniere de pourvoir au nettoie-ment des rues de Paris*, aux conditions qui seront indiquées dans un Programme qu'elle va publier incessamment.

(*Gazette d'Agriculture.*)

V I.

ACADÉMIE des Jeux Floraux de Toulouse.

Outre le discours que l'Académie couronnera au mois de Mai prochain, & dont nous avons annoncé le sujet l'année dernière (*), elle distribuera plusieurs autres prix dans la même Assemblée.

Ces prix sont :

Une Amarante d'or de la valeur de 400 liv., qui est destinée à une Ode.

Une Violette d'argent de la valeur de 250 liv., destinée à un Poëme de 60 vers au moins, ou de 100 vers au plus, dont le sujet doit être héroïque, ou dans le genre noble, ou à une Epître de 150 vers, en observant, comme dans les autres genres d'ouvrage, de s'y abstenir de tout ce qui peut blesser la Religion, les mœurs & l'Etat.

(*) *L'éloge de Guy du Four de Pibrac, Chancelier de la Reine de Navarre & du Duc d'Alençon. Journal de Juillet, page 279.*

Un Souci d'argent de la valeur de 200 liv qui est destiné à une Elégie, à une Idyle ou à une Eglogue : ces trois genres d'ouvrages concourent pour le même prix.

Un Lis d'argent de la valeur de 60 liv. pour un Sonnet ou un Hymne à l'honneur de la Vierge.

La façon, le contrôle & autres frais, sont compris dans la somme qui énonce la valeur de ces prix.

Le sujet des ouvrages de Poésie est au choix des Auteurs.

Les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations ; ceux qui traitent des sujets donnés par d'autres Académies ; ceux qui ont quelque chose de burlesque, de fatyrique, d'indécent, sont exclus des prix.

Les ouvrages qui auront déjà été présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies ; ceux qui auront paru dans le Public ; ceux dont les Auteurs se seront fait connoître avant le jugement, ou pour lesquels ils auront sollicité ou fait solliciter, en seront aussi exclus.

Les Auteurs qui traitent des matieres théologiques, doivent faire mettre au bas de leurs ouvrages l'approbation de deux Docteurs en Théologie ; sans quoi ces ouvrages ne seront pas admis au concours.

Les Auteurs feront remettre, pendant les quinze premiers jours du mois de Février, par des personnes domiciliées à Toulouse, trois copies lisibles de chaque ouvrage, à M. Delpy, Secrétaire perpétuel de l'Académie,

rue Vinaigre. Son registre devant être barré le 16 Février , on ne fera plus à tems à lui en remettre dès que ce jour sera expiré. Cette loi sera exécutée à la rigueur. Les ouvrages qui seront adressés par la poste en droiture à M. le Secrétaire , ne seront pas présentés à l'Académie. Elle ne suppléera point aux omissions, & l'on ne recevra aucune correction des ouvrages , après qu'ils auront été remis ; ainsi les Auteurs doivent revoir avec soin les copies qu'ils présenteront.

Les ouvrages seront désignés, non-seulement par leur titre , mais encore par une devise ou sentence , que M. le Secrétaire écrira sur le registre , aussi-bien que le nom , la qualité ou la profession & la demeure des personnes qui les lui auront remis.

M. le Secrétaire avertira les personnes qui auront remis les ouvrages que l'Académie aura couronnés , afin que les Auteurs viennent eux-mêmes présenter le récépissé de leurs ouvrages , l'après-midi du 3 Mai , à l'Assemblée publique que l'Académie tient dans la Salle des Illustres de l'Hôtel-de-Ville , où elle fait la distribution des prix. Si les Auteurs sont hors de portée de se présenter , ils doivent envoyer , à une personne domiciliée à Toulouse , une procuration en bonne forme , dans laquelle ils se déclarent Auteurs de l'ouvrage couronné ; cette personne retirera le prix des mains de M. le Secrétaire , sur le récépissé de l'ouvrage. Le jour d'après la distribution , les Auteurs ou les Procureurs fondés se rendront

chez M. le Secrétaire , qui leur remettra le prix.

On ne peut remporter que trois fois chacun des prix que l'Académie distribue. Les Auteurs des ouvrages qu'elle découvrira avoir enfreint cette loi , seront privés du prix.

Ceux qui auront remporté trois prix , l'un desquels , soit celui de l'Ode , pourront obtenir , selon l'ancien usage , des lettres de Maîtres des Jeux Floraux , qui leur donneront le droit d'opiner dans les Assemblées générales & particulières des Jeux Floraux , & d'assister aux Séances publiques.

Depuis les dernières Lettres-Patentes du Roi , qui autorisent l'augmentation du prix du Discours , les Auteurs qui auront remporté trois fois ce prix , pourront aussi obtenir des lettres de Maître des Jeux Floraux , sans qu'il soit nécessaire qu'ils aient remporté le prix de Poésie.

Après que les Auteurs se seront fait connaître , M. le Secrétaire leur donnera des attestations , portant qu'un tel , une telle année , pour tel ouvrage par lui composé , a remporté un tel prix , & l'ouvrage original sera attaché à ces attestations , sous le contre-scel des Jeux.

(*Mercur de France.*)

VII.

SOCIÉTÉ des Amis de la Patrie , à Madrid.

Cette Société économique , dont nous avons annoncé l'établissement & les progrès dans no-

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tre Journal , (*) vient de fonder à Madrid quatre Ecoles où l'on apprendra aux enfans du peuple à préparer & à filer le lin , le chanvre , la laine & le coron. Les Eleves qui se distingueront par leurs succès & leur application , recevront des prix & des récompenses. Pour rendre ces Ecoles d'une utilité plus générale , les Fondateurs ont eu soin de les établir dans les quatre quartiers opposés de cette Capitale. On y reçoit de jeunes enfans des deux sexes. Les garçons occuperont une partie de ces Maisons de charité , & les filles une autre. Pour y être admis , il faudra des certificats des Curés & l'agrément de la Société. Dans la vue de nourrir l'émulation des enfans & de les tenir presque toujours en haleine , on fera chaque semaine une distribution de prix.

(*Gazette d'Agriculture.*)

V I I I.

A C A D É M I E Electorale des Sciences de Manheim.

L'Académie propose les questions suivantes :
Pour l'année 1777.

*Quanam est origo & natura Boleti igniarii , &
Agarici campestris Linnæi ?*

Pour l'année 1778.

(*) Volume de Mars 1776 , pag. 274 ; Juillet , pages 232.

» *Quæritur de rationibus geographicis , ad quas*
 » *instituta ac descripta sunt in Saxoniâ antiquâ ,*
 » *Angariâ & Westphaliâ , Diœceses episcopales ,*
 » *quarum potissimum fines accurate investigandi ,*
 » *docendi & ad statum geographicum secundum pa-*
 » *gos illius ævi reducendi sunt. «*

Les Mémoires écrits en Latin, ou en François ou en Allemand, seront adressés au Secrétaire Perpétuel de l'Académie, M. Lamey, Conseiller de la Cour Palatine. On n'en recevra point passé le 1^{er}. Juillet desdites années. Le prix ordinaire consiste dans une médaille d'or, de la valeur de 50 ducats.

Dans une des dernières Séances de l'Académie, M. Hoefflin donna la description d'une belle colonne de granit nouvellement découverte dans une terre du Grand-Bailliage de Lindenfels. Cette colonne est de la hauteur de 32 pieds, & d'un diamètre de 4 pieds & demi. Elle devoit être placée sur un piedestal de 14 pieds de diamètre, qu'on a aussi trouvé dans le même lieu. Ce qui intéresse beaucoup plus les habitans de l'Electorat, c'est qu'il est prouvé que le marbre ne vient pas de l'Etranger, & qu'on l'a tiré du pays. Avec des soins & par des recherches qui ne seroient peut-être ni difficiles ni longues, on y pourroit trouver des carrieres de marbres précieux dont l'exploitation fourniroit également au commerce & à l'industrie.

(*Gazette universelle de Littérature ; Gazette d'Agriculture.*)

ACADÉMIE des Arcades de Rome.

Le 14 Novembre dernier, l'Académie a repris ses exercices littéraires, & tenu une assemblée publique en place de celle qui devoit avoir lieu le 3, suivant l'ancienne coutume de l'Académie de s'assembler publiquement le premier Jeudi de chaque mois. Le garde de l'Arcadie proposa de recevoir M. de la Porte du Theil, Membre de l'Académie-Royale des Inscriptions de Paris & Traducteur de divers ouvrages Grecs, qui étoit adressé à l'Académie par la célèbre Mde. du Bocage, & présenté par le savant Pere Jacquier. Il fut reçu d'une seule voix, & avec des marques particulieres d'estime. M. l'Abbé Athanasie Cavalli, Professeur de Physique au College Romain, prononça ensuite un très-beau Discours sur le noble desir de l'immortalité. Le reste de la Séance fut rempli par la lecture de quelques Poésies très-agréables composées par des Bergers de diverses Colonies, auxquels plusieurs Arcadiens qui étoient présens firent écho, en récitant des vers de leur façon. L'affluence de la noblesse & d'un grand nombre de Gens-de-Lettres, Romains & Etrangers, rendoit cette Assemblée très-brillante.

(*Notizie del Mondo.*)

X.

ACADÉMIE des Georgofili de Florence.

L'Académie assemblée le 19 Novembre dernier, a déclaré qu'elle ne connoissoit pas l'auteur d'un Mémoire en réponse à ces questions : *Si la coutume qu'on a dans quelques cantons de la Toscane, de laisser les terres en jachere pendant une ou plusieurs années, tient à des causes physiques, politiques ou morales? & comment on peut y remédier en tout ou en partie?* Ce Mémoire que l'Académie a jugé digne du prix le 3 du mois d'Avril précédent, a pour épigraphe : *Alternis idem tonsas cessare novales.* On invite l'Auteur à se faire connoître par des preuves justificatives & non équivoques, qu'il fera passer sous cachet à M. le Sénateur Orlandini, Directeur de l'Académie, ou à l'un des deux Académiciens, M. Albert Rimbotti & M. l'Archidiacre Joseph Albizzi. Il recevra par ce moyen la médaille dont la bienfaisance de S. A. R. gratifie les vainqueurs. L'Académie laisse à l'Auteur inconnu, pour se présenter, l'espace de quatre mois, jusqu'au 31 Mars de l'année présente 1777. Passé ce tems, on n'admettra plus ses preuves.

(*Notizie del Mondo.*)



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert que les Directeurs avoient destiné pour le bénéfice de l'orchestre , (ce qui étoit encore sans exemple) a été remarquable sur-tout par le début de Mlle. Georgi , jeune Cantatrice Italienne. Elle chanta deux airs qu'elle fut obligée de répéter pour satisfaire à l'empressement du public. A l'avantage naturel d'une voix également forte & légère , & d'une étendue rare , Mlle. Georgi joint toutes les graces de l'exécution. Six années de séjour en France ont adouci chez elle la prononciation ferme & décidée de l'Ecole d'Italie , & sur-tout cette véhémence dans le *portement* des sons que nous reprochons quelquefois aux Virtuoses de cette patrie de la Musique. On peut dire de la nouvelle Cantatrice , qu'elle chante comme elle respire , sans aucune espece d'effort , & l'on ne doute pas que les encouragemens du public & l'étude des bons modèles de sa Nation , ne la mettent au rang des sujets les plus célèbres de nos jours.

(*Journal de Politique & de Littérature.*)

O P É R A.

O P É R A.

Le Ballet nouveau des *Caprices de Galathée*, par M. Noverre, & les talens d'un Danseur nouveau, M. Pick, dont la souplesse & l'agilité prodigieuse semble donner une idée de la danse des Sylphes, n'ont pu, malgré leurs agrémens & leurs succès, soutenir ce Spectacle pendant les grands jours, pas même en y joignant l'Acte de *Vertumne*, l'un des plus agréables morceaux de l'ancienne Musique, & des mieux composés quant aux paroles. Il a fallu revenir à l'*Alceste* de M. Gluck, & il sera difficile désormais de nous ramener à nos anciens Compositeurs François. En général le Spectacle qu'offre la Tragédie d'*Alceste*, est bien digne des suffrages raisonnés des connoisseurs, peut-être même des transports bruyans qu'il excite parmi la foule des Spectateurs : nous entendons les hommes ; car on ne fait trop pourquoi la plupart des femmes se sont accordées à trouver cet Opéra triste, lugubre, & conséquemment à le déserter.

On répète actuellement l'*Olympiade* de Métastase, parodiée sur la Musique du célèbre Sacchini, l'un des plus grands Maîtres qui honorent l'Italie.

(*Affiches & Annonces de Paris ; Journal de Politique & de Littérature.*)

COMÉDIE FRANÇOISE.

On a donné sur ce Théâtre une petite Comédie en un Acte, intitulée : *La Rupture* ou
Tome 1. N

290 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

le Mal-entendu , qui n'a eu aucun succès. On attend *le Malheureux imaginaire* , Comédie de M. Dorat , jouée à Fontainebleau.

Un jeune homme de 22 ans , nommé d'Azincourt , a débuté à ce Spectacle dans l'emploi des *Valets* , & a beaucoup réussi , sur-tout dans le rôle de *Sofie*. Il paroît qu'on s'accorde à reconnoître de la gaieté & de la légèreté dans son jeu , qualité la plus indispensable pour le genre de ses Rôles.

B E R L I N.

Claudine von Villa-Bella. (Claudine de Villa-Bella) Piece dramatique mêlée de chant ; par M. Gœthe.

Voici encore une Piece à la *Shakespeare*. Les têtes Allemandes paroissent *s'angliser* ; se plaire à la confusion & au tumulte , au mélange monstrueux du Tragique le plus sombre & du Comique le plus burlesque , en un mot , à la violation de toutes les regles prescrites par les Anciens , & regardées comme inviolables par les grands hommes , qu'on peut appeller les peres du Théâtre moderne. Si de pareils succès sont fondés en réalité , M. Gœthe peut s'applaudir ; il s'est véritablement surpassé dans cette production nouvelle. L'illusion théâtrale y tient de la magie. Le Spectateur est emporté par le tourbillon rapide de objets sans nombre qui voltigent continuellement sous ses yeux. Mais de retour chez lui , il doit avoir de la peine à débrouil-

ler le chaos au sein duquel il a passé quelques heures. Tous les genres de spectacle sont réunis dans ce Drame : ils se succèdent, se croisent d'un instant à l'autre ; & l'on ne sauroit rassembler dans un plus court intervalle toutes les situations imaginables.

Claudine , l'héroïne de la Piece , est une fille du plus excellent caractère , si modeste qu'elle ne connoît point ce qu'elle vaut , & douée de la plus heureuse sensibilité pour le beau & le bon. Mais ce caractère si intéressant est entièrement éclipsé par la multitude innombrable d'incidens dont ce Drame est farci , & sur-tout par le personnage indécent d'un aventurier nommé *Crugantino* , qui affiche les mauvaises mœurs , & décrie les avantages d'une vie tranquille & conforme aux loix de la société. C'est cependant sur lui que roule le principal intérêt de la Piece ; il fait paroître dans tous ses procédés , beaucoup de noblesse & de grandeur d'ame ; & quand à la fin de la Piece , il dépouille sa férocité & se montre un vrai frere , il réunit tous les suffrages. L'intrigue de ce Drame est à-peu-près la même que celle de *Jules de Tarente* ; ce sont deux freres rivaux , l'un violent & emporté , *Crugantino* ; & l'autre amant dolent & transi , *Pedro*. Au reste , on trouve dans cette Piece , comme dans tout ce qu'a produit M. Goethe , de très-beaux détails , des situations fort touchantes , & de la facilité dans le Dialogue. Nous ne pouvons qu'engager cet Auteur à exercer ses talens dans un genre plus ami du

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

bon goût , & à fixer enfin dans sa patrie par la bonté de ses productions , le véritable point où la Comédie doit s'arrêter.

(*Gazette universelle de Littérature.*)

L O N D R E S.

D R U R Y - L A N E.

Dans le courant du mois dernier , on a donné sur ce Théâtre la première représentation d'un Opéra-Comique intitulé : *Selima & Azor* ; c'est une traduction ou plutôt une imitation de la Pièce que nous avons en France sous le titre de *Zémire & Azor* , d'après le Conte de la *Belle & la Bête* , par Madame le Prince de Beaumont. Les paroles de la Pièce Angloise sont médiocres ; on les attribue à Sir George Collier , Officier de Marine actuellement de service en Amérique. La Musique est du Sieur Lynley Senior ; on se plaint que l'ouverture , qui n'a rien de neuf , est en général pesante & de mauvais goût : les airs sont mieux composés , & quelques-uns ont fait beaucoup de plaisir. Mlle. Badley & le Sieur Dodd , excellent Comique , ont rempli leurs rôles avec un grand succès , & on peut dire qu'ils ont fait celui de la Pièce ; à moins que l'on ne compte pour quelque chose le talent du Sieur Lutherbourg , Machiniste & Décorateur , qui a développé beaucoup de goût & d'imagination dans l'immense varié des scènes que produit nécessairement la Féeerie.

On a aussi donné sur le même Théâtre une Piece nouvelle en deux Actes , intitulée : *L'Hôtel ou le double Valet* , par M. Thomas Vaughan , Ecuyer , timide débutant qui , dans un prologue assez heureux demanda grace à la critique. Voici le précis de ce Drame.

A C T E P R E M I E R.

Flavia , fille de Sir Jacob Thrift , vieux avare , est promise à un certain M. Mountague , dont elle ne se soucie guere ; il n'en est pas de même de Sire John Seymour , qu'elle aime de la meilleure foi du monde ; elle a le plaisir d'apprendre que son cher prétendu a été tué à Paris : en conséquence Sir John offre de la prendre sans dot ; il est simple qu'un pere avare accepte la proposition : il fait plus , il dépêche le contrat ; à peine est-il signé que Trimwell paroît , il se dit Valet de Mountague , qui arrive à l'instant de Paris : ce trouble-fête de Mountague , est Mlle. Clarissa sa sœur , qui , sur quelques soupçons qu'elle a conçus , relativement à la conduite de son amant Neville , arrive effectivement de Paris en poste , & pour mieux déguiser ses projets jaloux , a pris les habits de son frere ; elle a même ses papiers , & prétend épouser Mademoiselle Flavia.

Les avares n'aiment pas les procès ; Sir John Seymour est éconduit ; la scene reste vuide , & fait place à Wentworth & à Clarissa , que l'on se rappelle être déguisée sous les habits de son frere : celle-ci reconnoît dans Wentworth l'intime ami de ce frere , qu'elle dit avoir laissé à Paris en très-

bonne santé ; elle lui confie le secret & la cause de son déguisement , & lui dit qu'elle va prendre logement à l'Hôtel de *Lowe* (celebre Hôtel qui a vue sur *Covent-Garden* ;) elle donne quelques ordres à son Valet *Trimwel* , qui produisent dans la suite des quiproquo plaisans : pendant tout le cours de cet *Ac-te* , la scene , avec assez peu de vraisemblance , est dans la maison de *Sir Jacob Trihft*.

A C T E S E C O N D.

Trimwell paroît dans le marché de *Covent-Garden* ; il soupçonne le petit-maître de Paris , auquel il vient de se louer , d'être *un oiseau de passage* ; il desire un peu de stabilité dans un maître : tandis qu'il se livre à ses réflexions , *Neville* arrive , & prie *Trimwell* d'aider un homme qui le suit à porter ses hardes & effets ; il a besoin d'un domestique ; celui-ci cherche un Maître : le marché est conclu bientôt. Déjà *Trimwell* a oublié le petit Parisien évaporé (*Clarissa*) lorsqu'elle paroît tout-à-coup , & lui ordonne d'aller chercher à l'Hôtel les lettres qui pourroient y avoir été laissées pour elle. *Trimwell* actuellement engagé à deux Maîtres , a différens ordres à remplir ; il va à l'Hôtel , en rapporte des lettres : comme les adresses sont écrites en François , il ne peut séparer les lots ; il rencontre *Neville* & lui dit : *Tenez voilà assez des lettres , choisissez celles qui sont pour vous*. *Neville* étonné d'en voir une pour *Clarissa* , l'ouvre , la lit , la reca-

chete , la remet au double Valet , avec ordre de remarquer entre les mains de qui il la laissera , & de lui en rendre compte. Trimwell porte la lettre à Clarissa , qui est surprise d'y trouver l'empreinte du cachet de Neville ; elle fait mille questions au Valet qui , par son embarras & la mal-adresse de ses défaites , ne fait que piquer la curiosité de Clarissa , redoubler ses soupçons & ses inquiétudes : elle sort pour aller faire elle-même des perquisitions. Sir John Seymour la remplace ; il est piqué du refus qu'on a fait de sa main , & veut que le prétendu Mountague lui en fasse raison ; il dit à Trimwell qu'il veut parler à son Maître : celui-ci lui amene Neville , ce qui produit une Scene plaisante ; de nouveaux quiproquo amènent un éclaircissement ; on apprend que le vrai Mountague n'a pas été tué , mais qu'il s'est marié à Paris : en conséquence Sir John Thrift rend sa fille à Sir John Seymour ; Clarissa & Neville se trouvent n'avoir aucun tort , ce qui amène naturellement un second mariage.

Tel est le plan de cette bagatelle , dont le premier acte a besoin d'être raccourci ou même entièrement réfondu , & sur-tout réchauffé ; le second est agréable , tous les Acteurs sont étonnamment affairés , & la plupart des situations sont vraiment comiques. Un grand défaut de l'ensemble , est qu'il n'y a point de caractère que l'on ne sache par cœur ; l'avare *Jacob* est servilement calqué sur l'*Harpagon* de *Moliere* , ainsi du reste. Le Valet dont on a

296 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'original dans 4 ou 5 Comédies, a fait beaucoup de plaisir, parce qu'il a été supérieurement joué par M. King. Les trois femmes ont fait valoir avec succès leurs rôles respectifs, & l'on peut dire en général que tous les Acteurs ont étayé la Piece.

(*Courier de l'Europe.*)

C O V E N T - G A R D E N.

On a donné sur ce Théâtre la premiere représentation d'un Drame héroïque intitulé : *Caractacus*. Ce sujet étoit déjà connu ; M. Mason l'avoit traité en forme de Poëme : depuis, à la sollicitation des Entrepreneurs de ce Spectacle, il l'a adapté de son mieux au Théâtre, & en a fait une espece de Tragédie dans le genre des Grecs, avec des chœurs, &c. Nous ferons connoître plus particulièrement cette Piece dans le premier Journal.

Le Jeudi 14 Novembre, on a représenté aussi sur ce Théâtre, le *Serrail*, Comédie nouvelle mêlée de Musique. Tous les personnages de cette Piece, dont la Scene est en Turquie, sont Anglois, à l'exception du Bacha & de ses domestiques. Goodwill, pêcheur du Serrail, reçoit dans sa cabane Polly, jeune Angloise dont le pere est esclave chez le Bacha, & qui veut le délivrer en se soumettant elle-même à la servitude. Cependant il est arrivé un vaisseau Anglois sur lequel se trouvoit une Dame nommée Lydia, dont les gens du Bacha se sont saisis. Son amant Frédéric forme

le deſſein de ſ'introduire dans le Serrail pour l'enlever , il écarte tout l'équipage & ne ſ'aſſocie que le ſeul Venture. D'un autre côté , Polly trouve parmi les matelots de Frédéric , ſon ancien amant Réef , qui veut auſſi biſer les chaînes du pere de ſa maîtrefſe ; pour faciliter cette entrepriſe généreuſe , Goodwill lui donne une clef du Serrail ; le Bacha nommé Abdalla eſt devenu éperduement amoureux de Lydia ; il abandonne pour elle Elmire qui l'avoit captivé juſqu'alors , mais Lydia eſt inſenſible à la tendreſſe du Bacha , & elle eſpere que Frédéric viendra la délivrer. Il le tente en effet ; mais il eſt découvert & arrêté ; tous les gens de l'équipage ſ'arment en ſa faveur , & arrivent pour le délivrer au moment où Abdalla remet ſes priſonniers à Haſſan , ſon Miniſtre , avec un billet qui contient ſes intentions à leur égard. On ouvre ce billet ; & l'on trouve que le généreux Bacha vouloit les renvoyer tous en Angleterre comblés de richesses. La ſurpriſe fait bientôt place à la reconnoiſſance & à la joie ; Réef épouſe Polly , Frédéric épouſe Lydia , & Abdalla revient à Elmire.

La Muſique eſt de M. Dibdin , à l'exception de quelques morceaux qui ont été compoſés par le Docteur Arnold & M. Fiſher. Les airs ſont jolis , bien placés & agréablement contrasés ; il ne falloit pas moins pour ſoutenir une Piece bâtie ſur un fonds ſi romaneſque.

(*London Evening- Poſt.*)

R O M E.

S. S. portée par sa bonté naturelle à favoriser les amusemens honnêtes de ses sujets, a permis qu'on fit l'ouverture des Théâtres, le 28 Décembre dernier.

F L O R E N C E.

On a donné pendant l'Avent, sur deux Théâtres de cette Ville, divers *Oratorio*, qui ont été exécutés par les meilleurs Maîtres : l'ouverture du Théâtre *Della Pergola* s'est faite par l'*Oratorio* qui a pour titre *Béthulie délivrée*. On a représenté sur le Théâtre de *Sainte-Marie Nouvelle*, diverses Tragédie, a commencer par *Zaïre*, qui a eu beaucoup de succès.

(*Notizie del Mondo.*)



HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

*LETTRE de M. l'Abbé J*** de Vienne en Autriche à l'Auteur du Journal de Physique, sur l'Electrophore perpétuel de M. Volta.*

MOnsieur, on vous a dit vrai en vous annonçant un nouvel appareil électrique qui étonne les plus habiles Electriciens: on lui a donné le nom d'*Electrophore perpétuel*. Cet instrument est des plus simples & produit les phénomènes les plus singuliers. (*)

(*) Dans notre Journal de Juillet de l'année dernière, nous avons annoncé la découverte dont il est question ici, d'après une Lettre de M. Rouland, imprimée dans le Recueil de M. l'Abbé Rozier. M. Rouland promettoit au Public une seconde Lettre, dans laquelle il devoit exposer de nouveaux phénomènes re-

C'est un Gentilhomme de Côme, nommé Alexandre Volta, qui a imaginé en 1775, le nouvel appareil dont je vais vous faire la description. Tout l'appareil consiste dans deux plaques de métal; l'une de ces plaques doit être recouverte d'une couche de poix résine, de l'épaisseur d'environ une ligne & demie; l'autre doit être garnie de trois cordons de soie, afin qu'on puisse commodément la poser sur l'autre plaque, & ensuite la relever sans y toucher.

Quand on veut se servir de cet appareil, il est à propos de commencer par frotter la couche résineuse de la plaque inférieure avec la main, ou avec un gant de peau, ou un morceau de fourrure; ensuite, au moyen des cordons de soie, on porte l'autre plaque sur la surface résineuse de la plaque inférieure. Cela étant fait, il faut toucher du bout des doigts les bords des deux plaques de métal (il suffit même souvent de toucher la plaque supérieure,) puis élevez à la hauteur de 8 ou 9 pouces, la plaque supérieure, & vous en tirerez une vive étincelle, en lui présentant l'articulation du doigt, ou une piece de mé-

latifs à l'*Electrophore* de M. Volta; cette Lettre n'ayant point encore paru, nous transcrirons celle de M. l'Abbé J***, qui nous semble devoir satisfaire les Physiciens sur ce que M. Rouland leur a laissé à désirer. On trouvera à la suite de cette Lettre quelques éclaircissimens sur le même objet, communiqués par M. Delor.

tal , pourvu qu'elle ne soit ni pointue ni tranchante.

Après cette premier expérience , abaissez la plaque supérieure sur l'inférieure; & après avoir touché , comme auparavant du bout du doigt les bords des deux plaques , relevez encore la supérieure , elle vous donnera encore une nouvelle étincelle dès que vous lui présenterez l'articulation du doigt. Cette expérience peut être répétée aussi souvent qu'on le souhaite ; il ne s'agit , pour cela , que de renouveler la même opération , sans qu'il soit nécessaire de frotter de nouveau la couche résineuse. On peut même laisser reposer l'appareil toute la journée , & même plusieurs jours , sans qu'il soit à craindre qu'il perde rien du pouvoir de donner le phénomène dont on vient de parler.

Le merveilleux de cet appareil ne se borne pas là : il produit encore plusieurs autres phénomènes qui ne sont pas moins surprenans.

1°. Quand , après avoir posé la plaque supérieure sur l'inférieure , on touche en même-tems les bords de chaque plaque , la main reçoit presque toujours la commotion électrique.

2°. Si l'on isole la plaque inférieure en la posant sur un corps isolant , l'une & l'autre plaque donneront des étincelles , aussi-tôt qu'on leur présentera le doigt , après qu'on aura séparé ces plaques l'une de l'autre , en élevant la supérieure.

3°. Quand , après avoir élevé la plaque supérieure , on la porte à côté de l'autre , de

maniere qu'une petite boule de liège ou de moëlle de sureau, suspendue à un fil de soie, puisse être placée entre les bords des plaques, à la distance de quelques pouces de chaque plaque; alors la petite boule s'élance alternativement d'une plaque à l'autre, & ce jeu ne finit que lorsque l'électricité de l'une & l'autre plaque est épuisée.

Il faut observer que pour faire cette expérience, la plaque inférieure doit être isolée. Tout Electricien, qui est dans les principes du Docteur *Franklin*, doit inférer delà, que l'une des plaques est électrisée *positivement*, & que l'autre l'est *négativement*; cela est confirmé par l'expérience qui suit.

4°. Après avoir élevé la plaque supérieure, comme on l'a dit plus haut, présentez à son bord une petite boule de liège électrisée *positivement*, elle sera aussi-tôt repoussée par la plaque supérieure: mais si on présente ensuite cette petite boule au bord de la plaque inférieure isolée, elle sera attirée; preuve que cette dernière plaque se trouve électrisée *en-moins*, & que la plaque supérieure l'est *en-plus* lorsqu'elle est séparée de l'inférieure. Quant à ceux qui ont adopté le système de M. *Symner*, ils doivent conclure de cette expérience, que la plaque supérieure a une électricité *vitrée*, & que l'inférieure en a une *résineuse*. Il n'y a aucune difficulté dans tout cela pour quiconque est au fait de ce dernier système, qui me paroît tout aussi satisfaisant que celui de M. *Franklin*.

5°. Lorsque les deux plaques sont l'une

sur l'autre, elles ne donnent aucune marque d'électricité; car si on leur présente la petite boule de liège dans son état d'électricité naturelle, cette boule ne sera ni attirée ni repoussée.

6°. L'Electrophore peut tenir lieu d'une machine électrique ordinaire, pour toutes les expériences électriques; cet appareil nouveau est sur-tout commode pour charger une bouteille de Leyde; & il paroît que si on lui donnoit 4 ou 5 pieds de diametre, il l'emporteroit pour sa force & la grandeur des étincelles, sur les meilleures machines électriques dont on a coutume de se servir: mais comme dans ce cas, il y auroit de la difficulté à élever la plaque supérieure avec la main, on pourroit, je crois, le faire assez commodément, au moyen d'un cordon qu'on feroit passer sur une poulie fixée au plancher.

Observez encore qu'on peut, avec cet appareil, charger *négativement* la bouteille de Leyde de deux manieres; savoir, en présentant la garniture extérieure de la bouteille à la plaque supérieure, ou en appliquant le crochet de la bouteille au bord de la plaque inférieure isolée.

7°. Mais de tous les phénomènes que présente l'Electrophore, voici celui qui m'a le plus surpris: j'en ai fait la découverte par hasard, & il me semble qu'il differe tout-à-fait, dans son espece, de tous les autres phénomènes électriques connus jusqu'à présent.

Ayant posé ma plaque inférieure sur une

commode vernissée dont le rebord est garni d'un filet doré , j'aperçus au moment que je tirai l'étincelle de la plaque supérieure , élevée à la hauteur de 9 ou 10 pouces , que le filet doré de la commode étinceloit en même-tems tout autour de la commode. La première pensée qui me vint à la vue de ce phénomène inattendu , fut , que mes cordons de soie n'isoloient peut-être pas assez la plaque supérieure , pour empêcher que le feu électrique ne passât dans mon corps , & de mon corps au plancher , sur lequel étoit la commode : mais je fus bientôt défabusé : car m'étant ensuite placé sur un tabouret isolant , & ayant l'attention de me tenir aussi éloigné de la commode que je le pouvois , j'observai que le filet doré étinceloit de même , chaque fois que je tirois l'étincelle de la plaque supérieure. J'ai répété un grand nombre de fois cette expérience singulière , & toujours avec le même succès.

Peu de jours après avoir fait cette découverte , je trouvai que , si au moment que je tirois l'étincelle de la plaque supérieure , une autre personne tenoit le doigt fort près du bord de la plaque inférieure non isolée , elle recevoit en même-tems une étincelle du bord de cette dernière plaque. Ce dernier phénomène & celui du filet doré , sont vraisemblablement les effets du même principe , quel qu'il soit.

J'ai déjà insinué , que plus les plaques sont grandes , plus elles font d'effet ; nous en avons ici de deux pieds & demi de diamètre : les étincelles qu'elles donnent sont aussi vigou-

reuses que celles des meilleures machines électriques. Observez qu'il est à propos de faire la plaque supérieure plus petite que l'inférieure ; car j'ai remarqué , que quand les deux plaques étoient égales , il arrivoit souvent qu'au moment qu'on élevoit la supérieure , elle se déchargeoit d'elle-même par une étincelle spontanée qu'elle lançoit sur le bord de la plaque inférieure. Observez encore que ne m'étant d'abord servi que d'un appareil d'un pied de diamètre , il suffisoit que j'élevasse la plaque supérieure à la hauteur de 8 ou 9 pouces ; mais quand j'ai employé des Electrophores d'un plus grand diamètre , j'ai remarqué qu'il falloit aussi élever plus haut la plaque supérieure , pour en obtenir une étincelle proportionnelle à la grandeur de l'appareil ; c'est que l'étincelle vraisemblablement ne peut éclater dans toute sa force , à moins que l'atmosphère électrique de la plaque supérieure ne soit portée à une distance qui ne lui permette plus d'agir sur la plaque inférieure.

Comme une plaque massive de métal de deux pieds , ou même d'un seul pied de diamètre , seroit fort incommode par son poids pour être élevée , je lui en ai substitué une très-légère : elle consiste dans le couvercle d'une boîte , auquel , à la place de son fond de bois , j'ai donné un fond de toile recouverte , des deux côtés , de feuille d'étain semblables à celles dont on se sert pour étamer les glaces de miroirs ; le cercle de la boîte est recouvert de la même façon. Une plaque de

306 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cette espece , a encore un autre avantage ; c'est qu'en s'appliquant toujours dans toute sa surface sur la couche résineuse de la plaque inférieure , on se procure par-là tout l'effet que l'Electrophore peut produire.

Pour ce qui regarde l'épaisseur de la plaque inférieure , ce point est indifférent. Celle dont je me sers n'a pas plus d'une ligne d'épaisseur , & elle pourroit en avoir beaucoup moins , sans rien perdre de sa force. Il n'en est pas de même de la couche de poix-résine , dont il faut couvrir la plaque inférieure : je crois qu'il est à propos de lui donner une ligne ou une ligne & demie d'épaisseur ; mais je n'ai pas encore fait assez d'expériences à cet égard , pour être bien sûr que je ne me trompe pas.

Quant à l'explication des phénomènes de l'Electrophore , il ne paroît pas jusqu'ici , qu'on en ait encore donné une raison suffisante par les principes d'aucun des systèmes électriques connus ; d'où je conclus que la Science de l'Electricité renferme encore quelque principe que nous ignorons.

Quoi qu'il en soit , il faut cependant convenir que ce qu'il y a de plus singulier dans les effets de l'Electrophore , a beaucoup de rapport & d'analogie avec une expérience fort curieuse , que le célèbre P. *Beccaria* a imaginée il y a plusieurs années : il l'a nommée *Electricitas vindex*. Voici en quoi elle consiste.

Prenez deux carreaux de verre d'un pied en quarré ; armez un côté de chaque quarré , en laissant un espace non armé tout-autour de

leurs bords. Posez le côté non armé d'un carreau sur le côté non armé de l'autre ; puis électrifiez , avec le crochet d'une bouteille de Leyde chargée , la garniture du carreau supérieur : enfin, touchez du bout des doigts , & en même-tems , les deux garnitures ; si , après cela , vous élevez le carreau supérieur , vous en tirerez une étincelle , en présentant le doigt à sa garniture. Quand ensuite on replace ce même carreau sur l'inférieur , & qu'on continue d'opérer , comme on vient de le dire , il donnera chaque fois des étincelles , sans qu'il faille l'électrifier davantage avec le crochet d'une bouteille chargée ; car il suffit de l'avoir fait la première fois.

Le P. *Beccaria* a essayé d'expliquer ce phénomène par un système de son invention , qui a pour base la théorie du Docteur *Franklin* ; mais j'avoue que je n'ai pas été assez heureux pour saisir la liaison & le rapport que le P. *Beccaria* , au moyen de quelques suppositions , a aperçus entre ce phénomène & tout ce qui constitue la préparation dont résulte ce phénomène.

Mais il n'en est pas moins constant , que cette expérience a beaucoup de rapport avec celle de l'Electrophore perpétuel ; & je ne doute pas que les phénomènes de l'une & de l'autre , ne soient les effets d'un même principe.

Je viens de dire , qu'on commençoit l'expérience du P. *Beccaria* par électrifier le carreau de verre supérieur avec le crochet d'une bou-

teille de Leyde chargée. Il faut observer à cette occasion, qu'on peut de même électriser l'appareil de l'Électrophore, en appliquant le crochet d'une bouteille chargée à la plaque supérieure, lorsqu'elle est en contact avec la couche résineuse; dans ce cas, la première étincelle qu'on tire ensuite de la plaque supérieure, m'a paru être plus vigoureuse.

Les effets de l'Électrophore ont encore un rapport assez bien marqué avec une autre expérience de M. *Æpinus*. J'ai déjà dit, en décrivant la manière de préparer l'Électrophore, qu'il falloit recouvrir la plaque inférieure d'une couche de poix-résine fondue : or, il paroît que c'est principalement de-là que résultent les différens phénomènes de l'Électrophore : j'en ai jugé ainsi, en la comparant avec les observations que nous ont données MM. *Wilcke* de Rostock, & *Æpinus* de Pétersbourg, touchant la génération de l'Électricité spontanée, produite par la liquéfaction des substances résineuses, qu'on laisse refroidir après les avoir versées dans des vases métalliques. L'expérience de M. *Æpinus*, si je ne me trompe, jette un grand jour sur la cause de la vertu de l'Électrophore. Voici la préparation & les effets de cette expérience.

Versez dans un vase de métal, du soufre fondu; après l'avoir laissé refroidir, vous observerez que ni le soufre, ni le vase, ne donnent aucun signe d'électricité; mais qu'ils en donneront tous les deux après qu'on les aura séparés l'un de l'autre; qu'ensuite leur Elec-

tricité disparoîtra aussi-tôt qu'on aura fait rentrer le soufre dans le vase de métal, & qu'après cela, elle reparoîtra de nouveau, quand on aura retiré le soufre hors du vase. M. *Æpinus* remarque de plus, que les Electricités de ces deux substances étoient opposées l'une à l'autre, c'est-à-dire, dans le style du Docteur *Franklin*, que l'une étoit *positive*, & l'autre *negative*.

En réfléchissant sur cette expérience, j'ai cru entrevoir qu'elle pouvoit avoir quelque analogie avec celle de la Tourmaline, qui; après avoir été chauffée & s'être ensuite refroidie, acquiert, d'un côté, l'Electricité *positive*, & de l'autre, la *negative*.

Qu'en pensez vous, Monsieur? Ne pourroit-on pas inférer de tout cela, que le refroidissement qui succede à la chaleur, est en quelque façon, tant pour la Tourmaline que pour le soufre fondu & la poix-résine qu'on verse sur du métal, ce que le frottement est pour le verre, qui, lorsqu'il a été frotté, est aussi électrisé d'un côté *en plus*, & de l'autre *en moins*?

Permettez-moi, Monsieur, d'hasarder ici encore quelques idées qui me sont venues, pour faire quadrer la théorie du Docteur *Franklin*, avec les phénomènes de l'Electrophore perpétuel.

1°. Les différens phénomènes de l'Electrophore semblent indiquer que la poix-résine, fondue & ensuite refroidie sur le métal, est non-seulement mise dans un état d'électricité

négative par cette opération, mais de plus, qu'elle acquiert encore par-là une force répulsive, pour repousser le feu électrique naturel & propre à la plaque inférieure; mais de manière cependant, que cette force répulsive est en partie balancée par la force d'attraction, avec laquelle le métal tâche de retenir son feu électrique: il suit de cette hypothèse, que le feu électrique de la plaque inférieure doit former, dans ce cas, une atmosphère extérieure autour des parties métalliques qui ne sont point recouvertes de poix-résine. Mon hypothèse ne contredit point le système de M. *Franklin*: ce célèbre Américain suppose en général, que les corps, électrisés *négativement*, attirent le feu électrique; mais il ne s'en suit pas delà, qu'il n'y ait point de circonstances possibles, où certains corps, électrisés *en moins*, repoussent le feu électrique des corps voisins, au lieu de l'attirer. N'en est-il pas peut-être de l'attraction de l'électricité *négative* comme de l'équilibre des liquides?

C'est une loi générale que les liquides se mettent toujours de niveau. Cependant, dans les tubes capillaires, l'eau s'élève au dessus de son niveau, & le mercure s'arrête toujours au dessous. L'affertion du Docteur *Franklin* n'en fera donc pas moins une loi générale, quoique j'aie supposé que cette loi souffre une exception dans un cas particulier.

2°. Quand la plaque supérieure est ensuite placée sur la poix-résine *négative*, la force répulsive de cette dernière substance, agit de même sur le feu électrique naturel de la plaque

supérieure : ainsi , le feu électrique naturel des deux plaques , se trouve alors repouffé , & doit par conséquent former deux athmospheres distinguées , qui se touchent sans se mêler. Ceci est tout-à-fait conforme aux principes du Docteur *Franklin*

Mais quand ensuite on établit avec la main une communication avec les deux plaques métalliques , les deux athmospheres , se précipitant alors sur la main , se confondent avec une sorte d'impétuosité ; & j'imagine que c'est dans cet instant où la réunion des deux athmospheres a lieu , que se fait sentir la légère commotion que la main éprouve. Si après cela , je retire la main , elle n'emporte rien du feu électrique des deux plaques ; puisque celles-ci n'en ayant que leur portion naturelle , il n'y a point de raison pour qu'elles en communiquent à la main , qui en a déjà la portion qui lui convient dans son état naturel. Je ne vois rien en cela qui répugne au *Franklinisme*.

3°. Comme le feu électrique , qui compose alors toute l'athmosphere des deux plaques , n'est cependant , comme je viens de le dire , que la simple portion naturelle d'électricité propre aux deux plaques , il paroît assez conséquent que dans ce cas , les deux plaques ne donnent point , ou presque point de signes d'électricité , lorsqu'on leur présente une boule de liege qui n'est pas électrisée ; car leur feu électrique réunit alors tout son effort contre la force répulsive de la poix-résine. Jusqu'ici , la théorie de M. *Franklin* ne me paroît point encore lésée.

312 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

4°. Quand ensuite on vient à séparer les deux plaques, le feu électrique de l'inférieure, toujours fortement repoussé par la force répulsive de la poix-résine, s'élance alors en entier, ou du moins en grande partie, sur la plaque supérieure : c'est que la poix-résine cesse alors d'exercer sa force répulsive contre cette plaque, puisqu'elle en est séparée : d'où il suit que cette plaque supérieure, en recevant une partie du feu électrique de la plaque inférieure, doit nécessairement se trouver électrisée *en plus*, & que la plaque inférieure doit par-là même s'électrifier *en moins*, si elle se trouve placée sur un corps isolant. Il me semble que le plus rigide *Frankliniste* peut avouer ces conséquences.

5°. Enfin, quand on abaisse de nouveau la plaque supérieure sur l'inférieure, que je suppose isolée, & qu'on porte ensuite la main sur les deux bords des plaques, la main rend à la plaque inférieure l'athmosphère électrique qui lui manque, & cette athmosphère, en se réunissant de nouveau avec celle de la plaque supérieure, prépare le phénomène d'une seconde étincelle dès qu'on séparera les deux plaques, & qu'on présentera le doigt à la plaque supérieure. Que direz-vous, Monsieur, de tout ce verbiage ? Mais quel que doive être le sort de cette explication, je vous prie de le décider promptement, parce que si vous la trouvez défectueuse, je veux l'étouffer au berceau, pour qu'elle ne survive pas à sa honte.

Quant au phénomène de filet doré de ma commode, qui étincelle, je vous avoue que
je

je suis au bout de mon latin ; je n'y vois absolument goutte ; & j'attends avec beaucoup d'impatience , l'explication qu'en donneront MM. les Electriciens.

Je suis , &c.

I I.

OBSERVATIONS sur l'Electrophore ; par M. Delor , Professeur de Physique expérimentale.

L'Electricité présente tous les jours des phénomènes surprenans pour ceux même qui s'appliquent à en rechercher la nature. Les nouvelles expériences faites au moyen de l'Electrophore de M. Volta , en font une nouvelle preuve.

Jusqu'à présent , les Physiciens qui ont écrit sur cette Expérience , ont bien vu l'effet des deux électricités *positive & négative* ; mais ils n'ont pas ajouté qu'elle se rapporte en entier aux principes exposés dans les Ouvrages du P. Beccaria , & principalement à l'*électricité vengeresse*.

Les bornes d'un Journal ne permettent pas d'entrer dans le détail d'une analyse exacte de tous ses effets. Ceux d'attraction & de répulsion sont tout-à-fait singuliers. Il y en a de très-difficiles à expliquer. Il faut opérer en employant alternativement toutes les combinaisons & permutations possibles des platines

ou plateaux conjointement ou séparément isolés ou non , ainsi que celui qui opere , & réunir aussi les combinaisons de la communication du conducteur ou du pied de la machine électrique. Il ne faut pas négliger les observations des électroscopes , de l'aigrette & de la petite étoile.

Cette analyse est une opération d'une journée ; elle exige beaucoup d'attention & d'habitude à combiner. Tout Physicien instruit pourra y parvenir.

J'ai fait cette analyse avec M. Detienne , qui l'a insérée dans une Lettre qu'il a adressée à ce célèbre Physicien , le 10 Mai dernier , avec quelques autres observations. Il lui a marqué qu'il n'entroit pas dans l'explication , parce que le tout se rapportoit aux principes exposés dans les ouvrages de cet illustre Philosophe de Turin.

Voici la réponse sur cet objet dans la Lettre qu'il m'a adressée de *Garzegna de Mondovi* , en date du 29 Juillet dernier.

Les expériences de M. Detienne se réduisent à ces principes :

I. L'électricité pénètre , proportionnellement à sa force , à une certaine profondeur , la surface des corps isolans. II. L'électricité imprimée dans un isolant , tend à induire le déferent de celle opposée , ou encore l'isolant contigu. III. Deux électricités opposées & égales s'attirent , font adhésion , & disparaissent. IV. Elles reparoissent dans la séparation. V. Et un tel jeu dure , tant qu'il y a dans l'isolant quelque résidu , d'électricité inhérente. VI. Parce qu'à la

nature , ou force d'isoler , est réunie la propriété , que la partie de l'électricité introduite dans les pores , reste fortement inhérente , &c. C'est à ces principes que doivent se rapporter mes expériences & celles de M. *Volta* , à l'égard de l'électricité vengereffe.

Les expériences , en isolant , sont difficiles.... La boule avec fil de soie n'est repoussée que lorsque l'électricité homologue l'attire.

(*Journal de Politique & de Littérature.*)

I I I.

P H É N O M E N E S de végétation.

Dans un jardin appartenant au nommé Cordeau , Laboureur au Bourg de Lusignan-sur-Gorre , en Poitou , un prunier a donné en 1775 , deux récoltes. La première production fut dans la saison ordinaire , au mois de Juillet ; c'est de l'espece appelée *Damas noir*. Quelque tems après , cet arbre poussa des boutons qui fleurirent , & enfin donnerent du fruit , en petite quantité à la vérité ; il n'y eut que huit prunes ; elles existoient sur l'arbre le 19 de Décembre ; elles étoient parvenues à leur grosseur naturelle , & commençoient à perdre la couleur verte qui est celle antérieure à la maturité ; en un mot , elles étoient au point où sont dans la belle saison les prunes de la même espece , qui promettent d'être parfaitement mûres dans moins de huit à dix jours. Le froid rigoureux qui survint dans ce tems-là les fit périr.

(*La Nature considérée , &c.*)

I V.

Au mois d'Octobre dernier , M. Henri Berry a recueilli dans son jardin , à Liverpool , de très-belles cerises dans un état de maturité parfaite ; c'étoit la seconde cueillette de ses cerisiers , qui , dans la saison ordinaire , ont rapporté beaucoup. On assure que , dans le même jardin , les groseillers promettent également de nouveaux fruits , (*en Novembre*) qui commencent à se colorer.

(*Journal Encyclopédique.*)

V.

Le Jardinier du Sieur Jean Crewe , habitant de Boslewort-Castle , a présenté à son maître un concombre de l'espece connue en Angleterre sous le nom de *Pantagonien* , qui avoit 33 pouces de circonférence sur 24 de longueur , & qui pesoit 37 livres.

V I.

DÉCOUVERTE d'un Insecte particulier.

Un habitant de Thenezai , en Poitou , a trouvé au mois d'Octobre dernier , sur un jasmin , un insecte d'une espece fort singuliere , & dont aucun Naturaliste n'a peut-être encore donné la description. Il a la forme des chenilles , mais il ne leur ressemble pas pour la

grosseur ; il a 2 pouces de circonférence & 5 de longueur ; sa tête est rouge & du genre des ichneumons , sa queue d'un jaune moucheté. Il a les yeux noirs & assez gros pour être apperçus facilement. Ses pieds sont des poings sans aucune espece de pointes ou de griffes ; ils approchent de la grosseur des pois verts ; la couleur en est d'un bleu de turquoise. Le corps présente une très-belle variété de couleur , mais le verd y domine ; les autres nuances sont jaunes , bleues , rouges de feu. L'insecte a été pris vivant ; les curieux vont le voir ; ils avouent tous qu'ils n'en ont jamais vu de pareil.

(*Gazette d'Agriculture.*)

V I I.

TEMPÊTES. Ouragans.

EXTRAIT d'une Lettre d'Amsterdam , du 25 Novembre 1776.

» Nous avons essuyé, le 20 de ce mois &
 » la nuit suivante, un ouragan presque aussi
 » furieux que celui des 14 & 15 Novembre
 » de l'année dernière. Les précautions qu'on
 » a eu le tems de prendre dans certains en-
 » droits, ont diminué les ravages de cet hor-
 » rible tems. Il y a peu de Villes où des
 » toits n'aient été enlevés, des cheminées abat-
 » tues, &c. Ces dommages ne sont rien en com-
 » paraison de ceux que nous avons à crain-

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» dre, si les digues eussent été rompues. La
» plupart ont été garanties par les soins &
» l'activité des Intendances & des Habitans.
» Le vent d'Ouest-Nord-Ouest commença d'a-
» bord à souffler avec la plus grande violence;
» les eaux s'enflèrent au point que le Port
» nommé Buitekant & les Isles des environs
» de cette Capitale furent entièrement submer-
» gés; elles étoient à 13 pouces moins haut
» que dans la nuit du 14 au 15 Novembre
» de l'année précédente. A cette dernière épo-
» que elles s'élevèrent jusqu'à la hauteur de
» 91 pouces au-dessus de la marque ordinaire.
» Les digues se sont ouvertes dans quelques
» endroits; mais on a eu le tems de boucher
» ces crevasses qui n'ont causé que des inon-
» dations particulieres dans les environs de
» Harlem, de Gouda & dans quelques Districts
» de la Hollande septentrionale. On craignoit
» principalement pour les écluses de la Meuse
» à Delfthaven, parce qu'on n'avoit pu ache-
» ver les travaux nécessaires pour réparer les
» dommages de l'année précédente. Le dan-
» ger étoit imminent; quelques levées ont
» manqué & le Bourg a été inondé. La Ville
» de Rotterdam a été en partie sous l'eau; les
» dommages y sont d'autant plus considérables
» que la crue d'eau a été d'un demi-pouce
» plus haut qu'en Novembre 1775.

Du 29 Novembre.

» Rien de plus triste que les détails que
» nous apprenons chaque jour des ravages

» faits dans nos Provinces par le dernier ou-
 » ragan. L'Isle de Wiéringe a été submergée;
 » on y a perdu beaucoup de gros bétail &
 » plus de 2000 moutons. Plusieurs Villes de
 » la Nord-Hollande ont souffert de grands
 » dommages. La digue d'Assendelf a été con-
 » servée par l'activité des Habitans. Pour rom-
 » pre la fureur des vagues, ils ont employé
 » toutes les voiles des vaisseaux destinés à la
 » pêche du Gröenland & du Détroit de Da-
 » vis. Le fort d'Elbourg, Ville de la Gueldre,
 » a été déplorable; le 23, elle n'avoit encore
 » aucune communication au dehors; les mai-
 » sons & autres édifices situés près d'une de
 » ses Portes ont été renversés par les eaux.
 » Aux environs de Dykerhuisen, 11 habita-
 » tions que l'inondation de l'année dernière
 » avoit épargnées, furent détruites, 7 per-
 » sonnes y périrent, 15 autres échappèrent
 » au danger par des efforts presque incroyables.
 » Dans l'intervalle que laissoient entr'eux les
 » violens coups de vent, les éclairs brilloient
 » & le tonnerre grondoit comme si c'eût été
 » aux mois de Juillet & d'Août. Dans la Pro-
 » vince de Frise, les vagues firent une ou-
 » verture de cent pieds à la digue de Wo-
 » rum; la maçonnerie près de Sneek s'écrou-
 » la, les eaux se répandirent dans tous les en-
 » virons de Groningue; comme elles ne vin-
 » rent pas d'abord avec impétuosité, les Ha-
 » bitans sauverent leurs meubles & autres ef-
 » fets: on appréhendoit que toute la Province
 » ne fût sous les eaux. On ne peut ni estimer

» ni décrire les ravages dont les Habitans du
 » plat pays ont été les témoins ou les victi-
 » mes. A Heusden les eaux ont entraîné des
 » maisons nouvellement bâties, emporté les
 » bestiaux, &c. Par-tout cet horrible ouragan
 » a laissé de tristes marques de sa fureur. Les
 » nouvelles du Texel & de plusieurs Ports ne
 » sont pas moins affligeantes ; des vaisseaux
 » démâtés ont été poussés contre la côte, plu-
 » sieurs bâtimens de diverses Nations ont été
 » brisés , & l'on n'a pu en sauver ni les équi-
 » pages ni les cargaisons , &c. &c.

V I I I.

*EXTRAIT de la Gazette de la Guade-
 loupe, du 7 Septembre 1776.*

Le Jeudi 5 de mois , vers les cinq heures du soir , le vent étant dans la partie du Sud-Est, celle du Nord se chargea de nuages épais ; le tems devint sombre , & fut orageux toute la nuit.

Le Vendredi 6 , vers les cinq heures du matin , on senti une pluie fine & un petit vent de Nord , qui augmentèrent sensiblement à huit heures : il passa au Nord-quart-Nord-Ouest , toujours en augmentant jusques sur les neuf heures. Vers les onze heures & demie on ressentit une légère secousse de tremblement de terre , & tout-à-coup le vent passa dans la partie du Sud-Ouest ; son impétuosité acheva de détruire les plantations qui jusqu'alors avoient résisté.

Vers les sept heures, il y eut une légère secousse de tremblement de terre, qui heureusement ne causa aucun dommage. Cependant les vents & la pluie continuoient, & ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'ils diminuèrent.

La journée du 7 fut assez belle, mais les détails qui parvinrent furent des plus affligeans; on n'y parle que de bâtimens brisés sur les côtes, même dans les ports les plus sûrs; des plantations en vivres, café, cacao & cotons, déracinées & brisées en très-grande partie, ainsi que plusieurs gros arbres; cannes à sucre couchées, quantité de maisons, manufactures, moulins, cases à Negres renversées, & plusieurs bestiaux écrasés.

A la Pointe à Pitre, vingt-deux navires Marchands, dont quelques-uns étoient chargés & prêts à partir pour la France, non compris nombre de petits bâtimens, ont été jettés à la côte; on espere cependant que la plupart pourront être relevés: beaucoup de Matelots ont péri; plusieurs maisons ont été renversées, & quelques personnes écrasées sous les ruines.

Aux Saintes, quatre navires Marchands, dont trois prêts à partir pour la France, & 16 autres petits bâtimens, ont été brisés à la côte.

Le navire les *deux Henriettes*, de Bordeaux, qui étoit en hivernage à l'ancre à la Barque, sur quatre amarres, a eu le bonheur de résister, en coupant ses mâts & les jettant à la

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mer : deux autres bâtimens ont aussi résisté dans cette anée , quelques-uns y ont péri , & d'autres échoué.

On dit que la Martinique & Sainte-Lucie n'ont pas souffert ; mais on ignore encore le sort de Marie-Galande & des autres Isles étrangères.

Jusqu'à présent il paroît que la Ville & Bourg de Saint-François , Basse-Terre, le quartier du Parc & Macouba , & celui du Baillif , sont les endroits où il y a eu le moins de dommage.

Les autres quartiers de la Colonie ont considérablement souffert.

Depuis 1740 , on n'avoit point effuyé à la Guadeloupe un coup de vent aussi fort , & les bâtimens avoient été à l'abri dans les différens Ports où ils viennent d'effuyer les plus grands dommages.

M. le Général , vivement pénétré du malheureux événement qui a ravagé cette Colonie , le 6 de ce mois , est parti aujourd'hui 7 , à six heures du matin , pour voir par lui-même les dégâts causés par le coup de vent depuis la Basse Terre jusqu'à la Pointe à Pitre où il passera un jour , pour y donner les ordres convenables , & faire pourvoir au soulagement des personnes dont les biens ont souffert.

EXTRAIT d'une Lettre de Bordeaux , du 3 Décembre.

Les nouvelles que nous recevons de la Guadeloupe , ne confirment que trop celles

que nous en avons déjà reçues : le dernier ouragan y a fait les plus grands ravages. Marie-Galande a été aussi fort maltraitée , les Colons y sont dans un état aussi déplorable que ceux de l'Isle précédente ; leurs plantations n'existent plus ; un grand nombre d'habitations ont été renversées ; la terre est dépouillée de toutes ses belles productions , & presque nulle part on n'a le plaisir de voir quelque reste de verdure. La traite des Nègres pour ces deux Colonies fera nulle cette année. Les Habirans auroient plutôt besoin de vendre leurs anciens Esclaves que d'en acheter de nouveaux. Ce n'est pas un mal que l'interruption d'un pareil commerce : on peut même le regarder comme une heureuse suite du malheur qui vient d'arriver. A quel Tribunal les hommes pourront-ils se justifier de faire un trafic de leurs semblables ? Ce n'est sans doute ni au Tribunal de la Religion , ni à celui de la raison , ni à celui de l'humanité , auquel on voudroit aujourd'hui rapporter toutes les décisions.

I X.

M É T H O D E facile de préparer le Tartre mercuriel de M. Pressavin ; par M. Desfaive , Apothicaire à Liege.

Mélez ensemble , dans un vaisseau de verre ou de fayance , une dissolution de quatre onces de sel de Saignette dans une livre d'eau

de pluie, & celle d'une once de mercure faite par de l'acide nitreux; il se précipitera un *coagulum* blanc, qu'il faudra remuer avec une spatule de bois ou d'ivoire. Lorsque toute la matiere sera bien delayée, on laissera le mélange en repos jusqu'à ce que la liqueur qui surnage, soit devenue claire & limpide: on décantera cette liqueur, & on lavera avec de l'eau de pluie froide, la matiere précipitée; on versera de nouvelle eau de pluie bouillante sur cette matiere, pour en dissoudre toute la partie saline. On filtrera ensuite & on fera évaporer la liqueur jusqu'à l'apparition d'une pellicule crySTALLINE, puis on la mettra dans un lieu frais, pour laisser crySTALLISER. On levera au bout de vingt-quatre heures, les crySTaux qui se seront formés, & l'on fera évaporer de nouveau la liqueur, pour retirer par le refroidissement, les crySTaux qu'elle pourra encore fournir. C'est à ces crySTaux que l'on donne le nom de *Tartre mercuriel*.

R E M A R Q U E S.

Nous avons donné dans un volume de l'*Espirit des Journaux* pour le mois d'Avril 1775, un procédé pour obtenir du précipité acéto-mercuriel: l'explication théorique que nous y avons jointe, va servir de base à celle que nous voulons mettre à la suite du procédé que nous venons d'exposer.

Deux décompositions & deux nouvelles combinaisons sont le résultat du mélange de la

dissolution mercurielle avec le sel de Saignette. L'alkali marin qui sert de base à ce sel neutre, se sépare de l'acide tartareux, pour se joindre avec l'acide nitreux, qui tenoit le mercure en dissolution; l'acide tartareux porte à son tour son action sur le mercure, qui se trouve dégagé de son premier dissolvant, & se combine intimément avec cette substance métallique; voilà donc deux décompositions qui produisent deux nouveaux sels: savoir, du nitre quadrangulaire, formé de l'alkali marin avec l'acide nitreux; & du tartre mercuriel qui se produit par la combinaison du mercure séparé de l'acide nitreux, avec l'acide tartareux qui servoit à saturer l'alkali marin dans le sel de Saignette. Nous conseillons de laver à froid le précipité tartareux mercuriel, afin de le dépouiller des sels étrangers qui pourroient en altérer la nature: alors l'eau de pluie bouillante que l'on verse sur ce précipité, le dissout presque entièrement, & en suivant le reste du procédé que nous décrivons, on obtient du tartre mercuriel, qui ne diffère par aucune qualité de celui qui seroit préparé avec une chaux mercurielle précipitée de l'acide nitreux par un alkali & la crème-de-tartre, comme le prescrit M. Iressavin dans son traité sur cette préparation anti-vénérienne.



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

OBSERVATIONS sur le danger causé par l'indigestion du pain , tirées du Recueil d'écrits de Chirurgie , publié par M. Schmucker , &c.

Pendant la dernière guerre , au siège de Scheweidnitz , en 1762 , un grenadier , qui revint affamé de la tranchée , mangea tout son pain de munition , qu'il venoit de recevoir. Quelques heures après , il ressentit une violente pression dans le bas-ventre , qui se gonfla , & devint à l'attouchement aussi dur qu'une pierre. A cela se joignit une envie continuelle de vomir , que l'on entretint avec de l'eau chaude ; mais le malade ne rendoit que l'eau qu'on lui avoit fait avaler. Le Chirurgien (M. Horn , à présent Chirurgien-Major du régiment de Rothkirch à Neisse ,) ayant été appelé , trouva le poulx petit & dur ; le grenadier se plaignoit d'angoisses , & d'une

douleur fourde continuelle au bas-ventre. On employa la saignée, & l'on donna des lavemens pour déboucher le corps, mais en vain. Le poulx disparut, & au bout de quelques heures la mort s'ensuivit. Comme les circonstances ne permirent pas l'ouverture du cadavre, l'Auteur de cette observation crut que quelques morceaux de pain non digéré avoient bouché le canal intestinal; ce qui avoit fait accumuler le sang, & causé une inflammation mortelle. Quelques années après, le même Chirurgien eut occasion de voir un cas semblable, mais où l'inspection du cadavre manifesta une toute autre cause que celle qu'on avoit conjecturée.

Un soldat avoit mangé dans l'après-dînée de la veille, un demi-pain de munition, & le jour même encore un pain entier, tout frais, qui, avec le reste, faisoit le poids de 9 livres. La nuit suivante, & le lendemain matin, le bas-ventre se trouva dans le même état que celui du cas précédent, & depuis tout ce pain mangé, le corps n'avoit pas été libre. Le poulx étoit petit & rapide; les symptômes d'angoisses & d'envies de vomir furent les mêmes. La saignée & les lavemens n'opérèrent rien: ceux-ci ressortirent même avec véhémence. Pour remèdes intérieurs, on donna de l'huile de lin avec quelques autres émolliens; mais le malade rendoit tout de suite. Le Chirurgien eut recours à l'eau froide, que l'Auteur du livre Allemand intitulé, *Le Médecin*, recommande dans les obstructions opiniâ-

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tres; on jeta depuis le bas-ventre jusqu'au bas des pieds nuds du malade, qui étoit encore en état de marcher, de l'eau fraîche à diverses reprises; ensuite on appliqua sur les mêmes parties des compresses imbibées de pareille eau. Tout cela ne servant à rien, le Chirurgien soupçonna que les *feces* s'étoient entassées & comprimées quelque part, & que de cette manière le canal étoit bouché. D'après cette conjecture, il fit mettre le malade dans un bain tiède; à peine y fut-il un quart-d'heure, que les pieds perdirent le sentiment, les douleurs cessèrent, & le soldat mourut sans effort, vers une heure de l'après-midi, après que tous les moyens dont on a parlé, eurent été employés sans interruption depuis cinq heures du matin.

En ouvrant le cadavre, lorsque la peau extérieure du bas-ventre, extrêmement gonflé, eut été fendue, les muscles du ventre séparés, & le péritoine ouvert, les intestins sortirent avec grande violence, & creverent tout de suite d'une manière bruyante. S'étant ensuite affaîlés, on put les considérer plus exactement, & l'on en trouva des portions encore fort gonflées par l'air qui s'y étoit renfermé. Les alimens s'étoient convertis en une bouillie, où il n'y avoit aucun peloton durci, comme le Chirurgien se l'étoit imaginé; mais la quantité d'air qui s'étoit échappée de ces alimens, avoit déplacé les intestins, qui s'étoient comme entassés au dessus du *duodenum*, & autour du *rectum*; ce qui rendoit l'issue absolu-

ment impossible. L'estomac & le *rectum* étoient parfaitement vuides ; delà l'inutilité des remèdes intérieurs , & des clystères. On appercevoit quelques légères taches de gangrene dans les intestins grêles ; & selon les apparences , la mort du soldat fut occasionnée par un coup d'apoplexie qui vint de ce que la trop grande expansion des boyaux y avoit entièrement arrêté la circulation du sang.

Ces deux faits prouvent , suivant l'observateur qui les rapporte , qu'il n'y a point de remède contre de pareils excès. Nous ne sommes pas entièrement de son avis ; nous croyons seulement que la cure de ces maux est très-difficile ; que la saignée sur-tout y est très-préjudiciable , comme ne servant qu'à diminuer les forces dont l'action seule peut délivrer le malade du poids qui l'accable. Le fameux la Mettrie commit cette méprise à ses propres dépens ; il mourut d'une indigestion de pâté de faisans , après s'être fait saigner dans le travail de l'indigestion.

(*Journal Encyclopédique.*)



I I.

OBSERVATION sur une Femme qui fait usage de son bras droit , malgré qu'on ait amputé toute la tête de l'humerus ().*

Marie Turner , fille d'un Fermier d'Ipsstones , s'adressa à moi en Octobre 1771 , pour un abcès situé dans l'articulation de l'épaule droite , qui l'affligeoit depuis trois ans ; par l'examen que j'en fis , j'y trouvai trois ouvertures , deux près du milieu & du bord inférieur de la clavicule , & la troisième à côté de l'insertion du grand pectoral à l'os du bras. Deux sondes passées , l'une dans l'orifice supérieur , l'autre dans celui d'en bas , se rencontroient aisément dans l'article , en traversant le ligament capsulaire par une très-étroite ouverture. Je découvris , par ce moyen , que la tête de l'humérus étoit attaquée de carie. Dans un cas de cette nature , je ne vis rien de mieux à faire , pour le bien de la malade , que d'amputer le bras ou de retrancher la tête de l'os , après avoir incisé les parties molles. Cette dernière ressource fut préférée. En conséquence , je commençai mon incision à l'orifice supérieur , proche la clavicule , & l'étendis sur la

(*) L'observation appartient à M. James-Bent , Chirurgien à Newcastle , qui en a fait part à M. Hunter.

ointure jusqu'à l'attache du muscle pectoral. Cette incision étant trop petite, & ne me donnant pas assez d'aisance pour atteindre la tête de l'os, je coupai une partie des attaches du deltoïde à la clavicule, avec une portion de celles qui s'implantent à l'humérus. Ensuite, je parvins librement à l'article, dont les fréquentes inflammations avoient tellement durci la capsule, & ferré si fort la tête de l'os dans sa cavité, qu'il m'étoit presque impossible de glisser une spatule entre deux. Quand le ligament fut ouvert, je ne pus néanmoins faire sortir la tête de l'os hors de l'articulation, quoiqu'en poussant le coude en arriere, comme c'est l'usage dans l'opération qui se pratique sur le cadavre bien conformé. Je me trouvai forcé d'ouvrir la capsule tout-à-l'entour, avant de pouvoir porter ma scie sur l'os. Alors, je reculai le coude de la malade, & fis avancer la tête de l'humérus sur le muscle pectoral, car je n'aurois pu scier d'abord l'os transversalement sans en laisser une grande portion dénudée par le couteau, & qui, probablement, n'auroit pas manqué de s'exfolier. Ayant donc placé une carte entre le bord du deltoïde & l'os, j'ajustai ma scie dans l'incision, vis-à-vis de la jointure, & amputai tout ce qui manquoit de périoste, sans avoir subi d'exfoliation. Je n'avois lieu de craindre d'ouvrir aucune artere.

Le tendon du muscle biceps ayant été coupé en travers, j'eus le soin de tenir l'avant-bras suspendu. Ma malade s'en retourna chez elle

après l'opération. Elle souffrit peu, & guérit par le traitement ordinaire, fans avoir subi aucun accident fâcheux. On la vit partir pour la campagne, un mois & demi après l'opération.

L'usage indiscret que cette fille fit de son bras, lorsqu'elle fut chez ses parens, fut cause que la cicatrice se rouvrit dans l'étendue d'un pouce & demi. Cela en retarda la consolidation pendant trois semaines; mais au bout de ce tems, la guérison s'est trouvée parfaite.

La personne fait de son avant-bras tout ce qu'elle veut. Elle le leve & l'écarte à 5 ou 6 pouces des parties latérales du tronc, le porte en arriere, lace son corcet, ajuste son cha peau, coud, & fait plusieurs choses aussi bien qu'un autre, pourvu qu'il ne soit pas nécessaire de trop lever le coude.

L'extrémité supérieure de l'humérus joue environ à un pouce de distance au-dessous de la cavité glénoïdale de l'omoplate. Et l'on voit faillir l'apophyse coracoïde & l'acromion sur chaque bord de la cicatrice; dont ces deux éminences sont également distantes. Je rapporte ceci, afin de faire mieux connoître le trajet de mon incision.

(*Observations sur l'Histoire-Naturelle, la Physique, &c.*)

I I I.

A M I D O N de Santé.

Cet amidon n'est autre chose que la subf-

tancé de pomme de terre. Tout le monde peut s'en procurer à peu de frais & avec facilité par la méthode indiquée dans l'*Analyse des pommes de terre* de M. Parmentier. Elle consiste à raper la pomme de terre sur un vaisseau plein d'eau, destiné à la recevoir. Cette fécule se forme ainsi d'elle-même à froid, en se précipitant au fond de l'eau. Après quelques momens de repos, on verse, avec un peu d'attention, l'eau qu'on renouvelle, & on trouve l'amidon qui est d'un blanc de neige au fond du vaisseau; on le met sur un papier, & on le fait sécher, ou au soleil ou sur un poêle. Lorsqu'on veut se servir de cet amidon, on le fait bouillir dans le bouillon, dans l'eau, le vin blanc, &c. & on y ajoute un peu de sucre. Il en résulte une gelée très-belle & très-saine qu'on donne dans les convalescences difficiles, & dans les maladies d'épuisement. On peut aussi la substituer au lait, à l'égard des enfans qui seroient peut-être plus sains, plus vigoureux, moins sujets aux vers & aux coliques, qu'à l'usage de la bouillie ordinaire. Lorsqu'on veut lui donner un peu plus de consistance, & la rendre plus nourrissante, la dose est, après l'avoir délayée dans un peu d'eau froide, de deux cuillerées sur un demi-septier de liquide, prêt à bouillir ou bouillant. On agite la liqueur en la remuant pendant l'espace d'une minute. On tempère encore avec avantage l'action souvent trop vive du café & du chocolat avec la même substance. Elle est peut-être préférable

334 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

au Sagou & au Salep, dans tous les cas où l'on emploie ces farineux.

(*Gazette de Santé.*)

I V.

SUR l'usage des fleurs de foin & de camomille dans plusieurs maladies chirurgicales.

Une fille de dix-neuf ans eut sur le dos une tumeur de la grosseur des deux poings, contre laquelle elle avoit employé infructueusement toutes sortes de remèdes. Entraînée comme par instinct, elle fit un cataplasme composé de fleurs de foin & de fleurs de camomille, qu'elle appliqua chaud & renouvela souvent. Au bout de quelque tems, cette grosseur fut dissipée. Une fille de deux ans étoit percluse des extrémités inférieures. Sa mere parvint à la guérir, en exposant ses jambes à un bain de vapeurs fait avec la fleur de foin, & en employant ensuite cette substance végétale en forme de fumigation. Les mêmes moyens ont guéri un *Gentleman*, perclus de tous ses membres. Un bon Bourgeois attaqué de douleurs néphrétiques & de difficulté d'uriner, fut soulagé en appliquant sur les reins & la région du pubis, des sachets de fleur de foin bouillis dans l'eau & exprimés.

(*Affiches & Annonces de Paris.*)

V.

SUR les Asphyxies.

On mande de Poitiers un accident funeste arrivé dans les environs.

Le 4 du mois d'Octobre , un homme descendit dans une cuve de 18 pieds de profondeur , dans laquelle il y avoit de la vendange qui fermentoit déjà. Il fut suffoqué par la vapeur qu'elle exhaloit. Il s'agissoit de placer au milieu de cette vendange une barrique , dans l'entonnoir de laquelle pendant la fermentation , auroit filtré du vin , qu'on appelle *vin de goutte* , & qui auroit bouilli sans douve. On se pressa trop , contre les ordres du Maître & à son insu ; il n'y avoit pas encore assez de vendange dans la cuve où on descendoit par une échelle. Le premier homme qui s'en chargea ne put y tenir , il remonta à la hâte en annonçant le danger qu'on y couroit ; un autre le traita de poltron , & fut la victime de son courage imprudent ; arrivé au fond de la cuve , il ne fit que ce cri , *à moi*. Un autre homme s'y précipite , & également suffoqué , tombe sur la vendange sans proférer une parole : on appelle du secours ; un troisieme a le même zele , & éprouve le même sort ; tous les ouvriers , tous les domestiques s'agitent à la fois pour tâcher de retirer ces trois malheureux. Le Seigneur averti , n'écoutant que son humanité & son courage , veut lui-même se préci-

piler dans la cuve , on l'en empêche avec violence en le retenant par ses habits. Une personne zélée , mais prudente , s'empresse aussi d'être utile , descend jusqu'au fond , tenant d'une main l'échelle , & voulant de l'autre atteindre un de ces trois hommes ; mais sentant les effets de la vapeur du vin , elle remonta à la hâte , & une fois hors de la cuve , éprouva pendant quelque tems une extinction de voix & des tournoiemens de tête. Enfin , avec bien de la peine , on parvint à retirer ces trois hommes. Le dernier tombé , qu'on retira le premier , peut y être resté dix minutes , & les deux autres , un quart-d'heure. Il n'y avoit pas assez de liqueur pour qu'ils y baignassent ; ils étoient couchés sur la vendange ; on les étendit nuds dans la cour ; on leur jeta de l'eau sur le corps. Le Chirurgien de la Paroisse , que l'on appella , les jugea morts. On fut à la hâte chercher un autre Chirurgien à la Ville ; il s'y transporta , mais on avoit perdu quatre heures ; tout ce qu'il entreprit pour les rappeler à la vie fut inutile.

(*Journal de Politique & de Littérature.*)

V I.

OBSERVATION sur les dangers auxquels on expose les enfans , en les laissant enfermés avec des animaux.

Un Berger du Village d'Alshmanshoff , à une lieue de la Ville d'Erland , en Allemagne ,
gardoit

gardeoit son troupeau à la campagne ; sa femme voulut , à l'heure ordinaire , lui porter son dîné ; elle avoit un enfant de neuf mois ; elle l'accommode bien dans son berceau & sort du logis en y enfermant le chat. Cette imprudence la jettâ bientôt dans la dernière désolation. A son retour , elle trouva l'enfant mort & le chat qui , après avoir mangé la joue gauche & le nez , entamoit la joue droite. Cet événement a inspiré dans le canton une horreur universelle pour un animal qui ne se dépouille jamais entièrement de son caractère féroce , & qui nous fait quelquefois payer bien cher les services qu'il nous rend.

(*Gazette d'Agriculture , &c.*)

V I I.

EXPÉRIENCES faites à Turin , avec un Styptique découvert par M. Percival.

Nous avons annoncé dans notre Journal (*), l'expérience que M. l'Abbé Grimaldi a faite à Malthe , d'un styptique qui arrête l'hémorragie la plus considérable. Il en existe un autre qui a la même propriété. M. Percival de Turin , possesseur de ce secret précieux , en a fait l'essai plusieurs fois en présence des plus habiles Professeurs de Médecine & de Chirurgie :

(*) Juillet 1776 , page 342.

nous citerons spécialement ses expériences du 18 & du 20 Septembre de l'année dernière , dans le laboratoire de pharmacie de M. Philippe Branchi , Professeur de Chymie. Le 18 , ayant rompu la carotide à un mouton , il le guérit en un quart-d'heure avec son spécifique : le 20 , il renouvela son essai sur un autre mouton , & ensuite sur un petit chien qu'il guérit , mais qui resta néanmoins dans un état de langueur occasionné par la perte de sang qu'il avoit faite.

(*Novelle Letterarie.*)



AGRICULTURE.

ECONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

LETTRE de M. Patte, Architecte, à l'Auteur du Mercure de France, sur l'emploi du mortier inventé par M. Lorient. ()*

Vous avez eu la bonté Monsieur, d'insérer dans le *Mercur*, il y a environ deux ans, les détails de la composition du mortier de M. Lorient, ainsi que la manière d'opérer sa manipulation ; & j'ai vu avec satisfaction que plusieurs personnes, avec le simple exposé que j'ai publié, avoient exécuté avec succès des

(*) Tout ce qui a été publié de plus intéressant sur cette matière a été recueilli dans notre Journal ; on peut s'en convaincre en consultant le volume de Mars de l'année 1775, page 370-379 ; celui d'Avril, page 334-350 ; & celui de Janvier 1776, page 343-350.

travaux en ce genre, fans autre secours. Vous rappelez que tout le secret de la composition de ce mortier consiste à introduire dans chaque augée de mortier préparé à l'ordinaire, c'est-à-dire, avec un tiers de chaux, & deux tiers de sable, une certaine portion de chaux-vive en pierre nouvellement cuite, & réduite en poudre. Cette portion de chaux vive doit varier à raison & de sa qualité & de ce qu'elle est plus ou moins récemment cuite : elle est assez ordinairement le cinquième ou le sixième de la quantité de mortier mise précédemment dans l'auge. Il faut, pour juger de la dose en question, faire un essai préliminaire : s'il se fait quelques gerfures ou crévasses dans l'enduit d'essai, c'est une marque qu'on a mis trop de chaux-vive : s'il reste quelque rems après avoir été employé, c'est une marque au contraire, qu'on n'en a pas mis assez.

Au surplus, Monsieur, malgré les expériences que l'on peut faire par soi-même, s'il pouvoit rester encore quelque doute sur l'efficacité de cette découverte, voici de quoi pousser la conviction jusques dans ses derniers retranchemens. On vient de faire, par ordre de M. le Directeur des bâtimens du Roi, sur les voûtes de l'Orangerie de Versailles, que l'on avoit rejointoyées & enduites par-dessus avec le mortier en question, quatre bassins en différens endroits, que l'on a remplis d'eau ; laquelle eau y a séjourné pendant six semaines, sans qu'il en ait filtré une goutte à tra-

vers lesdites voûtes. Cette épreuve a été faite sous les yeux de plusieurs Architectes du Roi des plus expérimentés, lesquels ont donné en conséquence le certificat suivant :

» Nous Richard Mique, premier Architecte
 » du Roi, & nous Barthelemi Michel Hazon,
 » Architecte du Roi, Intendant-Général des
 » bâtimens de Sa Majesté, & François Heur-
 » tier, Architecte du Roi & Inspecteur-Géné-
 » ral des bâtimens de Sa Majesté, soussi-
 » gnés; en vertu des ordres qui nous ont
 » été adressés par M. le Comte d'Angivil-
 » lers, Directeur & Ordonnateur - Général
 » des bâtimens du Roi, Jardins, Arts, Aca-
 » démies & Manufactures - Royales, en date
 » du 2 Septembre de la présente année 1776,
 » par lesquels il nous annonce avoir accédé
 » à la demande qui lui a été faite, de for-
 » mer sur les paliers des escaliers de l'oran-
 » gerie de Versailles, des bassins qui seroient
 » remplis d'eau, & entretenus ainsi pendant
 » quelque tems, pour éprouver si le ciment de
 » M. Lorient en seroit traversé, & s'il en résul-
 » teroit quelques filtrations à travers les voûtes
 » qui sont au-dessous : que les bassins ayant ainsi
 » été remplis d'eau pendant cinq à six semaines,
 » il lui a paru inutile de prolonger plus long-
 » tems cette épreuve; & qu'en conséquence,
 » pour constater ce qui s'est passé à cet égard,
 » nous faisons appeler en notre présence le
 » Sieur Lemoine & les principaux garçons
 » employés dans l'orangerie, à l'effet de savoir
 » d'eux s'ils ont aperçu dans les voûtes des

» escaliers quelque suintement ou écoulement
 » d'eau , afin de faire part de leur réponse
 » à M. le Directeur-Général.

» Nous souffignés, étant assemblés à l'orangerie , le 7 Septembre 1776 , avons mandé
 » le Sieur Lemoine & le nommé Barbier ,
 » garçon de ladite orangerie , à qui nous
 » avons donné connoissance des ordres qui
 » nous ont été adressés , & requis d'eux de
 » nous dire la vérité ; il résulte de leurs réponses , que quelque attention qu'ils aient
 » donnée , en fréquentant souvent l'orangerie , ils n'ont aperçu aucune filtration dans
 » les voûtes sous les paliers , depuis que les
 » bassins ont été formés.

» A Versailles , ce 7 Septembre 1776.
 » Signés , Mique , Hazon & Heurtier.

Ainsi, Monsieur, si l'on emploie désormais du mauvais mortier dans les bâtimens , c'est qu'on le voudra bien. Rien n'est plus sûr, qu'à l'aide du mortier-Loriot , qui lie indissolublement les pierres , il est possible d'opérer avec succès nombre d'opérations qu'on regardoit ci-devant comme problématiques ; tels que des enduits de mortier très-solides dans des endroits humides , des bassins impénétrables à l'eau , des terrasses toutes d'une piece , & comme si elles étoient formées d'une seule dalle de pierre la plus dure. Il est encore certain qu'on en peut mouler des figures , des bas-reliefs & des vases pour les jardins comparables pour la durée à ceux faits en pierre , & capables de résister à toutes les injures du tems :

enfin il est propre pour tous travaux d'Architecture dont on veut assurer la durée, & pour lesquels on se sert communément de plâtre, qui n'a, comme l'on fait, dans les extérieurs des maisons, qu'une existence passagère.

Tout le difficile sera peut-être d'engager la plupart de ceux qui dirigent les bâtimens, à en faire usage, & sur-tout nos praticiens; car il y en a peu d'entr'eux qui soient jaloux de la durée de leurs travaux: comme ils n'en répondent que pour dix ans, qu'un bâtiment soit à refaire après ce terme, ou bien qu'on soit obligé de faire de grandes réparations, cela leur importe peu. D'ailleurs, plusieurs sont à-peu-près aussi entêtés dans leurs routines, que l'étoient autrefois les Irlandois, qu'on ne put jamais persuader, par aucun raisonnement, de faire tirer leurs charrues avec des harnois, parce que leurs peres avoient eu de tout tems l'habitude de les attacher à la queue des chevaux. On ne put les y contraindre que par la force. J'ai l'honneur, &c.

I I.

LETTRE au Rédacteur de la Gazette d'Agriculture, Commerce, Arts & Finances.

De Caen, le 17 Octobre 1776.

Vous me fîtes la grace, M. d'annoncer l'année dernière, l'ouvrage que je proposois par souscription sur l'Hydrodynamique, dont je

vous avois envoyé le *Prospectus*, pour présenter le vœu du Public. Des circonstances particulieres m'en ont fait différer l'impression, mais je me propose de le mettre au jour incessamment. En attendant que je puisse exécuter mon projet, je tâche de me rendre utile à ma Patrie; outre mon cours public de Physique, je me suis déterminé à donner un cours particulier d'Hydrodynamique expérimentale en faveur des personnes dont les occupations sont incompatibles avec le cours ordinaire des classes. Je commencerai ce cours particulier en 1777, le Mercredi 19 Février, à trois heures après-midi, & je le continuerai deux jours par semaine; savoir, tous les Mercredis & Samedis, jusqu'à la fin de l'année scholastique. Toutes sortes de personnes pourront en profiter, pourvu toutefois qu'elles sachent l'Arithmétique.

Voici une observation qui peut trouver place dans votre Gazette, & qui appuie bien les expériences de M. de Buffon sur la maniere de durcir l'aubier de chêne, & même toute espece de bois. En faisant réparer le Presbytère de Placy, Paroisse près d'Harcour en Basse-Normandie, on y trouva une poutre ou sommier de chêne avec tout son aubier, mais dont l'écorce avoit été entièrement ôtée. Les Architectes jugerent au premier coup-d'œil qu'on devoit ôter cette poutre pour en substituer une autre, attendu qu'ils la croyoient vermoulue. L'héritier du Curé dernier mort, examina cette poutre, & l'ayant trouvée très-

saine, il s'opposa à ce qu'elle fût ainsi rejetée. L'Architecte & les Ouvriers l'examinèrent alors de plus près; ils la trouverent parfaitement saine & aussi dure que le cœur des meilleurs chênes. Cet examen réfléchi fit découvrir qu'on avoit gravé sur la poutre l'année qu'elle avoit été placée; il y avoit trois cens trois ans. Cette attention à marquer l'année qu'on plaça la poutre, montre bien qu'on vouloit faire une expérience, & sa durée prouve invinciblement combien il est utile d'écorcer le bois au moins un an avant que de l'abattre, lorsqu'on se propose de l'employer dans les bâtimens, &c.

Il est fait mention dans une de vos Feuilles d'une invention pour faire tourner un moulin par le moyen d'une roue horizontale sur laquelle l'eau & le vent peuvent agir en même tems. J'ai long-tems médité sur cette construction, & j'ai fait quelques essais qui ne m'ont pas réussi; apparemment que je n'ai pas bien conçu, & que j'ai par conséquent mal exécuté la machine en question. La description que j'avois sous les yeux n'a pas suffi pour mes foibles lumières; elle étoit un peu trop concise; j'en verrois avec plaisir une description plus détaillée. Je me propose de vous envoyer dans quelque tems des réflexions sur l'électricité médicale. *J'ai l'honneur d'être, &c. Signé,*
 ADAM, Professeur de Philosophie en l'Université de Caen.

AVIS intéressant pour les Cultivateurs.

Un Jardinier de Neustadt, en Souabe, cultive une espèce de citrouille très-peu connue, & qu'il seroit avantageux au public de cultiver. Elle est d'un goût fort agréable, & plusieurs personnes en font usage dans leur cuisine. Si par un raffinement de délicatesse on refuse de s'en nourrir, on peut la faire servir à d'autres objets. Les animaux, tels que les vaches, les cochons, &c. les mangent avec avidité. Ce qu'il y a de plus avantageux, c'est qu'il en coûte fort peu pour les nourrir de cette manière. Ces citrouilles, aussi blanches que la neige, sont d'une grosseur énorme. On a eu la curiosité de peser les cinq plus grosses que ce Jardinier, nommé Régenbogen a recueillies cette année; la moindre a pesé 180 livres, la seconde 186, la troisième 207, la quatrième 214, la cinquième 222. La culture de cette plante fera d'une grande ressource dans des tems où les fourrages manquent. Les gens de la campagne, les Jardiniers commencent à la cultiver; & quand elle sera connue dans les autres pays, on ne tardera pas à les imiter.

(*Gazette d'Agriculture.*)

I V.

BOUGIES Économiques.

On vient d'inventer à Leipfick, une espèce de lampe qui a la forme d'une bougie, & qui

éclaire de 24 à 30 heures sans qu'on ait besoin de la moucher. Tout se trouve réuni dans cette invention, la commodité, l'utilité, le bon marché, &c. On fait, en s'en servant, une épargne considérable, puisqu'avec un quart de livre d'huile on est fort bien éclairé pendant huit ou dix nuits. Ces bougies artificielles sont placées sur un pied qui sert de chandelier, & dans lequel une vis en forme de noyau fait monter l'huile. Le cent de ces bougies ne revient qu'à 12 gros, & deux cens suffisent pour éclairer toute l'année. Comme la lumière ne fatigue jamais moins les yeux que lorsqu'elle se trouve placée à une juste élévation, ni trop haut-ni trop bas, le *Bureau des Annonces* de Leipfick invite les Artistes à chercher le moyen de fixer la bougie à une hauteur convenable & toujours la même. Cette invention sera difficile à trouver, la bougie baisse à mesure qu'elle se consume; il s'agit d'avoir quelque instrument qui l'élève insensiblement & qui la tienne toujours au même point.

V.

H O R L O G E R I E.

On mande de Munich, que le Sieur Joseph Gallemayer, Horloger de la Cour & célèbre Mécanicien, a inventé une montre à ressort qui ne diffère point des autres pour la forme, mais qui va sans qu'on ait besoin de la monter; & cependant ce n'est pas ici le mouve-

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ment perpétuel. Quand la montre s'arrête, il suffit de lui donner un léger mouvement; dès-lors elle va d'elle-même. Elle ne s'arrête jamais quand on marche, qu'on est à cheval ou en voiture, parce qu'on ne peut pas être en mouvement que la montre ne le soit aussi. Le mécanisme intérieur est d'une telle solidité qu'il ne se déränge pas, quelque effort qu'on fasse, quand même on laisseroit tomber la montre. S. A. S. E. a voulu en faire elle-même diverses épreuves; jamais la montre ne s'est dérangée. Le mécanisme en est fort simple. Le Sieur Gallemayer fait de ces montres de toute grandeur; il en a de si petites qu'on peut aisément les enchaîner dans une grosse bague.

V I.

MARCHE-PIEDS pour les Voitures à l'Angloise.

Le Sieur Jean-Pierre Tricard annonce qu'il a trouvé le moyen de faire des marche-pieds à mouvemens pour les voitures à l'Angloise, qui descendent & remontent avec beaucoup de douceur, seulement par l'action d'ouvrir & fermer la portière de la voiture. Les personnes qui desireront les voir, pourront venir tous les jours chez le Sieur Tricard, son père, rue Notre-Dame de Nazareth, au Marais, à Paris.

(*Mercur de France.*)

TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

IL y a à Gênes une famille divisée en cinq branches , sous le nom de Cambiagio , & qui sortent d'une souche commune qui étoit dans le commerce , & qui fut ennoblie il y a environ 100 ans. Elles donnent , tous les jours , chacune une écuellée de soupe & une livre de pain à tous les pauvres qui se présentent à leur porte. S'il arrive qu'il n'y ait pas assez de soupe , les adultes reçoivent quatre sols par tête , & les enfans deux sols. Le nombre de ces pauvres , est ordinairement depuis 300 jusqu'à 500. Elles donnent en outre aux pauvres qui le demandent une chemise , un manteau avec un capuchon , une paire de culottes & de souliers. Au bout de l'an , ceux qui ont été vêtus l'année précédente , sont habillés de nouveau , pourvu qu'ils représentent leurs vieux habits. S'ils ne les produisent pas , on leur refuse le neuf , dont ils se sont rendus indignes par leur inconduite. Pour obvier aux abus , chaque pau-

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vre doit présenter un certificat d'indigence ; signé du Curé de sa Paroisse. Un membre de cette famille , plus illustre par ses sentimens héréditaires d'humanité que bien des maisons énorqueillies de leur ancienne noblesse ; un de ses membres , disons-nous , très-riche banquier , a fait en mourant un legs pour continuer cette charité. Une chose qui mérite encore d'être remarquée , c'est que tous les jours on porte à l'un de la famille une portion de la soupe qu'on doit distribuer , pour qu'il juge de sa bonté.

(*Journal Encyclopédique.*)

I I.

On peut tout faire des hommes en attachant de l'honneur & de la gloire au mérite & à la vertu. La plus noble émulation regne aujourd'hui dans la France à cet égard , & l'exemple de Louis XVI y fait une loi des mœurs. St. Médard , Evêque de Noyon , a institué dans le VIe. siècle *la Rose de Salency* , & c'est sur ce modele qu'on a établi depuis peu à St. Ferjeux , près Besançon , *la Fête des Mœurs* , en l'honneur du Monarque vertueux qui gouverne la France. Le prix s'est donné pour la première fois cette année , le 23 Août , & se distribuera dans la suite le Dimanche après la St. Louis. Il consiste en une somme de 100 liv. & une croix d'or , sur un côté de laquelle on lit ces mots : *A la sagesse* ; & sur l'autre ceux-ci , *Fête des Mœurs* , avec le

milliaire de l'année courante. Il a été fondé par une personne vertueuse , & d'autant plus estimable , qu'elle ne veut point être connue. On n'admet au concours que des filles de St. Ferjeux , dont chacune doit avoir 16 ans accomplis , ou être au dessous de 35 , & ce sont les seuls habitans de ce Village qui peuvent adjuger ce prix. La *Rosiere* qu'ils ont couronnée cette année , se nomme Anne Berger ; & l'*accessit* a été accordé à Agathe Rousselot. Il y avoit une si grande affluence , qu'on pouvoit y compter au moins 10000 ames de la seule Ville de Besançon. M. Turgot de la Noye , Chevalier de St. Louis , & Major des six compagnies Bourgeoises , se rendit chez la *Rosiere* avec un détachement. Toutes les concurrentes , vêtues de blanc , comme Anne Berger , & couronnées de myrthe , excepté la fille élue qui alloit recevoir une couronne de roses , furent conduites à l'Eglise au bruit des boêtes. La *Rosiere* marchoit au milieu d'elles & des onze Juges. A la porte de l'Eglise , le Curé lui fit une touchante exhortation ; ses compagnes chanterent des couplets très-bien assortis à une si intéressante cérémonie ; & au milieu des acclamations les plus vives , M. Brenot , Chef du corps municipal , couronna de ses mains l'héroïne de la fête , lui présenta le prix , & lui fit l'honneur de lui adresser un compliment.

On écrit de la Basse - Normandie , que la *Fête des Bonnes-Gens* a été célébrée , le 15 Septembre , à Canon-les-Bonnes-Gens , d'une manière attendrissante , & dont le vif intérêt exige les détails suivans.

Aux deux côtés d'une statue en pied de Henri IV , parfaitement ressemblante , étoient deux tableaux , dont le premier , à droite , représentoit le Roi visitant , inconnu , les pauvres des environs de Versailles dans l'hiver dernier , avec cette inscription : *Quis novus hic nostris successit sedibus hospes ?* Le second représentoit la Reine & Madame essuyant les pleurs de la femme d'un vigneron blessé par un cerf à Acheres au mois d'Octobre 1773 , avec cette inscription également heureuse : *Et vera , effusis lacrymis , patuit Regina.* En face de cette décoration , on proclama une bonne mere , & un bon chef de famille. La premiere , femme du Sr. Legros , Marchand chapelier au bourg de Mesidou , avoit pour titre d'avoir élevé 11 enfans , & d'avoir recueilli un pauvre orphelin abandonné qu'elle a allaité , élevé & marié. Le second étoit Charles Duret , laboureur de Canon-les-Bonnes-Gens , privé de son pere à l'âge de 24 ans , devenu par-là le pere de trois freres & de 5 sœurs qu'il a élevés & soutenus par ses travaux & ceux de sa mere , & qui a marié & doté deux de ses sœurs.

En faisant ces deux choix , si encourageans pour les mœurs , c'étoit répondre à l'honneur

que Mgr. le Comte d'Artois a fait à cet établissement, en envoyant deux cordons bleus qu'il a portés chacun un jour, pour décorer à l'avenir les couronnés. La bonne mere de famille a remis son prix de 300 liv. pour être donné moitié à son orphelin, moitié aux pauvres.

Le Sr. Briere, maître de poste de Canon-les-Bonnes-Gens, pour être agrégé aux trois Paroisses de cette terre, a demandé qu'il lui fût permis de payer la taille des pauvres des trois Villages; ce genre de bienfaicence, en le rendant digne de ce qu'il demandoit, ne pouvoit être refusé.

Une autre personne, qui a voulu rester inconnue, a fait proposer une somme de 300 liv. pour être distribuée à deux pauvres filles de Briquebec, près Vallogne, qui, depuis leur adolescence, se mettent alternativement en condition pour soutenir & servir leur pere paralytique, âgé de 91 ans, au cas que les Seigneurs & les Electeurs jugeassent que ces deux sœurs avoient rempli dans un degré éminent les devoirs de la piété filiale. On l'a jugé ainsi, & les médailles de bonnes filles leur ont été envoyées. Ces traits divers de vertu, l'affluence des personnes les plus qualifiées, des citoyens des Villes voisines & des habitants de la campagne, le zele attendrissant de deux jeunes Demoiselles de qualité qui ont voulu servir les Couronnées à l'autel & à la table, les Discours touchans des Abbés le Monnier & de Vauxcelles, Bibliothécaire & Lec-

354 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

teur de Mgr. le Comte d'Artois , enfin les cris d'allégresse en portant les fantes les plus augustes , tout s'est réuni pour imprimer à cette fête un caractère de patriotisme , de vertu , d'esprit public , & d'amour pour le sang de nos Rois , qui doit faire desirer qu'elle ait des imitateurs dans les autres Provinces du Royaume.

I V.

Le 20 Juillet dernier, les Jurés de Londres qui avoient été députés pour la condamnation de Rownezil, pere & fils, signèrent une requête en faveur du fils, jeune homme de 18 ans, qui, à l'instigation de son pere, avoit volé à son Maître beaucoup d'argent & de billets. Cette requête fut présentée à S. M. Britannique par la grand-mere du criminel. Cette femme, âgée de 82 ans, ne pouvoit presque plus se soutenir lorsqu'elle fut en présence du Monarque, qui, voyant sa foiblesse, alla au-devant d'elle, reçut sa requête avec bonté, & lui accorda la grace de son petit-fils.

V.

Les deux Faubourgs de la Ville de Bâle du côté de l'Alsace avoient, en vertu de la transaction du 14 Juin 1649, le droit de faire pâturer leur bétail sur une partie du canton appelé le Comté de l'Auw, dont les Bourgeois de Blotzheim sont Seigneurs : l'exercice de ce droit ayant été contesté par ceux-ci, MM. de Bâle y furent maintenus par trois jugemens de l'Intendance d'Alsace des 24 Mai & 11 Septembre 1755, & 24 Novembre

1756 ; les Bourgeois de Blotzheim en appellerent au Conseil d'Etat du Roi , où l'affaire est restée indécise jusqu'à présent : ainsi 120 arpens de la meilleure terre n'ont point été cultivés depuis 1755. Les Bourgeois de Blotzheim , fatigués de la longueur de ce procès , ont fait proposer la voie de la conciliation à MM. de Bâle , qui , après l'avoir agréée , ont renoncé pour toujours à leur droit de pâturage sur le Comté de l'Auw , pour une somme de 6000 liv. , payables en 6 années , à raison de 1000 liv. par an , & pour une rente perpétuelle de 200 liv. , payables seulement tous les trois ans. Cet arrangement est d'autant plus favorable aux Bourgeois de Blotzheim , que le terrain affranchi du pâturage sera affermé pour un canon annuel beaucoup plus fort que les 1000 liv. à payer pendant 6 ans à MM. de Bâle. Ceux-ci , d'ailleurs , sont convenus avec ces Bourgeois que la rente de 100 liv. , payable tous les trois ans , seroit ajoutée aux prix de la Fête de la Rosière , établie à Blotzheim par une délibération du 12 Mars 1775. Cette somme sera donc partagée entre la fille & le garçon les plus vertueux de ce Bourg , & la mere de famille honnête du même lieu , qui aura le plus grand nombre d'enfans vivans , parmi lesquels seront compris les enfans trouvés ou les pauvres orphelins qu'elle aura élevés par charité depuis deux ans. MM. de Bâle renoncent jusqu'au droit de voter lors des choix à faire en exécution de la délibération annoncée.

V I.

Le Sieur d'Escures , Juge Royal de Gontaud en Agénois , écrit qu'un Bienfaiteur qui reste inconnu , a fondé entre les mains de la Dame d'Escures , Supérieure des Dames de la Charité , une espece de loterie au profit de cinq pauvres filles reconnues pour être les plus vertueuses. Le fonds est annuellement de 300 liv. distribuées en cinq lots , l'un de 100 , & les autres de 50 liv. Le premier tirage de cette loterie pieuse s'est fait le jour de la Toussaint après Vêpres , dans la maison du Juge Royal ci-dessus , en présence de la Supérieure , de l'Assistante , de deux Dames de la Charité , & pardevant le Sieur Campmas , Notaire Royal , qui en a rédigé l'acte , sous les yeux des Habitans les plus distingués de la Ville , empressés de rendre hommage à la pauvreté & à la vertu. En nommant ici ces cinq filles honnêtes & pauvres auxquelles les lots sont échus , on ajouteroit aux prix que leur sagesse a mérité. Le lot de 100 liv. est échu à la nommée Dubos , les quatre autres de 50 liv. aux nommées Pinasseau , Thomas , Doumax & Marc.

(*Mercur de France.*)

V I I.

Un Règlement dicté par l'humanité & qui a fait naître dans tous les cœurs des sentimens de la plus vive joie , est celui que le Gouvernement de Danemarck a fait publier dans

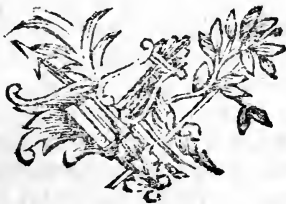
une de ses Colonies. Les Habitans de l'Isle de Sainte-Croix sont autorisés à donner la liberté à leurs Negres. Ce pouvoir est illimité ; ils affranchiront leurs esclaves en aussi grand nombre qu'ils le voudront , & cet acte de bienfaisance ou de justice ne sera plus contrôlé. Mais comme les ingrats , les monstres même ne sont pas rares , & que des Negres qui passent tout-à-coup d'un cruel esclavage à une pleine liberté , pourroient être tentés d'abuser de celle-ci pour se venger des maux qu'ils ont soufferts par celui-là ; comme dans cette Isle , la population est peu nombreuse & protégée par un petit nombre de troupes , le Gouvernement a pris des mesures pour qu'on n'ait pas à se repentir d'avoir traité des hommes en hommes. Pour remettre un Negre en possession de son droit naturel , ce ne sera pas l'affaire d'un moment ; il faudra donner avis de son intention au Gouverneur , deux mois avant l'exécution de cet acte de justice ; on fera des informations sur la conduite de l'esclave ; s'il n'a point contracté de dettes & qu'on n'ait aucun sujet légitime de plainte à former contre lui , alors les Lettres d'affranchissement seront expédiées ; déclaré homme , l'Affranchi pourra user de sa liberté comme bon lui semblera. Cette Ordonnance fait l'éloge du Gouvernement ; l'honneur de notre siècle seroit sans doute que bientôt on ne se trouvât nulle part dans le cas d'en pouvoir jamais porter de pareille.

(*Gazette d'Agriculture* , &c.)

V I I I.

M. Stéenesen d'Aunsberg , en Danemarck , Conseiller d'Etat , qui a déjà répandu tant de bienfaits sur ses Cultivateurs , vient de former encore en leur faveur une institution très-utile. Il a établi des prix qu'il distribue annuellement à ceux de ses Vassaux qui se distinguent le plus par leur intelligence & leur activité. De pareils établissemens ne sont assurément ni ruineux , ni même coûteux ; il faut si peu pour encourager les bonnes gens de la campagne , qu'il y auroit presque de l'insensibilité à se refuser le plaisir de les encourager. Les prix fondés par M. d'Aunsberg , ne sont que des gobelets d'argent , de la valeur de dix rixdales. Les deux que ce bon Seigneur a dernièrement adjugés , marquent qu'il procède avec la plus grande impartialité dans la distribution , & que le mérite est assuré d'en avoir le suffrage. Les deux Payfans qui ont obtenu les gobelets , sont deux freres qui sont valoir de concert une même Ferme ; dans l'un & l'autre c'est la même ardeur pour le travail , la même habileté pour la culture des terres , la même économie , la même industrie. Les Vassaux les avoient déjà nommés , tout d'une voix , avant que le Maître les eût couronnés de sa main. Si l'on eût donné un prix pour l'amitié la plus tendre , la plus vraie , la plus constante , les deux freres l'auroient aussi remporté.

S. A. R. le Prince Héréditaire de Danemarck , a proposé divers prix d'Agriculture dans le Royaume de Norwege ; il n'a pas cru se dégrader en jettant des regards de complaisance sur des hommes aussi estimables que généralement méprisés. S'il n'a pas , le premier , frayé la route , il n'a pas dédaigné d'y entrer , après de simples particuliers. Nous pensons véritablement que , s'il est beau pour un Prince de fournir le modele , il n'en est pas moins grand pour lui de se résoudre à le copier. Il semble qu'il en coûte bien plus aux personnes élevées de suivre l'exemple que de le donner.



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

ON raconte un cas étrange de Charles VII ; c'est qu'étant à Bourges , ayant dit à un Cordonnier qu'il lui essayoit une paire de bottes , qu'il n'avoit point d'argent ; cet homme eut la dureté de les remporter.

II.

Avant que les Charges de Judicature fussent vénales en France , tous les Magistrats , en montant sur le Tribunal , juroient qu'ils n'avoient point acheté le nouveau rang dont ils étoient décorés. Louis XII partant pour l'Italie , & voulant s'épargner le déplaisir de mettre un impôt sur son peuple , vendit les charges magistrales. Cependant le serment fut conservé comme une forme respectable par son antiquité , de sorte que le nouveau Magistrat commençoit l'exercice de ses fonctions par un parjure. Guillaume Joli ayant acheté la Charge de Lieutenant-Général de la Connétablie , s'obstina à ne point jurer

rer contre la vérité & contre la notoriété publique. Henri IV approuva sa conduite, & abolir cet usage, où le ridicule se mêloit au mensonge.

I I I.

Dans le Royaume de Navarre, lorsque la terre aride & altérée ne pouvoit plus nourrir d'un suc fécond les moissons dont elle étoit couverte, les Magistrats & le Clergé faisoient promener l'image de St. Pierre, le peuple lui crioit : *Donnez-nous de la pluie, une fois, deux fois, trois fois.* L'image étoit aussi muette que sourde. Le peuple indigné de son silence, s'écrioit : *qu'il nous donne de la pluie, ou qu'on le jette dans l'eau.* Alors, les Magistrats intercédèrent pour le Saint, & promettoient de sa part cette pluie tant attendue. Le peuple se laissoit toucher, mais il exigeoit une caution ; les Magistrats la donnoient, & elle restoit dans les mains du peuple jusqu'à ce que la parole du Saint fût dégagée par quelque nuage bienfaisant. On voyoit encore au commencement de ce siècle des traces de cette superstition.

I V.

L'Amiral Russel, Commandant en chef les forces navales de Sa Majesté Britannique, invita un jour les Officiers & les équipages de toute sa Flotte à boire d'un bol de punch de sa façon ; il avoit fait construire pour cet effet un bassin de marbre, au milieu d'un superbe jar-

362 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

din , on y versa par ses ordres fix cents bouteilles d'eau-de-vie de Coignac , fix cents bouteilles de rum , douze cents bouteilles de vin de Malaga , quatre tonneaux d'eau bouillante , le jus de deux mille fix cents citrons , fix cents livres du meilleur sucre de Lisbonne (*), & deux cents noix de muscade rapées. Un jeune Mouffe , qui représentoit *Hébé* , voguoit autour du bassin dans un petit bateau de bois d'Acajou , & versoit à boire à plus de fix mille buveurs assis sur des bancs qu'on avoit rangés en amphithéâtre tout autour du bassin.

V.

Le Duc d'Yorck , frere du Roi d'Angleterre ; avoit abjuré la Religion Protestante pour entrer dans l'Eglise Romaine ; il avoit ordinairement autour de sa personne un grand nombre de Prêtres , mais il n'en étoit pas mieux réglé dans ses mœurs. Quoique marié , il entretenoit , à l'exemple de son frere , un ferrail très-nombreux. Il n'étoit pas si délicat que le Roi dans le choix de ses Maîtresses ; le Duc recherchoit moins la beauté que la variété. Charles le railloit quelquefois sur son mauvais goût. *Je crois* , dit-il un jour , *que les Confesseurs de mon frere lui donnent ses Maîtresses pour pénitence.*

(*) Ce fut dans cette Ville qu'il offrit ce sacrifice à Bacchus.

BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

DELL' Africa, &c. Livre premier de l'Africa de François Pétrarque ; traduit par Eglé Euganea Bergere Arcadienne, & dédié à S. E. Mde. la Comtesse Camille Martinelli Giovanelli. In-8vo. Padoue, 1776, chez les Freres Conzatti.

L'Aimable Arcadienne à qui l'Italie est redevable de cette traduction, est connue trop avantageusement dans les Lettres, pour qu'il puisse entrer autre chose que de la modestie dans le mystère qu'elle fait au Public de son véritable nom. C'est pourquoi nous ne nous ferons pas scrupule de trahir son secret, en nommant Mde. la Comtesse Roberti Franco, la même à qui nous avons déjà rendu justice dans notre précédent Journal, en annonçant une Lettre qui lui a été adressée par M. l'Abbé Roberti son parent.

On trouve à la tête de ce Livre une courte préface, dans laquelle Mde. la Comtesse Roberti donne des détails assez intéressans sur le

364 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Poëme qu'elle a traduit. Ennius & Silius Italicus avoient chanté les victoires de Scipion , long-tems avant Pétrarque , mais ce dernier Poëte ne dut rien à Silius , dont les ouvrages n'étoient pas connus de son tems , & ne furent découverts que dans le quinzieme siecle. Quoique le Poëme de Pétrarque soit bien loin de l'élégance du siecle d'Auguste, c'étoit cependant , lorsqu'il parut , le plus beau & le plus sublime qu'on eût vu depuis plusieurs siecles ; aussi valut-il à son Auteur l'honneur d'être couronné au Campidoglio. Cette distinction fut accompagnée d'une autre moins brillante au premier coup-d'œil , mais peut-être plus flatteuse. Robert, Roi de Naples , Prince distingué par ses connoissances & son amour pour les Arts, desira que Pétrarque lui dédiât son ouvrage , & l'on vit cette fois le Monarque faire des avances au Poëte.

La traduction de l'*Africa* n'étoit pas , à beaucoup près , sans difficulté ; & ce qui le prouve , c'est que Maretti , le premier & le seul , avant Mde. la Comtesse Roberti , qui ait entrepris de traduire ce Poëme , l'a fait sans aucun succès. Il paroît assez singulier qu'un pareil ouvrage ait été réservé pour une femme , & qu'elle y ait réussi. On peut en juger par la citation suivante.

Allorchè appenail perfido Asdruballe
Mirando dietro al tergo il suo nemico ;
Che l'insegua , s'era già posto in salvo
Di Mauritania in su deserti liti.
Appunto come suol timido cervo ,
Che i cani e i cacciator che gli van dietro
Guata torcendo al calpestio la testa ,
Anelante di un monte in sù la vetta ;

A l'oceano s'arrestò d'iberia
 Il domator, là dovè stanco Febo.....
 Ripercuote l'Erculee alte colonne
 Quando s'attuffa in grembo al Mare.....
 D'oltre passar non gli contende il varco
 Forza mortal, ma l'invicibil possa
 Di natura. Ei s'arresta, e il duol risente
 Di non aver conquiso il suo rivale,
 Che da le fauci gli rapio la forte.....
 Anche la fama un torbido spargea
 Grido confuso che d'Italia allora
 Venia crescendo, come Annibal ratto
 Era co l'armi a devastar la volto.....
 Ma la pietà di vendicar del Padre
 L'ombra, a seguir l'incominciata pugna
 Il traeva, e a placar col sangue ostile
 Il cener sacro de gli Eroi Latini,
 Tergendo a Italia la macchiata fronte.
 Queste di Scipion ben degne brame
 Scuoteano a gara il generoso petto,
 E tramandavan dal fervido cuore
 A la fronte ed agli occhi, in cui fioria
 La giovinezza, belliche faville.
 S'ange la notte, e s'affatica il giorno.....

Ce dernier vers nous paroît remarquable
 pour la précision. Mde. la Comtesse Roberi
 a ajouté à sa traduction deux Sonnets de sa
 composition, très-agréables, & que nous som-
 mes fâchés de ne pouvoir transcrire, non plus
 que la jolie dédicace en vers, adressée à Mde.
 la Comtesse Giovanelli. Mais il n'est pas pos-
 sible de cueillir toutes les fleurs d'un parterre.

(Giornale Encyclopedico.)

366 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

RACCOLTA di Opuscoli, &c. Recueil d'Opuscles Physico-Médicaux. Vol. XI, dédié à M. Frédéric-Henri-Guillaume Martini, Professeur de Médecine à Berlin, &c. in-12. Florence 1776, de l'Imprimerie de Joseph & Pierre Allegrini, & Compagnie.

Il n'y a dans ce volume que deux Opuscles; le premier est un Mémoire intéressant sur les principales causes de la mort des enfans en bas-âge; ce Mémoire composé par M. Ballexferd, citoyen de Geneve, a été couronné en 1772 par l'Académie-Royale des Sciences de Mantoue, & traduit du François par M. Sichi, Médecin à Reggello: on n'en trouve ici que les deux premières sections, le reste étant réservé pour le volume prochain. Le Second Opuscule est une Lettre de M. Jean-Antoine Battarra de Rimini, sur du vinaigre glacé, phénomène qu'il décrit dans les termes suivans.

» Le 5 Février au soir, je vas dans ma cave,
 » chercher un flacon de vinaigre; mon domes-
 » tique en emporte deux sous ses bras. Un
 » des deux qu'il prit dans sa main, se cassa
 » en mille morceaux; la liqueur étoit toute
 » gelée, & avoit formé un noyau de glace,
 » tellement détaché des parois du vase, qu'on
 » pouvoit passer le doigt tout autour dans l'in-
 » tervalle, excepté vers le cou, où l'espace vuide
 » étoit moindre à proportion. Je pris ce noyau
 » de glace & le fis mettre sur le feu dans une
 » marmite. J'observai le même phénomène
 » dans l'autre flacon, qui contenoit aussi un
 » noyau de glace, que je mis dans la mar-

» mite comme le premier. Le verre étoit de-
 » venu sifimcedans le ventre du flacon que l'on
 » eût dit une feuille de papier. La liqueur dé-
 » gelée n'avoit plus ni odeur, ni saveur, ni
 » couleur de vinaigre. Tous les autres flacons
 » qui étoient dans ma cave avoient éprouvé
 » le même accident, à l'exception d'un petit
 » flacon d'eau de *Nocera*, qui n'avoit perdu ni
 » sa couleur, ni sa saveur, &c. M. Targioni
 Editeur de ces opuscules, a mis à la Lettre
 de M. Battarra, une longue note dans laquelle
 il explique le phénomène ci-dessus. Il prouve
 que le vin & le vinaigre se congelent d'au-
 tant plus aisément qu'ils sont moins forts &
 moins spiritueux; l'une & l'autre liqueur dans
 un certain degré de force, éprouve plutôt
 une concentration qu'une congelation; la par-
 tie aqueuse & flegmatique est la seule qui se
 glace, & la partie spiritueuse reste seulement
 emprisonnée au centre du volume congelé : à
 l'égard de la corrosion du verre, M. Targioni
 l'attribue à l'abondance des substances alca-
 lines, & la neutralisation du vinaigre vient à
 l'appui de son sentiment.

(*Novelle Letterarie.*)

*SAGGIO d'istruzione, &c. Essai d'inf-
 truction Théologique, &c. dédié à S. S.
 Pie VI. in-4to. Rome 1776, de l'Im-
 primerie d'Octavio Puccinelli.*

Le Pere Gerdil Barnabite, Consulteur du
 saint Office, connu par plusieurs autres pro-
 ductions, est l'Auteur de cet ouvrage, divisé
 en deux parties. La premiere contient l'*Essai
 d'istruzione Théologique* proprement dit. On

368 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

trouve au commencement, des préceptes généraux sur la méthode de traiter la Théologie, le choix des matières, le style, &c. L'esprit de modération est sur-tout recommandé dans les controverses. *Le Théologien*, dit le Pere Gerdil, *doit chercher autant qu'il peut, à se concilier les esprits & à les rapprocher de sa doctrine; mais les esprits qui sont une fois aigris par les injures, ne se laissent pas gagner facilement, &c.* L'Auteur entre ensuite en matière: il prouve qu'il n'y a rien dans l'idée d'une révélation positive, qui puisse répugner à un Théiste de bonne foi; il parle en peu de mots, de l'écriture, de la tradition, & de l'Eglise; il s'étend davantage sur la question qui concerne l'autorité de la Hiérarchie sacrée; il réfute le système des Presbytériens & les opinions du Syndic de Sorbonne, Richer, qui fut persécuté, il y a deux cens ans, pour avoir attaqué l'infailibilité du Pape; il répond d'une manière aussi victorieuse à ceux qui abusent du passage de S. Augustin, *claves accepit unitas Ecclesiae*, pour soutenir que la puissance Ecclésiastique réside dans le corps entier des Fideles. Il prouve très-bien que l'unité de l'Eglise ne désigne que l'ordre Apostolique, & que le passage de S. Augustin s'accorde parfaitement avec celui de S. Optat, *claves regni cœlorum communicandas cæteris solus (Petrus) accepit.* A l'article des Conciles, il démontre la primauté de S. Pierre par l'autorité de S. Chrysostôme, qui dit qu'au premier Concile de Jerusalem, Pierre auroit pu choisir seul celui qui lui auroit paru le plus digne de l'apostolat, & qu'il ne se désista de ce droit que pour écarter tout soupçon de partialité. L'article où le Pere Gerdil combat les incrédules sur la *certitude des faits*, n'est pas moins digne de remarque que les précédens: nous en dirons

autant de l'endroit où il détruit l'argument que l'Auteur du système de la nature a tiré de l'hypothèse d'un tems éternel , pour prouver la nécessité de la combinaison qui constitue l'ordre actuel de l'univers.

La seconde partie contient quatre Dissertation. L'une est contre le Matérialisme ; l'autre contre le Déisme ; la troisième contre les Protestans en général , & la quatrième contre le fameux Christophle Pfaff en particulier ; elle est consacrée à établir l'indéfectibilité de la Chaire de S. Pierre. *(Efemeridi di Roma.)*

PROPOSITIONES , &c. Propositions d'Antoine Zatta , Imprimeur-Libraire à Venise , pour l'impression d'un nouveau Dictionnaire Italien , Latin & Illyrique , dans lequel on a inséré les phrases les plus élégantes & les plus difficiles des trois Langues , les Proverbes , les Fables des Pays , les Noms des Contrées , Villes , Châteaux , Mers , Fleuves , qui se trouvent dans les Ecrivains ; avec l'orthographe Illyrique , & les élémens de la Langue. Le tout rédigé par le R. P. Joachim Stalli , Mineur Observantin de Raguse pour l'utilité des Prédicateurs & Missionnaires , ainsi que des Gens-de-Lettres du Pays & de ceux qui s'adonnent à la Poésie Illyrique. In-4to. Venise , 1776.

L'entreprise annoncée dans ce Prospectus mé

rite à plusieurs égards l'attention du Public. La Langue Illyrique est de toutes celles qu'on parle en Europe, la plus répandue ; on la retrouve en Russie, en Hongrie, en Pologne, en Bohême, en Valachie, en Moravie, en Transylvanie, en Servie, en Croatie, en Carinthie, en Bulgarie, en Bosnie, en Stirie, & dans une bonne partie de la Thrace : par conséquent, le Dictionnaire du Pere Stulli ne peut être indifférent aux habitans de ces divers pays. De plus, cet ouvrage est composé par un Auteur dont la Langue Illyrique est la Langue maternelle, & par ce seul avantage, il doit l'emporter de beaucoup sur le Dictionnaire du Pere *Della-Bella*, qui d'ailleurs manque d'une infinité de mots & de phrases du plus grand usage.

L'ouvrage sera imprimé en trois volumes in-4to. beau papier & beau caractère ; & pour mettre le Public en état d'en juger, l'Editeur a joint au Prospectus les épreuves des deux premières pages de chaque volume.

La souscription est de soixante livres ; on en payera trente en recevant le premier volume, & autant au second, de manière qu'on ne déboursera rien pour le troisième. Ceux qui n'auront pas souscrit, payeront l'ouvrage plus cher, & on le tirera pour eux en papier de moindre grandeur & de moindre qualité. Quiconque procurera douze Souscripteurs, recevra un exemplaire *gratis*. Quand le Sieur Zatta commencera à imprimer, il le fera savoir au Public par un nouvel avertissement ; il faut auparavant qu'il soit assuré d'un nombre considérable de Souscripteurs. Il n'en recevra cependant point au delà de huit cens. Les étrangers qui voudront souscrire, s'adresseront au

Sieur Zatta, qui leur indiquera les personnes auxquelles ils devront remettre les prix de leurs souscriptions.

(*Giornale Encyclopedico.*)

LETTERE di S. A. il Principe Gonzaga, &c. Lettres de S. A. le Prince de Gonzague, sur le projet de rendre aux Calvinistes de France une existence légale. Seconde édition augmentée de quelques doutes sur le même sujet, proposés en forme de Lettre à S. A. par un anonyme. In-8vo. ayant pour épigraphe : Cavendum est ne iisdem de causis alii plectantur, alii ne appellentur quidem. Cic. Lausanne, 1776, chez François Martin, & se trouve à Florence.

Les Lettres du Prince de Gonzague ont déjà paru dans la *Gazette Universelle* qui s'imprime en Italie. Tandis que les Théologiens s'échauffoient sur le projet de rétablir les Protestans en France, comme sur un point de controverse; un Souverain éclairé & raisonnable considéroit ce projet sous son véritable point de vue, & en faisoit la matiere d'une discussion politique. Le résultat de son examen a été, que le rétablissement des Protestans seroit désavantageux à la France. L'anonyme qui soutient leur cause, oppose au sentiment du Prince des raisons très-solides; il réfute ses objections avec force, & en même tems avec tous les ménagemens & les égards qu'il devoit à la naissance, au rang & aux lumieres d'un adver-

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

faire aussi illustre : il fait voir qu'aucune considération ne peut prévaloir contre l'intérêt général de l'humanité, qui exige qu'on rende une existence légale à tant de milliers d'hommes, que la rigueur des loix a contraints jusqu'à présent, ou à déguiser leur croyance, ou à vivre isolés & privés de toutes relations civiles, sans pouvoir être ni citoyens ni peres de famille. Si nous osions hasarder quelques réflexions sur un sujet si peu littéraire, nous dirions que le rétablissement des Protestans en France, pourroit tourner à l'avantage de la religion même, & ranimer parmi les Catholiques cette ferveur de zele qui s'est si fort ralentie de nos jours. L'ardeur naît de l'émulation, & l'émulation de la concurrence.

(*Novelle Letterarie.*)

Il fortunato Pastore, &c. Le Berger fortuné, ou aventures de Sophie Ferolips, Histoire galante, traduite de l'Espagnol. In-12. Florence, 1776, de l'Imprimerie d'Allegrini, Pisoni & Compagnie.

Voilà le troisieme volume du Recueil d'Histoires, que nous avons annoncé l'année dernière, sous le titre de *Divertissemens pour les Messieurs & pour les Dames*. La scene de cette nouvelle est en Espagne, sous le regne de ce Mauregat, bâtard d'Alphonse-le-Catholique, qui eut la barbarie de s'unir avec Abderaman, Roi de Cordoue, pour chasser son neveu Alphonse-le-Chaste, du Trône de Léon, & la lâcheté de payer les services du Roi Maure, d'un tribut annuel de cent jeunes filles chrétiennes. Sophie Ferolips se trouve du nombre

de ces infortunées ; elle part d'Oviedo avec les compagnes de sa captivité ; mais elle parvient à s'échapper dans la route. Elle éprouve en fuyant diverses aventures plus étranges les unes que les autres , qui mettent à l'épreuve sa vertu & son courage ; enfin , le terme de ses malheurs arrive , & elle épouse un Prince de la Maison de Charlemagne. On trouve à la suite de cette Histoïre , une Anacréontique très-agréable.

(*Novelle Letterarie.*)

POESIE , &c. *Poésies de M. Calfabigi.* 2 vol. in-8vo. Livourne , 1776 , de l'Imprimerie de l'*Encyclopédie*.

Le premier volume contient les Opéras d'*Orfée* & d'*Alceste* , & divers fragmens. On trouve dans le second volume , des Odes , dans le nombre desquelles il y en a deux traduites de l'Anglois , un Essai de traduction du *Paradis perdu* , & une Dissertation sur les Œuvres de Métastase , qui a déjà paru dans l'édition qu'on en a faite à Paris. De tous les Italiens qui ont fait des Opéras , M. Calfabigi est celui qui a le plus approché de Métastase : *longo sed proximus intervallo*. Il a moins réussi dans les Odes ; les siennes sont écrites purement & facilement ; mais elles manquent de chaleur , d'énergie & de mouvement ; le genre de l'Ode est celui de tous qui supporte le moins la médiocrité.

(*Efemeridi di Roma.*)

DE Vitâ , & rebus gestis , &c. Vie & faits de Frédéric II , Roi de Sicile ; par François Testa , Archevêque de Mont-Réal , in-4to. Palerme , 1774.

Frédéric II , Roi de Sicile , n'a pas été un de ces Monarques qui semblent ne monter sur le Trône que pour faire suite à leurs Prédécesseurs. Pendant quarante & un an qu'il regna , il fut presque toujours en guerre ; il eut de plus à soutenir une excommunication lancée contre lui par le Pape Jean XXII , qui mit tout son Royaume en interdit. Le savant Archevêque de Mont-Réal paroît avoir été porté par un goût particulier pour ce Prince , à composer son Histoire ; on voit percer dans le cours de la narration l'Ecrivain qui aime son Héros ; mais il faut convenir aussi qu'il n'avance rien sans preuve , & après la correction & l'élégance du style , ce qui donne le plus de prix à son ouvrage , c'est l'abondance & le choix des monumens qu'il y rapporte.

(*Efemeridi di Roma.*)

LETTERE di un Franceſe , &c. Lettres d'un François à l'Auteur Italien de l'indifférence du Siecle XVIII , ſur les trois Questions Académiques , que le même Auteur a traitées en qualité de Philoſophe critique. 2 vol. in-8vo. Veniſe , 1776 , chez Antoine Zatta.

L'Ouvrage qu'on réfute ici eſt intitulé : *trois Questions Académiques traitées en trois Lettres*

par un *Philosophe critique*. Goa , aux frais du caprice , de l'Imprimerie de la mode. Les trois questions sont les suivantes : I. *Quelle est la véritable raison , pour laquelle l'Eglise a éprouvé autant de crises , qu'il a paru d'hérésies ?* II. *Si c'est du peu d'estime qu'on a pour la véritable vertu , que naissent tous les abus & les désordres qui se font remarquer dans un Gouvernement politique ?* III. *Quel cas on doit faire d'une force qui n'est pas accompagnée de la raison ?* L'Auteur Italien a résolu ces questions d'une manière aussi indécente qu'impie , & le prétendu François le combat victorieusement dans une suite de dix-sept Lettres. Il le suit pas à pas , & pour ainsi dire , mot à mot , & il lui en est plus aisé de le convaincre d'inexactitude & d'infidélité. Mais il résulte de-là un inconvénient , c'est que le Livre impie se trouvant transcrit tout entier dans la réfutation , prend une nouvelle existence & échappe par ce moyen à la proscription qu'il avoit méritée.

(*Giornale Encyclopedico.*)

COMPOSIZIONI Stampate , &c. Ouvrages Imprimés à l'occasion de l'entrée solennelle de Monseigneur Frédéric Giovannelli , Patriarche de Venise , & Primat de la Dalmatie. Venise , chez Storti.

C'est le sort des grands , d'être assaillis de complimens en vers & en prose , à chaque événement heureux qui leur arrive ; & cet inconvénient n'est pas le moindre de ceux auxquels leur rang les expose. Le nouveau Patriarche de Venise ne devoit pas être excepté de la loi commune , sur-tout dans un pays comme l'Ita-

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lie, où les complimens ont bien une autre importance que par-tout ailleurs. Le Recueil que nous annonçons, contient, dans cent soixante quatorze pages in-4to., deux Discours, l'un de M. l'Abbé Mazzola, l'autre de M. Loschi, & diverses pieces de vers, par MM. Bondi, Vicini, Flori, Bergolini, &c. Nous pourrions rapporter ici d'autres ouvrages composés à l'honneur du nouveau Patriarche, comme une chanson en douze strophes d'un Carme Déchauffé, une autre chanson par M. Lazoni, avec dédicace, & douze Sonnets aussi avec dédicace, signé Jean Marie Fontana.

(*Giornale Encyclopedico.*)

COLLEZIONE Istoria, &c. Collection Historique d'Observations chirurgicales, rédigées méthodiquement avec des Notes, par M. Joseph Cavallini di Cevoli, Lecteur & Historiographe de l'Hôpital Royal de Sainte-Marie Nouvelle de Florence. Tom. III, partie I. in-8vo. Florence, 1776, de l'Imprimerie de Bonducci.

Cette collection renferme des faits très-curieux & très-intéressans sur-tout pour les Gens de l'Art. M. Cavallini a mis dans le troisieme volume, un état de tous les malades qui sont entrés à l'Hôpital de Sainte-Marie, qui en sont sortis & qui y sont morts, dans l'espace de trois ans, à compter du premier Janvier 1773, au trente & un Décembre 1775. De 15270 qui sont entrés à l'Hôpital, il en est mort 2779, c'est-à-dire, environ 18 sur 100. Dans l'*Observateur Florentin*, que nous avons annoncé l'an-

née dernière , il est dit à l'article de l'Hôpital de Saint Jean-de-Dieu , que le nombre des malades de cette maison est à celui des morts comme 100 à 7. Ces proportions sont bien différentes , & il semble que les causes de cette différence ne seroient pas indignes de l'attention des Médecins.

(*Novelle Letterarie.*)

COMPENDIO della Storia Geografica , &c.

Abrégé de l'Histoire géographique , naturelle & civile du Royaume de Chili.
In-8vo. Bologne , 1776 , de l'Imprimerie de S. Thomas d'Aquin.

Le Chili , Royaume de l'Amérique méridionale , situé sur la mer Pacifique entre le 24 & le 45 degré de latitude , le 304 & le 308 degré de longitude , est divisé par la nature en trois parties. Les Isles forment la première ; la seconde comprend cette bande de terre qui est entre la mer & les *Andes* ; la troisième , l'espace occupé par ces montagnes , les plus hautes du Globe , que l'on connoît encore sous le nom de Cordilleres. Quoique ce Royaume soit presque sous la Zone Torride , le climat en est tempéré & le terroir fertile. Les plantes les plus utiles & les plus agréables y croissent en abondance. On y voit presque toutes les herbes sauvages d'Europe ; & beaucoup d'autres qui exigent chez nous une grande culture viennent au Chili naturellement. Parmi les plantes indigenes qui sont en grand nombre , on distingue l'*herbe du sel* , ainsi appelée parce que , l'été , elle se couvre tous les jours de petits globules salins ,

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

en guise de rosée, de manière que les habitans n'ont qu'à secouer les feuilles pour avoir du sel de la meilleure qualité. Le regne animal n'est pas aussi étendu dans le Chili que dans d'autres parties de l'Amérique; mais on trouve dans ce Royaume, le colibri, le premier oiseau du monde par sa légèreté, son éclat & la beauté de ses couleurs. Le regne minéral y est aussi riche que dans tout autre endroit du Globe, & si nous en croyons l'Historien, les mines du Chili n'ont rien à envier à celles du Potosé.

La partie de l'ouvrage qui concerne l'Histoire civile, est beaucoup mieux faite & plus intéressante que celle de l'Histoire-Naturelle, qui n'est, en grande partie, qu'une nomenclature de plantes, d'animaux & de minéraux, assez sèche & totalement dénuée de méthode. L'Auteur fait connoître les différentes Provinces du Chili; la Langue des habitans; leur religion qui se rapproche beaucoup de celle des autres Indiens; le Gouvernement civil & militaire des Araucaniens; leur manière de vivre & de s'habiller, leurs jeux, leurs exercices, & tout ce qui intéresse ce peuple belliqueux & fier de sa liberté, qu'il a toujours défendue contre les Espagnols. L'Histoire des conquêtes de ces derniers & de leurs établissemens, occupe la fin de l'ouvrage.

(*Efemeridi di Roma.*)

NUOVA Raccolta di Composizioni Teatrali, &c. Nouveau Recueil de Pieces de Théâtre, traduites par Elizabeth Caminer Turra, avec cette épigraphe :

nec tua laudabis studia , aut aliena reprehendes. *Tom. IV.* Venise , 1776 , chez Pierre Savioni.

Nous avons annoncé dans notre Journal du mois d'Août de l'année 1775 , le troisieme volume de ce Recueil , qui est le fruit des loisirs d'une Dame , & qui mérite à ce titre , nous ne dirons pas l'indulgence , mais plutôt les égards du public. Le quatrieme volume contient quatre Pieces , *le Fils reconnoissant* , Comédie en un Acte de M. Engel , traduite de l'Allemand ; deux Comédies traduites de l'Espagnol ; & *Mérival* , Drame de M. d'Arnaud , & non pas de M. Mercier , comme on le lit dans le Journal de Venise , où il est dit que ce *Drame plein d'un beau sombre , fait goûter à l'ame un plaisir tout différent de celui du rire*. C'est une singuliere maniere de louer un ouvrage dont l'Auteur a voulu arracher des larmes.

(*Giornale Encyclopedico.*)

LA Fanciulla instrutta , &c. La jeune Fille instruite pour l'état de virginité ou pour celui de mariage. Ouvrage utile aux Religieuses & aux femmes mariées , divisé en quatre Lettres , & dédié aux Peres & aux Meres par un Camaldule. in-12. Venise , 1776 , chez Modeste Fanzo.

Il y a peu de sujets plus intéressans que celui de ces Lettres , qui sont remplies d'excellens préceptes , quoique le révérend Pere Ca-

maladule qui en est l'Auteur, y parle plutôt en Théologien qu'en Philosophe. La première a pour objet ce qu'on appelle vocation en général ; la seconde traite de la virginité dans le monde ; la troisième, de la virginité dans l'état monastique ; la quatrième de l'état de mariage.

(*Novelle Letterarie.*)

On projette à Ferrare une *Encyclopédie Italienne* ; les Professeurs les plus célèbres d'Italie se sont engagés à y travailler. Persuadés qu'il est possible de perfectionner l'*Encyclopédie* de Paris, ils se proposent, non de la traduire, mais de la refondre. On y ajoutera tout ce qui concerne l'Histoire. Cette *Encyclopédie*, disent les Rédacteurs, sera Italienne, parce qu'elle sera écrite en Italien & dirigée spécialement vers l'utilité de l'Italie.

On a publié à Venise le *Prospectus* d'un *Index à toutes les éditions de l'Encyclopédie* ; ce nouvel ouvrage sera en deux volumes, & composé de manière qu'on y trouvera l'indication de tous les articles de l'*Encyclopédie* relatifs à une même matière, avec un renvoi exact au volume, à la page & à la colonne. Cet ouvrage s'imprime en Italien & en François. Ceux qui voudront souscrire, recevront le premier volume au mois d'Avril, & le second au mois de Juin suivant, chaque volume au prix de cinquante livres, monnaie de Venise.

(*Oiornale Encyclopedico.*)

JANVIER, 1777. 381

ANGLETERRE.

ORIGINAL Letters, &c. Lettres originales, ouvrages dramatiques & Poésies de M. Benjainin Victor, 3 vol. in-8vo. Londres, chez Becket.

Il est assez rare que les Lettres familières d'un homme soient publiées de son vivant & de son aveu ; & lorsqu'elles paroissent dignes de la presse , on les réserve ordinairement pour leur donner place parmi ce qu'on appelle *œuvres posthumes*. M. Victor s'est écarté de cet usage fondé sur la prudence autant que sur la modestie ; il est lui-même l'Editeur de ses Lettres , ainsi que de ses autres ouvrages ; il a peut-être craint d'être mal servi après sa mort par le zele de ses amis ; peut-être a-t-il voulu prévenir des indiscretions trop ordinaires aux Editeurs ; peut-être aussi a-t-il cru qu'il y auroit quelque gloire & quelque utilité à retirer de la publication de ces Lettres ; car voilà à-peu-près les raisons qu'on peut donner de son empressement à mettre , en quelque façon , le public de sa confiance , ce que bien des gens éviteroient. Quoi qu'il en soit , on peut dire que M. Victor s'est livré sans réserve à ses lecteurs ; nous avons peu de collections de Lettres familières , même posthumes , plus nombreuses & mieux fournies que celle-ci ; elle monte à cent vingt-cinq Lettres qui remplissent tout le premier volume. *Tout ce qui abonde est vicieux* , c'est une vieille maxime ; mais c'en est une non moins ancienne , *qu'il n'y a point de règle sans exception* ; laquelle des deux est la plus applicable à la circonstance présente ? nous ne

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

le déciderons point : la citation suivante mettra nos Lecteurs en état d'en juger.

A Sir William Wolfeley, Baronet, à Wolfeley-hall.

» Dans le postscriptum de ma deniere, je vous
» ai appris la mort du dernier Comte de S***,
» & je vous ai promis de vous en marquer
» les circonstances ; je les ai toutes sùes de
» Cibber le *Laureat*, & du Capitaine Bod-
» dens, mes vieux amis, & tous deux excellens
» Nouvellistes.

» Cet étonnant, ce malheureux Comte (je
» l'appelle ainsi, quoiqu'il parût être dans le
» zénith du bonheur) avoit eu une longue in-
» timité avec la femme du dernier Duc de
» M***, à qui il devoit être marié la nuit
» même qu'il s'est tué.

» Tous ceux qui eurent occasion de le voir
» & de lui parler dans la journée, ont rap-
» porté qu'ils ne lui avoient jamais vu un air
» plus gai, ni qui marquât plus de satisfaction :
» c'étoit une chose d'autant plus remarquable
» que son extérieur annonçoit ordinairement
» tout le contraire. Le soir fatal arrivé, il ren-
» tra chez lui sur les huit heures, se retira dans
» son appartement, renvoya son domestique
» avec défense d'entrer sans être appelé ; & se
» jeta sur un fauteuil vis-à-vis d'un grand miroir,
» ayant devant lui une petite table avec des lu-
» mieres élevées sur des Livres : alors ayant tiré
» un petit pistolet, il le mit entre ses dents,
» ferma la bouche, & lâcha le coup : la balle
» fracassa son palais & alla frapper le cerveau :
» la maniere dont il se tua, amortit tellement
» le bruit du pistolet, (qui d'ailleurs n'avoit
» pas une charge fort considérable) que le do-
» mestique s'imagina entendre tomber un gros

» Livre. Cependant la curiosité le conduisit à
 « la porte; il lui sembla que son maître pouf-
 » soit quelques gémissemens, il entra, & le
 » trouva dans les angoisses de la mort; le sang
 » qui lui sortoit par la bouche, fit croire d'a-
 » bord à cet homme que le Comte s'étoit cou-
 » pé la gorge; mais plusieurs domestiques
 » étant accourus, la vue du pistolet fit con-
 » noître le vrai genre de sa mort. La première
 » personne qu'on alla chercher, fut le Comte
 » de Chesterfield, qui demuroit près delà &
 » vint aussi-tôt; mais il ne resta pas long-tems,
 » & comme il étoit incommodé d'un mal aux
 » yeux, il alla se recoucher. La famille voulut
 » cacher ce malheur en publiant que le Comte
 » étoit mort d'une apoplexie. Cependant l'Of-
 » ficier de Justice ne laissa pas de faire sa des-
 » cente comme il en avoit le droit; les do-
 » mestiques avoient porté le corps dans un au-
 » tre appartement, après l'avoir bien lavé, &
 » il ne paroissoit à l'extérieur aucun signe de
 » mort violente; mais un Chirurgien qui
 » fut appelé, ne tarda pas à découvrir la
 » vérité.

» Vous supposez aisément l'effet que cette
 » triste nouvelle fit sur la Duchesse qui n'y
 » étoit guere préparée; elle étoit au Palais avec
 » le Docteur Clarke, dans l'appartement de
 » Lady Hawey, où elle attendoit le Comte.

» Le Peuple qui pour l'ordinaire, juge mal
 » & méchamment, regarde le parti violent que
 » le Comte a pris, comme le résultat de ses
 » réflexions sur le mariage qu'il alloit faire;
 » les gens raisonnables pensent qu'un homme
 » d'un tempérament aussi sombre, devoit infail-
 » liblement se détruire lui-même; & que s'il
 » avoit eu à se tuer pour un sujet tel qu'on le

384 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» suppose, sa détermination auroit été mieux motivée après le mariage qu'elle ne pouvoit l'être auparavant.

» Pour moi, mon cher William, puisque les suicides se font avec tant de réflexion, je crois que j'aurois d'abord voulu partager pendant une nuit le logement de la Duchesse, sauf à voir ensuite ce que j'aurois eu à faire.»

Le second volume contient des Pièces de Théâtre; la première est une Tragédie, intitulée *Altamire*; il y a environ cinquante ans que l'Auteur l'a composée, c'étoit son coup d'essai dans le genre dramatique; la Fable en est assez défectueuse, & par cette raison elle n'a jamais paru au Théâtre. On trouve ensuite une autre Tragédie intitulée, *la fatale erreur*; puis le *Paysan fortuné*, ou *la nature l'emportera*, Comédie; & enfin le *Sacrifice* ou *les caprices de Cupidon*, Drame lyrique; toutes Pièces qui ont eu le même sort.

Le troisième volume contient les Poésies diverses de l'Auteur; une grande partie consiste en Odes sur l'anniversaire du Roi. Parmi les Pièces fugitives, on trouve quatre vers à l'Auteur *des Saisons*, en lui renvoyant son chant de l'hyver manuscrit; voici à-peu-près le sens :

Avec art tu viens de décrire
L'hyver & toutes ses horreurs :
Il faut qu'à présent ta Lyre
Fasse renaître les fleurs.

Nous avons cité ces vers de préférence, parce qu'ils sont accompagnés d'une note qui contient des détails assez curieux.

» Cet excellent Poëme, dit M. Victor, en parlant

» parlant du chant de l'Hyver , fut composé
 » l'an 1724 , quelques mois après que l'Auteur
 » fût arrivé d'Edimbourg à Londres ; il n'avoit
 » d'autre ami dans cette Capitale , que M.
 » Malloch , son compagnon d'études , qui vi-
 » voit alors chez le Duc de Montroff , dont
 » il élevoit les deux fils. Je me rappelle que
 » M. Malloch , (qui depuis a pris le nom de
 » Mallet) & moi , nous courûmes , un jour du
 » mois de Novembre , chez tous les Libraires
 » du *Strand* & de *Fleet-Street* , pour vendre
 » le manuscrit de ce Poëme , & qu'enfin nous
 » fîmes affaire avec M. Millar , qui avoit alors
 » une petite boutique en *Fleet-Street* ; le prin-
 » cipal motif qui le détermina , fut que l'Au-
 » teur étoit son compatriote ; & en effet , après
 » bien des discussions , il ne voulut nous don-
 » ner que trois livres sterlings du manuscrit.
 » Le Poëme étoit dédié à Sir Spencer Comp-
 » ton , alors Orateur de la Chambre des Com-
 » munes , & il se passa plus d'un mois sans
 » que celui-ci s'informât de l'Auteur. M. Hill ,
 » notre ami , qui avoit lu & admiré l'ouvrage
 » avant qu'il fût imprimé , fut si indigné de
 » cette indifférence , qu'il composa une ving-
 » taine de vers satyriques , où il disoit à l'Au-
 » teur qu'il s'étoit trompé , si il avoit cru que
 » des gens en place rendroient justice à son
 » ouvrage , dont les beautés passaient leur in-
 » telligence. A peine ces vers eurent-ils paru ,
 » que Sir Spenfer Compton fit demander l'Au-
 » teur , & après quelques excuses sur sa né-
 » gligence , lui remit un billet de banque de
 » vingt livres sterlings. «

» Le chant de l'Hyver se vendit si bien , que
 » Millar donna à M. Thomson cinquante li-
 » vres sterlings pour le suivant , celui du Prin-

386 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» tems ; il reçut encore davantage pour ceux
 » de l'Été & de l'Automne. On imprima en-
 » suite les quatre chants ensemble , & il s'en
 » débita , en très-peu d'années , tant d'éditions ,
 » que le Libraire reconnoissant fit ériger à la
 » mémoire de l'Auteur , ce beau monument
 » qu'on voit à l'Abbaye de Westminster. »
 (*Critical Review.*)

*A second Voyage round the World, &c.
 Second Voyage autour du monde , dans
 les années 1772 , 1773 , 1774 , 1775 ,
 par M. James Cook , Ecuyer , Comman-
 dant du vaisseau de Sa Majesté , la Ré-
 solution , &c. Nouvelle relation tirée de
 Mémoires authentiques. In-4to. Londres ,
 chez Almon.*

Il y a précisément un an (*) que nous annonçames une relation semblable ; nous fîmes connoître le cas qu'on devoit en faire , & nous prévînmes en même tems nos Lecteurs , sur la foi des Rédacteurs du *Critical Review* , que la relation authentique du voyage du Capitaine Cook , ne tarderoit pas à paroître. On pourroit croire , d'après le titre de celle-ci , que c'est celle dont nous avons parlé ; mais les Rédacteurs du *Monthly Review* ne la traitent pas plus favorablement que l'autre ne l'a été. Ce n'est de même qu'un Journal aride & peu exact de quelque Matelot , que quelque entrepreneur de livres , aura étendu , amplifié , & embelli de tout le merveilleux , même absurde ,

(*) *Espit des Journaux.* Janvier 1776 , pag. 388.

que son imagination lui aura fourni ; celui qui s'est chargé de cette tâche a très-bien réussi ; & jamais récit de Voyageur n'a mieux justifié le proverbe. Il dit qu'au Cap de Bonne-Espérance , les choux & les choux-fleurs pèsent depuis trente jusqu'à quarante livres ; ce ne sont pas là tout-à-fait des *choux grands comme des Eglises* , mais il faudroit encore pour les faire cuire des *pots* plus qu'ordinaires. Les Journalistes rapportent plusieurs autres exagérations aussi ridicules , & ils ajoutent à la fin de leurs citations : *cela a paru neuf au Capitaine Cook , quand il l'a vu imprimé.*

Au reste le vrai Journal de ce voyage , les mémoires fideles & authentiques , sont déposés à l'Amirauté , & des raisons de politique en ont empêché jusqu'à présent la publication.

(*Monthly Review.*)

CICERO's Brutus , &c. Traduction du Brutus & de l'Orateur de Cicéron ; par M. E. Jones, in-8vo. Londres, chez White.

La plus grande partie des ouvrages de Cicéron a été traduite en Anglois par des Ecrivains de mérite ; les Questions Tusculanes , les Livres de *Finibus* , de *Oratore* , de *Officiis* , les Lettres à Atticus & plusieurs Discours , par Guthrie ; les Lettres à Brutus , par Middleton ; le Livre de *natura Deorum* , par Francklin ; les Lettres familières & le Dialogue de *Senectute* , par M. Melmoth , &c. La traduction du *Brutus* & du Livre de l'*Orateur* manquoit à la Littérature Angloise : M. Jones a entrepris ce travail , & l'a exécuté à la satisfaction des connoisseurs. Sa version est coulante , facile , & presque toujours correcte & élégante.

A Survey of experimental Philosophy, &c. Vue de la Philosophie expérimentale, considérée dans ses progrès actuels ; par M. Olivier Goldsmith: 2 vol. in-8vo. Londres, chez Carnan & Newsbery.

L'Editeur nous apprend dans un avertissement, que le premier volume de cet ouvrage fut imprimé du vivant de l'Auteur, & que le manuscrit entier avoit été remis entre les mains de l'Imprimeur, long-tems avant la mort de M. Goldsmith. Enfin on vient de le donner au public, à qui il peut être fort utile par son objet & par les choses qu'il contient.

L'Auteur commence par des réflexions générales sur la matiere & ses propriétés les plus connues ; il traite ensuite avec beaucoup d'étendue, des différentes especes d'attraction. Il expose la doctrine des forces centrales, autant qu'il est nécessaire pour expliquer le système de l'Univers. Il passe delà à des recherches sur la figure de la terre, & la pesanteur des corps à sa surface, ce qui le conduit à la théorie de la descente des corps sur les plans inclinés & à celle des pendules. Les loix de la projection, la communication du mouvement, l'élasticité des corps, tous les grands principes de la Mécanique sont développés successivement avec beaucoup d'exactitude & de précision. Ceux d'hydrostatique & d'hydraulique terminent le premier volume.

On trouve au commencement du second, des recherches sur la nature de l'air, ses Propriétés générales & ses effets, par rapport à l'homme, & aux autres substances des différens regnes.

La fluidité, la pesanteur & l'élasticité de l'air forment la matière de trois chapitres. Ces discussions sur l'air sont terminées par des observations sur la hauteur de l'atmosphère, sur les vents, sur les sons musicaux, sur le son en général, &c. M. Goldsmith parle ensuite du feu, du froid, de la lumière, & finit par un Traité d'Optique. Cet ouvrage ne peut guères passer que pour une compilation; mais c'est une compilation faite avec choix & jugement; le style en est clair & l'ordre assez méthodique. Les deux volumes sont ornés de planches très-bien gravées.

(Critical Review.)

*INTERESTING Letters of Pope, &c.
Lettres intéressantes du Pape Clément XIV
(Ganganelli) traduites en Anglois sur
l'édition Française publiée à Paris, par
Lottin; & précédées de quelques anecdotes
de la vie de ce Pontife: deux vol.
in-12. Londres, chez Becket.*

Quoi qu'on ait dit contre l'authenticité de ces Lettres, leur succès ne s'est point démenti; preuve certaine que si elles ne sont pas de Ganganelli, au moins elles ne sont pas indignes d'en être. Un Moine qui s'élève contre la fausse dévotion, un Pape qui prêche la tolérance, voilà, disent les Anglois, ce qu'il y a d'admirable dans la vie de Ganganelli & dans ses Lettres. Celles-ci, en général, paroissent si bien calquées, pour nous servir de ce terme, sur l'ame du Héros, qu'en les lisant, on croit qu'il respire encore, on croit le voir, on croit l'en-

tendre , & cette illusion a suffi pour intéresser tous les Lecteurs. Les défauts de vraisemblance & de détail qui se trouvent dans cet ouvrage n'ont pas frappé d'abord , parce qu'on a été séduit , par ce ton d'aménité , de sagesse , de modération qui y regne d'un bout à l'autre ; parce que toutes les qualités de l'homme de bien , de l'homme religieux , de l'homme social , de l'homme public , réunies dans un successeur des Grégoire & des Alexandre , forment un ensemble intéressant pour les amis de la Religion , & admirable même pour ses détracteurs. Enfin les Anglois qui se connoissent en hommes , n'ont pas été de l'avis des Critiques. Cette traduction est annoncée par les Journalistes de Londres , comme un vrai présent fait au public d'Angleterre.

(*Monthly Review.*)

AN Account, &c. Description du Climat de la Caroline Méridionale, & des Maladies communes dans ce pays; par M. Chalmers, de Charles-Town. 2 vol. in-8vo. Londres, 1776, chez Dilly.

M. Chalmers s'est déjà fait connoître par un essai sur les fièvres , publié précédemment & très-bien accueilli en Angleterre. Ce nouvel ouvrage ne doit pas lui faire moins d'honneur , & quoiqu'il paroisse n'avoir d'utilité directe que pour les habitans de la Caroline, cependant il contient d'excellentes observations dont tous les Médecins peuvent profiter , parce que dans les sciences expérimentales , ce sont les faits particuliers qui conduisent aux principes généraux. Dans le premier volume , l'Auteur parle

d'abord du climat, de l'eau & du sol, après quoi il donne plusieurs observations météorologiques, & un essai sur l'influence de l'air chaud & de l'air humide sur le corps humain. De cette espece d'introduction, il passe à la description des maladies communes à la Caroline pendant l'été. Le second volume traite des maladies de l'automne, de l'hiver & du printems.

*DE Arthritide primigeniâ & regulari, &c.
De la Goutte primitive & réguliere; ouvrage posthume de Guillaume Musgrave, Médecin à Excester; mis au jour pour la premiere fois par Samuel Musgrave, Docteur en Médecine, petit fils de l'Auteur; in-8vo. Londres, chez Payne.*

Guillaume Musgrave, Auteur de cette dissertation, se distingua par son savoir, vers la fin du dernier siècle & au commencement de celui-ci. L'an 1684, il fut élu Secrétaire de la Société Royale; il laissa cette place l'année d'après, au célèbre Astronome Halley, & se retira à Excester où il exerça la médecine avec succès jusqu'à sa mort arrivée en 1721. Il remit à Guillaume Musgrave, son fils, Bachelier en Médecine, le soin de faire imprimer son manuscrit de la Goutte; celui-ci mourut trop-tôt, & la commission est passée à M. Samuel Musgrave, qui heureusement a eu le tems de publier l'ouvrage de son grand-pere & de se faire honneur par les siens. Cette dissertation est divisée en onze chapitres, où l'Auteur parle fort savamment de toutes les especes de goutte, de leurs symptômes & de leurs effets. On y trouve

tout ce qu'on peut desirer de savoir sur cette maladie , excepté le moyen de la guérir.

(*Critical Review.*)

THE Work sin Architecture , &c. Œuvres d'Architecture de Robert & James Adam , Écuyers. N^o IV. contenant les dessins de quelques édifices publics ; in-folio , papier impérial. Londres , 1776 , chez Becket.

Ce quatrieme cahier contient huit planches représentant divers édifices que nous nommerions sans aucune utilité pour ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas vu Londres. Mais il y a , outre les gravures , une préface dont nous extrairons quelques passages qui prouvent que les deux freres Architectes possèdent aussi-bien la théorie que la pratique de leur art.

» Les édifices publics , disent-ils , sont les
 » plus beaux ornemens des villes grandes & opu-
 » lentes. Il est de la nature de ces bâtimens
 » d'admettre beaucoup de magnificence dans le
 » dessin , & d'exiger beaucoup de solidité dans
 » la construction ; destinés à contenir des assem-
 » blées nombreuses, ils doivent être distribués
 » en appartemens vastes & spacieux , & par
 » conséquent ils sont susceptibles de plus de
 » grandeur dans la décoration extérieure &
 » dans la distribution que les édifices parti-
 » culiers. Ceux-ci , par la multiplicité nécessaire
 » des fenêtres , sont coupés en petites parties
 » avec lesquelles il est très-difficile , pour ne
 » pas dire impossible , de conserver cette gran-
 » deur & cette simplicité de composition qui

» s'empare d'abord de l'ame & en impose à
 » l'imagination du Spectateur. L'Artiste qui n'a
 » pas occasion de déployer son genie dans des
 » ouvrages d'une grandeur réelle, doit chercher
 » d'autres ressources, & à l'exemple des Maîtres
 » de Rome & de Grece, se faire admirer par la
 » beauté & la variété des formes, par la ri-
 » chesse & la fertilité de l'invention, par l'é-
 » légance & la délicatesse des ornemens. Tout
 » cela convient aux édifices les plus petits.

» On peut comparer justement à cet égard,
 » la peinture & l'architecture. Les maîtres les
 » plus fameux de l'Ecole d'Italie, se fiant à l'é-
 » tendue de leurs compositions, à la grandeur
 » de leurs masses, & à l'effet de l'ensemble,
 » ont négligé jusqu'à un certain point de finir
 » dans leurs ouvrages les parties de détail; les
 » Peintres Flamands, au contraire, n'ayant qu'un
 » champ fort petit, se sont appliqués aux dé-
 » tails, ont soigné les moindres parties, n'ont
 » perdu de vue aucun accessoire, & rehaussant
 » la petitesse de leurs sujets par un coloris vif
 » & brillant, une correction, un fini & une
 » élégance exquise, sont venus à bout d'en
 » faire des chef-d'œuvres, &c.

(*Monthly Review.*)

A L L E M A G N E , &c.

On voit paroître le premier volume de la
Pomone de Franconie, sous le titre de *POMONA*
FRANCONICA : c'est la description accom-
 pagnée de figures, des arbres fruitiers & des fruits
 qui sont cultivés dans les jardins du Prince-Evê-
 que de Wurtzbourg, avec des observations
 curieuses sur leur plantation, leur greffe & leur

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

culture. L'ouvrage est gravé en cuivre par M. Winterschmid, habile Artiste & marchand d'Estampes à Nuremberg, sous la direction de M. Mayer, savant Jardinier du Prince-Evêque : ce premier volume est divisé en trois parties : il y a dans la première partie 8 planches bien gravées & proprement enluminées, qui représentent les abricotiers ; dans la seconde partie également huit planches qui représentent les amandiers ; & dans la troisième 17 planches qui représentent les pruniers. Chaque espèce est figurée en une branche qui porte ses feuilles, ses fleurs & des fruits, le tout de couleur naturelle. Plusieurs fruits paroissent coupés en morceaux, afin qu'on en distingue la chair, & les noyaux ou pepins. On a fait usage des livres de Mrs. Duhamel, Roger Schabol & Duchesne, après avoir vérifié leurs expériences : les descriptions des arbres sont en Allemand & en François, & on y a ajouté leurs noms en d'autres Langues, aussi-bien que les classes dans lesquelles chacun est placé suivant les systèmes de Ray, de Tournefort & de Linné.

Le second volume contiendra les cerisiers, les néfliers & les pêchers. Le troisième contiendra les bonnes espèces de figuiers, de pommiers & de poiriers, avec un calendrier de jardinage fait exprès pour les Jardiniers cultivateurs des arbres fruitiers. Ce bel ouvrage fait beaucoup d'honneur à M. Mayer, & ne peut manquer d'être accueilli très-favorablement des Amateurs des jardins.

(*Gazette Allemande de Francfort.*)

On vient d'imprimer à Gottingue, chez Rosenbusch, deux feuilles in-4to. qui contiennent ;
1°. un Mémoire sur Speckle, lu par M. Hol-

lenberg d'Osnabruc , lors de sa réception dans la Société Royale Allemande des Sciences ; 2°. Le compliment du Conseiller Kaistners. Speckle a donné à la fin du 16e. siècle des modèles de fortifications dignes des plus habiles ingénieurs , & qui ont mérité l'admiration de Vauban. Ses cartes d'Alsace sont encore un excellent guide pour les Voyageurs , & ont été d'un grand usage à Mrs. Schoepflin & Lamey , de leur propre aveu. Ce n'est pas la coutume dans l'Académie de Gottingue que le Candidat donne beaucoup d'encens à ses Electeurs qui sont tous assez recommandables par leurs travaux & leur ancienneté. Il est ordinairement le seul complimenté , & le compliment qui s'adresse à lui , est une apologie de son Election qui ne surprend point , parce qu'elle manque rarement d'être annoncée d'avance par la voix publique.

(*Annonces Littéraires de Gottingue.*)

NOUVELLES conjectures sur les taches du Soleil , les Cometes , & l'origine de la terre , contenues dans un Mémoire lu , le 2 Novembre 1775 , dans l'Académie des Sciences d'Iene , par le Conseiller & Professeur de Mathématique , Wiedeburg. A Gotha , chez Ettinger , 1776. 48 pag. in-8vo.

Un des principaux systèmes de M. Wiedeburg , c'est que les taches du soleil sont des masses opaques qui ne font point partie du soleil , mais qui s'y précipitent , en sont repoussées & se forment en nouveaux corps célestes ,

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cometes d'abord, & planetes ensuite, en arrondissant leur marche. Ces masses peuvent devoir leur origine aux exhalaisons qui, s'échappant de tous les corps de l'univers, s'élèvent par leur légèreté, se réunissent par leur attraction mutuelle & tombent par leur pesanteur vers les amas les plus près du soleil. Il est possible que la terre, & les autres corps célestes souffrent cette déperdition, sans que nous nous en appercevions bien sensiblement. Pourquoi donc ne voyons-nous point de nouvelles planetes provenir des cometes? C'est qu'il y a fort peu de tems que nous connoissons les révolutions des cometes, & que les planetes qu'elles ont pu engendrer sont peut-être nuisibles à nos yeux, à cause de leur éloignement & de la foiblesse de leur lumiere. M. Wiedeburg s'appuie sur des expériences qui lui paroissent décisives en sa faveur, au moins pour prouver que les taches du soleil n'y sont point adhérentes. Il a d'abord bien observé ces taches avec un Télescope, & ensuite il a allongé le tube jusqu'à ce qu'il observât le soleil aussi distinctement. De cette expérience qu'il invite à répéter, il se croit en droit de conclure qu'il faut que les taches soient beaucoup plus proches de nous que le soleil, parce que pour bien observer les objets qui sont plus près de nous, il n'est pas nécessaire de tant allonger le tube que pour bien observer les objets plus éloignés. Ainsi quand on a observé la lune, il est à propos d'allonger le tube pour observer Jupiter. Suivant les loix de la Dioptrique, ce n'est pas la différente grosseur des corps célestes, mais leur différente distance qui oblige d'éloigner ou d'approcher l'objectif. Il se présente de fortes objections contre ce système. C'est en jugeant les taches adhérentes

au soleil , parce qu'on les a vues revenir tous les jours sous le même aspect , qu'on s'est cru autorisé à décider que le soleil tourne sur son axe : car une telle décision suppose que les taches sont des parties du corps du soleil qui tournent avec lui ; il faut convenir que sur ces objets on n'a point encore d'observations assez sûres. Ceux qui desirent entreprendre ce travail , doivent auparavant consulter les *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*, Tom. VII & XIV. A l'exemple de M. de Fontenelle , Auteur du Livre de la *Pluralité des mondes*, M. Wiedeburg s'est imposé le devoir de ménager la délicatesse des personnes scrupuleuses en fait de Religion ; c'est pourquoi il prévient les difficultés qu'on peut lui proposer dans la supposition que ses opinions seroient contraires à l'Histoire de Moïse , en se rangeant du côté des Auteurs qui ont soutenu que l'Histoire de Moïse est l'Histoire du rétablissement du monde , après une ruine entière. Il lui semble que les diverses parties de la terre n'ont point leur forme primitive. Pourquoi ne connoissons-nous point les originaux des grosses cornes d'Ammon. Certaines pétrifications , plusieurs fossiles semblent reculer la création de la terre au de-là de l'Histoire humaine. Cette maniere de justifier ses opinions n'a pas l'approbation de toutes les personnes de la communion même de M. Wiedeburg.

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

DER Unentschlossene Liebhaber, &c. L'Amant irrésolu, Comédie en cinq Actes, par M. Dyk, dédiée à M. Weisse, Receveur de la Steuer, 1776 ; 178 pages in-8vo. Leipfick.

Les Critiques & les Moralistes ne peuvent manquer de s'accorder à placer cette Piece au rang des meilleures. Nous nous contenterons d'indiquer le caractère principal qui suffira pour se faire une idée du goût de la Piece qui mérite d'être lue en entier. Kornthal, encore écolier en frac & en bottines, grand Admirateur de Shakespear, des Ossiens & des Bardes, dédaigne nos accoutremens qui nous empêchent d'être sains & robustes. Un bras nerveux qu'il laisse voir ; endurci par le travail, lui attire l'attention d'une femme. Tout porte l'empreinte de mœurs moins efféminées que les nôtres ; si notre brillante jeunesse rejettoit la parure, qu'auroit-elle à montrer. Peu de sang Romain eût coulé, si c'eût été à nos beaux *Messieurs* d'aujourd'hui à conduire les Saxons contre Varus.

ANWEISUNG zum Festungsbau mit verdeckten flanken und zur defense en revers, &c. Traité de fortification à flanc découvert, & de la défense à revers ; par M. Pirscher. 71 pages in-8vo. avec 5 planches.

M. Pirscher qui a fait ses preuves de capacité dans l'armée des alliés pendant la dernière

terre d'Allemagne ; est déjà connu par un fort
 Jean Traité d'Architecture militaire. L'ouvrage
 qu'il donne aujourd'hui est une espece de suite
 de sa *méthode nouvelle & facile*, &c. qu'il a pu-
 bliée en 1771 : sa maniere de fortifier s'écarte
 trop de l'ordinaire pour qu'il soit facile de la
 concevoir sans en avoir des figures sous les
 yeux. Nous nous contenterons de dire qu'il en-
 toure la place où sont les rues & les maisons,
 d'un rempart circulaire : ce qu'il appelle le don-
 jon. Au pied de ce rempart il creuse un fossé
 extérieur, en deça duquel il élève des ouvra-
 ges qu'on peut comparer à des bastions qui ne
 seroient point joints ensemble par des courti-
 nes. Chacun de ces ouvrages est composé de
 trois parties, entourées d'un fossé dont les flancs
 rentrent de maniere que l'ennemi ne peut s'en
 rendre maître qu'il n'ait dressé ses batteries en
 face au bord du fossé. Ces flancs sont unique-
 ment destinés à placer de la grosse artillerie. Au
 reste il n'est pas absolument nécessaire que les
 remparts soient circulaires. Plusieurs dessins font
 voir comment cette méthode de fortifier peut
 être variée & appliquée à des places de diffé-
 rentes formes. Ce Traité curieux contient en-
 core la description d'une machine à faire sauter
 les pontons, & celle de bombes de bois
 qui nagent sur l'eau & s'allument à volonté.
 Au delà de ce que promet son titre, on y lit,
 sur la défense des fortifications, quantité d'ob-
 servations appuyées par des exemples qui ma-
 nifestent les grandes & solides connoissances que
 M. Pirschner a acquises de son art & des vues
 dignes de l'attention des Souverains.

M. Ernst Neubauer vient de publier deux
 Mémoires Latins qui sont imprimés à Franc-
 fort & à Leipzig, sous le titre de *Description*.

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

anatomica rarissimi peritonaei conceptaculi tenui, intestina à reliquis abdominis viceribus seclusa tenentis : Description anatomique d'une conformation très-rare du péritoine qui sépare les petits intestins des autres viscères du bas-ventre. C'est en effet un cas singulier que l'Auteur décrit avec la plus grande exactitude. Du relâchement de la peau du ventre retiré, il s'est formé une poche que le boyau gras entoure, & dans lequel les moindres boyaux avec une partie du boyau de douze pouces, le mésentère & ses vaisseaux sont enfermés. La poche a une ouverture qui laisse aller quelques pouces de petits boyaux, & leur permet de prendre leur situation ordinaire auprès du cœcum & du boyaux gras. Elle est attachée par des liens d'une figure extraordinaire.

JOHANNIS-Adami Pollich, Medicinæ Doctoris, Acad. Elect. Palat. Corresp., historia plantarum in Palatinatu, &c. Histoire des plantes qui naissent spontanément dans le Palatinat du Rhin, rangées suivant le système sexuel; par M. Jean-Adam Pollich, Docteur en Médecine, & Correspondant de l'Académie Electorale de Manheim. Tome Ier. in-8vo. de 486 pag. Manheim, chez Schwan. 1776.

Après 10 ans de recherches assidues, M. Pollich entreprend de décrire & de classer tous les végétaux qui naissent d'eux-mêmes dans le Bas-Palatinat. Le volume qu'il publie aujourd'hui

d'hui , comprend les dix premières classes du système sexuel : il y indique avec beaucoup d'exactitude & de clarté, les propriétés spécifiques d'un très-grand nombre de plantes, ainsi que les synonymes nécessaires pour connoître chacune de leurs espèces. L'Auteur, au reste, ne parle que de ce qu'il a vu, & cette remarque pourra également s'appliquer à tout ce qu'il dira dans les autres volumes de cette histoire.

(*Journal Encyclopédique.*)

GESCHICHTE von Livland, &c. Histoire de la Livonie, dans le goût de M. Bosquet ; par M. Gustave Bergman, Pasteur en Livonie. Leipzig, chez Schwickert. 1776.

Cette Histoire est traitée d'une manière agréable. M. Bergman en a enrichi la partie moyenne, ou du moyen-âge, d'anecdotes curieuses, telles que les troubles occasionnés par l'introduction du style Grégorien en 1585, pendant lesquels un Préfet du Collège de Riga faillit à perdre la vie, pour n'avoir pas voulu s'y conformer (les plus grands obstacles aux progrès de la raison viennent souvent de ceux mêmes qui, par état, sont chargés de répandre la lumière); les tentatives des Payfans de Livonie pour se soustraire à la servitude à force ouverte ; la mort de Patkul ; les dissensions excitées à Wolmar, par l'hérésie de Zinzendorff, &c. Les événemens des regnes de Charles XII & de Pierre-le-Grand remplissent les derniers tems. On trouve à la fin le portrait

402 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de l'Impératrice de Russie. Cet ouvrage est orné d'estampes qui représentent divers sujets, & donnent une idée de l'état où étoient dans ce tems la Sculpture & la Peinture.

ŒCONOMIA forensis, &c. Précis de toutes les vérités relatives à l'Economie rurale qu'il importe de savoir non-seulement aux Habitans de la Campagne, mais encore aux Officiers de Justice haute & basse. 2e. vol. Berlin, chez Pauli. 1776.

Ce volume n'est pas fait avec moins de soin que le 1er. Il est divisé en trois Chapitres, où l'on traite de la distribution des Communes, de la vente & de l'achat des biens-fonds, & de la doctrine des baux & locations. L'Auteur n'a point cherché à être concis. Son objet est de présenter tous les détails qui peuvent être utiles aux Lecteurs pour lesquels il a travaillé.

SUPPLEMENT zu Philipp Daniel Lippert Dactyliotheck, &c. Supplément à la Dactyliotheque de M. Philippe Daniel Lippert, contenant 1049 estampes. Leipzig, chez Crusius. 1776.

Voilà donc enfin ce nouvel & précieux Recueil d'estampes de pierres gravées dont le respectable M. Lippert, qui a à-présent 74 ans, a des copies en gypse. Il est difficile de dire à quel point il a obligé les Amateurs d'antiquités, en mettant au jour cette riche collec-

tion de 3000 estampes. Les antiques mythologiques contenues dans ce supplément, sont au nombre de 554, & les historiques de 495. Le mérite de ces estampes est déjà suffisamment connu : ainsi nous nous dispenserons d'en faire l'éloge.

KURZE answeisung fur das landvolk zu besorgung del wælder, &c. Instruction abrégée en faveur des Gens de la Campagne, sur la culture des forêts ; on y a joint un calendrier forestier. Zurich, chez Gesner, Orell, Fufflin & Compagnie. 1776.

Outre les enseignemens sur les soins que la culture des bois exige, sur leur choix & la maniere de former des forêts, l'Auteur s'occupe encore de différens objets de l'Economie rurale. Toutes ses assertions ne paroissent pas fondées sur l'expérience. Il voudroit diminuer considérablement les forêts de sapin, les vignobles, &c. & y substituer des chênes, des champs labourables, &c. Sans doute, il entend que ces changemens s'accordent avec la nature, les qualités du sol, & les intérêts des propriétaires.

M. Samuel Wittemback a publié à Berne ; aux dépens de la Société Typographique, un *Magasin de Brême pour contribuer aux progrès des Sciences & des Arts*. C'est un Recueil de Mémoires sur différens sujets qui mérite d'être accueilli du public.

*DISCOURS sur divers sujets de Religion
& de Morale; par M. Flexier de Reval.
2 volumes in-12. Luxembourg, chez
les Héritiers d'André Chevalier. 1777.*

» Si ces Sermons ne méritent pas de voir
» le jour par les charmes du style & la publi-
» mité des idées, ils le méritent peut-être par
» une *espece de singularité* dans la maniere &
» dans les choses, qui n'offense ni la dignité
» de la Chaire Évangélique, ni les regles de la
» bonne Littérature. « C'est ainsi que s'expri-
me l'Editeur de cet ouvrage, dans un Avertis-
sement placé à la tête du premier volume,
& dans lequel, après avoir demandé grace aux
Lecteurs, il leur dit que le genre d'éloquence
qui caractérise les Sermons de son ami a plu à
beaucoup d'Auditeurs; que les Gens-de-Let-
tres remarqueront dans ces Discours un carac-
tere qui semble les isoler & les placer à part;
que l'Auteur n'a presque jamais levé la main
du papier sans avoir achevé le Discours, dont
il avoit le dessein prémédité sous les yeux,
& qui s'exécutoit dans l'espace de quelques
heures par un seul & même effort d'imagina-
tion, &c. L'Editeur, (car malgré l'égoïsme qui
regne dans cet avertissement, nous sommes
persuadés que M. l'Abbé Flexier de Reval n'en
est pas l'Auteur,) l'Editeur, disons-nous, vou-
dra bien nous permettre de porter un juge-
ment différent du sien sur le mérite *Littéraire*
des Discours qu'il a fait imprimer. Il suffit

d'en lire quelques pages pour y appercevoir des phrases recherchées, contournées, des expressions qui signifient tout autre chose que ce que l'Auteur a voulu dire, presque toujours des efforts pénibles pour donner de la sublimité à des idées fort simples, & quelquefois triviales, des fautes de construction impardonnables à un homme qui doit être exercé dans l'art d'écrire. Avec ces défauts, on peut dire que l'on a une manière à soi, une espèce de singularité, mais aussi, à force de singularités, on peut devenir ridicule. Nous en donnerons quelques exemples.

Dans le Discours sur l'amour de Dieu, l'Orateur s'exprime ainsi : *je vous aime encore sous d'autres titres & sous des appellations que vous ne dédaignerez pas.* Appellation est un terme consacré au Barreau, qui signifie l'action par laquelle on demande qu'une affaire soit portée d'un Tribunal à un autre; on dit encore appellation des lettres pour signifier l'action d'appeler; mais dans le sens de l'Auteur du Discours, il est déplacé & ridicule. On lit dans le Sermon sur le jugement de Dieu, la phrase suivante : *Quel spectacle, ames chrétiennes, quand toutes les générations qui se sont absorbées les unes dans les autres, & dont la collection reposera enfin toute entière dans le sein de la terre, reparoîtront tout-à-coup, & rendront par leur résurrection comme par leur mort un hommage solennel à l'Auteur immuable de la mort & de la vie, du tems & de l'éternité.* On voit que l'Orateur a voulu frapper ses auditeurs par un tableau imposant & majestueux; mais la collection de toutes les générations n'est pas un coup de pinceau heureux. On dit bien faire des collections de passages tirés de tel ou tel Ecrivain, la col-

406 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lection des Conciles, une collection d'antiques, de médailles, d'Histoire-Naturelle, mais une collection de générations, & de toutes les générations!... Cela nous paroît fort. On lit un peu plus bas : *Nos corps, Seigneur, seront dispersés dans l'Univers, votre main immense en colligera les débris.* Colligera ! est-ce bien là le mot que l'Auteur devoit employer ? rassemblera eût mieux valu sans doute ; mais on veut se distinguer par une espèce de singularité dans la manière & dans les choses.

C'est encore pour mériter cette distinction que l'Orateur dit, en parlant de l'examen des crimes qui doit se faire au jugement dernier, que *l'imagination se refuse à une représentation si chargée* ; qu'il veut qu'on écoute la manifestation la plus claire & la plus authentique ; qu'il fait que *la gloire attend la vertu confusée* ; qu'il assure que *l'enfer est l'assemblage le plus épais & le plus composé de toutes les souffrances possibles* ; qu'une ame bien faite ne fait pas jouer lorsqu'elle voit l'indigence à ses côtés ; qu'une ame ne se voit élevée au-dessus des autres que pour découvrir les indigens de plus loin, &c. &c. Il ne nous seroit pas difficile de multiplier les exemples de ces traits, vraiment singuliers, si l'Auteur paroïssoit le désirer. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire encore une observation pour démontrer les dangers auxquels on s'expose lorsque l'on rédige un Sermon, sans presque lever la main de dessus le papier, dans l'espace de quelques heures.

Dans le Discours qu'il a plu à M. l'Abbé Fleuxier de Reval, d'intituler, *Homélie sur la fausse pénitence de Judas*, l'Orateur commence son premier point par cette phrase étonnante : *Ce seroit une erreur de croire que le traître mal-*

heureux de Jesus-Christ, *ne fit aucune pénitence du crime qui rend son nom abominable aux Peuples Chrétiens*. On demande à tout homme de bonne foi s'il est encore possible de faire une faute aussi énorme contre la langue, & d'une aussi grande conséquence? On est *traître à quelqu'un ou envers quelqu'un*, mais le *traître de quelqu'un* est un scélérat aux ordres de ce *quelqu'un*..... En vérité il y a de gens qui font imprimer des choses bien étranges!

On nous dit que ces Discours ont été laissés dans un état d'imperfection; il falloit les revoir; & les corrections devenoient d'autant plus essentielles qu'on se flattoit que ces Discours seroient lus par les Gens-de-Lettres. Sur-tout il ne falloit pas laisser dire au Prédicateur, dans un Sermon sur la nature & les effets de l'*humilité* & de l'*orgueil*; *je serai court à mon ordinaire, mais je ne laisserai rien à détruire*; assurément en parlant ainsi, l'Orateur ne joignoit pas l'exemple au précepte; il avoit besoin d'être prêché lui-même; on a toujours mauvaise grace à déclamer contre les richesses, lorsque l'on jouit d'une fortune brillante.

Nous exhortons M. l'Abbé Flexier de Reval à corriger avec soin les matériaux qui doivent former un troisieme volume que l'Editeur nous promet; *ils sont considérablement mutilés*, nous apprend cet Editeur, *mais on peut, avec le tems, ajoute-t-il, les mettre en état de se placer à la suite de leurs freres un peu mieux constitués & doués de tous leurs membres*. A la bonne heure; mais il faut que l'Auteur lui-même se charge de cette besogne; l'Editeur ne paroît pas *doué* des talens nécessaires pour y suppléer: nous les souhaitons à l'Auteur. On ne peut donc qu'exhorter M. Flexier de Reval à entreprendre

ce travail. Il aura encore du tems de reste pour démontrer , à sa maniere, que l'illustre Auteur de l'*Histoire-Naturelle* extravague ; que M. de Voltaire est précisément le *Pédagogue de tous les crimes* ; que le grand *Newton* est absurde ; que l'*inoculation* crie vengeance ; que les *Conducteurs électriques* , dont personne ne conteste l'utilité , sont très-dangereux ; que l'usage d'appliquer les accusés à la *question* est une chose à conserver ; que les *projets* de l'Abbé de St. Pierre ne peuvent être nommés *Rêves d'un homme de bien* , parce qu'il n'y a pas de probité sans religion , & qu'on propose de démontrer , charitablement , que le bon Abbé de Saint-Pierre n'en avoit aucune ; qu'une production agréable d'un Littérateur François est le fruit des *insomnies* & des *indigestions* de cet Auteur estimable ; que les *Lettres* imprimées sous le nom du Pape Ganganelli sont contraires à la Religion , aux mœurs , à la probité ; que M. de la Harpe , de l'Académie Française , est connu par beaucoup d'écrits contre la Religion ; que M. Court de Gebelin doit être regardé comme un imbécille ; que tel Homme-de-Lettres se fait reconnoître par *son style de laquais* ; que tel autre est un malheureux *Convulsionnaire* ; que des ouvrages repréhensibles qui paroissent , & dont personne ne connoît les Auteurs , sont de tel ou tel Ecrivain que l'on nomme avec ce sang froid cruel qui ajoute encore à la calomnie ; que &c. &c. &c. Oui , M. Flexier de Reval , aura du tems de reste pour démontrer tout cela , & prévenir ses Lecteurs deux fois par mois , avec ce ton de candeur qui sied si bien à l'innocence persécutée , qu'il ne répond jamais aux injures.

FRANCE.

SAINT E Bible , contenant l'Ancien & le Nouveau Testament , traduite en François sur la Vulgate ; par M. le Maître de Sacy , nouvelle édition. A Paris , de l'Imprimerie de G. Desprez , Imprimeur du Roi & du Clergé de France , rue Saint-Jacques , 1776 ; 4 vol. in-12.

Ce n'est point ici une traduction qui attende les éloges des Journalistes , pour recevoir un accueil favorable de la part des Lecteurs ; il y a long-tems que celle-ci a reçu le sceau de l'approbation du Public , dont elle a joui constamment jusqu'à ce jour. Les différentes éditions en font preuve ; & en voici une nouvelle , faite avec un soin qui ne peut qu'y ajouter un nouveau mérite. M. Rondet a conduit cette nouvelle édition , & y a fait des augmentations importantes. Après l'avoir revu avec la plus scrupuleuse attention , il a distribué en Paragraphes des Sommaires instructifs à chaque Chapitre pour l'Ancien Testament , ce qui n'avoit été fait dans les précédentes éditions que pour le Nouveau Testament. Il donne à la fin du troisieme Tome , un Discours sur les Livres de l'Ancien Testament , pour l'intelligence de ces divins Livres ; Discours fait de main de Maître , & qui montre un Savant qui possède supérieurement cette partie. M. Rondet présente encore dans ce troisieme Tome une concordance pour les deux Livres des Macchabées , une autre pour la concordance des Livres des Rois &

Tome I.

S

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des Paralipomenes. Il a mis au commencement du quatrieme Tome, une concordance des Saints Evangiles, & ce volume est terminé par une Table chronologique, une autre Table fort étendue des matieres, une troisieme Table où sont distribués les Epitres, les Evangiles à l'usage de Rome & de Paris; enfin un Abrégé de la Géographie ancienne, relativement à l'Ecriture: on y voit encore une Table où sont expliqués les cipaux noms Hébreux, Chaldéens, Syriaques, &c. L'Impression de cet Ouvrage, qui fait honneur au Sieur Desprez, est parfaitement exécutée; il seroit difficile de trouver un Livre imprimé plus correctement.

(*Journal Ecclésiastique.*)

NOUVEAUX Elémens d'Architecture, dédiés à M. de Sartine, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Marine; par M. Panferon, ancien Professeur de Dessin à l'Ecole-Royale-Militaire, & Professeur d'Architecture; troisieme partie. A Paris, chez Desnos, Libraire, Ingénieur-Géographe du Roi de Danemarck, rue Saint-Jacques. 1 vol. in-4to. de 110 pages, avec fig. 1776.

L'Auteur traite d'abord de l'origine de l'Architecture, ensuite de la maniere d'appliquer les cinq ordres à la construction des Edifices. Il explique la Théorie des ombres; il donne les principes de la distribution des bâtimens d'habitation & des jardins, la décoration des appartemens; il termine son ouvrage par la

construction & les divers matériaux dont il examine la qualité.

(*Journal des Savans.*)

Le Sr. Desnos, Libraire & Géographe, rue Saint-Jacques, à Paris, vient de mettre en vente, pour l'année 1777, la plus jolie collection d'Almanachs, bijoux d'Etrennes, & les plus rares que l'on puisse désirer : Almanach géographique, ou petit Atlas élémentaire, dédié au Roi de Danemarck. L'idée de la Géographie de l'Histoire moderne. L'Indicateur fidèle, qui enseigne généralement toutes les routes de la France. Petit Atlas de la France, divisé en ses Gouvernemens militaires. Iconologie historique & générale des Rois de France. Le parfait Modèle, enrichi de la Partie de chasse d'Henri IV. Les Etrennes patriotiques & anniversaires des Epoques de Louis XIV. Doxologie de Cythere, avec Discours à la gloire & à l'honneur dû aux femmes. Le Porte-feuille d'une jolie Femme. Les quatre Saisons & les quatre Heures du jour ; en tête est le portrait de Madame la Dauphine. Les Délices de Cérès, de Pomone & de Flore, ou la Campagne utile & agréable, ornées de douze estampes relatives aux amusemens de chaque mois de l'année. Opuscules poétiques, petit Recueil de Pieces fugitives de M. Voltaire. Le petit Rambeau, ou Principes courts & faciles pour apprendre soi-même la musique, avec de nouvelles Ariettes & Estampes relatives, orné du portrait de l'Auteur. Le Courtisan sans art, ou les Complimens sans fard. L'Almanach des trois Fortunes. L'Oniroscopie, ou Application des Songes aux numéros de la Lotterie royale de France. Le Secrétaire des Dames, avec les pro-

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

menades des environs de Paris. Le Secrétaire économique des Messieurs. Les Etrennes à la plus digne de plaire. Les Vœux de la Nation, ou l'Hommage dû aux Femmes. Le tribut payé aux Graces. Le Coucher & le Lever de la Mariée. Le Nécessaire du Voyageur. Les Tablettes à la royale. Les Heures & les momens de Cythere. Le joli Pot pourri. Mémoires des Gens d'affaires. Les Etrennes des Saisons, avec un Poème connu sur les Saisons. Les Etrennes de l'Amour & celles du Sentiment. Les Etrennes de Minerve, aux Artistes. Encyclopédie économique, ou l'Alexis moderne, contenant huit cents différens secrets sur l'Agriculture, les Arts & Métiers, extraits de plus de mille Auteurs & des meilleures recettes, en 4 vol. in-24. brochés, 4 liv. Le Calendrier perpétuel avec l'explication de ses usages.

Toutes ces Etrennes réunissent le nécessaire & l'agréable; elles sont accompagnées de tablettes, avec perte & gain, & du papier nouveau de la composition du Sieur Desnos, qui réunit tous les avantages de celui d'Hollande, & qui peut être employé à toutes sortes d'usages, pour écrire & dessiner, au moyen d'un stylet minéral sans fin, enjolivé de toutes les façons, adapté à ces Tablettes, qui tient lieu de plume, d'encre & de crayon, & qui sert long-tems, sans qu'on soit obligé d'en tailler la pointe.

Le Sieur Desnos, qui n'a d'autre but que la satisfaction du Public, a décoré ces Almanachs de reliures les plus élégantes en maroquin, veau & carton, avec fermeture, de manière à ne pas s'ouvrir dans la poche. Ces Almanachs sont enrichis d'estampes qui les distinguent des autres, & sont de différentes grandeurs & de prix dif-

férens depuis 3 liv. 12 f. 4 liv. 10 f. 6, 7 liv, 4 f. 10 & 12 liv. suivant les reliures, brodées d'un nouveau goût. Il en distribue gratuitement le Catalogue à ceux qui desireront en avoir connoissance, avec celui de Géographie, des Globes, de Librairie & d'Histoire-Naturelle.

MANIERE de rendre toutes sortes d'édifices incombustibles, ou Traité sur la construction des voûtes faites avec des briques & du plâtre, dites voûtes plates, & d'un toit de brique, sans charpente, appelé comble briqueté, de l'invention de M. le Comte d'Espie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, ancien Commandant d'un bataillon d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre de la Fidélité de S. A. S. le Margrave de Bade-Durlach & Baden, Colonel breveté par ledit Prince; avec les plans gravés en taille-douce; broch. in-12. A Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques.

Ce Traité a été publié, pour la première fois, en 1754; & depuis cette époque M. le Comte d'Espie a fait quelques observations économiques qu'il nous communique aujourd'hui. Il s'acquitte aussi de la promesse qu'il avoit faite en 1754, de donner les moyens de construire ses combles briquetés dans une vieille maison, avec peu de dépenses, & de façon qu'il n'y eût que

le toit à changer, sans rien détruire des planchers ou plafonds.

(*Mercur de France.*)

JOURNÉE de l'Amour, ou Heures de Cythere; 1 vol. in-8vo. avec fig. Gnide, 1776; & se trouve à Paris, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

Cet ouvrage galant, mêlé de prose & de vers, sera lu sur-tout avec plaisir par les Amans sensibles & délicats. Il est divisé en huit Parties ou Heures. La première est intitulée : *Nécessité d'aimer*; la seconde, *l'Imagination*; la troisième, *l'Absence*; la quatrième, *la Jalouſſe*; la cinquième, *le Caprice & les Epargnes de l'Amour*; la sixième, *les Reprises ou Souvenir du premier moment heureux*; la septième, plus étendue que les autres, renferme, sous le nom de *Leçons*, plusieurs petits tableaux voluptueux. Nous citerons le suivant.

» Un simple bavolet, une collerette bien
 » blanche, un corſet déjà trop étroit, une jupe
 » légère, voilà *l'accoûtement* de Nicette: elle
 » n'avoit pas d'autre parure; mais elle avoit
 » quinze ans; & dans ce petit attirail, elle s'en
 » alloit, tout en rêvant, vendre des fleurs
 » aux belles Dames du Château. Elle étoit
 » plus fraîche que ſa marchandise; & Bouquetière du Village, elle avoit l'air d'un échantillon du printems.

» Il m'eſt échappé de dire que Nicette rêvoit; mais à quoi rêvoit-elle? Une fille à quinze ans rêve preſque toujours, & ne vient jamais de ſon objet. Ce que je fais, c'eſt que l'inſtant de la rêverie eſt ſouvent

» favorable aux importuns, quand ils ont l'es-
 » prit de l'être à propos. Nicette l'éprouva.
 » Je ne fais si elle s'en repentit ; j'ai peine à le
 » croire ; mais le charmant importun s'en fé-
 » licite encore. Où allez-vous , ma belle en-
 » fant ? --- Vendre mes fleurs. --- Vous en au-
 » rez du débit ; n'offrez-vous que celles qui
 » sont dans la corbeille ? --- Je n'en ai pas d'au-
 » tres. --- Je vous en devine de bien plus belles.
 » --- Je ne vous entends pas. --- Laissez-moi
 » m'expliquer. O ! ma mere défend qu'on m'em-
 » brasse. --- Vous avez un visage qui le com-
 » mande, & j'aime mieux lui obeir qu'à vo-
 » tre mere. --- Non , laissez-moi. -- Je ne veux
 » qu'un seul bouquet ; vous en avez tant ! il
 » n'est pas permis d'être si riche & si avare.
 » --- Ils sont tous promis. --- Je ne vous laisse
 » pas échapper que je n'en aie obtenu un , au
 » moins un. --- Je vais crier. --- Personne n'en-
 » tendra que les oiseaux , & les oiseaux n'en
 » diront rien. J'ai lu quelque part que l'amour
 » avoit placé l'occasion tout à côté du myf-
 » tere. Nicette , tout en défendant son petit
 » parterre , fit un faux pas , & perdit la plus
 » belle de ses roses «.

La huitieme Heure a pour titre *les Glanes*.
 L'Ouvrage est terminé par un *Dialogue des*
Amans heureux, qui est une sorte de petite Pas-
 torale en prose , dont plusieurs Bergers & Ber-
 geres sont les Acteurs ; & par des Stances in-
 titulées : *Code de l'Amour*.

Les différentes pieces de vers qui composent
 la plus grande partie des fleurs de cette es-
 pece de parterre , sont en général agréables ;
 mais la versification en est quelquefois un peu
 négligée. Nous en allons rapporter une des meil-
 leures. L'Auteur l'a désignée par le titre des
Epargnes de l'Amour.

O mes amis ! soyons prudents ;
 Dans l'âge heureux de la folie ,
 Ménageons pour un autre temps ;
 Ufons avec économie
 Des beaux jours de notre printemps ,
 C'est la saison la plus jolie ,
 Les plaisirs y sont plus rians ;
 Mais lorsque leur source est tarie ,
 L'ennui , qui les suit à pas lents ,
 Enfant de la monotonie ,
 Vient , sur l'automne de nos ans ,
Verfer sa funeste apathie.
 Quand le cœur ne dit rien aux sens ,
 Et lorsque notre ame engourdie
 N'a que des desirs impuissans ,
 Hélas ! que faire de la vie ?
 De cette affreuse léthargie
 Craignons les effets malfaisans ;
 Gare qu'un jour à nos dépens
 Nous ne prêchions l'économie.
 Écoutons l'Amour qui nous crie :
 Vous n'aurez pas toujours vingt ans.

G R A V U R E S.

LE Sieur Gaëtan Vascellini, Graveur Bolognois
 établi à Florence , fait savoir aux Amateurs
 des Beaux-Arts qu'il a entrepris une collection
 de trente planches imprimées en papier moyen ,
 qui représenteront les plus belles statues & les
 plus beaux groupes exposés aux yeux du public
 dans cette capitale. Ceux qui voudront souscrire
 pour cette collection , recevront chaque estampe

au prix de cinq sols; les autres paieront le double. Le Sieur Vascellini donnera *gratis* aux Souscripteurs, un beau frontispice aussi gravé. Les quatre premières planches sont déjà finies, & l'élégance de l'exécution a frappé les connoisseurs, & leur a fait desirer non-seulement que le Sieur Vascellini continuât son entreprise, mais encore qu'il la terminât au plutôt pour être en état d'en faire de nouvelles.

Le Sieur Mars Sébastien Giampiccoli, Graveur Vénitien, connu avantageusement par une collection des vues & plans de toutes les villes de l'Etat de Venise, & des principales villes d'Italie, avertit le public dans un *prospectus* publié au mois d'Octobre de l'année dernière, qu'il a entrepris le même travail à l'égard des plus beaux édifices profanes, publics & particuliers que la ville de Venise renferme dans son enceinte. Les dessins seront fournis par le Sieur *François dal Pedro*, jeune Architecte distingué. Chaque planche sera accompagnée d'une courte notice où l'on indiquera la nature de l'édifice; l'époque de sa construction, le Fondateur & l'Architecte. La collection entière formera deux volumes complets, mais on la distribuera feuille par feuille, pour la commodité du Graveur & des Souscripteurs, qui paieront à chaque livraison une livre dix sols, monnaie de Venise, & recevront *gratis* les frontispices des deux volumes. Ceux qui voudront souscrire à ces conditions, sont priés d'envoyer leurs noms ou au Sieur *Theodore Viero*, ou au Sieur *Mutthieu Viani*, tous deux marchands d'estampes à Venise, l'un dans la Mercerie, l'autre à St. Barthelemi. On pourra aussi s'adresser directement au Sieur *Giampiccoli*, si on le juge à propos.

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Portrait de Charles Frey de Neuville, Prédicateur du Roi , né en 1693 , mort en 1774 , gravé , format in-12. par Bradel ; prix , 12 sols. Chez l'Auteur , rue des sept-Voies , au Collège de Fortet , près Sainte-Genevieve.

Deux Estampes allégoriques , représentant le Roi & la Reine , dessinées par Cochin , gravées par Longueil ; prix chaque Estampe , 3 liv. A Paris , chez l'Auteur , rue de Sevre , vis-à-vis les Incurables ; & chez Basan , rue Serpente.

Le Sieur Louis d'Agoty , Graveur de la Reine , vient de mettre au jour une Estampe gravée dans un nouveau genre , imitant le dessin le plus fini , représentant le portrait de la Reine en pied , avec le costume d'après le tableau original peint par le Sieur d'Agoty l'ainé , Peintre de Sa Majesté.

Dans le fond du tableau est une Minerve tenant le médaillon du Roi ; ensuite un rideau de velours qui rompt cette architecture , & qui forme une masse d'ombre pour faire avancer la figure ; un riche fauteuil sur lequel le rideau vient se grouper. Sur le devant du tableau , est une table couverte d'un tapis & coussin , où est posée la couronne : on y a joint des roses & des lys ; un globe terrestre est sur cette même table , vu en perspective , de façon que S. M. a la main posée sur la France ; ce qui donne de l'action au sujet. Une harpe se trouve groupée plus avant avec un tabouret & un livre de musique ouvert. Tous ces objets , qui se trouvent sur le devant du tableau , ne recevant la lumière que par échappée , laissent jouir la figure en entier de tout son effet. La lumière

venant du fond, par gradation, & ne prenant sa vivacité que sur les objets avancés : ce tout ensemble rend parfaitement l'illusion de la peinture. Cette estampe a été présentée & gravée avec l'agrément de Sa Majesté.

L'Auteur va graver le Roi, dont on fera la distribution, à la fin de Mars prochain, à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine; au Bureau Royal de la correspondance générale, rue des Deux-Portes Saint-Sauveur, où l'on trouve aussi tous les ouvrages de MM. d'Agoty, pere & fils; & chez Blaiseau, Marchand d'Estampes à Versailles. Prix de l'Estampe 12 liv. en feuille, & 24 liv. montée sous verre.

La mort d'Abel, prima mors, primi parentes primus luctus. Cette Estampe est dédiée à MADAME, & gravée avec beaucoup d'art, de délicatesse; de soin & de talent, d'après un beau tableau d'Adrien Vader-Weff, par M. Porporati, Graveur & Garde des Dessins de S. M. le Roi de Sardaigne, & de l'Académie de Peinture & Sculpture de Paris; Artiste que cette Estampe, ainsi que *la Susanne*, placent déjà au premier rang. Le prix de cette nouvelle Estampe, haute d'environ 20 pouces & large de 15 & demi, est de 16 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue de Cléry, la 2e porte cochère à droite en entrant par la rue Montmartre.

Le Philosophe charitable, Estampe d'environ 14 pouces de haut, sur 10 de large, gravée d'après le dessin de Ph. Carême, Peintre du Roi, par Voyez, l'ainé. Prix 5 liv. A Paris, chez le Pere & Avaulez, marchands d'Estampes, rue Saint-Jacques, à la ville de Rouen. La scene de cette Estampe représente un homme bienfaisant, qui vient procurer des secours d'argent à un pere

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de famille dont la femme est en couche. Ce pere de famille & ses enfans se réunissent pour marquer de la reconnoissance à leur bienfaiteur. L'Artiste, M. Voyez, l'ainé, a mis de la couleur & du moëlleux dans son burin ; & cette Estampe peut servir de pendant à celle que le même Artiste a gravée précédemment d'après la composition de M. Eisen. Elle est intitulée la *Dame de Charité*, & se trouve chez le même Marchand.

Lison dormoit. C'est le titre que l'on a donné à une autre Estampe, qui se distribue à la même adresse. On y voit un jeune homme qui vient surprendre une jeune fille endormie. Cette jolie Estampe, de 12 pouces de haut, sur 9 de large, a été gravée par P. H. Triere, d'après le dessin de M. Freudeberg. Prix 2 liv. 8 s.

G É O G R A P H I E.

ATTAQUE de l'Armée des Provinciaux dans Long-Island, du 27 Août 1776. Dessin de l'Isle de New-Yorck & des Etats, publié à Londres par un Officier de l'armée. A Paris, chez M. Lerouge, Ingénieur-Géographe, rue des grands-Augustins.

Les environs de New-Yorck, avec le plan du combat de Brooklin, du 27 Août dernier, par un Officier de l'Armée. A la même adresse : prix 3 liv. lavé.

On publie la IIIe. Section de l'*Atlas itinéraire* portatif de l'Europe, par M. Brion, Ingénieur-Géographe du Roi. A Paris, chez Langlois, rue du petit-Pont.

Nouvelle Carte réduite de la Manche de Bretagne, en trois feuilles, seconde édition, corrigée, & considérablement augmentée; par le Sieur Degaulle, de l'Académie des Sciences de Rouen, & Professeur d'Hydrographie au Havre. Cette Carte se trouve au Havre, chez l'Auteur; & à Paris chez Dezauche, Graveur, rue Saint-Severin, en face de celle de la Harpe. On trouve chez le Sieur Degaulle au Havre, toutes les Cartes Hydrographiques du dépôt, & généralement tout ce qui concerne le pilotage.

M U S I Q U E.

L*es Mariages Samnites*, Drame-lyrique; en trois actes & en prose, représenté pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 12 Juin 1776. Dédié à Son Altesse Celssissime Monseigneur l'Evêque & Prince de Liege. Œuvre XIII, par M. Gretry, son Conseiller intime, & de l'Académie des Philharmoniques de Bologne, prix 18 livres. Les parties séparées pour les accompagnemens 9 liv. gravé par J. Dezauche. A Paris, chez M. Houbaut, rue Mauconseil, près la Comédie Italienne, & aux adresses ordinaires. A Lyon, chez Castaud, vis-à-vis la Comédie.

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La partition d'Alceste, Musique par M. le Chevalier Gluck, prix 24 livres, au Bureau d'abonnement musical, rue du Hâfard-Riche-lieu.

Sixieme Recueil d'Ariettes d'Opéra-Comique, & autres jolis airs avec accompagnement de guittare, menuets variés, allemandes & pieces pour le même instrument; par M. Vidal, Maître de Guittare; Œuvre XII, mis au jour par M. Bouin, prix 6 livres. A Paris, chez M. Bouin, Marchand de Musique & de cordes d'instrumens, rue Saint-Honoré, près Saint Roch, au Gagne-petit, chez lequel on trouvera tous les autres ouvrages du même Auteur.

IV Recueil d'Ariettes d'Opéra-Comique & autres, avec accompagnement de guittare, & autres airs connus pour la guittare seule, par M. Tiffier, de l'Académie Royale de Musique; Œuvre VIII, prix 4 livres 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, près l'Oratoire, à la Gerbe d'or, & aux adresses ordinaires de Musique.

Trois Symphonies à premier & second dessus, alto, basse, deux hautbois obligés, & deux cors *ad libitum*, dédiées à Monseigneur le Prince de Rohan Guemenée, Grand-Chambellan de France; par M. A. Guénin, Œuvre IV. Prix 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue des Moulin's, butte St. Roch, maison de M. Perard, Architecte, & aux adresses ordinaires de Musique.

MUSIQUE de la Composition de M. Ignace Raimondi.

Six trios à deux violons & basse. Œuvre première.

Concert à plusieurs instrumens obligés. Œuvre seconde. Livre I.

Six sonates à violon & basse. Œuvre troisième.

Six sonates à deux violons. Œuvre quatrième.

Six trois, trois à deux violons & basse, & trois à un violon, taille, & violoncello obligés. Œuvre V.

Quartetto périodique pour le violon, la flûte, la taille, & la basse. N°. I.

Toute cette Musique se trouve chez l'Auteur, & chez J. J. Hummel, au grand magasin de Musique, vis-à-vis la première Bible dans le Warmoeffstraat, à Amsterdam.

M. Raimondi, aussi recommandable par la beauté de ses compositions, que par les talens distingués qui le placent à côté des premiers Violinistes, a fait entendre au *Concert d'Amsterdam*, le mois de Décembre dernier, une grande Symphonie d'un genre nouveau, qui a excité les applaudissemens les plus vifs. Dans le prochain Journal, on donnera à l'article *Spéctacles* une notice relative à ce Concert & aux morceaux que l'on y a exécutés.

CATALOGUE

D E

LIVRES NOUVEAUX.

L'Ami des jeunes Gens ; par M. G. . . . 2 Parties.

Paris, chez Méquignon le jeune, L. au Palais Marchand.

Dictionnaire portatif du Commerce, contenant ;
1°. L'Usage des différentes places de Change ou Commerce, tant pour les Lettres de Changes, Monnoies, Poids, Mesures qu'Aunages, &c. 2°. L'Origine historique de toutes les Communautés d'Arts & Métiers, telles qu'elles avoient été créées & subsistoient jusqu'au moment de la suppression en Mars 1776 ; 3°. L'Edit du 23 Août 1776, qui les rétablit sous une nouvelle forme, avec tous les Réglemens pour les maintenir, les Tableaux de comparaison & de réunion ; 4°. Les différentes Jurisdictions où elles peuvent être traduites, & traduire les autres ; Ouvrage utile à tous Banquiers, Négocians, &c. in-12. br. 2 l. 10 s.

Paris, chez Bastien, L. rue du Petit-Lion, F. S. G.

L'Art de la Teinture des fils & étoffes de cotton ; par M. le Pileur d'Apligny : in-12. rel. 3 l.

Paris, chez Moutard, Imp.-L. quai des Augustins.

Essai historique & moral sur l'Education Française ; par M. de Bury : in-12. rel. 3 l.

Paris, chez Desprez, Imp.-L. rue S. Jacques.

Mémoires sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mâtire dans les Pyrénées ; par M. Leroi, Ingénieur des Ports & Arsenaux de la Marine : in-4to. avec des Planches.

Paris, chez Couturier pere, L. aux Galeries du Louvre, & Couturier fils, L. quai des Augustins.

Recherches historiques sur la Ville d'Angers, avec le Plan assujetti à ses accroissemens, embellissemens & projets, auxquels on a joint une Carte du nouveau canal ouvert en Angjou, sous la protection de Monsieur, Frere du Roi : gros in-4to. orné de Gravures. 4 l. 10 f.

Paris, chez le Sieur Moitbay, Géographe du Roi, rue de la Harpe, vis-à-vis la Sorbonne.

Nouveau Systême de Musique théorique & pratique ; par M. Mercadier de Belest : n-8vo. br. 6 l.

Paris, chez Valade, L. rue S. Jacques, & la Porte, L. rue des Noyers.

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Amusement des Amateurs, Almanach chantant, dédié à Mgr. le Duc d'Angoulême : br. 1 l.

Paris, chez Mlle. Girard, rue du Roule, à la Nouveauté.

L'Ami du Goût, Almanach chantant, avec la Musique gravée, dédié à Mgr. le Comte d'Artois : br. 1 l.

Paris, chez Mlle. Girard, rue du Roule, à la Nouveauté.

Secrétaire des Dames, dédié au beau-Sexe, avec Tablettes & Figures : in-24. rel. en maroquin. 4 l. 10 f.

Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques.

Secrétaire des Messieurs, Recueil en vers & prose, Pensées ingénieuses & agréables, Tablettes avec perte & gain : in-24. rel. en maroquin. 4 l. 10 f.

Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques.

Secrétaire & Porte-feuille d'une jolie femme, avec Poésies, Chançons & Estampes : in-24. rel. en maroquin. 4 l. 10 f.

Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques.

Alceste, Tragédie d'Euripide, avec les Scholastes Grecs, & la Traduction Latine de Buchanan, & les Notes de Barnès, avec l'Index de Kaltvasser, &c. in-8vo. petit papier, br. 3 l.

Gotha, & à Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.

Description d'une cheminée avec une étuve d'une nouvelle invention ; par M. le Comte Cifalpini : in-12. de 32 pages , avec des figures en taille-douce.

Turin , chez Briolo , Libraire.

Médecine Domestique , ou Traité complet des moyens de se conserver en santé , de prévenir ou de guérir les maladies par le régime & les remedes simples ; Ouvrage utile aux Personnes de tout état , & mis à la portée de tout le monde , par G. Buchau , M. D. du College R. des Médecins d'Edimbourg ; traduit de l'Anglois par J. D. Duplanil ; D. M. & Médecin de S. A. R. Mgr. le Comte d'Artois : in-12. rel. Tome III. 3 l.

Edimbourg , & à Paris , chez Desprez , Imp.-L. rue S. Jacques ; & Didot jeune , L. quai des Augustins.

Paris , le Modele des Nations étrangères , ou l'Europe Françoisé ; par l'Editeur , (ou l'Auteur) des Lettres du Pape Ganganelli : in-12. rel. 3 l.

Venise , & à Paris , chez la Ve. Duchesne , L. rue S. Jacques.

Dictionnaire des Origines , ou Epoques des Inventions utiles , des Découvertes importantes & de l'Établissement des Peuples , des Religions , des Sectes , des Hérésies , des Loix , des Coutumes , des Modes , des Dignités , des Monnoies , &c. in-8vo. 4 vol. de 500 pages chacun environ.

Les deux premiers volumes de cet Ouvrage

428 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

paroissent actuellement ; en les recevant en feuilles , on paie 12 l.

On recevra *gratis* les deux derniers , qui paroîtront en Mars 1777 , ou Avril au plus tard.

Paris , chez Bastien , L. rue du petit-Lion , F. S. G. & en Province , chez les principaux Libraires.

N. B. Ceux qui ne veulent pas souscrire , sont libres de ne prendre que les deux volumes qui paroissent , & pour lesquels ils paieront , en feuilles , 7 liv. 10 s. ils donneront même somme en retirant les deux derniers volumes.

On ne sera admis à souscrire que jusqu'à la fin de Février 1777 , parce que l'Ouvrage sera à la veille de paroître. Les brochures seront payées séparément.

Le troisieme volume est déjà fort avancé.

Tableau historique des Révolutions de la Littérature ancienne & moderne , avec des Observations utiles & curieuses sur les Ouvrages de quelques Auteurs célèbres ; Ouvrage traduit de l'Italien sur la troisieme édition faite à Glascow : in-12. br. 2 l. 10 s.

Paris , chez la Porte , L. rue des Noyers.

Nouvelle Traduction de quelques Odes de Pindare , avec une analyse raisonnée & des Notes historiques , poétiques & grammaticales ; précédée d'un Discours sur ce Poëte , & sur la vraie maniere de le traduire ; par M. Vauvilliers , Professeur Royal pour la Langue Grecque. On y a joint les Discours prononcés par l'Auteur & par feu M. son Pere , pour leur réception au Collège Royal ; seconde édition : in-12. br. 2 l. 10 s.

Paris , chez la Porte L. rue des Noyers.

L'Iliade , Traduction nouvelle : 3 vol. in-4to,
rel. fig. 45 l.

-- La même , 3 vol. in-8vo. papier de France,
rel. 21 l. 15 f.

-- La même , en pap. d'Hollande , 3 vol. in-
8vo. rel. 24 l. 15 f.

-- La même , 2 vol. in-12. rel. 7 l.

*Paris , chez Barbou , Imp.-L. rue des Mathurins ;
Moutard , L. Quai des Augustins ; & Ruault ,
L. rue de la Harpe.*

Monde primitif , analysé & comparé avec le
Monde moderne , considéré dans l'histoire
civile , religieuse & allégorique du Calen-
drier ou Almanach , avec des figures en taille-
douce ; par M. Court de Gebelin , de la So-
ciété Economique de Berne , & des Acadé-
mies Royales de la Rochelle & de Dijon :
Tom. IV. br. 15 l.

*Paris , chez Valleire l'aîné , Impr.-L. rue de la vieil-
le-Bouclerie ; Boudet , Impr.-L. rue S. Jacques ;
la Ve. Duchesne , L. rue S. Jacques ; Saugrain ,
L. Quai des Augustins ; & Ruault , L. rue de
la Harpe.*

N. B. On souscrit chez les mêmes Libraires
pour le Tome V. Le prix de la souscription
est de 12 liv.

Almanach contenant le précis de l'Agriculture
du Jardinier fleuriste , semaille & récolte ;
avec Tablettes : in-24. relié en maroquin.
4 l. 10 f.

Paris , chez Desnos , L. rue S. Jacques.

Almanach , Encyclopédie des secrets importants
sur tous les Arts , & Etrences de Minerve
aux Artistes : in-24. rel. en maroquin. 5 l.
Paris , chez Desnos , L. rue S. Jacques.

430 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Almanach & prédiction du Calchas moderne ,
ou l'Oracle divertissant & amusant des So-
ciétés, avec perte & gain : in-24. rel. en
maroquin. 4 l. 10 f.

Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques,

Almanach Littéraire , pour l'année 1777 , ou
Etrennes d'Apollon , contenant l'Eloge his-
torique du grand Corneille par M. de Vol-
taire ; le Fonteneliana , le Crebillioniana ,
le Pironiana , &c. des Anecdotes intéressan-
tes , & une Notice des principaux Ouvrages
qui ont paru en 1776 : in-12. broché, fig.
1 l. 16 f.

*Athenes, & à Paris, chez la Ve. Duchesne, L.
rue S. Jacques ; Prault fils, L. quai des Au-
gustins ; Merlin & Ruault, L. rue de la Harpe ;
& Esprit, L. au Palais-Royal.*

Aristophanis Comædia , Plutus , græcè , cum
Bergleri ac Dukeri integris Kusteri verò at-
que Hemsterhusii selectis Notis , & Colhuli
Raptus Helenæ , græcè , curâ Theoph. Christ.
Harles : in-8vo. bro. 3 l.

*Nuremberg, & à Paris, chez P. Théophile Bar-
rois J. L. quai des Augustins , en entrant par
le Pont S. Michel, la troisieme porte-cochere
à gauche , au fond de la cour.*

Dissertation sur l'examen analytique des Eaux
Minérales des environs de l'Aigle ; par M.
Huet de la Martiniere , Docteur en Médecine : in-12. br.

Geneve, & à l'Aigle, chez Glaçon, Libraire.

Eloge funebre & historique de Très-court ,
Très-épais, & Tout-adroit, Citadin Mon-

fieur Maître Nicodème Pantaleon Tire-Point, Bourgeois de Paris, Maître & Marchand Tailleur d'Habits, &c. &c. prononcé le 3 Juin 1776, par Boniface Prêt-à-boire, son premier Garçon & Associé : in-8vo. broché.

15 f.

Londres, & à Paris, chez Durand neveu, L. rue Galande; & chez tous les Libraires qui vendent les Nouveautés.

La Semaine perpétuelle des couleurs parlantes du Teinturier universel : in-12. br. avec une Planche. 8 f.

-- avec la Planche enluminée. 12 f.

Geneve, & à Paris, chez Edme, L. rue S. Jean-de-Beauvais.

Les Amours de Beauvais, Romance; par M. Fabre d'Eglantine.

Paris, chez Esprit, L. au Palais Royal, & chez tous les Marchands de Nouveautés.

Lettres de Mylord Rivers, à Sir Charles Cardigan, entremêlées d'une partie de ses correspondances à Londres pendant son séjour en France; par Madame Riccoboni : 2 vol. in-12. br. 3 l.

Paris, chez Humblot, L. rue S. Jacques.

De la Philosophie, par M. Beguin, Licentié en Théologie, de la Société Royale de Navarre, &c. Tome II. in-8vo. br. 3 l.

Paris, chez Barbou, Impr. L. rue des Mathurins.

Le Spectacle de l'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, l'an de J. C. 1453; par M. Philippe, Censeur Royal &

432 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Professeur en Histoire, des Académies d'Angers & de Rouen : gr. in-4to. orné de Gravures. 32 l.

Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.

Table chronologique des Diplômes, Chartres, Titres & Actes imprimés concernant l'Histoire de France; par M. de Bréquigny, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres : Tome I & II. in-fol.

Paris, chez Panckoucke, L. hôtel de Thou, rue des Poitevins.

Théorie des Traités de Commerce entre les Nations; par M. Bouchaud, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Docteur Régent de la Faculté des Droits de Paris, Lecteur & Professeur Royal du Droit de la Nature & des Gens, & Censeur Royal : in-12. rel. 3 l.

Paris, chez la Ve. Duchesne. L. rue S. Jacques.

Etrennes musicales; on le petit Rameau, pour apprendre de soi-même la musique, avec figures relatives : in-24. rel. en maroquin. 4 l. 10 f.

Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques.

Etrennes utiles & agréables, Pots-pourris, Recueil d'Estampes, avec discours à la gloire des Dames : in-24. relié en maroquin.

4 l. 10 f.

A Paris, chez Desnos, L. rue St.-Jacques.

Le bon Jardinier, Almanach pour 1777, contenant une idée générale des quatre sortes de Jardins, les règles pour les cultiver, la manière de les planter, & celle d'élever les plus belles fleurs; nouvelle édition, considérablement

dérablement augmentée de méthodes & secrets pour conserver les fleurs, &c. &c. in-24. rel. 1 l. 16 s.

Paris, chez Onfroy, L. à l'entrée du quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, au Lys d'or

Secrétaire intéressant pour les Dames, représentant en plusieurs Estampes le coucher & le lever de la Mariée: in-24. rel. en maroquin. 4 l. 10 s.

Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques.

Les Aventures plaisantes de Gusman d'Alfarche, tirées de l'Histoire de sa vie, & revues sur l'ancienne Traduction de l'Original Espagnol: 2 vol. in-12. br. 4 l.

La Haye, & à Paris, chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.

Fo-ka, ou les Métamorphoses, Conte Chinois; dérobé à M. de V***: 2 parties, in-12. br. 2 l. 8 s.

Pékin, & à Paris, chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.

La Vie & les Opinions de Tristram Shandy; traduites de l'Anglois de Sterne, par M. Français: 2 vol. in-12. br. 3 l.

Yorck, & à Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.

Le Vuidangeur sensible, Drame en trois Actes & en prose; par M**: in-8vo. broché. 1 l. 10 s.

Londres, & à Paris, chez Bastien, L. rue du Petit-Lion, F. S. G.

Tome I.

T

Observations sur la nécessité où se trouve la République de Venise, de tourner son attention vers les moyens de régler le cours des principaux fleuves de ses États; par un Membre anonyme de l'Académie des *Georgofili* de Florence, de celle de Padoue, &c.
in-4to.

Venise, chez Gaspard Storti.

Description des Cabinets d'Antiquités & d'Histoire-Naturelle, appartenans à S. E. le Prince de Biscari, &c. Par M. l'Abbé Dominique Sestini, de l'Académie de Florence, in-8vo.
Florence, 1776.

Essai d'instruction théologique à l'usage des Ecclésiastiques. Dédié à S. S. Pie VI. in-4to.
Rome, 1776, de l'Imprimerie de Puccinelli.

Abrégé de l'Histoire Géographique, Naturelle & Civile du Royaume de Chili; in-8vo. avec plusieurs gravures.
Bologne, 1776, de l'Imprimerie de St. Thomas d'Aquin.

Theologia Moralis universa R. P. Gabrielis Antoine, a R. P. Philippo de Carboncano, pridem notis & appendicibus ad usum Missionariorum, potissime ad sacros Christianorum ritus, & Ecclesiæ Orientalis disciplinam spectantibus amplificata, dein novis accessionibus ex geminis scholarum & Ecclesiæ Doctoribus S. Thoma Aquinate & S. Bona-

ventura depromptis, ad parochos, confessarios, præsertim verb ad studiosam juventutem informandum, aucta & illustrata a R. P. Bonaventura Staidel M. C. accedunt tria opuscula ex aureo Melchioris Cani de locis theologicis libro desumpta, & disceptatio præmialis de lege divinâ. Editio IX absolutissima ab Johanne Dominico Mansi, Archiepiscopo Lucensi medullitus inspecta, per multis aliis additionibus ex operibus Benedicti XIV, & Clementis XIII & XIV Litteris Apostolicis excerptis locupletata, correctâ, nonnullis figuris æneis in fronte quorundam tractuum ornata, & in sex tomos distributa. Tom. I. pars I. in-4to.

Venetis, 1776, apud Antonium Zatta, Superiorum permisso ac privilegio.

De vitâ & rebus gestis Frederici II Siciliae Regis, auctore Francisco Teste, Archiepiscopo Montisregalis, in-4to.

Panormi, 1774.

Lettre adressée à M. l'Abbé Patriarchi, par M. Thomas Temanza, en défense de l'opinion qu'il a avancée sur les saignées faites par les Padouans à la riviere de Brenta l'an 1143, & que M. l'Abbé Gennari a contredite; in-4to.

Venise, 1776, chez Pierre Valvasense.

Johannis Bonaventuræ Neri Badia Reg. Celsitudinis Ser. M. D. E. in signatura libellorum supplicum gratiæ, & justitiæ consilarii decisiones & responsa juris. Tomus secundus continens ejusdem responsa, quibus

436 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

accedunt Pompeii filii decisiones, responsa & discursus legales cum indice argumentorum, & in calce operis appositus est alter index locupletissimus materialium. In-folio.

Florentiæ, ex Typographiâ Allegrini Pifoni & Soc.

Lettre d'un François à l'Auteur Italien de *l'indifférence du siècle XVIII*, sur les trois questions Académiques que le même Auteur a traitées en qualité de philosophe critique. 2 vol. in-8vo.

Venise, 1776, chez Zatta.

Essai sur l'homme, de Pope, traduit de l'Anglois en vers Italiens, in-4to.

Se trouve à Florence.

Lettre de M. l'Abbé Don Jean Andres à M. Gaetan Valenti Gonzague, commandeur de l'Ordre de Malthe, sur la prétendue cause de la corruption du goût des Italiens dans le siècle XVII. in-8vo.

Crémone, 1776, chez Laurent Manini & Compagnie.

Vers de Mde. Secchi Ronchi de Guastalla, avec la dédicace à Mde. la Comtesse Cathérine Canossa Torelli, & la préface par le R. P. Irénée Affo, Mineur Observantin, in-8vo.

Guastalla, 1776, chez Louis Allegri.

A N G L E T E R R E.

Traité de l'électricité artificielle, où l'on explique un grand nombre de phénomènes électriques intéressans, que l'on n'avoit pas en-

core expliqués jusqu'à présent, avec un Essai sur l'électricité de l'air dans un tems serein. Ouvrage traduit de l'Italien du P. Jean-Baptiste Beccaria. in-4to.

Londres, chez Nourse.

Journal spirituel & soliloques; par John Ruty. 2 vol. in-8vo.

Londres, chez Philips.

Réponse à la déclaration du Congrès Américain. in-8vo.

Londres, chez Cadell.

Deux Sermons prêchés aux assises de printems & d'été du Comté de Norfolk, l'an 1776, par M. Priestley, &c. in-8vo.

Londres, chez Walker & Fielding.

Vie de George Berkeley, Evêque de Cloyne en Irlande, avec des notes relatives à ses ouvrages. in-8vo.

Londres, chez Murray.

L'art du canonnier, avec une nouvelle méthode pour tirer la théorie des projectiles dans le vuide, des propriétés du quarré & du rhombe, par M. James Glenie. in-8vo.

Edimbourg, & se trouve à Londres, chez Cadell

Suite de Réponses à certaines objections populaires, contre le projet de se séparer des Colonies & de les abandonner entièrement; servant de conclusion aux réflexions du Doyen de Glocester sur les affaires de l'Amérique. in-8vo.

Londres, chez Cadell.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

N ouveaux Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, année 1774, avec l'Histoire pour la même année. Pag. 7.	
Don Carlos & Alexis, Luynes & Buckingham, avec un essai de paralleles ajoutés à leur vie.	40
Abregé élémentaire de la Géographie universelle de l'Espagne & du Portugal, &c. par M. Masson de Morvilliers.	46
Table chronologique des Diplômes, Chartes, Titres & Actes imprimés, concernant l'Histoire de France ; par M. de Brequigny.	60
Histoire de Famille & aventures surprenantes du Gentilhomme Ferdinand de Thon.	68
Trois Dialogues sur la Liberté.	72
Histoire-Naturelle de Plin, traduite en François, avec le Texte Latin, rétabli d'après les meilleures Leçons manuscrites, accompagnées de Notes critiques pour l'éclaircissement du Texte, & d'observations sur les connoissances des Anciens, comparées avec les découvertes modernes. Tome VIII.	38

Nouveau Théâtre comique de M. le Marquis François-Albergati Capacelli, avec quelques Tragédies traduites par lui. 101

Mémoire sur le danger des Inhumations précipitées, sur la nécessité d'un Règlement pour mettre les Citoyens à l'abri du malheur d'être enterrés vivans, &c. par M. Pineau. 108

Sentences juridiques dans des cas punissables, rendues au nom de la Faculté de Droit de Halle, rédigées par M. Jean Tobie Carrach, & publiées par M. Henri-Jean Ottonkoenrg. 119

*Anecdotes des Beaux-Arts, contenant tout ce que la Peinture, la Sculpture, la Gravure, l'Architecture, la Littérature & la Musique, &c. & la vie des Artistes offrent de plus curieux & de plus piquant chez tous les Peuples du monde, depuis l'origine de ces différens Arts jusqu'à nos jours, &c. par M M***. Tome I & II.* 123

Pieces concernant l'Etablissement fait par le Roi, d'une Commission ou Société & Correspondance de Médecine. 137

Courte histoire des Anglois dans les Indes Orientales. 141

Caius-Marcus Coriolan, ou le danger d'offenser un Grand-Homme, Tragédie; par M. Gudin de la Brenellerie. 158

Les Russes dans l'Archipel, Drame en trois actes & en vers alexandrins; par M. Paul Potemkin. 178

Opuscules de Physique animale & végétale; par M. l'Abbé Spallanzani, avec quelques Lettres relatives à ces Opuscules, écrites à l'Auteur par M. Bonnet. 182

Causes célèbres, curieuses & intéressantes, de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les jugemens qui les ont décidées Tome XXII.

LVie. CAUSE. *Procès du Brigand Pugastchew.*

192

LVIIe. CAUSE. *Affaires des Libraires sur le Commentaire de la Henriade de M. de Voltaire, par M. de la Beaumelle, publié après la mort de ce dernier, par M. Freron.*

193

LVIIIe. CAUSE. *Question d'état sur les Juifs de Metz.*

194

LIX. CAUSE. *Injures.*

207

LX. CAUSE. *Huissier accusé de faux, pour avoir fait porter, par un autre, une copie d'exploit qu'il avoit rédigée & signée.*

208

M Ê L A N G E S.

Recherches historiques sur la Liturgie sacrée.

209

Anecdote concernant la mort de Charles XII, Roi de Suede.

220

Troisième Lettre de M. H. Wantonskoff, Russe, à un de ses amis à Moscow, traduite de l'Anglois.

223

*Seconde Lettre à M***, contenant quelques Anecdotes de la Vie de l'Auteur de la Henriade.*

227

Extrait d'un Eloge de Monsignor Michel-Ange Giacomelli, composé par M. Antoine Matali, &c. traduit de l'Italien.

239

Extrait d'une Lettre de M. l'Abbé Bianchi, aux Rédacteurs des Nouvelle Letterarie, écrite au commencement de l'année dernière.

243

DES MATIERES. 441

Extrait d'une autre Lettre du même, écrite de Hambourg au mois de Juin de l'année dernière. 244

Lettre à M. de la Harpe. 245

Lettre à un Journaliste de Londres, sur les explications différentes que M. Briant & son Critique ont données des médailles d'Apamée. 250

POÉSIES FUGITIVES.

Tyrçis & Eglé. Idyle ; par M. Marteau. 257

Vers de M. de Voltaire à Mde. la Marquise du Châtelet, sur sa liaison avec M. de Maupertuis. 260

Lisette & son Linot. Fable. Aux Belles ; par M. Drobecq. 261

*Vers de M. de Voltaire à M. le Comte de Saxe, en lui envoyant les Œuvres de M. le Marquis de R***, après la mort de ce dernier, qui avoit été fort lié avec le Maréchal.* 263

La Bergere & la Brebis. Apologue imité du Grec ; par M. Dareau, de la Société Littéraire de Clermond-Ferrand. 264

Vers à M. le Contrôleur général. 265

Inscriptions qui se trouvent dans le jardin de M. le Marquis de Pezay, à Paris. *ibid.*

A la vérité ; par M. C. 266

*Nice électrisée. Traduction d'un Sonnet Italien de M. Bondi ; par M. D***.* 268

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. *Académie Royale des Sciences de Paris.* 269

II. *Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.* 275

III.	<i>Faculté de Médecine de Paris.</i>	277
IV.	<i>Société & Correspondance Royale de Médecine.</i>	ibid.
V.	<i>Société libre d'Emulation de Paris.</i>	279
VI.	<i>Académie des jeux Floraux de Toulouse.</i>	280
VII.	<i>Société des Amis de la Patrie, à Madrid.</i>	283
VIII.	<i>Académie Electorale des Sciences de Manheim.</i>	284
IX.	<i>Académie des Arcades de Rome.</i>	286
X.	<i>Académie des Georgofili de Florence.</i>	287

S P E C T A C E S.

P A R I S.	<i>Concert Spirituel.</i>	288
	<i>Opéra.</i>	289
	<i>Comédie Française.</i>	ibid.
B E R L I N.		290
L O N D R E S.	<i>Drury-Lane.</i>	292
	<i>Covent-Garden.</i>	296
R O M E.		298
F L O R E N C E.		ibid.

 HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE.
 CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Lettre de M. l'Abbé J***, de Vienne en Autriche, à l'Auteur du Journal de Physique, sur l'Electrophore perpétuel de M. Volta.</i>	299
II.	<i>Observations sur l'Electrophore ; par M. Delor.</i>	313

DES MATIERES. 443

III. IV. V.	<i>Phénomènes de Végétation.</i>	315
VI.	<i>Découverte d'un Insecte particulier.</i>	316
VII.	<i>Tempêtes. Ouragans.</i>	317
VIII.	<i>Extrait de la Gazette de la Guadeloupe, du 7 Septembre.</i>	320
IX.	<i>Méthode facile de préparer le Tartre mercuriel de M. Pressavin; par M. Defaive, Apothicaire à Liege.</i>	323

MÉDECINE. CHIRURGIE.

I.	<i>Observations sur les dangers causés par l'indigestion du pain, tirées du Recueil d'Écrits de Chirurgie, publié par M. Schmucker, &c.</i>	326
II.	<i>Observation sur une Femme qui fait usage de son bras droit, malgré qu'on ait amputé toute la tête de l'humerus.</i>	330
III.	<i>Amidon de Santé.</i>	332
IV.	<i>Sur l'usage des fleurs de foin & de Camomille dans plusieurs maladies chirurgicales.</i>	334
V.	<i>Sur les Asphyxies.</i>	335
VI.	<i>Observation sur les dangers auxquels on expose les enfans, en les laissant enfermés avec des animaux.</i>	336
VII.	<i>Expériences faites à Turin, avec un Styptique découvert par M. Percival.</i>	337

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

I.	<i>Lettre de M. Patte, Architecte, à l'Au-</i>
----	--

	<i>teur du Mercure de France , sur l'emploi du mortier inventé par M. Lo- rior.</i>	339
II.	<i>Lettre au Rédacteur de la Gazette d'Agricul- ture , Commerce, Arts & Finan- ces.</i>	343
III.	<i>Avis intéressant pour les Cultivateurs.</i>	346
IV.	<i>Bougies économiques.</i>	ibid.
V.	<i>Horlogerie.</i>	347
VI.	<i>Marche-pieds pour les Voitures à l'Angloise.</i>	348
	TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.	349
	ANECDOTES, SINGULARITÉS.	360.
	BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	363
	ITALIE.	ibid.
	ANGLETERRE.	381
	ALLEMAGNE.	393
	PAYS-BAS.	404
	FRANCE.	409
	GRAVURE.	416
	GÉOGRAPHIE.	420
	MUSIQUE.	421
	CATALOGUE DE LIVRES NOUVEAUX.	424



